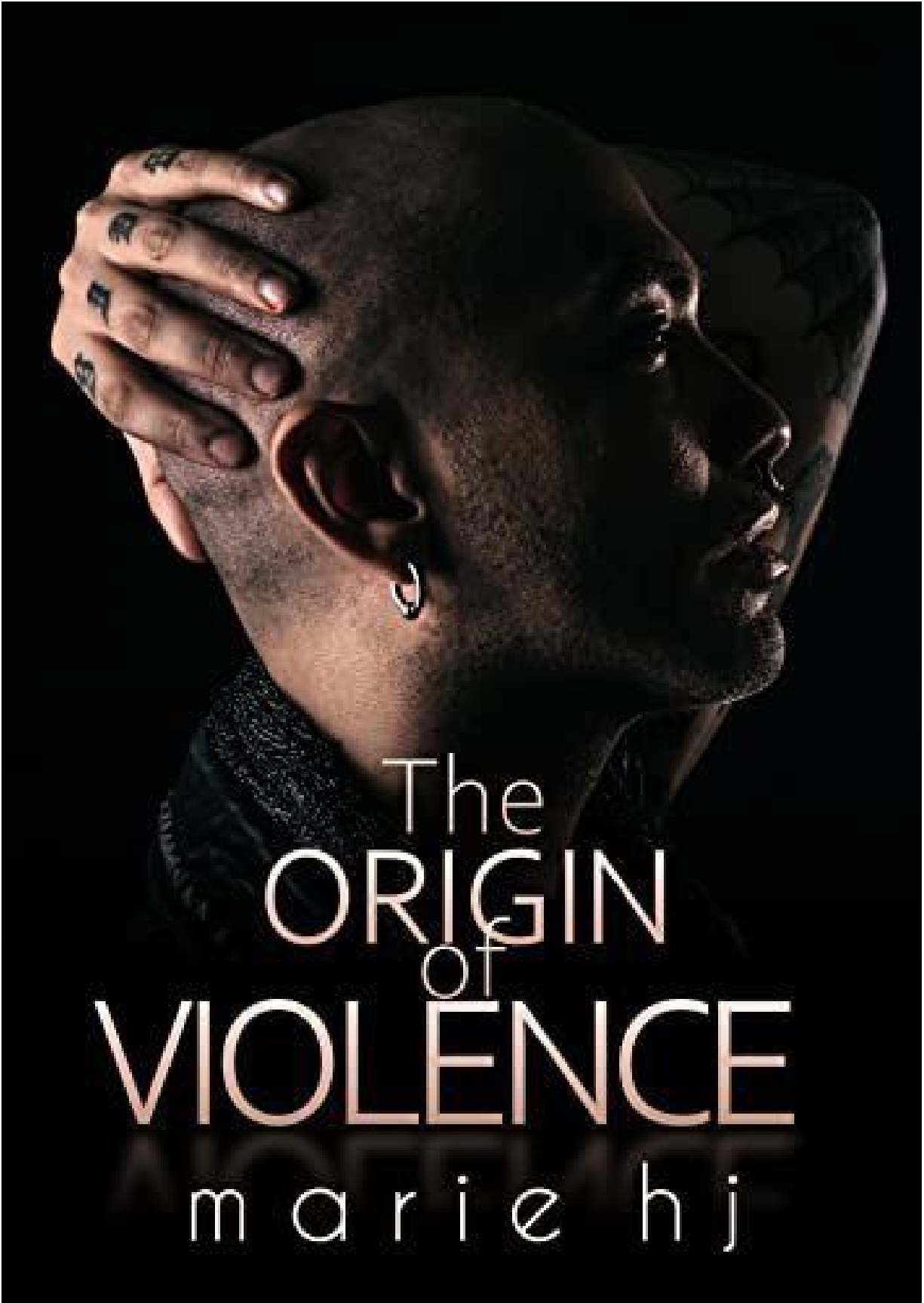




The
ORIGIN
of
VIOLENCE

m a r i e h j



The
ORIGIN
of
VIOLENCE
marie hj

OceanofPDF.com



Une image contenant texte Description générée automatiquement

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table des matières

Quelques mots

Archer (- 2).

Archer (- 1).

**

Archer (0).

**

1 Rafael

2 Archer

3 Rafael

4 Archer

5 Rafael

6 Archer

7 Rafael

8 Archer

9 Rafael

10 Archer

11 Rafael

12 Archer

13 Rafael

14 Archer

15 Rafael

16 Archer

17 Rafael

**

18 Archer

19 Rafael

20 Archer

[21 Rafael](#)

[22 Archer](#)

[23 Rafael](#)

[24 Archer](#)

[25 Rafael](#)

[26 Rafael](#)

[27 Archer](#)

[28 Rafael](#)

[29 Archer](#)

[30 Rafael](#)

[31 Archer](#)

[32 Rafael](#)

**

[33 Archer](#)

[34 Rafael](#)

[35 Archer](#)

[36 Rafael](#)

**

[37 Rafael](#)

[38 Archer](#)

[39 Rafael](#)

**

[40 Archer](#)

[41 Rafael](#)

[42 Archer](#)

[+1 Rafael](#)

[+2 Archer](#)

[+3 Rafael](#)

[+4 Archer](#)

[+5 Rafael](#)

[+6. Archer](#)

[**](#)

[+7 Rafael](#)

[+8 Archer](#)

[+ 9 Rafael](#)

[Epilogue](#)

[Rafael](#)

[Archer](#)

[FIN](#)

[The Origin](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Ce livre est une fiction. Toute référence à des évènements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et évènements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Tous droits réservés.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

AVERTISSEMENTS AUX LECTEURS

Ce livre comporte des scènes érotiques explicites entre plusieurs hommes, pouvant heurter la sensibilité des jeunes lecteurs.

Âge minimum conseillé : 18 ans

© Marie HJ 2023

Reproduction interdite sans autorisation spécifique.

Première édition, Marie HJ

Crédits photo : Stocksy

Marque éditoriale : Marie HJ Private Edition

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Quelques mots

Ce roman traite d'un sujet particulier et dur. De ce fait, certains mots et/ou scènes se trouvant à travers les pages qui suivent sont susceptibles de heurter la sensibilité du lecteur.

Bien entendu, si je relate ici certains faits, cela ne signifie en aucun cas que je cautionne ce genre d'actions ou d'idéologies, en particulier pour ce qui concerne les « valeurs » du clan *Origin's* et leurs méfaits.

J'ai simplement choisi d'énoncer clairement ce que je souhaitais dénoncer, car malheureusement, même si *The Origin of Violence* reste une fiction, cette histoire est basée sur la libre interprétation de témoignages et de documentaires concernant des faits encore bien trop réels et présents au sein de notre société.

Pour ceux qui me connaissent, vous comprendrez que je me retrouve ici loin de ma zone de confort et de mes univers habituels. J'espère néanmoins que votre aventure avec Archer se déroulera dans les meilleures conditions possibles...

Bienvenue au cœur des Origines de la Violence...

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort
Ce qui nous tue nous rend invincible
Et ce qui nous caresse nous rend tout simplement humain

OceanofPDF.com

Archer(- 2)

Jonesboro, juin.

Je n'ai peut-être que seize ans, mais déjà, il y a une chose dont je suis persuadé. Il n'y a rien de plus beau que des iris bruns, presque noirs, si sombres que j'ai l'impression de toucher l'infini lorsque je me prends à plonger dans leur abyme.

— Archy ? Tu m'écoutes ?

— Mm...mm...

Je pose mon coude sur le bord du bureau et laisse un sourire songeur s'accrocher à mes lèvres. Juan fronce les sourcils, provoquant un nouvel éclat dans l'ébène de ses yeux.

Mon cœur s'emballe et j'oublie totalement la raison de ma présence dans sa chambre.

Devant nous, des bouquins de cours sont ouverts sur la leçon du jour, que nous devons apprendre et comprendre.

Rien à foutre.

Mes pensées voguent ailleurs. Quelque part au cœur d'hier soir. Lorsqu'il m'a embrassé. Ou peut-être était-ce moi ?

Je dirais que nous sommes tous les deux coupables d'avoir succombé.

Et c'est merveilleux.

Merveilleux baisers, merveilleux frissons qui me parcourent alors que le parfum de son gel douche embaume l'air autour de nous.

Merveilleuse envie de me pencher et de capturer ses lèvres à nouveau.

J'aime un mec, je crois.

Follement.

Totalement et démesurément.

Depuis si longtemps.

Juan, mon voisin, mon ami, mon meilleur fantasme. J'aime tellement qu'il prenne tous les rôles.

— Archy ? fredonne-t-il en penchant la tête avec douceur. Tu sais qu'il est tard et que tu n'as plus que quelques heures pour tout comprendre ?

— Mm...mm... J'ai envie d'écrire un roman sur toi, réponds-je, hypnotisé par ses yeux. De le tatouer sur ma peau.

Juan s'esclaffe en secouant la tête, dépité, et rougissant légèrement.

— On fait des maths !

Je m'en fous.

Tellement...

Sans prendre en compte sa volonté de réellement m'aider sur cette matière qui dépasse mes compétences, je tends le bras pour caresser sa joue légèrement colorée par ses émotions.

Son regard couleur café se visse au mien, et mon cœur menace de succomber. Alors, je me penche jusqu'à lui et dépose un baiser sur ses lèvres.

Parce que ce qu'il m'a donné hier ne me suffit pas. Parce que j'en rêve depuis des mois, peut-être bien des années. Parce que c'est comme ça, et que je me fous du reste.

Il sourit, étrangle un soupir charmant, et laisse ma langue l'envahir en posant une main sur ma nuque pour m'interdire de repartir.

Embrasser Juan est comme s'envoler sur un nuage. Nos lèvres écrivent une mélodie dont nos cœurs sont les uniques métronomes.

— Viens, souffle-t-il entre deux couplets.

Sans plus d'explications, il m'entraîne sur son lit. Nous nous allongeons et reprenons nos baisers alors que mon corps commence à frémir dangereusement.

L'appréhension, le désir et surtout le bonheur bouillonnent en moi et toutes les dernières barrières qui me retenaient s'écroulent lamentablement.

Juan pose sa main sur ma hanche et je me rapproche de lui jusqu'à m'encastrier à son corps, mon érection écrasée contre sa cuisse.

Nos bouches n'arrivent plus à se lâcher. Nos souffles tournent court. Ses mains, les miennes. Ma peau qui devient moite. La sienne qui m'embrase. Le bout de ses doigts sous mon tee-shirt. Nos jambes qui s'emmêlent.

— Archy.

Mon surnom dans un souffle. Cet accent qui le fait chanter sur sa langue. Mon bassin qui s'emporte pour assouvir ce besoin incandescent qui s'accumule au bas de mes reins.

J'ai envie de lui... trop.

Mon cerveau se noie et la plume qui écrit notre histoire entame une nouvelle page.

Je le pousse pour m'installer sur lui en retirant mon tee-shirt. La passion déferle en moi et je l'embrasse, encore et encore, avide de lui, pressé de fondre en lui, impatient de tout partager avec lui.

Un simple regard, un nouveau plongeon dans ses iris ensorcelants, et je laisse ma main voyager vers son sud, s'imposer entre nous, passer l'élastique de son short et enfin, empoigner son érection ferme et imposante.

Mon meilleur ami laisse frémir un soupir sur ses lèvres. Son corps se tend et ses paupières se ferment un instant.

— Archy ? Tu es certain ?

J'aime tellement sa voix. La manière dont il prononce mon nom, avec cet accent infime qu'il a gardé de son pays. Ses mains se crispent sur mes épaules et j'adore déjà le voir partir dans un nouvel univers. J'adore encore plus le fait que je sois celui qui lui paie ce voyage. Depuis le temps que je ne pense qu'à cet instant...

J'ai envie de le faire durer si longtemps. Qu'il ne finisse jamais.

Il écarte ses cuisses sous moi et je m'installe un peu mieux. J'enfouis mon nez au creux de son cou en découvrant ce que c'est de caresser un autre mec que moi.

Je ne suis pas puceau, mais Juan est le premier garçon que je touche. Le premier homme qui me fait bander. Le premier, et surtout l'unique. Bien plus excitant, intéressant et merveilleux que les conquêtes que j'ai déjà à mon actif.

Je hume son odeur naturelle de mec. Je frotte ma joue contre la sienne, un peu rugueuse, et ça m'excite encore davantage. Au point que je me laisse prendre au désir de le mordre. Je plante mes dents sur son lobe et provoque un sursaut chez lui.

— Mais aïe ! couine-t-il en me repoussant. Je ne suis pas ton casse-dalle, Archy !

Je me laisse tomber à côté de lui, ma main arrachée à son short malgré moi.

Je pourrais m'y accrocher, mais comme je l'ai dit, j'ai envie que ce moment dure le plus longtemps possible. C'est tellement bon d'attendre tout en profitant.

Je pose ma tête sur son oreiller en ricanant. Nos regards s'agrippent à nouveau et le silence revient dans sa chambre.

Ses doigts se posent sur mon menton, longent lentement mon cou et esquissent à sa base le contour de mon nouveau tatouage.

— J'aime bien celui-là, murmure-t-il, songeur.

Ma dernière création. Mon nouveau dessin.

— Ouais, je le kiffe pas mal aussi.

Pour ne pas dire que j'en suis ultra fier. Cette arabesque protège en fait un J dissimulé au milieu des couleurs. Il ne le saura jamais, mais j'avais besoin de le savoir ici, inscrit sur ma peau. Comme une sorte de talisman mêlé à une promesse.

Je suis un adepte des tatouages, j'ai réussi à convaincre ma mère de m'autoriser à en porter quelques-uns et tous ceux sur moi sont mes œuvres. Uniques et personnelles. Il sait déjà ce que signifie chacun d'entre eux, alors je ne m'étale pas sur le sujet. Je préfère me concentrer pour l'admirer sans me priver. Dans la pénombre de sa chambre, sous la lumière de sa lampe de bureau, je le trouve toujours plus beau, à chaque instant.

Je crois que je suis sacrément mordu de mon meilleur ami. À un point qui m'effraie moi-même.

Il baisse légèrement ses paupières et ses cils, longs et courbés, ombrent légèrement ses joues.

Voilà, j'ai encore envie de le toucher.

J'aime tellement tout de lui. J'en ai tant rêvé. Je n'arrive pas à faire durer, finalement.

Alors, je pose ma main sur son ventre et décide de relever son tee-shirt pour explorer son corps. Mais il attrape mon poignet lorsque mes doigts longent ses côtes et laisse échapper une grimace de douleur.

J'oublie instantanément mon état d'excitation avancée pour me laisser envahir par une colère froide et diffuse. Un autre sentiment qui ne me quitte plus depuis des mois, depuis que j'ai compris certains éléments de sa vie. Sentiment lourd et persistant que j'arrive de moins en moins à juguler. La rage. La haine. La fureur. Un savant mélange de tout ça.

— Ça date de quand ? grogné-je en retirant brutalement mon poignet de sa main.

Je soulève d'un geste déterminé son tee-shirt pour découvrir une tache violacée large et dégueulasse sur sa peau hâlée. Du bout des doigts, j'effleure l'hématome en refoulant un grondement de colère qui secoue mes muscles et tend irrémédiablement mes sens.

Il frémit discrètement, ce qui m'incite à écarter ma main pour arrêter de le torturer plus que nécessaire, et le laisser replacer ses fringues sur l'ecchymose.

— Aucune importance, chuchote-t-il en se penchant vers moi. On a mieux à faire que parler de lui !

Il tente de m'embrasser pour changer de sujet, mais je n'ai plus envie. La colère a déjà pris trop de place dans mon cœur et m'étouffe comme jamais.

Je l'aime tellement qu'imaginer qu'un homme ose lui faire du mal me rend dingue. Je pourrais...

— Archy ! me rappelle-t-il à lui. C'est bon, je te dis.

— Non, ce n'est pas bon du tout, putain ! Tu ne peux pas laisser le...

— C'est mon père ! me coupe-t-il, usant des mêmes mots que la dernière fois que nous en avons discuté.

Comme si ça justifiait tout. Comme si ce simple rôle autorisait la violence et l'acharnement. Mais c'est justement tout l'inverse, il me semble, merde !

— On n'a pas besoin d'un père pour survivre, Juan, marmonné-je en me laissant tomber sur l'oreiller. Regarde, le mien n'est plus là et franchement j'en ai rien à foutre.

Je fixe mon attention sur son plafond jauni par les années pour tenter de refouler mes pulsions. Si ça ne tenait qu'à moi, j'ouvrirais la porte de sa piaule pour aller trouver ce tocard qui lui fout sur la gueule depuis toujours.

Avant je ne savais pas, et il arrivait super bien à le dissimuler. Maintenant que je sais ? Des envies de meurtre fleurissent dans mon esprit. Je ne vois presque que ça quand je le regarde.

— Moi, j'en ai besoin, se contente-t-il de répondre en s'installant lui aussi sur son matelas, yeux rivés au plafond. C'est mon père.

Il répète encore cette vérité comme si elle justifiait tout !

Bordel de putain de merde !

Je me mords durement la lèvre pour éviter de l'envoyer chier. Ses excuses à la con m'agacent encore plus. J'ai trop envie de lui ouvrir les yeux, putain !

Ou peut-être que justement, il sait trop bien que ce n'est pas normal, mais qu'il préfère ne pas trop y réfléchir...

J'en sais rien mais ça me démonte totalement.

Nos mains se trouvent dans la pénombre et nous emmêlons nos doigts. Je ressens sa tristesse. Cette douleur plus lourde encore que celle que subit son corps. La souffrance morale. Celle d'un cœur qui aime son bourreau. J'imagine ce qu'il doit ressentir. La désillusion de se faire brutaliser par son propre père.

Si ma mère me frappait ? Je crois que j'en mourrais de désespoir. Ou de rage. Quelque chose grésille en moi rien que pour lui alors si j'étais celui qui recevait les coups ?

Mon corps se tend à cette idée et mon poing se resserre sur le sien sans que je m'en aperçoive vraiment. C'est au moment où il tente de dégager sa main que je me rends compte de mon état de crispation.

— Allez, Archy, on s'en fout.

Trop tard.

Mes pensées ont trop dévié vers le connard qui pionce derrière le mur de cette chambre.

Juan tente de me ramener à lui en saisissant mon épaule pour me faire pivoter jusqu'à lui, mais je n'ai plus le cœur à ça.

La colère m'a enseveli.

Je me redresse vivement et saute du matelas en récupérant mon sweat et mon tee-shirt posés sur le bois de son lit.

— J'ai besoin d'air ! marmonné-je en les enfilant.

— Tu fais la gueule ? me demande-t-il de sa voix douce en s'asseyant contre ses oreillers.

J'observe son regard et mon cœur se serre pour lui. J'aimerais tellement me rallonger et le découvrir. L'embrasser et lui montrer combien je l'aime. Mais je m'en sens incapable parce que... l'envie de frapper son enfoiré de père prend toute la place.

— T'es en colère ? insiste-t-il en attrapant son oreiller. Je n'aime pas quand t'es comme ça. Ton regard... il me fout les boules.

Je marque une pause en inspirant lourdement. Je sais que dans mes gènes, coule le sang de mon père. Orageux. Impétueux. Noir et trop brûlant. Mes poings se resserrent sur l'ourlet de mon sweat alors que je le place sur mon torse.

— Non, je ne suis pas en colère contre toi, finis-je par admettre en retenant mon humeur sombre. Simplement... Merde, Juan ! Je ne vais pas tenir longtemps.

Je me penche vers lui pour poser mes lèvres sur les siennes. J'ai besoin de partir de cette baraque pourrie. La mienne, de l'autre côté de la route, n'est pas dans un meilleur état, mais au moins elle se trouve un peu plus loin de ce con. Vu mon état de nerfs, je préfère mettre un maximum de distance entre lui et moi.

Je ne sais pas jusqu'où je serais capable d'aller si je ne me retenais pas et j'avoue que ça me fout les boules.

Il pose sa main sur ma joue en me gratifiant d'un nouveau regard qui me fait tant craquer. Et fondre, littéralement. J'éprouve une telle envie de le protéger de tout ce qui pourrait le blesser que ça fait atrocement mal. J'aimerais pouvoir devenir son bouclier. Ne plus jamais le laisser seul et m'interposer entre lui et chaque embûche qui parsème sa vie.

Il est mon frère, mon âme sœur, le poumon de ma vie.

— C'est mon histoire, Archy. Je gère. S'il te plaît, ne t'en mêle pas.

— Facile à dire, sifflé-je entre mes dents.

Je dessine le contour de son visage en me gavant une énième fois de ses traits fins, de son sourire merveilleux et de tout ce que j'ai appris à adorer avec les années.

Et je me rends compte que je suis trop con. Nous pourrions passer une soirée à nous branler, à baiser peut-être, mais non. Je préfère réagir comme un crétin et tout gâcher.

— Tu m'en veux de partir ? demandé-je en posant mon front contre le sien.

— Non, répond-il en agitant ses cils. On aura d'autres moments.

Je hoche la tête. Embrasse son nez. Il est temps que je parte. Largement.

Je m'écarte de lui avec difficulté et quitte la pièce en enjambant sa fenêtre.

Ouais, demain je serai plus calme. Il faut que je dompte cette fureur qui me ronge et que j'accepte son choix.

Putain de choix à la con totalement illogique et débile.

En réalité, c'est lui qui fait chier !

Juan !

Pourquoi faut-il que je sois tombé follement amoureux d'un mec encore plus illogique que moi ?

Je lève mon visage vers les étoiles alors que je traverse la rue. Le ciel est clair ce soir et presque sans nuages. Une brise tiède effleure le bitume et s'engouffre dans les arbres qui longent les jardins.

Un dernier coup d'œil à la fenêtre de Juan. Il se trouve là, à m'observer. Son sourire provoque le mien.

Pourquoi suis-je accro à lui ? Parce qu'il reste celui qui me ressemble le plus.

Écorché. Abîmé mais toujours debout.

Nous trimbalons nos failles et nos cicatrices alors que nous n'avons pas encore atteint la maturité. La vie ne nous a pas fait naître dans les bonnes familles, dans le bon quartier, mais plus tard, nous promettons de changer la donne.

Il m'apaise et je le réveille. Il est la douceur, je suis la brutalité. Il est la sagesse et moi le bordel. Nous sommes un tout. Finalement inébranlables et tellement liés.

OceanofPDF.com

Archer(- 1)

— Elle est où, ta mère ?

Lee pose brutalement un flingue sur la table, juste sous mon nez, alors que j'émerge à peine en agitant ma cuillère dans mes céréales.

— Partie à l'église, comme tous les dimanches.

— Bien. C'est une bonne chose.

Rêveusement, je l'observe pendant qu'il démonte sa seconde arme comme s'il avait fait ça toute sa vie, puis en astique chaque pièce amoureuxment tout en me fixant d'un air étrange.

Agacé par son regard insistant sur moi, je finis par lever un sourcil dédaigneux dans sa direction. S'il a un truc à me dire, qu'il le fasse, je ne suis pas un putain d'objet d'art dans un musée. Ou alors, s'il souhaite m'admirer, je lui fais payer un billet d'entrée.

Un sourire effleure ses lèvres alors qu'il passe un goupillon dans son arme à la con.

— Chaque fois que je reviens ici, je trouve que tu ressembles de plus en plus à Davis. Il serait tellement fier de son fils...

Putain, il n'a pas pire comme info ?

M'annoncer que je ressemble à cet enfoiré est de loin la pire insulte qu'on peut m'envoyer à la tronche.

Mes doigts se crispent sur ma cuillère mais je ne bronche pas. Je repense à ma mère et à ses mots lorsqu'il nous a informés qu'il passerait quelques jours ici, en « pèlerinage », comme il a l'habitude de dire.

« Ce n'est l'histoire que d'une petite semaine ».

Juste une semaine, Arch ! Rien de plus. Ensuite, nous reprendrons notre petite vie, tranquille.

Je me demande quand même la raison pour laquelle mon vieux, du fond de sa cellule, a désigné son frangin, Lee, pour prendre soin de sa petite famille à sa place.

Franchement, nous nous en serions bien passé. Ma mère, qui a rencontré un mec bien il y a quelques mois, ne l'aime pas des masses, et moi non plus par la même occasion. Je ne connais pas ce type plus que ça, même si mon père semble lui porter une confiance aveugle, au point de lui confier notre protection. Comme si nous avions besoin qu'on nous chaperonne. Comme si mon père avait le moindre instinct paternel !

La bonne blague.

Il n'y a pas pensé une seule seconde, à sa foutue famille, lorsqu'il est allé aider Lee, justement, lors d'une opération spéciale dont je ne sais pas grand-chose.

Résultat des courses, mon paternel a décroché un aller simple en taule, pour au moins soixante-cinq ans. Il a beau affirmer qu'il n'est pas coupable des assassinats qui se sont produits cette nuit-là à Little Rock, n'empêche que les flics ont soutenu l'inverse, eux, et visiblement les juges les ont crus...

C'était il y a dix ans. Depuis, ma mère a décidé de refaire sa vie, sans lui en faire part, et tout se passait bien, jusqu'il y a deux ans, date à laquelle mon géniteur a décidé d'exercer son rôle par correspondance.

Nous héritons donc de Lee, qui revient régulièrement de Little Rock pour passer quelques jours en famille. Chaque fois il arrive avec ses flingues et son look d'antisocial, ses grands discours que je n'écoute même pas et son air de sale type louche et dangereux.

Ma mère le déteste et s'en méfie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, à chacune de ses venues, elle congédie Ryan, son mec, et agit comme une bonne mère célibataire qu'elle est censée être. Elle a divorcé de mon père, mais d'après elle, cela ne change pas le fait qu'elle reste liée à lui, à vie.

Des trucs d'adultes qui me font chier et donc, je ne cherche pas non plus à en savoir davantage.

Moi ? Je n'ai pas d'avis. Je ne comprends tout simplement pas ce mec au regard perçant et toujours sombre assis en face de moi. Je me fie donc à l'avis de celle qui m'a élevé, parce que je l'aime et qu'elle a souvent raison, sans y réfléchir plus que ça. Je ne me sens pas vraiment concerné par leurs querelles et désaccords réguliers à propos de politique et de pas mal de choses, en définitive.

Ma vérité est ailleurs et je ne m'en sens que mieux, pour tout dire.

— Tu aimes les armes, Archer ? me demande-t-il en posant la seconde sur la table, à présent remontée et très propre.

Très bonne question.

J'abandonne ma cuillère pour analyser ces trucs qu'il étale en face de moi. Je dois admettre que ces objets imposent une sorte d'aura lourde et impressionnante dès qu'on pose les yeux dessus. Quelque chose de fascinant et de terrifiant dans le même temps.

Mais encore une fois, je ne me sens pas vraiment concerné par son bordel.

— J'en sais rien, finis-je par répondre en continuant mon petit déjeuner. Je crois que ce n'est pas mon délire.

— Tu n'en sais rien ? répète-t-il d'un air surpris. Tout le monde a un avis sur les armes, non ?

— Euh... non.

Je réponds, calme et poli, alors qu'au loin une tondeuse se met en route dans le jardin en face du nôtre.

Juan doit déjà être debout. L'idée d'aller le retrouver prend soudain toute la place dans mon cerveau.

Rien à battre de Lee et de ses flingues. J'ai franchement mieux à faire de mon dimanche.

Tout à coup, un putain de juron s'élève alors que le moteur de la tondeuse dérate et s'arrête subitement.

Je l'imagine dans sa tenue de tonte du dimanche, vieilles pompes, tee-shirt élimé et sa peau mate luisant comme du miel sous le soleil. Et bien sûr, son bob Buzz l'éclair planté sur son crâne, comme un trophée. Un sourire tente de fleurir sur mes lèvres, mais je l'efface rapidement parce que Lee,

très loin de mes considérations essentielles, s'embarque dans une discussion, pensant sans doute que ça m'intéresse.

— Ton père est un pro pour choisir les armes. Je crois qu'il les connaît toutes par cœur.

Cette fois, je laisse une grimace s'inviter sur mon visage. S'il croit que je vais me laisser attendrir par des souvenirs de ce type qui a tué des gens... des innocents, d'après les dires de la presse et des juges.

— On sait où ça l'a conduit, m'entends-je répondre avant d'enfourner une pleine cuillère de céréales au fond de ma bouche pour m'empêcher de m'engager sur cette voie avec lui.

Il me fait chier, franchement. Je ne le connais pas vraiment, d'ailleurs, il ne m'a jamais vraiment calculé non plus depuis deux ans. Chaque fois qu'il squatte la maison, il passe la majorité de son temps en ville, avec ses potes du coin, et jusqu'à présent, ça m'allait bien. J'espère qu'il n'a pas décidé de jouer au gentil tonton aimant et attentionné avec moi, parce que si tel est le cas, il risque d'être déçu. J'en ai tellement rien à battre de sa tronche.

Nous vivons mieux sans lui. Chaque fois qu'il se pointe, l'humeur de ma mère change et l'atmosphère devient tendue. Raison pour laquelle je déserte encore plus de la baraque dès que l'occasion se présente.

Toujours à fond dans la conversation qu'il est le seul à suivre, il me gratifie d'un regard noir et furieux.

— Davis n'a effectué que son devoir pour protéger la population bienveillante du quartier, déclare-t-il solennellement. S'il n'avait pas eu ses armes, c'est lui qui y serait passé. Je préfère encore le savoir en prison, en fier défenseur de nos droits, plutôt que mort au combat. Ton père a protégé l'honneur des nôtres, tu comprends ? C'est un héros.

Mais bien sûr.

Je crois que j'en ai assez entendu. Parler de mon père me coupe l'appétit systématiquement et me fout en rogne pour au moins trois jours. À mes yeux, c'est un meurtrier, rien de plus. J'éprouve tout simplement une honte profonde et diffuse à porter son sang et ses gènes en moi. Imaginer que potentiellement je représente son digne héritier me fout les glandes. J'essaie de l'oublier, mais rien n'y fait. Les gènes ne sont pas des trucs que l'on peut balancer à la rue sans se retourner. Ils squattent en toi et te composent entièrement.

Heureusement pour moi, ma mère est une femme géniale, douce et gentille, ce qui rattrape un peu. J'imagine que je suis le parfait mélange d'eux deux. Souvent, je me vois coupé en deux. Un côté clair et bon, un côté sombre et dégueulasse. Je tente de me persuader que le bon gagne la partie sur l'ensemble, mais j'avoue qu'à certains moments, je sens cette rage qui déferle en moi et paralyse tous les bons éléments qui me composent.

Je le sais et ça me dégoûte de porter tout ça en moi. Mes humeurs sont incontrôlables. Je déteste ça. C'est pour cette raison que la majorité du temps, je m'en remets à ma mère pour comprendre comment il faut réagir à certains événements. Comme en ce qui concerne Lee.

Le frère du monstre.

En l'occurrence, comme elle m'a répété pendant des jours de ne pas faire de vagues avec lui, je préfère ravalier mon agacement et les insultes concernant mon père et me lever pour vider mon bol dans l'évier.

Au loin, à travers la fenêtre, mon regard s'accroche à Juan, qui comme je le supposais, s'acharne à tondre la pelouse de la maison de son père, coiffé de son superbe bob Buzz. La tondeuse ne fonctionne plus vraiment, vraisemblablement, elle ne possède que deux roues sur quatre et son moteur pétarade sans arrêt, alors il galère, mais même en plein effort, sans savoir que je l'observe, il arrive à me séduire les sens et à réveiller de merveilleux souvenirs de ces derniers jours.

— Même ici, ils s'incrument !

Je sursaute aux mots de mon oncle qui est venu se planter derrière moi sans que je m'en rende compte.

Les sourcils froncés, il observe Juan, lui aussi, d'un air haineux qui me glace le sang. Je déteste instantanément la manière dont il considère Juan. Parce que... personne ne dénigre Juan en ma présence. Je ne le supporte pas et ce n'est pas près de changer.

— Comment ça ? grogné-je, aussitôt prêt à attaquer, en posant mon bol au fond de l'évier.

Je ferais mieux d'agir comme chaque fois qu'il vient, à savoir, couper court et me barrer le plus loin possible. Un autre conseil de ma mère. Fuir cet homme et ne surtout pas l'écouter. Mais je ne sais pas pourquoi, cette

fois je reste englué au sol, et j'analyse ce que d'habitude je m'évertue à ignorer.

— Ces putains de Portoricains ! crache-t-il en faisant craquer ses doigts. Ces envahisseurs qui ne comprennent même pas ce que le mot frontière signifie. Qu'ils repartent chez eux, putain de bordel ! Je déteste cette race !

Race ?

Espèce de connard ! Il part très mal s'il pense pouvoir balancer des saloperies sur celui qui occupe la première place dans ma vie.

— Juan est chez lui ! craché-je en tentant de contrôler mon ton, sans grand résultat.

— C'est ce qu'il veut te faire penser ! C'est justement là qu'ils sont forts. Tu verras, dans quelques années, si on laisse faire, nous serons considérés comme indésirables sur nos propres terres ! Même ce quartier est infesté ! Quand Davis a choisi cette maison, avant ta naissance, il n'était occupé que par des blancs. Maintenant ? Je crois bien que vous êtes les derniers survivants de cette invasion !

Je me répète les consignes de ma mère en boucle pour ne pas surréagir à ses propos insupportables. Elle dit que polémiquer avec Lee ne sert à rien sauf à aggraver les choses. Je m'accroche à ça, si fort, pour ne pas l'insulter et prononcer trop de mots qui risqueraient de compliquer tout le reste.

— Non, rétorqué-je en crispant mes poings sur le bord de l'évier. Les Thompson habitent la maison de gauche, et les Stones, en face de chez eux, et les...

— Toute cette mode qui prétend que nous sommes tous égaux... Pures conneries ! continue-t-il sans même écouter mes arguments. Dieu nous protège, Archer, Dieu nous protège.

— Mais nous sommes tous... commencé-je avant qu'il se mette à hausser la voix.

— Ils t'ont endoctriné, surtout ! me coupe-t-il sèchement. Ces caramels sont tous malsains et nous volent nos propres jobs. Nos baraques. Leurs femmes pondent toutes comme des pintades et colonisent notre beau pays ! Ce sont des sous-hommes, comme de la vermine sous-civilisée qui ne sait vivre que dans l'anarchie. La preuve ! N'as-tu pas remarqué que plus ils sont nombreux dans les villes, plus les actes de vandalisme se multiplient ?

Maman, il faut vraiment que je t'aime pour ne pas répondre comme mon âme brûle de le faire.

Je me mords la langue, ferme brièvement les paupières et me cramponne toujours à mon évier. Son avis de merde, je m'en fous, mais je ne supporte pas un seul des mots qu'il prononce parce qu'ils désignent indirectement Juan.

On ne touche pas à ce mec, putain ! Même un effleurement est déjà de trop.

— Euh, non ! réponds-je sans même être certain de ce que j'affirme.

Peut-être qu'il dit vrai, que son discours est animé de véritables justifications, en ce qui concerne d'autres personnes que je ne connais pas, mais finalement j'en ai clairement rien à branler. Ma réalité à moi, l'unique que je vois et comprends, c'est que Juan, lui, est tout sauf un délinquant. Au contraire, il m'apaise systématiquement. Avec lui, j'apprends à rester du bon côté de moi-même, sauf quand nous abordons le sujet de son père. Lui, je ne peux pas l'encadrer et il pousse mes instincts bien trop forts dans une multitude de sentiments violents et désordonnés. C'est peut-être ce qui abonderait dans le sens des paroles de Lee. Pedro est une saloperie, ça je sais que c'est véridique.

Mais si on met de côté ce connard qui lui fout sur la gueule, côtoyer Juan est bon pour moi. Je le sens si fort au fond de mon cœur que j'en suis plus que persuadé.

Lui, en tout cas, ne mérite vraiment pas le regard haineux que Lee lui balance en ce moment même.

— Eh bien regarde, Archer, continue-t-il sans détourner son attention de sa proie. Regarde bien. Tu verras que ces sous-merdes ne savent répandre que le chaos. Pire, ils savent nous manipuler, parce que nous ne sommes pas comme eux. Nous pensons à bien, nous ouvrons nos portes et nous faisons confiance. C'est ainsi qu'ils arrivent à s'insérer dans nos vies pour les détruire. C'est exactement comme ça que Davis est tombé. Parce qu'il a dû défendre tout un quartier de cette invasion, et finalement, c'est lui qui a été accusé, à tort. Si tu veux mon avis, Archer, tu devrais les fuir comme la peste.

Je serre les dents.

Ses mots me heurtent violemment le cœur parce que je les dirige moi-même vers Juan et imaginer qu'une seule personne le considère mal me remplit d'effroi. S'il ne mesurait pas presque deux mètres de haut et peut-être un de large, et que ma mère ne m'avait pas si bien rempli le cerveau d'avertissements le concernant, je crois que je lui balancerais mon poing dans la gueule. C'est épidermique chez moi. Je déteste qu'il me rappelle que mon père existe et par-dessus tout, je ne supporte pas que l'on offense Juan. Physiquement, moralement, peu importe. Personne ne touche à mon mec.

Mon mec.

Putain !

Juan est mon mec !

Je ne pense pas l'avoir entendu évoquer son avis sur les homos, mais j'imagine que mon cher oncle doit avoir toute une théorie catégorique à ce sujet.

Sujet que je ne maîtrise pas vraiment, au demeurant. Avec Juan, tout semble tellement logique que je ne me pose même pas la question. Je l'aime, c'est tout. S'il fallait détailler tout ça, je ne saurais même pas quoi en dire, car d'une certaine manière je ne me considère pas comme gay. Mon cœur bat pour lui, c'est comme ça, c'est tout. Je n'ai jamais réfléchi plus loin que cette évidence et je n'ai pas envie de commencer maintenant. C'est déjà assez déstabilisant d'avoir avoué mes sentiments à mon meilleur ami, inutile d'en rajouter avec le côté homo de l'histoire.

Je préfère donc planter durement mes dents dans ma lèvre inférieure pour éviter de partir en vrille face à cet intrus qui malheureusement fait partie de ma famille et tourner les talons.

En quittant la cuisine, je me surprends déjà en pleine tergiversation à propos de la manière la plus discrète de quitter la maison pour aller le rejoindre.

Une chose est certaine, je vais attendre qu'il rentre dans sa maison pour traverser la route.

Je n'ai pas envie que Lee me surprenne avec lui et j'ai bien l'impression qu'il n'en louperait pas une miette.

Je sais que je devrais ne rien avoir à foutre de son avis, mais...

Ce n'est pas le cas.

Quelque chose me dérange et m'oblige à en tenir compte, sans que je sache quoi, exactement.

Un frisson désagréable me parcourt l'échine alors que je grimpe quatre à quatre l'escalier pour rejoindre ma chambre.

Tous mes muscles sont tendus à leur maximum et j'éprouve la sensation de ne plus être à ma place dans ma propre vie.

Et mon père, ma saloperie de père qui devrait ne plus occuper aucune place dans mon esprit, revient squatter mes pensées.

Comme une sorte de démon machiavélique et malvenu qui détient un certain pouvoir sur moi. Un pouvoir que je redoute et déteste ressentir.

Je claque la porte derrière moi lorsque j'arrive dans ma chambre et sans me poser plus de questions, je me laisse tomber sur mon lit, mon nez percutant mon oreiller. Je remonte ma couette jusqu'à mes oreilles et plisse les paupières du plus fort que je le peux.

Pourquoi est-ce que cet enfoiré réapparaît dans ma vie, maintenant ?

Son omniprésence sous mon crâne. Comme un putain de tatouage sur mon âme. La noirceur de mon nom, Connors, imprimé à vie en moi, comme un mauvais sort qui me colle au cul. J'ai envie de ne pas être celui qui ressemble à son vieux. Mais j'ai aussi envie de comprendre ce qu'il est. Ce que je suis.

Je suis complètement paumé et ça me saoule.

Soudain je me sens tellement insignifiant. Tellement nul et crade... Le seul qui me semble capable de soulager mes terreurs est Juan, bien évidemment, et je me sens tellement minable que je ne trouve même pas l'énergie d'aller le rejoindre.

Lui, il est parfait. Moi ? Une saloperie de pauvre type dont le père et l'oncle se nourrissent de haine au petit déjeuner. Je les déteste et je déteste aussi sentir que ce qu'ils pensent me touche.

Parce que c'est le cas. J'essaie de ne pas l'intégrer dans mon crâne mais je reste, dans tous les cas, le fils de mon putain de père. Même si je ne le connais pas. Même si je refuse de m'arrêter sur son cas.

Il est là, serpentant dans mes veines, s'incruster sur mes traits. Il est là, et je ne peux rien faire contre ça.

Je hais cette salope de vie dans laquelle j'ai atterri dès ma naissance.

OceanofPDF.com

**

— Archy ?

Une main se pose sur mon épaule alors que j'étais plongé dans un sommeil profond.

— Archy ?

Mon surnom qui chante.

Juan.

Poussé par la merveilleuse motivation de le retrouver, j'arrive à ouvrir les yeux et à chasser les brumes qui encombraient mon cerveau.

— Hey ! Salut, bel endormi !

Il ricane avant de s'allonger à côté de moi en me poussant presque par-dessus bord.

— Putain !

Je ronchonne en me rattrapant à mon oreiller pour le pousser à mon tour sans aucune douceur.

Surpris, il vacille et je le récupère in extremis alors qu'il bascule dans le vide.

Je le rapproche de moi sans lui demander son avis, pose ma cuisse sur les siennes et enfouis mon nez au creux de son cou.

J'inspire son parfum et chasse au loin toutes les questions qui me taraudaient avant que je m'endorme. Comme je le supposais, il arrive et je recentre naturellement mes priorités.

Lui.

Le calme et la sérénité. L'évidence.

— T'es rentré comment ? m'inquiété-je soudain en me souvenant que Lee doit sans doute rôder dans les parages.

Un sentiment de panique s'installe en moi, l'espace d'un instant. Et pour la première fois, je me sens mal à l'aise, un tout petit peu, parce qu'il se trouve dans mon lit et que...il y a Lee. Quelque part, non loin.

— Par la porte arrière, avec ta mère qui rentrait. Pourquoi ?

Donc, visiblement, pas de Lee dans les parages. Parfait.

— Pour rien. Il est quelle heure ? marmonné-je en soupirant de soulagement.

— Presque midi. Je t'ai rapporté tes bouquins, tu faisais tellement la gueule hier que tu les as oubliés.

Oui, c'est vrai, je l'ai quitté en tirant la tronche, et dans un état de nerfs à la con. Une vague de remords me prend d'assaut, parce que je déteste réagir de cette manière. Trop impulsif et incapable de gérer mes sentiments.

— Désolé.

Il pose une main sur mon crâne et fourrage énergiquement mes cheveux.

— Pas grave ! Je le prends comme un aveu d'amour. Faut juste que tu comprennes que je gère à ma façon, et que tu n'as pas ton mot à dire.

Je redresse la tête en m'apprêtant à répliquer puis ferme les yeux alors que les siens m'examinent intensément. Il sait ce que je brûle de lui répondre, et attend sans doute de répliquer de ses nombreux arguments pour finir sa tirade par : « c'est comme ça, tu n'as pas le choix, Archy ».

Comme toutes les fois où nous en avons discuté.

Simplement, ce matin, ou plutôt ce midi, je n'ai pas la force de tenter de lui faire entendre raison au sujet de son père. Alors je préfère oublier ce point et me concentrer sur :

— Un aveu d'amour ? Genre, tu penses réellement que je vais t'offrir des fleurs ou un truc dans le genre ?

Il se met à ricaner en déposant un baiser affectueux sur mes lèvres

— T'as pas besoin de m'offrir des fleurs, Archy. T'es grave amoureux de moi, ça se voit trop, mec ! Cela dit ça me va bien.

— Parce que toi, qui viens te coucher dans mon pieu, sans demander la permission, au passage, t'es pas totalement fou de moi, peut-être ?

Je lui adresse un sourire un peu crétin, auquel il répond en levant les yeux au ciel tandis que depuis la cuisine, ma mère déclare en hurlant que le repas est prêt.

— J'suis fatigué, c'est tout ! Bon, il faut que j'y aille. On se voit plus tard ?

— Ouai ! Attends, je te raccompagne.

Nous quittons tous les deux mon lit. Je l'attire à moi avant d'ouvrir la porte pour l'embrasser brutalement, parce que... parce que c'est Juan et que chaque fois que nous nous quittons, un vide douloureux se creuse en moi. Je déteste ça. J'aimerais ne jamais avoir à m'éloigner de lui.

Mon corps réagit immédiatement. Le sien aussi. Affamé de lui, je le pousse contre ma porte et faufile ma main sous son sweat pour effleurer sa peau. En réponse, il attrape mes fesses par-dessus mon short et m'attire contre lui. Il bande et ça me rend fébrile de constater l'effet que je lui fais. Si je savais comment baiser un mec, je crois que je l'aurais déjà jeté sur mon pieu, mais... Pour le moment, je préfère attendre le moment où nous aurons le temps. Parce que même si je le désire comme jamais, j'aspire à le découvrir en prenant mon temps, sans entraves, pas en coup de vent entre deux portes.

La voix de ma mère résonne à nouveau à travers les murs de la maison.

— Archer ! J'ai besoin de toi ici !

Dépité, je lâche le corps de mon mec et recule pour m'extraire de ses bras.

— Faut que j'y aille.

— Ouais, moi aussi, sinon il va me prendre la tête.

Bien entendu, il ne nomme pas son père directement, mais ça ne m'empêche pas de me tendre à son évocation.

Encore une fois, les mots me brûlent les lèvres. L'envie de balancer mon opinion à son sujet grésille dangereusement en moi.

Il s'en doute certainement car d'après ses propres dires, mes yeux ne cachent jamais ce que je pense et il décrypte systématiquement ce qui me passe par la tête dès qu'il les examine.

Je détourne donc mon attention de lui pour éviter de trahir le fond de mes pensées puis ouvre la porte donnant sur le couloir.

Et tombe nez à nez avec...

— Archer ! Ta mère t'appelle.

Lee.

Le visage fermé, il s'adresse à moi, mais son regard est posé sur Juan, les joues rougies et les cheveux en vrac, qui se tient à mes côtés.

Merde !

— Bonjour, Monsieur, déclare joyeusement Juan.

L'expression de mon oncle, qui se contente de le dévisager sans répondre, me glace le sang. Un tremblement imperceptible me secoue brièvement avant que je m'empresse d'attraper mon mec pour le pousser devant moi dans le couloir.

— Ouais, j'ai entendu ! marmonné-je en dirigeant Juan devant Lee. On y va.

En traversant le couloir, je sens le regard de mon oncle sur ma nuque. Un sentiment malaisant me parcourt entièrement et je hâte le pas pour mettre le plus de distance possible entre lui et nous. Juan semble ne pas comprendre et c'est tant mieux. Je préfère garder la noirceur des Connors loin de lui.

Je ne lui ai jamais parlé de mon oncle, et jusqu'à présent, ils ne s'étaient jamais croisés. Pour moi, ces deux univers n'avaient rien à foutre ensemble et c'était parfait ainsi.

Là, j'avoue que je me sens tiraillé entre ma honte, celle que porte mon nom, ma famille paternelle, et que je porte aussi quelque part en moi, et la fierté de vivre un truc génial avec Juan.

La nécessité de le protéger me prend d'assaut et j'accélère encore le pas en dévalant l'escalier.

— Hé ! Tu veux que je rate une marche ? rit Juan en se rattrapant à la rampe. Doucement !

— Non, j'ai super faim ! mens-je en l'entraînant jusqu'à la cuisine dès que nous atteignons le rez-de-chaussée.

Nous traversons la pièce, sous les yeux de ma mère qui n'a pas le temps de prononcer le moindre mot avant que je pousse Juan sur le perron.

— Salut ! On s'appelle !

Je sais que j'agis comme un crétin, mais la présence de Lee, dont les bottes frappent déjà les marches de l'escalier derrière nous, me fait clairement flipper.

Je veux juste qu'il parte et que mes deux univers reprennent leur place respective.

Je claque la porte en soupirant, le cœur abusivement en panique.

Ma mère, immobile au milieu de la pièce, sa casserole à la main, me dévisage d'un air dubitatif. Nous échangeons un regard qui dure un instant, dans lequel je tente de lui expliquer toute ma vie. Toutes mes angoisses et toutes mes terreurs.

— Archer ! soupire-t-elle en posant sa casserole sur le plan de travail. Tout va bien, OK ? Je suis là, alors, ce qu'il pense, on s'en fout !

Elle a compris.

Elle a compris et en une phrase, elle sait me rassurer. Je laisse échapper un soupir libérateur en me détendant contre la porte derrière moi.

Oui, elle a raison. Tout va bien. Tout est OK.

Il faut juste attendre une semaine avant que Lee se barre et que je puisse reprendre ma petite vie tranquille.

En attendant, ce dernier passe la porte, envahissant la pièce de sa carrure immense et imposante, d'un air très mécontent. Il me dévisage un instant, les lèvres pincées et son regard encore plus sombre que d'habitude.

Mon cœur, après avoir subi une accélération, menace à présent de s'arrêter.

Mon oncle est vraiment impressionnant lorsque quelque chose le dérange.

— Jenny, finit-il par prononcer. Tu laisses Archer fréquenter le voisin ?

Il interpelle ma mère, mais c'est moi qu'il fixe d'un air glacial et menaçant.

Je m'agrippe à la porte comme à une bouée de sauvetage. Comme s'il m'avait pris en faute. Comme si j'avais commis un méfait innommable et honteux.

Je le ressens au fond de moi. Cet homme, envoyé par mon père, qui condamne sans aucun doute mes choix d'amitié.

Je déteste le ressentir et encore plus le comprendre.

— Juan est un jeune garçon très gentil, rétorque ma mère d'une voix ferme. De plus, il aide mon fils pour les maths. Archer le fréquente s'il le souhaite, et c'est absolument non négociable.

Cette fois, Lee détourne ses yeux de moi pour les ancrer sur ma mère. Ils se tiennent tête un moment, en silence, pendant que je tente de me

convaincre moi-même que je n'ai absolument rien à me reprocher, puis c'est lui qui décide d'abréger cet échange muet entre eux et tourne les talons pour quitter la pièce.

— Tu fais tes propres choix, marmonne-t-il d'une voix grave. Mais un jour, vous comprendrez votre erreur. J'ai faim. On mange.

Ma mère souffle lourdement en détendant ses épaules. Nous nous observons en silence à notre tour pendant un long moment.

— Archer, je t'en prie, tiens-toi tranquille jusqu'à son départ, d'accord ? Si je pouvais le virer je le ferais, mais avec Lee, certaines choses ne sont définitivement pas envisageables.

Je hoche la tête. Je comprends. Je comprends tellement ce qu'elle ressent. Cet homme possède un truc en lui qui le rend tellement... imposant et terrifiant...

Au moins, nous sommes deux à subir durement sa présence.

Encore une poignée de jours à attendre.

C'est pas la mort.

Si ?

Archer (0)

Une semaine c'est la mort, putain !

Arch, calme-toi, il part demain.

DEMAIN !

Les nerfs au garde à vous, je jette un coup d'œil à mon oncle qui ricane depuis sa place, à quelques mètres de moi, les bras croisés, son sourire vicieux accroché aux lèvres. Son regard me défie, et même si je sais que je devrais m'en battre les roustons comme jamais, je n'arrive pas à mettre de côté ma fierté.

Je suis aussi con que lui, finalement.

— Essaie encore, petit !

L'arme à la main, je le fixe longuement en tentant de reprendre mes esprits. Je déteste cette saloperie de flingue qu'il m'a fourré entre les mains. Et ce que je hais encore plus, c'est ce frémissement interne, qui semble traduire un putain d'assouvissement concernant un besoin tapi au fond de moi et que je ne soupçonnais même pas.

Tout est parti d'une discussion merdique pendant le repas qui vient de se terminer.

Ma mère bosse ce soir, et nous ne sommes que tous les deux.

Il n'est que vingt et une heures et le ciel a adopté une couleur rosée, un peu violacée, comme si l'apocalypse approchait.

L'air est moite, chaud, plus que d'habitude à cette saison, et je sens la sueur couler le long de ma colonne vertébrale. Dans cette ambiance étrange, à l'abri des regards dans le petit jardin arrière de notre baraque, je resserme mes doigts autour du métal de l'arme, seul point de fraîcheur de l'instant.

Quelque part, ce contact semble apaisant, alors que la normalité voudrait l'inverse.

Je devrais déjà me trouver chez Juan. Mais ma putain de fierté m'a tendu un piège.

Lee a déclaré il n'y a pas deux heures que, parce que j'avais été élevé par une femme, par ma mère, je n'étais pas vraiment « mec ». Qu'il pensait que j'avais été éduqué au tricot et pas au charbon.

Comprenez : je suis une fiotte.

De là, mon esprit a rapproché mon histoire avec Juan : relation homosexuelle, donc mon penchant gay, tapette, pédale, PD... Enfin, tous ces petits mots mignons qu'a prononcés un nombre incalculable de fois Lee pendant son séjour ici, et j'ai pété un plomb.

Connement, alors qu'il n'est sans doute même pas au courant que je bande pour un mec, j'ai pris sa petite analyse de ma personne comme un défi.

Donc, me voilà là, planté sur l'herbe cramée au milieu de notre cour arrière, un flingue à la main, et une cible, à savoir un amoncellement de canettes de bière, installée à cinq mètres de moi.

Je voulais lui montrer qu'il avait tort. Lui montrer que...

Putain, je ne sais même plus ce qu'il m'est passé par la tête pour en arriver là, mais quoi qu'il en soit, maintenant, je refuse de lâcher l'affaire.

J'ai loupé au moins cinq fois ma cible. Parce que je n'ai jamais fait ça. Parce que j'en ai rien à foutre.

Mais je le déteste tellement que je refuse d'abandonner. Je lui donnerais raison si j'abdiquais. Toute la semaine j'ai supporté ses paroles dégueulasses et pleines de certitudes. Cette fois je n'ai pas du tout réussi à les ignorer, elles se sont toutes, une à une, incrustées dans mon cerveau, à tenter de le pourrir sans pitié. Toute la semaine j'ai accumulé cette haine pure contre lui. Contre moi aussi, parce que je ne savais pas m'opposer à lui. Démonter ses arguments sur les blacks, les caramels, comme il nomme les Portoricains, les bridés, les homos, les handicapés.

Tous ces « nuisibles » qu'il méprise tellement fort. Toute la semaine j'ai entendu ses sermons crades sans trouver les parades pour le remettre en place.

Alors, cette fois, je ne capitulerai pas. Ce type a le don de me pousser loin de ce que je pensais être, j'en suis conscient. Ma colère n'a cessé de grandir en moi, durant tous ces jours durant lesquels j'ai dû le supporter, alimentée par l'idée constante et mordante que nous partageons les mêmes gènes. Le même sang.

Le pire de tout, c'est que je suis persuadé que Lee sait très bien dans quel état d'esprit il m'a poussé. Face à son air satisfait et amusé, je comprends qu'il a sciemment cherché à dégommer mes limites, pour me tester.

J'ai horreur qu'on me prenne pour un connard.

Au fond de moi, ce que je sais pertinemment aussi, c'est que c'est justement là que j'en deviens réellement un. En oubliant ma réserve et le calme qui constituent mon équilibre pour me jeter dans son jeu de merde.

Une arme dans ma main.

La rage au cœur.

La merde incrustée dans mes gènes réapparaissant au grand jour, sans entrave ni barrière, à présent.

Il m'a eu, et le fait de m'en rendre compte ne fait qu'aggraver ma rage. Elle gronde en moi, et a pris les commandes de mon être tout entier. Je la déteste. Elle me calcine l'intérieur. Me transcende presque. Sournoise et implacable. Terrifiante.

— Alors ? Tu préfères peut-être que j'aille te chercher un petit canevas ? De la broderie, éventuellement ?

Je ne réponds pas, pince mes lèvres en l'assassinant du regard. Ce qui lui provoque un rire gras.

Enculé !

— Tu vois, Archer, là tu commences à sentir tes couilles entre tes guibolles. Celles que ta mère t'a fait oublier. C'est pas contre elle, je suppose qu'elle pensait faire de son mieux. Mais t'es un mec, pas une fiotte... Ta force brûle dans ton regard. Mate tes muscles tendus et ta détermination... Ça, mon grand, c'est le comportement d'un mec, un vrai ! Je reconnais Davis dans tes yeux, mon neveu. Un putain de type prêt à tout. Une saloperie de mec sévèrement burné. Porte tes couilles, nom de Dieu !

Je le conchie, lui et ses discours de merde. Il persiste à me rappeler que je suis le fils de mon père. Que ma mère n'est pas bonne pour moi. Je devrais m'en battre les couilles et passer à autre chose, mais quelque chose en moi refuse de laisser tomber et d'ignorer ses paroles. Chacun de ses mots a réussi à me toucher, à s'incruster, à squatter mon âme. Je me sens faillir dans toutes les promesses que j'ai faites à ma mère. Dans tout cet équilibre que je me suis construit au fil des ans. Dans tout le déni que je me suis acharné à entretenir. Je suis le fils de Davis Connors, que je le souhaite ou non.

Et ce connard de mes deux me l'a trop rappelé.

Demain. Il part demain mais c'est encore trop loin. Je ne supporterai pas une minute de plus sa présence. J'ai envie qu'il se barre et me laisse croire à nouveau que je n'ai rien en commun avec mon géniteur. Même pas une seule goutte de sang.

Sans même contrôler mes gestes, je lève ma main armée vers lui, rêvant de lui balancer une praline entre les deux yeux.

Je sais que je ne sais pas viser. Je sais que je suis particulièrement ridicule, mais je ne maîtrise plus cette fureur qui envahit mon esprit.

Ma main tremble et un diable en moi exulte à l'idée de le dégommer définitivement. Il a réussi à me pousser jusque-là. À rêver de mort et d'assassinat. Comme mon putain de daron avant moi.

La haine, que je rencontre pour la première fois réellement, me paraît si étrange. Aussi nauséabonde que stimulante. Douloureuse aussi, et satisfaisante. Une autre forme de paix que je ne soupçonnais même pas. La paix sale et froide. Désagréable et fulgurante.

Je me sens étranger dans ma propre peau, perdu dans mon cerveau, petit, minuscule, et tellement crade. Fondu dans la haine, coulé dans le désespoir.

Nous nous fixons dans un silence pesant qui en raconte plus qu'un long discours, et encore une fois, il m'offre son sourire satisfait et condescendant, sans même trembler une seule seconde alors que mon canon est braqué sur lui.

— Voilà, fanfaronne-t-il sans bouger un cil. Tu me détestes. Tu laisses parler ta vraie nature. Je préfère recevoir ta haine plutôt que ton indifférence, Archer. Accepte-toi, accepte les Connors dans ta vie, car c'est

ce que tu es. Rien de plus, rien de moins. Aucun Connors n'oublie ses couilles sur la route !

— La FERME !

Mon cri se perd au loin, écrasé par la lumière rougeoyante d'un soleil de printemps prêt à s'éclipser. Il ne bronche pas.

Et je sens. Je sens que je perds cette partie contre moi-même. Je sens que je chute. Que la violence en moi se répand comme une coulée de magma, sans aucune entrave et sans même que je tente de la contenir.

Mon doigt se pose sur la gâchette et... mon cerveau craque. Se fend en deux. Expulse. Explode.

Au dernier moment je dévie mon bras et le bruit de la détonation déchire le silence avant de le laisser réapparaître immédiatement.

Mon cœur bat trop vite, trop fort, à m'en faire atrocement mal, alors que les canettes se cassent la gueule en face de moi dans un fracas presque sourd et irréel.

J'ai réussi.

J'ai réussi, putain de merde !

Mes mains tremblent et mon cœur flanche à son tour. Je me sens comme un pantin uniquement dirigé par mes ressentiments. Et au milieu de tout ça, la satisfaction. Noire, acérée, nauséabonde, qui se loge quelque part en moi. J'ai tiré. J'ai touché. J'ai vaincu.

J'ai signé et confirmé que je suis... lui. Un connard de Connors de plus.

— Putain de bordel de merde !

J'ai besoin de me raccrocher en urgence à mon quotidien. À cet autre Archer que je chéris et qui semble s'effacer à vitesse grand V de mon être.

Sans rien ajouter, je balance l'arme sur l'herbe et fuis ce jardin, théâtre de mon pétage de plomb.

Je passe le portillon en urgence, contourne la maison et traverse la rue.

Le simple fait de me rapprocher de la maison de Juan me soulage et me place également face à ma réalité. Je ne sais plus. Je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus celui qui sommeille en moi. Je ne sais plus ce que je dois faire.

Plus rien.

Juste que le monde se gondole et se tord sous mes pieds, que la réalité n'a plus aucun sens et que je me perds, me vide, m'engouffre dans des ténèbres qui n'offrent qu'une entrée sans sortie. Un putain de cul-de-sac qui me terrorise.

Alors, je me précipite, me rue sur la porte d'entrée de Juan, ne frappe même pas et pénètre dans ce havre de paix qui m'a si souvent nettoyé l'âme.

Et je me fige. Interdit.

Parce que devant moi, alors que j'attendais le calme, se trouvent le chaos et l'anarchie. Devant moi, le spectacle le plus dégueulasse que je n'aurais même pas pu imaginer.

Juan penché sur le comptoir de sa cuisine, froc enroulé aux chevilles et...

J'ai envie de gerber...

Son père, collé à son cul, en train de le...

— Putain de merde !

Mon cri déchire le silence.

Et plus rien n'a de sens. Aucun.

Les larmes me montent aux yeux. Cette fois, la lave du volcan qui sommeillait en moi explose comme une saloperie de bombe.

— Archy !

Juan, le visage tendu, presque irréel, tente de repousser son père, mais ce con met du temps à réagir, au bord d'un putain d'orgasme.

Je ne contrôle plus mes gestes. Mon cœur part en poussière, détruit et douloureux, et ma tête tourne, lourde et évaporée en même temps.

Ma main attrape le col de son père qui semble enfin comprendre. Mon poing atterrit dans sa gueule.

La maison semble onduler, s'étirer, se rétrécir autour de nous. Plus rien n'existe sauf la rage. L'horreur pure et cataclysmique.

J'attrape les cheveux de l'enculé pour tirer sa tête en arrière et lui balance un coup de genou dans les couilles.

Il se met à hurler comme un goret qu'on égorge. Et justement, c'est tout à fait ce que je compte faire.

Plus de limites, sauf celle de la violence la plus absolue qui crépite si fort en moi qu'elle me fait du bien. J'aime exploser pour tout détruire. Soulagement malsain et terrifiant qui me stimule et m'affame encore davantage. Je sens que j'en veux plus. Qu'il doit payer, mourir, hurler sa douleur...

Mes yeux saignent en même temps. Ma propre douleur, celle de mon cœur, se répand en se mêlant à sa hargne. C'est bon, c'est horrible et c'est puissant. Un tsunami ne ferait pas pire.

— Archy !

Juan se rue sur moi pour me retenir, me ceinturant au niveau des bras, alors que j'entreprends de fracasser la tronche de son père sur le comptoir.

Ce connard pleurniche, ses deux mains appuyées sur son entrejambe.

—Arrête ! me crie Juan ! Archy !

Il parle mais je ne l'entends pas. Sa voix ressemble à une chanson qui me berce dans ma souffrance, rien de plus.

Ses bras m'empêchent de continuer et m'agacent prodigieusement. Je repousse l'homme que j'aime brutalement, en relâchant ma proie durant la manœuvre.

Les bras qui m'entravaient disparaissent, je me reconcentre sur le vieux connard dégueulasse, lui balance un coup de boule qui le fait hurler puis il se tait et...

Le néant s'installe subitement entre nous. Les yeux de Pedro se figent, orientés derrière moi.

— Madre dias ! sanglote-t-il sans que je comprenne.

Machinalement, j'oublie tout, sentant l'enfer se précipiter sur moi. Comme un pressentiment atroce qui m'ensevelit en un temps record.

Le silence. Juan ne crie plus.

Je pivote sur moi-même et...

Un hurlement écorche ma gorge. Comme s'il ne m'appartenait même pas. Et l'effroi. La chute de tout ce qui me compose.

Le pourpre envahit mon cœur sans que je comprenne ou alors parce que je comprends trop bien. Je me déchire, me disloque, m'enflamme dans l'enfer, devant le corps inerte de Juan, étalé devant moi dans une mare de

sang qui se répand sur le sol dégueulasse de l'entrée. Rapidement je comprends que son crâne a heurté l'angle d'une commode qui se trouvait là. Celle qui encombre la petite pièce. Et lui ne bouge pas.

— Juan !

Ma voix se perd dans l'horreur absolue qui plane autour de nous, ralentissant les secondes, accélérant mon cœur.

Je tombe à genoux, secoué par l'atrocité de mon geste, soudain calme et anéanti.

J'attrape son crâne poisseux et ses yeux, vides et creux, semblent se river à moi. Ses yeux si beaux, si vivants. Ceux que j'adore tant.

— Juan !

Mes sanglots me calcinent l'âme sans pour autant changer la donne.

— Juan !

Je crie, ou peut-être que je ne prononce pas un mot. Tout s'effondre. Plus rien n'existe, sauf son beau visage, son corps mou, ce sang poisseux qui engluie mes doigts alors qu'il s'écoule d'un trou derrière sa tête.

— Putain, Juan...

Y a-t-il pire moment que celui où l'on commence à comprendre que le paradis n'est plus ? Que la plus belle chose dans une vie disparaît juste sous vos yeux alors que vous restez impuissant ? Qu'au fil des secondes, vous vous rendez compte que vous êtes celui qui vient d'éteindre le soleil ?

C'est juste impossible.

— Non !

Impossible et faux.

Pas possible.

Pas possible, nom de Dieu !

Pas possible !

Je presse le corps de Juan contre moi en priant un Dieu, n'importe qui, de repartir en arrière, de claquer des doigts pour effacer une seule seconde de ma vie.

— Non...

Ma gorge pleure, mon âme s'égosille, mon cœur... n'existe plus.
Tellement douloureux...

— Hijo de puta !

Pedro se met à hurler à son tour, attrape un couteau sur le comptoir et, enragé, ses yeux bruns emportés par la folie, se jette sur moi.

Je n'ai le temps d'amorcer aucune défense, qu'une détonation retentit à nouveau dans la pièce.

Froide.

Métallique.

Infernale.

Le Portoricain se fige en plein geste.

Immobile, Juan pressé contre mon cœur, je l'observe, spectateur incrédule, alors qu'une tache sombre se forme sur son tee-shirt, au niveau de son cœur.

Il lâche son couteau et s'effondre à quelques centimètres de moi.

Silence.

Je sombre.

Lee, flingue à la main, le responsable de ce coup de feu, apparaît à côté de moi, mais je m'en fous. Plus rien ne compte, plus personne n'a d'importance. Juan... Juan gît dans mes bras et je meurs avec lui.

— Viens, Archer ! Ne restons pas là !

La voix de mon oncle résonne au loin alors que plus rien ne semble réellement exister autour de moi.

Ses mains me saisissent brutalement et m'arrachent à Juan.

Je crois que je hurle lorsqu'il m'entraîne hors de la maison. Que nous traversons la rue. Que le soleil se couche, laissant derrière lui une trainée pourpre et or. Que la rue semble si paisible. Cotonneuse. Irréelle. Que je m'évade de mon corps tellement douloureux, pour flotter. Planer au-dessus de moi-même. Incapable de comprendre. Incapable de réaliser. Incapable de voir, de croire, d'accepter.

Incapable de respirer.

La porte de la maison claque derrière moi et la pénombre m'envahit alors qu'il me jette sur notre canapé pourri.

Le néant.

Vide.

Noir.

Insoutenable.

OceanofPDF.com

**

Le soleil s'est couché. Pour ne plus jamais se relever.

L'obscurité a envahi la rue derrière la fenêtre et s'engouffre dans mon âme sans jamais s'arrêter, au point que j'ai l'impression qu'elle va bientôt éclater.

De toute manière, je m'en fous. Si Juan a déserté cette terre, alors je veux partir aussi.

Et... j'en suis le responsable. Le meurtrier. Mes mains portent son sang, tout comme mon tee-shirt et mon cœur.

Je sens qu'il sèche sur ma peau, aspirant toute la vie qui me compose.

J'ai vomi. Je ne sais pas combien de fois. Je tremble. J'ai chaud. Je m'enfonce. Je chiale et je hurle tout en restant immobile et inerte sur cette saloperie de canapé.

Lee arpente la pièce, son téléphone à la main.

Ma mère est rentrée à un moment, et maintenant, elle sanglote dans un coin, ses yeux posés sur moi.

Je n'arrive même pas à soutenir son regard. Même pas à me sentir désolé pour elle.

Je n'ai plus rien à foutre de tout ça.

J'ai assassiné Juan.

Tué.

Je l'ai tué.

Lee baragouine encore quelques mots puis range son téléphone dans sa poche.

— Bon, alors, c'est vu, Johnson va orienter les recherches ailleurs.

— Et ton arme ? couine ma mère avant de se moucher en pleurant.

— Elle n'est pas répertoriée. Et comme le caramel avait encore son froc aux pieds, ils vont axer le compte-rendu sur l'inceste. Pour le flingue... Johnson me doit des services.

Inceste...

Les images de Pedro en train de violer son fils me percutent encore une fois, si durement que j'attrape la bassine à mes pieds et me vide de toute la bile qui restait dans mon estomac. Mes larmes se mêlent à ma gerbe. Mon œsophage me brûle et tout ce à quoi j'aspire, c'est simplement mourir.

J'ai mal.

Tellement mal.

Les démons proviennent de toute part et me pétrifient au cœur de l'horreur. J'ai peur d'oser imaginer une vie sans Juan. Une planète sans ses yeux. Une éternité loin de lui.

La main de ma mère se pose sur ma nuque alors que je hurle cette fois tout mon désespoir au fond de ma bassine.

J'ai tué Juan !

J'ai tué Juan...

Cette fois, ça y est, je suis devenu mon père.

Je crache encore puis ma mère me prend le récipient des mains pour le poser à terre avant de tenter de m'attirer contre elle.

— Asher, mon bébé, sanglote-t-elle en m'enlaçant fermement.

— Stop, Jenny ! l'interrompt Lee d'une voix glaciale. Il n'est pas ton bébé. Il a agi justement, tu devrais être fier de lui.

— Je te demande pardon ? Comment peux-tu dire une chose pareille, Lee ? s'emporte ma mère en me relâchant pour se lever et lui faire face.

— Il a tué cet enculé qui violait son fils, putain ! ronchonne Lee en récupérant calmement sa bière sur la table. Tu voulais quoi ? Qu'il laisse faire ? De toute manière, cette race ne mérite pas mieux ! Tu vois, Archer, que j'avais raison. Tous des fiottes.

Je ne lui jette même pas un coup d'œil. Je ne sais même pas ce que j'en pense, parce que je n'arrive plus à penser.

— Ce n'est pas une raison, Lee ! rétorque ma mère. Je préfère aller trouver le sergent Johnson et tout lui expliquer.

— Et quoi ? Tu veux que ton rejeton soit enfermé dans un centre de redressement ? Tu es certaine de ça, Jenny ? Tu sais ce qu'on leur fait, là-bas ? Tu peux me croire, ça ne servira à rien ! Et toi ? Ton mari en taule et ton gosse en taule aussi, tu le vis comment, ça, Jenny ? Ce même n'a pas

besoin de ça ! Il a besoin d'un père ! D'une autorité qui lui apprenne à canaliser sa colère.

— Et quoi ? Tu proposes quoi ?

— De toute manière, il ne peut pas rester ici, déclare Lee en s'asseyant sur le fauteuil défoncé en face de moi. Il va venir avec moi à Little Rock. S'il reste, il va forcément craquer, tout avouer, et ça sera pire. Jenny, tu sais que j'ai raison. S'il reste, il finira en taule. Pour gosses, certes, mais c'est une taule quand même.

Ma mère ne répond rien, je crois.

Et moi ?

Je n'ai rien de plus à dire.

Je veux juste en finir.

À partir de maintenant, chaque jour que je vivrai sera un jour de trop. Un jour qui ne servira qu'à me punir davantage. En réalité, plus les minutes passent, et plus je prie pour vivre vieux et à détester chaque minute d'ici là. Mon existence tout entière ne suffira jamais à effacer l'horreur que j'ai engendrée.

Juan...

Putain...

Une vie sans Juan...

L'enfer à chaque minute que je passerai sur cette terre.

Et ouais, peut-être que partir avec l'autre enfoiré sera la meilleure peine que je pourrai m'infliger. En attendant pire. Me suicider serait trop simple. Pitoyable. Hypocrite.

Le mal qui pulse dans mes veines, qui torture mon cœur, est encore trop doux pour moi.

L'enfer me semble presque risible, lui aussi... Je m'enfonce dans la brume de cette haine contre moi-même qui explose sous ma peau.

— On va se calmer, décide ma mère en se rasseyant à mes côtés. Déjà, Archer, tu vas aller prendre une douche et jeter tes vêtements.

Elle tente de tirer sur mon tee-shirt taché du sang de l'homme de ma vie, et maintenant l'homme de ma mort, mais je récupère ma fringue en lui lançant un regard d'avertissement.

Jamais je ne veux laver mon geste. Jamais effacer Juan de ma vie. Elle peut toujours rêver.

Machinalement, je presse mon tee-shirt contre moi en fermant les yeux. La douleur pure s'infiltré toujours un peu plus en moi, et je la laisse régner en maître sur mes sens.

Je veux tellement mourir, partir, disparaître.

Juan est mort, et c'est moi qui l'ai tué.

Aucun mot, aucun sentiment, ne peut traduire ce qui se déroule en moi. Je me déchire, me disloque. M'étale comme une merde sur le tapis élimé du salon.

Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de moi, j'en ai plus rien à foutre. Je choisirai simplement le plus mal, le plus douloureux, je m'en fais la promesse. Parce que... si l'un de nous deux devait partir, j'aurais dû être celui-là.

— Archer...

Ma mère me questionne du regard, en pleurs et désespérée. J'imagine qu'elle voit en moi mon père. Qu'elle se dit que je ne vaud pas mieux.

Elle a raison. Je suis même pire. Au moins, mon vieux n'a pas tué son unique amour, lui.

Du fond de ses iris, je peux observer sa peine, sa déception. Son désarroi.

Elle représente à présent tout mon monde.

Je ne la mérite pas. Je ne peux pas non plus supporter ce regard qui me scrute comme si j'allais pouvoir soulager sa propre peine.

J'ai envie de hurler qu'elle se trompe, que je ne suis qu'un connard. Mais rien ne sort, parce que... je m'en fous. Plus rien n'a de sens. C'est peut-être Juan qui a quitté ce monde, mais c'est moi qui vais brûler au cœur d'un purgatoire interminable. Ma peau se rétrécit. Mon âme éclate. J'accueille le tout avec un soulagement nauséabond. Malsain. Parce que je veux tout sentir. Ne rien loupier.

— Jenny, c'est la seule solution.

J'entends à peine la voix de mon oncle. Ma mère me questionne toujours muettement.

En guise de réponse, je baisse les yeux.

Si je reste, je l'entraîne avec moi dans ma torture. Avec lui, au moins, je pourrai hurler. Frapper. Lui cracher à la gueule.

Mon choix est fait. Plus jamais je ne risquerai la vie de ceux que j'aime. Je dois quitter ma mère et affronter seul les conséquences de mes actes. Quels qu'ils soient.

OceanofPDF.com

1 Rafael

Memphis, 5 ans plus tard, 22 Avril.

Poker Face vibre jusque dans mes veines alors que j'avale d'un trait mon énième Venin des Atlantes. Un truc sucré chargé abusivement en alcool qui convient très bien en cette soirée d'avril.

Le thermomètre est monté très haut aujourd'hui, et même encore maintenant, au cœur de cette boîte archi bondée, l'air moite et torride me paraît presque irrespirable.

Peut-être que la réunion dont je viens de m'enfuir n'a rien arrangé au ras-le-bol qui me consume.

J'essaie de me persuader que je me contrefiche des regards dépités que mon père a posés sur moi tout au long de mon réquisitoire, que nos désaccords ne comptent pas, mais...

Je n'arrive pas à comprendre sa manière de voir les choses et surtout, lui ne pige rien à mes opinions et ça me gonfle.

— Raf, je le sens mal cette histoire, me souffle à l'oreille mon cousin Angel en jetant autour de nous un regard inquiet.

— Détends-toi. Un autre !

Je hèle le barman en posant un billet sur le comptoir. Vu qu'il a eu droit à la monnaie en pourboire à chacune de mes commandes depuis que nous sommes arrivés, le type derrière le bar ne se fait pas prier pour me resservir illico.

Angel laisse échapper un soupir de dépit en reprenant son propre verre, auquel il ne touche quasiment pas.

Il scrute, inspecte, détaille avec appréhension la boîte merdique dans laquelle nous avons atterri. Les clients, venant de tous horizons, ne sont

effectivement pas ceux que nous côtoyons habituellement.

D'ailleurs, quelque part, dans un autre quartier de la ville, dans un club où le simple verre de champagne coûte au moins une bagnole, même pas d'occasion de surcroît, nos amis nous attendent tous pour ma fête d'anniversaire.

J'ai simplement décidé de changer de plans au dernier moment sans prévenir qui que ce soit. Et pour le moment, je trouve tout à fait ce que je cherche au *Repère des Atlantes*. Boîte gay des bas quartiers à la réputation effroyable depuis toujours. Musique parfaite, ambiance *caliente* et... personne ne me connaît ici.

Une bouffée d'oxygène, et Dieu seul sait combien j'en avais besoin ce soir. J'éprouve la nécessité absolue de ne plus représenter le fils de mon père, pour quelques heures, au moins. De ne plus symboliser non plus le type qui se bat sans cesse pour les causes qu'il trouve importantes.

J'ai besoin d'une pause. De m'écarter des regards et du jugement des autres.

Seul Angel m'a suivi, contre son gré, très clairement.

— Raf ? me rappelle-t-il alors que le barman pose devant moi un nouveau « venin ».

Je lui file son fric et il ne fait même pas semblant de revenir pour me rendre la monnaie. Elle part directement dans sa poche.

— Écoute, Angel, soupiré-je avant de m'enfiler une nouvelle gorgée de ce truc dont le dosage en alcool remplit parfaitement le job. Tu n'es pas obligé de rester.

— Je ne pars pas sans toi ! Tu n'as rien à foutre ici, putain ! Tu n'as pas besoin d'aller chercher des mecs menaçants pour te prouver quoi que ce soit ! Tu es un mec génial et il est temps que tu avances en oubliant le reste.

Je n'ai pas envie de l'écouter. Pas envie d'entendre sa psychologie de comptoir ce soir. Peut-être qu'il a raison, peut-être que je devrais chercher mon bonheur ailleurs, mais il se trompe quand même sur une chose. Mes préférences sexuelles ne sont pas des réponses à quoi que ce soit. Elles sont justes là, tapies au fond de moi, et je ne peux pas m'y soustraire. J'aime les gars méprisants et aux airs de loubards, ce n'est pas nouveau et je n'ai pas l'impression que ce n'est qu'une réponse à quoi que ce soit d'autre que des fantasmes.

Alors non, je ne compte pas partir de ce trou à rats pour le moment, bien au contraire.

Je lui adresse un sourire démoniaque en reposant mon verre, commençant à onduler au son de la musique.

— Poker Face, chéri !

— Oh, merde ! Je sens que je vais détester cette soirée.

— Tu sais quel est ton problème, Angel ? C'est que tu ne sais pas te détendre... Ce qui n'est pas mon cas !

Et je compte bien me détendre énormément, pour cette fois. Je perçois qu'il le comprend à la manière dont il lève les yeux au ciel.

Je n'attends pas sa réponse, attire l'attention du barman d'un geste de la main et dépose mon verre sous son comptoir pour qu'il me le garde. Au prix où je le remercie de ses services, il ne bronche pas et se contente de hocher la tête en continuant de servir un autre client.

— On y va !

— Putain !

Cette fois, le venin de ce club s'écoule réellement dans mes veines et ce n'est certainement pas mon cousin qui va m'empêcher d'aller baiser. J'en ai envie et c'est mon anniv. Je veux un type crade qui ne me connaît pas. Un méchant mec. Un bad boy. Le plus bad boy possible qui me traite mal et m'utilise comme un kleenex. Rien de plus.

Les hommes de mon milieu, polis et faussement aimables ne m'ont jamais intéressé, et ce n'est pas aujourd'hui que cette évidence changera. C'est tout ce qu'il y a à savoir ce soir.

Alors je m'enfonce dans cette foule qui s'échauffe au son de cette soirée spéciale Lady Gaga.

L'air surchargé d'odeurs de transpiration, de parfums bon marché aigres et fatigués, porte en lui cette aura de luxure que je recherche.

Ce soir, je prends vingt ans et j'éprouve le besoin de fêter cette nouvelle décennie comme il se doit, à l'aide d'une fausse carte d'identité qui m'en offre trois de plus. Je n'ai pas besoin de la nouvelle bagnole que m'a offerte mon père. Ni d'une soirée en costard.

J'ai besoin de cul. De sexe. De baise et de foutre.

En avançant jusqu'au centre de la piste, Angel me suivant sans doute à quelques pas derrière moi, j'analyse la faune du club en établissant une stratégie de chasse.

J'avise un type assez chelou qui semble complètement stone et au corps déjà presque totalement dénudé.

Beau cul, abdos à profusion. Sa peau foncée tendue sur ses muscles achevant parfaitement le tableau.

Ma queue tressaille dans mon jean et valide ainsi la viabilité du candidat potentiel.

Suffisant pour franchir l'épreuve de passage.

Chéri tu viens d'obtenir ton diplôme.

Je le rejoins et me colle à son dos sans attendre.

Comme souvent dans ce genre d'endroit, il ne s'étonne pas de mon approche très directe mais préfère adapter les mouvements de son corps au mien.

Son fessier musclé vient s'encaster autour de mon membre, il arque son dos pour appuyer ce contact. Mes mains se posent sur ses hanches, sur son torse nu et luisant de sueur, juste à l'orée de sa ceinture.

La musique m'encense la tête et je ferme les yeux alors que j'ondule langoureusement contre mon nouveau partenaire.

Le feu se déclare sur la piste lorsque *Just Dance*, toujours de Lady Gaga, se fait entendre. Les jeux de lumière décorent nos peaux, les têtes des danseurs marquent la mesure, et les corps se pressent plus étroitement les uns contre les autres.

Mon partenaire pose son crâne sur mon épaule. Je remonte mes doigts sur ses tétons alors que nous nous incrustons l'un à l'autre. J'embrasse son cou humide et ressens les vibrations de son plaisir naissant sur sa peau.

Mes sens réagissent rapidement aux appels qu'il m'envoie par ses gestes de plus en plus sexy.

Just Dance !

Putain, c'est ça !

J'adore danser et choper sur une piste.

Je ferme les yeux alors que le cul de mon inconnu masse prodigieusement ma queue cette fois totalement érigée.

Je les ouvre à nouveau en mordant son cou, affamé à présent qu'il m'a laissé envisager tous ses talents.

Mes mains descendent le long de son ventre alors qu'il continue à se trémousser contre moi, avec une sensualité donnant une réelle dimension au nom de ce club. L'enfer.

Attirant, bouillant et ô combien pervers.

Les basses puissantes vibrent au fond de mes muscles, entraînent mes gestes, tétanisent mes neurones. Mon esprit se laisse entraîner par la tension, la luxure, les flammes qui semblent danser sur nos peaux grâce aux spots qui nous surplombent.

Puis soudain, je relève mon regard et percute durement celui d'un autre clubbeur.

Lui ne danse pas. Il se contente de me mater. Sans sourire. Sans prendre part aux débordements de tout le reste de la foule. Comme si l'ambiance ne l'atteignait pas. Comme s'il se contentait de régner sur tout ce monde aux prises avec l'enfer que nous représentons autour de lui.

Foule qui soudain me semble insignifiante autour de moi. Même mon inconnu paraît s'effacer. Je me sens happé brutalement, vissé aux iris d'un azur sombre de ce type qui ne semble absolument pas à sa place.

Appuyé contre un poteau au centre de la piste, il me scrute lui aussi en portant sa bouteille de bière à ses lèvres. J'observe ce spectacle qu'il m'offre tranquillement, de sa bouche se posant sur le goulot, de sa pomme d'Adam s'agitant lorsqu'il avale l'alcool, de sa langue passant nonchalamment sur ses lèvres après coup. Malgré moi, je me prends en pleine tronche sa sensualité innée. Il n'en fait pas des tonnes, voire, il n'esquisse aucun geste voulu aguicheur. Presque méprisant, il continue de me fixer et je n'arrive même plus à détourner mon attention.

Il ne porte qu'un jean et un marcel blanc et les tatouages recouvrant sa peau semblent presque surréalistes au milieu des jeux de lumière. Il en est recouvert jusqu'au cou. Cheveux rasés, sourire totalement absent, un air mauvais et malsain émane de lui. Il semble... être le maître des Enfers. Le Diable en personne. L'Atlante que je cherchais ce soir.

Dieu sait combien je damnerais mon âme pour ce genre de démon. Cette fois, mon érection devient plus dure que de la pierre contre le cul de mon inconnu qui continue sa petite danse de la séduction sans se douter que je viens de passer à autre chose.

Il attrape mon cou pour m'attirer jusqu'à ses lèvres et m'assène une pelle qui me surprend et à laquelle je réponds, plus par réflexe qu'autre chose.

Cependant, il est limpide qu'à cet instant précis, il vient de me perdre.

J'ai trouvé bien mieux pour la suite.

Lorsqu'il me relâche enfin la nuque, je reporte instantanément mon attention sur le tatoué qui m'adresse un sourire sournois et démoniaque avant de quitter son poteau et de s'enfoncer dans la foule sans un regard en arrière.

Un appel très clair à le suivre, auquel j'obéis sans me faire prier. J'abandonne mon inconnu sans me soucier davantage de son sort. Mon esprit vient de l'effacer définitivement de ses archives. À présent, une seule chose me semble importante.

Ce type qui porte toute sa dangerosité sur ses traits et son look.

Il slalome entre les couples sans leur jeter le moindre regard et moi, je focalise sur son cul, moulé dans son jean noir devenu gris, usé jusqu'à la trame. J'observe son look de gros dur même pas travaillé, encore une fois naturel. Ses rangers, son marcel blanc, ses bras larges aux muscles secs et sa nuque aussi rasée que le reste de son crâne.

Un frémissement vient chatouiller mes reins tandis que nous quittons l'espace de danse, toujours séparés l'un de l'autre par deux ou trois bons mètres.

Il ne se retourne même pas pour vérifier si je le suis. Pas la peine, ce genre d'individu n'autorise pas qu'on lui fasse faux bond. Je me laisse prendre avec délectation dans son petit jeu, parce que c'est justement ce que je suis venu chercher. Un truc nouveau dans lequel je ne tiens surtout pas le rôle principal.

Angel qui réapparaît soudain, m'attrape le bras en m'empêchant de m'engager vers le couloir dans lequel mon inconnu disparaît.

— Raf ! C'est une très mauvaise idée ! me prévient-il d'un air affolé.

Je lui adresse un regard détaché puis reporte mon attention sur sa main, enroulée autour de mon poignet. Je me fous totalement de son avis, et il le sait très bien.

Cette fois, il insiste en se penchant à nouveau à mon oreille.

— Ce type est une saloperie de facho, c'est inscrit sur sa tronche, putain, Raf ! Tu joues avec le feu !

Nous échangeons un nouveau regard tandis que cette nouvelle interdiction ne fait qu'attiser encore plus ma libido. Angel est bien trop cartésien pour comprendre que justement, baiser le danger me fait bander.

J'en ai marre du monde politiquement correct que mon nom m'inflige depuis toujours.

Un frisson se propage sur ma peau surchauffée.

Comme si je n'avais pas deviné que ce mec ne jouait pas dans mon camp. Mais je connais ce genre de type. Certainement qu'il me déteste encore plus parce que justement je le fais bander. Moi, et ma peau aux couleurs du Mexique. Hâlée naturellement. Mes cheveux ondulés et presque noirs ne contrastant pas avec le reste.

Il va détester me baiser et je vais adorer qu'il adore me haïr, l'espace de quelques instants. Une sorte de revanche sur le destin qui me transcende.

Je retire mon bras de la poigne de mon cousin et continue mon chemin alors que *Bad Romance* se met à hurler dans les baffles.

Ce club ne semble pas proposer de coins discrets et privés. Mais un couloir. Un long couloir crade menant aux chiottes, visiblement bien connues des habitués.

Plusieurs couples sont déjà en pleine action contre les murs. Pantalons baissés, certains à genoux, la bouche pleine, d'autres embrochés l'un à l'autre, gémissants contre les murs.

Ce coin pue le cul, aussi bien moralement que réellement. De quoi titiller mon érection déjà encombrante dans mon jean.

Je balaie rapidement du regard le corridor sombre baigné d'une ambiance digne d'un club libertin dégueulasse et trouve rapidement mon homme, adossé entre deux couples, déjà en train de baisser sa braguette.

La température de mon corps se met à augmenter significativement alors que je franchis la distance qui nous sépare, le cœur à présent totalement

emporté, un désir dépravé coulant dans mes veines, enflammant toutes mes extrémités.

Bon anniv, Raf !

Avant d'entamer réellement le jeu, je pose la question d'usage en précisant que je suis baisable à merci :

— PrEP^[1] ? Je suis OK de mon côté.

Il hoche la tête d'un air impatient et se mord la lèvre inférieure, indiquant que je ferais mieux de ne pas le faire patienter.

Voilà qui est fait.

Je me laisse tomber à genoux devant lui, alors qu'il écarte légèrement les jambes, son cul posé contre le mur.

Depuis sa hauteur, il m'observe en massacrant sa lèvre, son regard bien plus clair que je l'avais perçu, sans qu'il ne s'en adoucisse pour autant.

Au contraire, je ressens toute sa colère à la manière dont il me considère. Je sens un sourire sarcastique poindre sur mes lèvres lorsque j'attrape sa queue et qu'il laisse un frémissement, presque imperceptible, faire tressaillir son membre.

Puis j'oublie tout.

Son sexe entre mes doigts accapare à présent toute mon attention.

Les sons de Lady Gaga continuent de jouer partout autour de nous, les rythmes saccadant nos gestes. Je caresse la peau satinée de sa verge tellement tendue qu'elle en devient clairement irrésistible. Je n'aspire plus qu'à la soulager de ce désir agglutiné sous sa peau.

Une faim que je sais déjà dévastatrice se creuse dans mon estomac, me poussant à me ruer sur ce présent qu'il m'offre visiblement à contrecœur. Enfin, je le sens sur mes papilles. Son poids sur ma langue me ferait presque tourner de l'œil.

Il attrape brutalement mes cheveux pour m'imposer son rythme. Rapide, dur et déchaîné.

Il pulse entre mes lèvres, grossit encore, alors qu'il s'enfonce, encore et encore jusqu'à l'orée de ma gorge.

Il me baise sans vergogne, sans retenue, et je prends clairement mon pied.

Dans l'urgence qui commence à se précipiter le long de mes nerfs, je déboutonne mon jean et attrape ma propre queue pour la serrer fermement et tirer dessus désespérément. Le plaisir enfle à chaque fois qu'il envahit ma bouche. Que ses doigts tirent sur mes mèches. Je le sens dévaler de mes sens vers chaque particule de ma peau.

Walk, walk, fashion baby

Work it, move that bitch crazy^[2]

(Marche, marche, baby à la mode, vas-y, rends cette pute folle)

Lady Gaga impose sa dictature à ce moment presque trop intense.

J'ai déjà envie de jouir alors qu'il ne laisse rien fuir de son côté.

Nos regards vissés l'un à l'autre, je frémis et lui reste de marbre. Bouche fermée à présent, il observe, toujours aussi ténébreux, depuis sa hauteur, alors que je reste prosterné devant lui, le froc ouvert et mon poing s'acharnant sur mon érection de plus en plus douloureuse.

J'arrive à le faire lâcher prise sur mon crâne en secouant la tête. J'abandonne son pieu et décide de le mordiller jusqu'à la garde avant de m'occuper de ses bourses en les malaxant de ma main libre tout en posant mes lèvres et ma langue sur leur peau tendue.

Il déglutit lourdement, me dévisageant d'un air oscillant entre la douleur et le plaisir.

Et, putain... Ce type est incroyablement beau plongé dans son enfer tout personnel.

Sensuel et atrocement sexy.

Après avoir léché copieusement mes doigts, je les laisse s'aventurer sur son périnée en étudiant ses réactions. Ce genre d'homme est de ceux qui aiment pénétrer et dominer, mais dans l'intimité ?

Rien n'est moins sûr.

Il autorise d'ailleurs mon doigt à voyager jusqu'à son sillon et atteindre son intimité. Il écarte même légèrement les cuisses pour me faciliter le boulot.

Je trouve encore plus désirable qu'il ne joue pas son rôle jusqu'au bout. Assez franc pour accepter sa véritable nature face à un étranger.

Sans me faire prier, j'enfonce un doigt dans son antre, puis deux, parce que je veux lui faire mal. C'est clairement ce qu'il est venu chercher ici, et moi aussi, donc...

J'y vais franco. Un gémissement s'échappe de sa gorge. Je le sens frémir sous sa peau, se crispier, refuser, admettre et enfin, s'abandonner à ce plaisir qui s'infiltrer en lui.

Je remonte légèrement pour le reprendre au fond de ma bouche, le lécher, le mordre sans trop de douceur, le laper, flatter son méat, pendant que je bous intérieurement d'un putain d'orgasme qui ne demande qu'à éclater.

J'ajoute un troisième doigt et l'observe rejeter la tête en arrière, ses poings se crispier contre le mur avant de saisir mes cheveux pour m'imposer une cadence démente.

Je le pénètre, encore et encore, tandis qu'il me baise la bouche, toujours plus fort, avec fureur, rage, au bord de la folie, répondant à un besoin qui lui tord les muscles et me fait vriller le cerveau.

Je me redresse légèrement sur mes genoux, sentant mon cul bailler d'un besoin vital, celui de me faire prendre par cette queue magistralement magnifique, lourde et puissante, et je m'astique, vite, toujours plus vite, encore, encore, jusqu'à ce qu'il se fige. Il me repousse violemment, au point que j'en tombe de surprise sur le cul.

Je n'ai même pas le temps de comprendre ce qui vient de se passer qu'il m'attrape par les aisselles et me colle ventre contre mur après m'avoir remis sur mes pieds.

Mon froc arrive à mes genoux et ses mains atterrissent sur mes fesses qu'elles écartent en urgence.

Il crache le long de mon sillon et enfonce deux doigts humides au fond de moi.

C'est rapide, autoritaire et bandant. Mon sexe d'ailleurs, à nu contre le mur rugueux qui me retient, apprécie autant qu'il déplore le contact froid qu'on lui impose.

Je pousse mes fesses contre ses doigts pour confirmer mon accord, même s'il ne me le demande finalement pas. Doigts qu'il retire instantanément pour imposer le bout de son gland dans mon entrée. Il ne bouge plus et reste là, à me tirailler les muscles sans forcer le passage.

Il se fout de ma gueule ?

Mon corps entier palpite, gémit, frémit, appelle sa queue dans une supplique qui le trahit.

Je grogne, geins, ondule puis décide d'aller chercher mon putain d'orgasme.

Je recule significativement pour m'empaler sur son membre énorme qui me déchire légèrement au passage.

Un ricanement dédaigneux s'échappe de ses lèvres alors qu'il reprend la direction des opérations.

Judas, toujours de la même chanteuse, accompagne à présent nos ébats. Décidément on est dans le thème.

Il s'appuie contre moi pour me forcer à me coller au mur. Je pose mes mains sur la surface en crépi en accueillant cette fois son assaut virulent.

Ses coups de reins me clouent sur la cloison sans que j'aie le temps de m'adapter et répondre. Il va trop vite. Trop fort. Ses doigts agrippent une nouvelle fois mes mèches. Il me colle la joue au mur. Je le sens, le vois du coin de l'œil, me défoncer dans une sorte de frénésie qui vibre jusqu'à mes reins, ma queue, et me fait perdre la tête.

Il va, il vient, toujours plus vite, plus fort. Je transpire, soupire, couine mon plaisir qui ne cesse de monter, menaçant et lourd, sans jamais exploser. Parce que j'ai mal, j'en ai trop, pas assez, parce que mon cœur ne comprend plus rien et que je me sens devenir insatiable, pervers, démuné face à son assaut en même temps que je sais que c'est moi qu'il veut, du plus profond de lui.

Je domine et me soumets, au même titre que lui et...

— Bordel de merde ! gueulé-je en crispant mes phalanges sur le crépi.

Crépi qui martyrise durement ma verge en propulsant des éclats de plaisir sous ma peau.

Parce qu'il ne me laisse pas le temps ni l'espace pour que je me touche, je glisse contre la surface froide et crade, encore et encore, accusant les griffures des inégalités de ce foutu mur.

— Putain...

Je brûle, me calcine, subis ces flammes aussi merveilleuses qu'insupportables qui me consomment.

La raison me quitte et alors qu'il pose une main sur ma hanche pour mieux m'agripper, et s'infiltrer à nouveau en moi dans un élan incroyable, m'écartelant comme personne ne l'avait fait avant, je jouis. Sans préavis. Brutalement. Férocement. Dans ce paradoxe dévorant qu'est la douleur extatique.

Il rue sur moi au même moment, son corps tout entier se colle au mien, m'emprisonne contre mon foutu mur, et laisse échapper un gémissement rauque atrocement sexy en se déversant en moi. Je le sens se répandre, chaud comme un brasier, lourd comme du magma, s'infiltrant langoureusement en moi, m'emplissant comme jamais.

Il ne s'attarde pas. N'esquisse même pas un geste tendre. Il se retire rapidement, remonte son froc, fait glisser sa braguette et en moins de deux minutes, je me retrouve seul, le cul à l'air dans ce couloir merdique, offert à tous les regards, pendant que ma semence dévale lamentablement la cloison qui me retient toujours. Lady Gaga gueule toujours sa musique et... chacun de mes muscles ronfle doucement d'une langueur extatique déstabilisante.

Happy Birthday, Raf !

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

2 Archer

La caisse de Sammy gueule son désaccord alors que j'appuie un peu plus sur l'accélérateur en avisant l'heure sur le tableau de bord.

Je pensais pouvoir avaler en pleine nuit et en moins de deux heures la distance qui sépare Memphis de Little Rock. D'habitude, personne ne vient me faire chier sur la route.

Mais cette nuit, je ne sais pas ce qu'ils ont tous à glander derrière leur volant, mais j'ai passé mon trajet à slalomer comme un con pour doubler tous ces traines-culs qui se trouvaient sur mon chemin. Sans évoquer le taudis sur roues que Sammy appelle bagnole et qui menace depuis tout à l'heure de se disloquer dès que j'accélère.

Allumant une énième clope, je soupire de soulagement en passant devant le panneau d'entrée de Little Rock.

Encore quelques minutes.

Je laisse partir mon esprit pour la dernière fois vers le regard de ce merdeux du club. Ses putains d'iris vibrants, ses cils si longs...

Un frémissement traverse ma nuque alors que je freine au dernier moment pour tourner sur la gauche et pénétrer dans notre quartier.

Ce putain de regard de mes deux !

Et cette saloperie de bouche à pipe qui finalement me fout les glandes. J'ai l'impression de le sentir encore autour de ma queue. Ce cul parfait, ces lèvres entrouvertes plaquées contre son foutu mur à la con.

Il a aimé ça ce connard.

Pauvre merde !

Il peut me remercier pour ça. C'est pas demain la veille qu'il couinera à nouveau comme une pucelle accrochée à ma queue.

Une colère noire se propage en moi alors que je pensais que les miles que je viens de parcourir suffiraient à dissoudre dans le néant ma connerie du soir.

Inspire, Archer !

J'observe les devantures devant lesquelles je passe en trombe, reconnais mon univers et laisse tomber ces quelques heures volées à ma vie pour redevenir celui qu'ils attendent tous, très certainement, au salon.

J'ouvre ma vitre, balance ma clope à peine allumée et laisse l'air lourd et pesant de la nuit me fouetter le visage et remettre mes idées en place.

Fin de la trêve.

J'ai juste merdé. Rien de grave ni aucune conséquence ne sont à envisager.

C'est simplement... une fois de plus à oublier.

Oublier.

Je commence à devenir un expert dans le domaine. Presque comme une machine, je passe définitivement à autre chose lorsque je freine devant mon salon de tatouages, *Origin's*, qui devrait être fermé à cette heure mais dans lequel deux bonnes dizaines de mecs sont regroupés, enragés comme jamais en ce jour si spécial que nous avons appelé *Hose's Party*^[3]. Armés jusqu'aux dents, et sûrement bourrés comme des cochons, ils jubilent depuis le début de la soirée.

Moi, j'avais besoin d'expulser, alors j'ai piqué les clés de Sammy et je me suis tout simplement barré.

De toute manière, il fallait attendre minuit, donc...

Je claque la portière de ladite bagnole et rejoins le trottoir lorsque mon pote sort de mon salon d'un air furieux.

— Putain, tu peux pas prévenir quand tu te barres, bordel de merde ?

Ça y est, il a trop picolé et se prend pour un chef.

Je préfère oublier le ton qu'il emploie en s'adressant à moi et lui balance ses clés en le contournant.

— Va faire réparer ta caisse au lieu de me faire chier, putain !

— Quoi ? Comment ça, la réparer ? demande-t-il sur un ton inquiet. Elle a un souci ? T'es allé où, putain ?

Je n'ai aucunement l'intention de répondre à ce genre de question et il le sait très bien. Je ne fais même pas l'effort de lui jeter un regard.

— Lee commençait à s'impatienter, continue-t-il en trotinant derrière moi lorsque nous traversons ma boutique. J'ai raconté que t'avais une meuf à baiser, mais t'as été super long quand même ! Faudra que tu lui dises qu'elles étaient trois, au moins ! Peut-être même quatre.

Il éclate d'un rire gras qui m'en provoque un autre, presque malgré moi.

Ouais, on va dire que j'avais chaud à la bite. Lee adore que j'adopte une attitude de baiseur à la tire.

Sans rien ajouter, je pousse la porte du fond, donnant sur mon arrière-boutique, remplie ce soir de mecs en pleine forme.

La fumée de clopes sature l'atmosphère et une enceinte hurle du NSBM^[4] bien trop fort mais tout le monde s'en fout. Personne n'osera venir frapper à ma porte pour se plaindre, dans tous les cas.

Au milieu de la pièce, ma table de dessin est réquisitionnée pour un déballage d'armes en tous genres, de bouteilles d'alcool et d'une pile de cagoules. Les potes, tous à moitié éméchés, discutent sur les canapés défoncés, ricanent entre eux, et personne ne remarque vraiment mon arrivée.

La pression monte directement en moi dans cette ambiance. Je me retrouve et tout le reste s'évapore en moi.

J'attrape une bière que j'ouvre avant de balancer la capsule en soupirant d'aise, enfin revenu chez moi, dans mon fief. Ces escapades sauvages jusqu'à Memphis, j'en ai besoin, certes, mais elles entraînent aussi pas mal de risques, et même si peu de choses m'importent vraiment, je n'ai pas envie que ce point de ma vie soit découvert.

Mais je suis rentré, ce type au cul parfait n'est déjà même plus un souvenir et je me sens apaisé. Du moins, autant que je puisse l'être.

— Hé ! T'as failli te faire attendre, Arch ! T'étais où ?

Une jolie blonde aux formes moulées dans un jean et un corset s'avance vers moi en courant et me saute au cou, enroulant directement ses jambes à ma taille, collant son entrejambe à la mienne par la même occasion.

En faisant cela, elle ravive les bribes de souvenirs qui s'agrippent encore à mon cerveau malgré ma volonté de les effacer totalement. Celui du plaisir, même enragé, qui m'a ravagé la tronche il n'y a pas trois heures. L'effluve d'un parfum masculin vient chatouiller mes narines et je sens encore le sperme collé à ma queue.

Sans doute parce que je ne suis qu'un amoncellement de vices, finalement je ne repousse pas ces réminiscences et roule une pelle enflammée à Virginia en passant un bras sous son cul pour la maintenir contre moi. Si j'avais le temps, je crois que je la baiserais rapidement dans un coin pour me délecter de ce mélange sur ma queue. Le cul de l'un, la chatte de l'autre...

La simple idée me fait grave bander.

— T'as baisé qui ? me demande-t-elle lorsqu'elle quitte mes lèvres.

— Depuis quand t'as envie de savoir ? ricané-je en la reposant.

— Depuis que je te sens dur pour moi, répond-elle en posant sa main minuscule sur mes couilles. Faudra que tu la baisses à nouveau, ça te fait pas mal d'effet, on dirait.

Je lève un sourcil et préfère ne pas répondre. Je n'aime d'ailleurs pas ce qu'elle laisse supposer. Je porte ma bouteille à mes lèvres lorsque Lee choisit ce moment pour remarquer que j'ai réintégré les lieux.

— Eh bien ! Merci de nous honorer de ta présence, Archer ! Tu es presque en retard. On y va !

Il scande sa dernière phrase d'une voix forte et les mecs, comme un seul homme, se retournent tous vers nous. Plus personne ne se marre et la musique disparaît.

J'attrape une cagoule et un poignard, roule une pelle à Virginia et rejoins mon oncle déjà à la porte.

Il me scrute avec insistance pendant que j'enfile mes gants.

— Quoi ? lui balancé-je en m'arrêtant à son niveau.

— Rien, se contente-t-il de répondre en fronçant les sourcils.

Je n'aime pas quand il ne partage pas le fond de sa pensée. Lee est un homme dont il faut se méfier. J'ai appris à ne jamais baisser ma garde face à lui. L'espace d'un instant, j' imagine même qu'il sait déjà où je suis allé

foutre ma queue ce soir et mon palpitant accélère dangereusement sa course.

Se mettre Lee à dos est une très très mauvaise idée. Nous sommes unanimement d'accord là-dessus.

Je n'insiste donc pas et préfère me concentrer sur nos plans du soir.

Hose's party est devenu un rite chez *Origin's*.

Ouais, notre clan porte le nom de mon salon de tatouage, ou peut-être devrais-je dire que j'ai choisi ce nom en fonction de notre clan, il y a maintenant presque trois ans.

Une manière d'adresser un magnifique doigt d'honneur à ces connards de flics, de basanés et de nègres qui passent dans le coin. Quoi qu'il arrive, ils n'ont aucun moyen de nous incriminer directement. Ils savent, bien entendu qu'ils savent à qui ils ont affaire, mais nous ne laissons jamais la moindre preuve.

Je sors de la pièce en sentant mon palpitant s'activer à nouveau, mais cette fois, pour une raison que je connais et accueille avec délectation. C'est le moment d'accepter la violence. L'unique but qui me tient à cœur dans ces soirées « punitives ». Le reste, les idéologies, les théories raciales, je les laisse aux autres, personnellement je m'en tape. J'utilise simplement ces moments pour mon propre apaisement.

Mes membres frémissent d'impatience et mon esprit oublie tout le reste. La nécessité d'évacuer la tension me paralyse presque les muscles et le cerveau.

Toujours ce foutu problème, récurrent et de plus en plus puissant. La colère. La rage. Cette satanée fureur qui s'agrippe comme une sangsue.

Je suis parti à Memphis en pensant que j'arriverais à calmer le jeu.

Résultat : c'est bien pire maintenant. Maintenant, je sens ce mec sur moi, même si je m'efforce d'ignorer les réminiscences de l'instant passé contre lui.

Encore une fois, mon esprit vacille et je perds mes bases. Donc, cette *party* reste la seule option pour que je retrouve ma sérénité.

— La tradition ! hurle Lee en levant le poing au-dessus de nos têtes. Traiter ces esclaves comme ils le méritent fait partie de nos gènes, tout

comme recevoir leur saloperie de punition fait partie des leurs. Chacun sa place. Il est temps de leur rappeler une fois encore.

Je crispe mes doigts gantés sur le manche de mon arme pendant que Lee ferme la porte derrière nous. Le démon noir se répand peu à peu dans mes veines. L'adrénaline. Le rugissement de tout mon être, attendant la terre promise. Lee pose sa main sur mon épaule alors que nous traversons le salon pour rejoindre la bande sur le trottoir.

— Allons célébrer nos ancêtres, murmure-t-il d'une voix sombre et grondante. Allons éviscérer ces putains de sous-hommes qui n'ont toujours pas compris où se trouve leur place.

Je hoche la tête, à présent focalisé sur la suite des événements. Son discours ne m'intéresse pas, j'ai uniquement besoin d'action. Nous avons choisi trois lieux. La nuit va être bonne. Longue, mais merveilleusement bandante.



Une image contenant plante

Description générée automatiquement

3 Rafael

Des coups à la porte de ma chambre me sortent littéralement du lit, alors que je m'y suis enfoui il n'y a sans doute pas plus de trois heures.

Mon cerveau se rebiffe lorsque je tente de trouver mon équilibre, en boxer sur mon tapis. Un courant d'air émanant de ma fenêtre ouverte me secoue mollement les neurones pendant que ma peau se contracte sur elle-même, accusant durement l'écart de température entre la douce chaleur de la couette que je viens de délaisser et l'air frais du mat...

Euh... peut-être pas du matin, finalement. D'après ce que j'arrive à percevoir, le soleil est déjà arrivé à bonne hauteur dans le ciel et indique donc que la matinée est déjà très avancée.

De nouveaux coups me font sursauter de plus belle et me sortent de ma léthargie. L'observation du paysage et du ciel n'est visiblement pas pour aujourd'hui.

— Rafael ! Je te préviens, je ne partirai pas de ce couloir avant de m'être assuré que tu es réveillé.

Putain !

Faut-il réellement qu'il squatte ma vie jusque dans mon propre appart ?

Manifestement, oui.

— Rafael !

Cette fois, il hurle littéralement et menace très sérieusement de défoncer la porte de ma chambre, si j'en crois la puissance du coup qu'il y plante.

— C'est bon ! Je suis vivant.

Je tente de traverser la pièce, mais une douleur lancinante me rappelle que cette nuit, j'ai légèrement abusé de mon corps.

Je laisse planer un sourire sur mes lèvres en me dirigeant plus doucement jusque dans ma salle de bains pour y récupérer un sweat, puis continue mon périple jusqu'à ma porte en maintenant mon allure mode escargot.

Ce type dans cette boîte a laissé sur ma peau et mes membres un souvenir marquant, c'est le moins que l'on puisse dire. Oserais-je affirmer qu'on ne m'a jamais aussi bien baisé ?

Oui, je crois que je peux largement le dire. Et, bordel, ça fait du bien ! Malheureusement pour moi, l'instant ému du souvenir se termine là, bien trop tôt, écourté par les injonctions de mon père depuis le couloir.

Enfin, j'arrive à lui ouvrir, alors qu'il m'attend les bras croisés et le regard noir.

— Tout de même ! Non, mais tu as vu ta tête ?

— P'pa...

Il parle trop fort et mon cerveau supplie pour obtenir le silence. Mais ce serait ne pas connaître Miguel Alvarro que croire qu'il est capable de me laisser me réveiller peinard.

— Forcément, quand on se balade dans je ne sais quel quartier mal fréquenté de la ville, à la recherche de la décadence, on en paie le prix le lendemain. Estime-toi heureux d'être revenu en un seul morceau ! Imagine que des délinquants t'aient reconnu ?

— Reconnu de quoi ? soupiré-je en le contournant pour me diriger mollement jusqu'à la cuisine, dans laquelle se trouve déjà Angel.

« Déjà »... j'imagine qu'il est levé depuis un sacré bout de temps.

— J'suis désolé, je ne pouvais pas le laisser à la porte, marmonne-t-il en me voyant arriver.

— T'inquiète. Il serait passé par la fenêtre ou le trou des chiottes si tu n'avais pas ouvert.

Parce que Monsieur Alvarro n'est pas du genre à se laisser emmerder par une porte close, j'en sais quelque chose.

Tout comme je sais aussi qu'il n'est pas du genre à prendre en considération l'état de mes neurones à ce moment précis.

— Et d'ailleurs, il va falloir que l'on débrieфе de la réunion d'hier soir ! continue-t-il en débarquant dans la cuisine alors que j'attrape un mug XXL pour y faire couler au moins trois dosettes de café.

— Euh, si tu comptes sur moi pour en discuter maintenant, je crois que ça ne va pas être possible, p’pa.

— Et quand, alors ?

Et il continue de hurler, de gesticuler, et même si je lui tourne le dos, je le sens s’agiter dans tous les sens au milieu de l’espace plus que réduit de notre cuisine.

— Bon, donc, je vais vous laisser, déclare Angel en s’apprêtant à quitter la pièce.

Alors, là, il rêve !

J’attrape fermement son bras pour l’empêcher de s’éclipser.

C’est trop facile.

— Tu restes ! Tu as fait une connerie, tu assumes, murmuré-je alors que mon père fouille dans un placard pour se trouver une tasse.

— Eh, mais tu viens de dire que je n’aurais pas pu l’empêcher de...

— Peut-être mais comment sait-il où nous avons passé la soirée ?

Mon cousin blêmit légèrement, affichant ainsi clairement sa culpabilité. Je l’aurais parié. Angel ne sait pas tenir sa langue.

— C’est décidé, je te colle un garde du corps aux fesses ! annonce mon père en inspectant un mug sous tous les angles.

— Je te demande pardon ?

Cette fois, je suis tout à fait réveillé. J’appuie sur le bouton de ma cafetière et me tourne avec un peu trop de virulence vers lui, accusant par le fait un déchirement au niveau de mon antre. Seul, j’aurais roucoulé à cette sensation délicieuse. Mais ce n’est pas vraiment le moment.

— Tu as très bien entendu ! Il va falloir que tu comprennes que je me présente au siège de procureur général et donc, par le fait, tu es exposé aussi à ma notoriété.

— Oui, ça, je l’ai très bien compris ! marmonné-je en grimaçant. Mais je sais aussi me protéger moi-même.

— Ah oui ? Tu m’en diras d’autres ! Si tu te montrais responsable, tu ne t’amuserais pas à planter tes amis qui t’ont préparé une fête magnifique pour aller te vautrer dans... une discothèque de seconde zone avec n’importe qui.

Euh, je lui demande pardon ?

Mon attention dévie directement vers Angel qui gesticule d’embarras dans un coin de la pièce, le regard braqué sur ses pieds. Il connaît même les détails ?

— Les nouvelles vont vite à ce que je vois !

— Angel te protège ! répond mon père en dégageant ma tasse de la machine pour se préparer son café. Et lui a la tête sur les épaules. Il comprend quand le danger est proche.

Si je me trouvais en pleine possession de mes moyens, je répliquerais plein de choses, comme le fait que mon cousin fume des joints à longueur de temps, qu'il roule comme un crétin sans respecter aucune limite et qu'il couche avec des putes, parce que c'est son kiff. Après tout, œil pour œil.

Mais je n'ai vraiment pas envie d'entamer une discussion avec le futur procureur général maintenant. Tout ce que j'aimerais, c'est qu'il se casse de cet appart et me foute la paix.

— Et vraiment, en ce qui concerne cette association que tu diriges, il faut que...

— Que quoi, putain !

Il remet ça. Nous en avons discuté des heures hier, je lui ai dit dans tous les sens que je n'arrêterai pas mon activité au sein de *Protect'all*, et il refuse de l'entendre.

— Je te prie de rester poli, fils ! Avec ma candidature, tu ne peux pas te permettre de continuer à mener des actions coup de poing comme vous le faites dans cette association. Ce n'est pas...

Cette fois, il me tape sur les nerfs.

— Et quoi ? le coupé-je sèchement. Tu veux que ton digne fils marche sur tes pas ? Que j'oublie mes idéaux pour baisser mon froc et abandonner les laissés-pour-compte qui souffrent et dont tout le monde se fout ?

Voilà, c'était le sujet de cette satanée réunion surprise qu'il m'a imposée hier soir. Lui et ses conseillers contre moi, tout seul, pour tenter de me convaincre de laisser tomber mon poste au sein de ma propre asso.

— Baisser ton froc ? C'est ainsi que tu me considères, vraiment, Rafael ?

Monsieur se vexe vite, c'est un fait. Qu'il ne compte pas sur moi pour retirer une seule phrase. Je me contente de poser mon regard au fond du sien pour le défier.

— C'est moi qui devrais me sentir injurié, p'pa. Ne confonds pas les rôles. Pour ta carrière, je devrais oublier la mienne. Comme si mon avenir et mes convictions ne comptaient finalement pas.

— Tu es jeune, Rafael, tu ne connais pas la vie, souffle-t-il en tentant de calmer le jeu.

— Parce qu'il faut connaître la vie pour savoir comment réagir devant les injustices ?

— Non, pour ça il faut être juge, ou juré, avocat ou procureur. Ce que tu n'es pas.

— Ce que je serai, sans nul doute.

— Tu feras ce que tu voudras, mais pour le moment, c'est moi qui tiens cette place, et je t'impose de laisser tomber cette plaisanterie de mauvais goût qu'est cette association.

J'ouvre la bouche, puis la referme, l'ouvre encore puis décide que je n'en ai finalement rien à foutre de ses conneries. Je refuse de m'énerver davantage. Je sens d'ailleurs que si je le laisse me pousser à bout, et il n'est pas loin de réussir dans l'entreprise, je vais bégayer, m'emperlifier dans mes mots, m'énerver à cause de ça et ma journée sera définitivement foutue. Je sens déjà ma gorge se crispier abusivement, ce qui est mauvais signe.

J'attrape ma tasse et le contourne pour sortir de la pièce sans écouter davantage son discours que je connais de toute manière par cœur, et rejoins le salon pour m'installer dans mon fauteuil favori.

Celui de ma mère. Lorsque je me réfugie dedans, je la sens plus présente, à me soutenir, littéralement, et mes sales habitudes s'effacent significativement dès que je m'y installe.

J'attrape un plaid et la télécommande de la télé et me blottis comme à mon habitude, mon café à la main, sous la fenêtre entrouverte.

— Quelle impolitesse ! l'entends-je dire à Angel qui bafouille un truc en retour.

Je m'en fous.

Je. M'en. Fous.

Rien à battre.

Machinalement, je hausse le son alors que sur l'écran apparaissent une reporter échevelée et des gens qui pleurent. Les bandeaux défilant en bas de l'image annonçant, je cite : un carnage sans précédent dans trois squats de Little Rock.

Les mots de la speakerine me provoquent un frisson qui efface de mon esprit toutes mes querelles ridicules avec mon père, qui ne sont finalement que des détails, comparativement à ce genre de drame.

« Torturées, humiliées de multiples manières, blessées, parfois même retrouvées inanimées dans un état grave, les victimes s'accumulent à mesure que

les équipes de pompiers de la ville viennent à bout des incendies allumés par les agresseurs à la fin de leurs attaques. Les locaux, des immeubles vétustes laissés à l'abandon depuis des décennies, n'ont pas mis beaucoup de temps à s'embraser pour être rapidement réduits à des tas de cendre parsemés dans ce quartier défavorisé de la ville. Il va sans dire que le bilan définitif des victimes n'est pas près d'être établi. Tout ce que je peux d'ores et déjà vous affirmer sans trop m'avancer, en revanche, c'est qu'il sera élevé et que les coupables courent toujours.

Au milieu de ce chaos, alors que les brasiers fument encore un peu partout dans les rues, nous ne pouvons nous empêcher de nous souvenir des mêmes genres de faits survenus l'année dernière, à la même date. La police semble penser à un rendez-vous macabre que les malfaiteurs ont décidé de donner à la ville, et plus particulièrement à cette population défavorisée qui trouve refuge dans les ruines des anciens bâtiments de la cité. »

Écœuré, j'éteins le son pour me tourner vers mon père qui arrive dans la pièce, son café à la main.

— Et ça, p'pa ? Tu en penses quoi, de ça ? Toi, le futur procureur général, tu comptes faire quoi pour que ce genre de chose s'arrête ?

Il darde sur moi un regard surpris, puis soupire lourdement avant de se poser sur mon canapé.

— Rafael, ce n'est pas mon État ! Little Rock est une ville d'Arkansas.

Un rire amer me déchire la gorge alors que je décide de me lever, incapable d'entendre une nouvelle fois un discours cent pour cent politisé qui ne sert strictement à rien.

— Ben voyons ! Et je suppose que je devrais ne pas me sentir touché par cette catastrophe, simplement parce qu'elle n'a pas eu lieu dans le Tennessee, c'est ça ? Les droits de l'Homme ne dépassent pas les frontières ?

Je quitte la pièce alors qu'il tente de se trouver des excuses.

— Tu fais vraiment preuve de mauvaise foi, Rafael.

Ben voyons ! C'est moi qui me mens à moi-même ! C'est la meilleure, celle-là !

Je pousse la porte de ma chambre d'un coup de pied en me sentant bouillir de l'intérieur.

À moi, on me demande de me tenir à carreau, alors que lui, qui pourrait vraiment agir pour calmer certaines choses, ne pense qu'à récolter des votes et à ne pas faire de vagues.

Je l'emmerde, putain !

— Et dépêche-toi ! Nous sommes attendus à la maison pour ton anniversaire.

Eh merde ! J'avais oublié cette petite fête.

Je lève les yeux au ciel en me dirigeant vers mon dressing. Je pourrais refuser de m'y rendre, mais la famille n'y est pour rien et je m'interdis de les décevoir. Foutu anniversaire de mes deux !

Agacé, je fais glisser les cintres sur le portant avec impatience, ne trouvant rien à me mettre sur le dos qui me convient.

J'ai mal au crâne, au cul, l'odeur de cet inconnu plane encore sur ma peau, et à présent, une nausée me chatouille l'œsophage. J'aurais préféré me rendre à Little Rock avec des types de mon asso, et Angel, sans doute, mais non.

Je dois me laver, me fringuer, paraître et sourire.

J'attrape une chemise noire et un pantalon assorti puis ressors de la pièce pour me diriger vers la salle de bains en me convainquant que ma place est avec les Alvarro aujourd'hui. Même si je sens que rester zen va me coûter beaucoup d'énergie. La journée commence atrocement et j'en ai déjà marre. Ma langue aussi fatigue déjà des efforts qu'elle a fournis pour prononcer le fond de mes pensées. Autre sujet exaspérant par excellence contre lequel je ne peux rien.

Je sature.

Je veux retrouver mon inconnu pour qu'il me baise encore. Le pansement qu'il a appliqué à mon âme s'est déjà disloqué sous les inepties de mon père.

4 Archer

Trois semaines plus tard.

Je tire sur ma clope comme si elle dissimulait ma survie dans son filtre. En face de moi, ma mère verse son thé dans sa tasse sans me quitter des yeux.

La chose positive que je peux noter c'est que notre dîner se termine enfin.

Comme d'habitude, cette entrevue ressemble à une épreuve atrocement compliquée à gérer. Je pensais pourtant que je m'en foutais, comme de tout le reste, mais force est de constater que ce n'est toujours pas le cas.

Assis sur une terrasse dans le centre de Memphis, nous ne manquons pourtant pas d'occupation visuelle. Les gens se baladent autour de nous et la nuit s'annonce enfin.

J'observe les passants et scotche quelques instants sur un groupe de petites nanas blacks qui se préparent sans doute à passer une soirée je ne sais où. J'évite de les fixer, et de toute manière, ici, avec elle, je ne suis pas cet Archer là. C'est pour cette raison que je préfère la rencontrer loin de Little Rock. Je serais incapable de me déchirer autant entre elle et mon univers. De plus, je refuse qu'elle côtoie Lee. Qu'elle fasse connaissance avec Sammy et la bande. Tout ceci ne peut pas percuter son univers. C'est déjà assez compliqué de supporter son regard toujours plus ou moins humide, perdu, suppliant, inutile d'en rajouter.

J'essaie tant bien que mal de rester le gamin de seize ans qu'elle a laissé partir il y a cinq ans lorsque je me trouve en sa présence, mais je suppose que je dois mal jouer mon rôle car je ne sais même plus à quoi il ressemble, ce gosse.

Discrètement, alors que le silence s'installe entre nous, pour la énième fois depuis le début de ce dîner, je lui lance un regard qu'elle capte aussitôt.

Nous avons tourné autour du pot depuis l'apéro jusqu'à maintenant, et je prie pour que cela continue. Je n'ai rien à lui dire sur ma vie. Elle ne comprendrait pas et de toute manière, ça ne la regarde pas.

Tout ce dont j'ai envie, c'est qu'elle rentre à la maison et que nous reprenions chacun nos petites existences loin l'un de l'autre.

Elle n'a rien à foutre ici, très honnêtement. Je ne sais même pas pourquoi elle a tenu à venir partager un repas avec moi.

— Comment va Lee ? se décide-t-elle à demander en reposant la mini théière entre nous.

Nous y voilà.

Forcément, elle va tenter de *savoir*.

Je tire comme un dément sur mon filtre en observant le ciel.

— Il va.

Je m'arrête là, inutile d'épiloguer.

Elle pince ses lèvres en dardant sur moi un regard insistant.

Mes nerfs se tendent alors que je me demande vraiment ce qu'elle cherche.

Son fils ?

Putain, mais elle l'a perdu il y a des années ! J'ai l'impression qu'elle n'arrive pas à comprendre ce point. Chaque fois que je la revois, je m'acharne à lui montrer, mais non, elle ne capte rien. Elle pose des questions auxquelles je ne veux pas répondre, encore et encore, et rappelle tout le temps pour me proposer un nouveau moment, qui s'avère toujours aussi chiant et inutile que les précédents, et chaque fois elle revient à la charge.

Elle commence à me péter les couilles.

Je n'ai plus envie de jouer la comédie. Il va falloir qu'elle le comprenne et qu'elle se décide enfin à accepter que son fils, Archer le mec sensible et mignon à ses yeux, a bel et bien passé l'arme à gauche durant cette fameuse nuit. Il n'existe définitivement plus, j'en ai fait mon deuil, et il serait bon qu'elle fasse de même. Toute cette comédie devient carrément

insupportable, et même si je devrais m'en cogner, je n'arrive pas à y mettre un terme définitif. C'est pourtant ce que tout le monde doit faire, non ? Lors d'un décès, on ne retient pas les souvenirs qui s'effacent. On se résigne et on avance, point.

Au lieu de ça, elle ne cesse de revenir, inlassablement, sur la tombe de son morpion en espérant que le fantôme que je suis devenu reprenne vie.

Foutaises et pure perte de temps.

— Et Davis ?

Un léger frisson désagréable me traverse la nuque alors que je presse le filtre de ma clope entre mes doigts pour en extraire le tabac.

— Quoi, Davis ?

Elle veut quoi ? Que je lui répète que je suis retourné le voir ? Qu'à présent je me sens plus proche de lui que d'elle ? Ça n'est pas le cas et ça ne le sera jamais. Mais mon avis, comme de tout le reste qui compose ma vie, personne n'en a rien à battre, moi le premier.

Elle ne peut vraiment pas comprendre. J'ai passé la barrière de la loi un soir dans la baraque d'un voisin. Il n'y a aucun retour en arrière possible.

Si je pensais avoir choisi un camp, le destin a décidé de me balancer dans un autre. Si moi j'y ai survécu, ma putain de vie, elle, est décédée cette nuit-là, emportant mon âme avec elle. Maintenant il ne reste plus rien de moi, sauf ma carcasse attendant son heure en tentant de gérer ce que le destin lui a laissé entre les mains. J'ai juste à attendre que les années passent jusqu'à la fin.

Je le répète, elle n'a rien à foutre dans mon univers. Je ne veux même pas qu'elle l'aperçoive, même du coin de l'œil.

Elle soupire lourdement devant ma non-réponse.

Je lève la main vers le serveur pour qu'il me rapporte une bière.

Je commence à carrément saturer. Ce repas ne sert à rien, autant que je me bourre la gueule.

— Archer, me reprend-elle alors que le serveur confirme d'un signe de tête qu'il a pris en compte ma commande muette.

— Quoi ? réponds-je agressivement.

Elle prend son temps pour continuer. Fait tournoyer son sachet de thé dans sa tasse, songeuse.

Peut-être va-t-elle enfin percuter.

— Tu peux revenir à la maison, si tu veux.

Un ricanement s'échappe de ma gorge malgré moi.

Non, elle n'a pas compris.

Elle ne comprendra jamais. À ses yeux, je reste son gentil gamin qui s'acharnait à apprendre les maths et à mettre le linge à sécher quand elle rentrait tard du taf.

— M'man... soupiré-je, écœuré de devoir lui répondre par la négative et la blesser pour la énième fois. Tu sais bien que je ne peux pas.

Pourquoi me force-t-elle à lui faire mal ? Pourquoi ne pas tourner la page comme je l'ai fait moi-même ?

— Non, justement, je ne sais pas, s'agace-t-elle. Ça fait cinq ans, maintenant, la police est passée à autre chose. Tu me manques et c'est moi qui devrais me trouver auprès toi, pas ton oncle.

S'il ne s'agissait que de ça.

Malgré moi, alors que je m'étais promis de ne plus jamais repenser à Juan et à cette fameuse soirée, j'accuse une image, désagréable et dégueulasse, de son putain de père, penché sur lui, sa queue au fond de son cul, prenant clairement son pied. Et lui ? Lui il n'a jamais voulu que j'intervienne.

Lee m'a expliqué en long, en large et en travers que je le prenais pour une victime à tort. Selon l'adage qui ne dit mot consent, il était tout autant responsable de ce qui lui arrivait, toujours selon mon oncle. Et mon père, d'ailleurs.

Avec beaucoup de recul, je suis d'accord jusqu'à une certaine limite. Jamais je ne pourrai accepter d'imaginer que Juan était consentant pour ça. Jamais. J'ai d'ailleurs balancé mon poing dans la gueule de Lee quand il supposé cette abomination. Parce que cette supposition est douloureuse. Atrocement.

Il n'a d'ailleurs pas bronché, et ça m'a fait du bien de lui en foutre plein la gueule. Au moins une fois. Ensuite, en revanche, lorsque je me suis fatigué, bien avant lui au passage, j'ai compris que même si je refusais de le

croire, l'hypothèse resterait gravée à jamais dans mes doutes. Je n'aurai jamais la réponse, et c'est bien ça le problème. Seul Juan aurait pu soulager mes interrogations et, bien entendu, cette éventualité est impossible. Il est parti avec ses secrets.

Pedro était mauvais et malsain, c'est tout ce que je sais. Est-ce que son fils venait de la même veine ? On pourrait éventuellement l'envisager après tout. Même si l'idée me semble... inimaginable. Mais pas totalement impossible. Le mal est tellement vicieux, j'en sais quelque chose.

Dans tous les cas, cette famille m'a foutu dans la merde. Ils sont responsables de tout ce qui a suivi. Responsables aussi de ce dîner qui ne rime à rien avec ma mère. Responsable de son regard vide et dépité, de cette déception qu'elle tente de plus en plus difficilement de dissimuler.

Et rien que pour ça, des envies de tout défoncer me grillent les doigts.

Je sors une nouvelle clope, hanté à présent par le sourire de Juan et le regard dément de son père au bord de son putain d'orgasme. Même l'odeur du cul, de la bestialité qui planait dans la pièce, semble effleurer mon nez.

Ces spectres de merde, je les combats constamment. À Little Rock, j'arrive à les éradiquer, même s'ils reviennent, le tout reste presque supportable. Mais si je retourne chez elle ?

Sans parler du fait que je n'ai plus rien à y foutre, qu'elle ne supporterait pas de découvrir son fils d'aujourd'hui. De plus je sais que je ne pourrai pas me lever tous les matins pour voir la baraque de Juan par ma fenêtre.

Non.

Voie sans issue pour ma gueule. Et toute mère qu'elle est, elle ne pourra rien y faire.

— Et alors ? Un petit copain ? croit-elle malin de me demander avant de siroter son thé.

Un nouveau frisson me secoue, sans doute encore plus fort que le précédent. La seule qui me ramène à ça, sans même faire semblant de douter, c'est elle, encore une fois.

Je déteste cette image qu'elle garde de moi sur ce point. Décidément, elle est totalement à côté de la plaque.

— J'ai une nana, m'man ! craché-je en l'assassinant du regard.

Elle maintient mon regard et repose sa tasse tranquillement.

— Hétéro, donc ? Tu as manifestement beaucoup changé.

Parce qu'elle croit que Lee m'aurait laissé fréquenter des mecs ? Je galère déjà à planquer mon PrEP à tous, et ce n'est qu'un médoc que je prends parce que je n'ai vraiment pas le choix et que je respecte un minimum la santé des meufs que je baise, alors, pour le reste...

Un nouveau ricanement effleure mes lèvres tandis que le serveur pose ma bière sous mon nez.

— Exactement.

— Et donc, comment s'appelle cette petite chanceuse ? insiste-t-elle sans cesser de scruter mon visage.

— Virginia.

J'en ai marre de cet interrogatoire, putain.

— Tu me la présenteras ?

— Non.

J'avale une bonne partie de ma bière d'une seule rasade pendant qu'elle m'observe toujours en tentant de lire en moi.

— D'accord. Et, j'ai une dernière question...

Enfin ! C'est pas trop tôt.

— Vas-y ? l'encouragé-je en la voyant hésiter.

— Eh bien... Je n'ai évidemment pas raté les faits divers de Little Rock ces dernières semaines, et... en ce qui concerne le massacre des squats ?

Elle veut vraiment partir sur ce sujet ? Je fronce les sourcils pendant qu'elle cherche ses mots en jouant nerveusement avec sa tasse. Elle ne manque pas mon attitude menaçante mais ne change pas pour autant de sujet.

Lentement, elle repousse une mèche échappée de son chignon, inspire lourdement et pose ses coudes sur le bord de la table pour se pencher légèrement vers moi.

— Écoute, Archer, je suis et resterai à jamais la femme qui a vécu avec Davis. J'ai connu ses périodes rebelles et j'ai vécu tout ce que Lee l'a poussé à faire. Lorsque je l'ai rencontré, il était très modéré dans ses avis concernant la race blanche, mais au fil du temps...

Elle s'adosse sur sa chaise en se grattant le crâne, mal à l'aise.

Qu'elle ne compte pas sur moi pour la rassurer ou la détendre, parce que toutes mes défenses sont en train de se remettre en place une à une entre elle et moi.

Elle n'a pas à entrer dans ma putain de vie, bordel de merde !

Je me sens flotter sous ma peau. Une colère noire issue de je ne sais où commence à bouillir sous mon crâne et je resserre nerveusement mes doigts sur ma bouteille.

Je ne veux pas lui mentir, mais je ne veux pas qu'elle foute les pieds dans ma merde !

C'est pour ça que je me suis barré. Qu'est-ce qu'elle cherche, putain ?

— J'ai vu tout ce que *Origin's* est capable de faire, Archer. Je l'ai vécu ! J'ai lu si souvent des choses innommables dans les journaux, j'ai si souvent refusé d'y croire, même si les indices menaient tous à celui qui partageait ma vie. Et là ? Entre l'année dernière et cette année, je suis désolée, mais j'ai l'impression de revivre cette période, en pire ! Jamais Lee et ton père n'ont fait si fort.

Elle tend le bras pour poser sa main sur les miennes, toujours agrippées à ma bouteille.

— Je t'en prie, Archer, dis-moi que tu n'as rien à voir dans cet acte immonde. Promets-moi que tu restes mon fils, celui que j'ai élevé loin de tout ça.

Tandis que je reste muet et qu'elle attend une réponse, ses doigts glacés tremblent sur les miens et propagent sous ma peau un picotement qui remonte jusqu'au niveau de mon cœur.

L'impression de sombrer dans un enfer encore plus noir que celui auquel je me suis habitué avec le temps passe brièvement à mon esprit. Soudain, une vague de tristesse incommensurable tente de prendre d'assaut mon âme, mais je me reprends à cet instant, conscient que je n'ai pas le droit de pleurnicher sur quoi que ce soit.

La voie dans laquelle je me suis engagé durant cette fameuse soirée de printemps m'interdit de poser un genou à terre et de ressentir la moindre pitié vis-à-vis de moi-même. Tout comme elle m'empêche encore plus de balancer ma vie de merde à la face de ma mère.

Ouais, je ne fais pas grand-chose dont je peux me montrer fier, ça je le sais plus que bien. Mais c'est mon problème, celui de personne d'autre.

Qu'on me foute la paix avec ça.

Qu'elle me foute la paix, elle. Je la laisse dans l'ignorance volontairement, pour la préserver, qu'elle accepte sa place et arrête de me faire chier.

Cette plaisanterie a assez duré.

Je récupère mes doigts et me lève précipitamment de ma chaise. Attrape une liasse de billets dans ma poche arrière et la balance sur la table sous le regard défait de ma mère.

— Je dois y aller, m'man. Rentre bien.

J'embrasse rapidement sa joue et me barre avant qu'elle tente de prononcer le moindre mot.

Je quitte la terrasse et traverse d'un pas calme la rue, mais chaque parcelle de moi me crame l'intérieur. Mon cerveau pulse sous mon crâne à m'en étourdir. Ma vision se brouille, les sons de la rue semblent s'effacer au loin et une sueur glaciale dévale mon dos pour irradier mes reins.

Je heurte quelques passants dans ma tentative de m'enfuir, puis décide de ne pas reprendre la route tout de suite. Je bifurque à gauche, à droite, dans les rues commerçantes, mais elles sont encore trop bondées et l'agitation autour de moi me fait perdre l'équilibre. Alors je tourne, encore et encore, m'acharnant à repousser ces démons que j'arrive de moins en moins à supporter dans mon univers mais qui ne me lâchent jamais vraiment.

Et la colère, cette putain de rage à laquelle je me rattache systématiquement, entre en ébullition au creux de mon bide, me ravageant l'intérieur comme jamais.

Je sens mes poings se serrer, mes mâchoires se crispent, alors que j'avance à travers les rues, maintenant plus calmes car mes pas m'ont guidé vers un autre quartier que je connais mieux.

Bien mieux.

Mon inconscient sait bien mieux me diriger que moi. Lorsque mes yeux se posent sur une enseigne lumineuse accrochée à un vieil immeuble, mon cœur change de direction et se met à battre comme un damné.

Ouais, c'est ça ma solution.
Je dois expulser d'urgence.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com



Une image contenant plante

Description générée automatiquement

5 Rafael

Musique trop forte, spots multicolores, odeur de sueur un peu âcre mélangée à plusieurs parfums bon marché. Ma nouvelle rengaine du week-end.

— Je répète, pour la énième fois, parce que peut-être, je nourris l'espoir qu'à un moment tu entendras mes appels. Venir ici régulièrement est une très mauvaise idée. Je n'aime pas ce club !

J'observe Angel d'un œil noir alors que mon barman à présent presque attiré dépose devant nous deux cocktails sans que nous ayons eu à les commander.

Oui, d'accord, j'oblige machiavéliquement mon cousin à me suivre jusqu'ici les vendredis et samedis soir depuis notre première visite.

Et oui, OK aussi avec le fait que ce que je pensais être une soirée spéciale Lady Gaga est en fait une playlist qu'ils passent tous les soirs.

Je connais presque les enchaînements par cœur, et oui, encore une fois, je le conçois, ce manque d'originalité aurait tendance à lasser.

Mais je ne me suis pas acharné à venir ici régulièrement depuis trois semaines pour la beauté des titres diffusés ni la splendeur du lieu. Si je reviens à *l'Enfer des Atlantes* tous les week-ends, c'est uniquement parce que j'espère revoir mon bad boy inconnu, ou Tête de con, comme le prénomme Angel depuis ces trois fameuses semaines.

Mon cousin soupire en s'accoudant au comptoir en attrapant son verre.

— Bon, ben puisque je n'ai rien de mieux à faire, je propose une cuite. Parce que de toute manière, nous savons tous les deux qu'il ne se pointera pas. Je suis certain que Tête de Con s'est perdu l'autre jour. Il faisait tache dans le décor.

Genre, un tatoué-rasé qui écoute du Lady Gaga dans une boîte multi ethnique gay ? Laisse-moi me marrer !

Certes, je ne peux pas le contredire. Mais comme souvent, la raison ne fait pas le poids face à l'espoir.

Et de l'espoir, j'en ai à revendre. Quand on goûte au plaisir incroyable du sexe, avec un partenaire qui répond à toutes nos attentes, on a tendance à espérer le revoir très vite.

Les autres me paraissent tellement fades à côté.

Et puis, il paraîtrait que je suis légèrement têtu comme mec. Quand une idée me taraude, impossible que je la relègue à plus tard. Donc... Nous squattons ce club merdique, je peux bien admettre ce fait, en attendant que quelque chose se passe.

Je cogne mon verre contre celui de mon cousin, et nous reportons notre attention sur la piste.

— Promets-moi que si nous ne le croisons pas ce week-end, tu oublieras l'idée ?

J'aurais envie de refuser ce qu'il demande. Mais je ne peux raisonnablement pas lui imposer ce genre de soirées pendant des mois.

Tant pis, je viendrai tout seul. En douce.

Mon père est devenu pas mal parano ces derniers temps, à cause de certains mafieux qui aimeraient le dissuader de se présenter à ce poste de procureur général.

Je ne vois pas de quoi ils ont peur, car, clairement, le programme de mon père est très édulcoré, mais bref.

Je suis plus ou moins suivi à la trace par un certain Gregory, garde du corps de son état, que je n'ai pas souhaité mais que mon père m'a imposé quand même. J'ai clairement expliqué à ce Gregory qu'ici, ce serait selon mes règles et aucune autre, mais sinon, il est là, quand même, et le pire de tout, c'est qu'Angel joue le jeu.

— De toute manière, je dois partir avec mes vieux très bientôt, donc tu n'auras plus le choix ! déclare-t-il en reposant son verre.

— Ah oui ? Tu ne m'as pas prévenu ?

— Non, je l'ai appris ce matin. Et comme de toute manière tu n'écoutes pas grand-chose en ce moment...

Certes.

Mon cousin et moi sommes un peu comme deux testicules d'une même queue. Inséparables et collés l'un à l'autre depuis toujours. Ses parents sont d'éminents banquiers qui vivent plus que bien. De ce fait, nous avons à peu près les mêmes origines sociales avec tout ce que cela implique, en bien comme en mal. Nous nous comprenons donc sans avoir besoin de longues explications. Sans compter le fait que fils uniques tous les deux, nous avons vite déclaré que chacun était le frère caché de l'autre. Au point que nous avons emménagé ensemble dès que nous avons décidé, d'un commun accord, de prendre notre indépendance. Lorsqu'il est là, j'ai tendance à le considérer comme un élément de mon quotidien. Simplement, dès qu'il part, je vacille. Il pense la même chose de moi, je le sais.

— Ouais, donc, il faudrait fêter ton départ ! Je te paie ta cuite, et un mec si tu veux. Regarde, lui, là-bas, le blond. La semaine dernière il occupait le même tabouret. Et son cinéma ne trompe pas. Il part accompagné, il revient seul, etc. Je parie qu'il ne serait pas contre un petit billet.

Les yeux d'Angel, qui ne s'embarrasse pas d'un détail comme le sexe de la personne qu'il convoite, s'illuminent subitement puis il jette un coup d'œil sur le type.

— Tu crois ?

— Le mieux c'est d'aller enquêter, non ?

Je connais Angel si bien. Un blond qui se fait payer pour baiser ? On atteint le sommet de la sexytude selon ses critères. Il adore l'idée d'introduire la notion d'argent dans un coup de quelques heures. Je n'ai pas trop compris pourquoi, même s'il me l'a expliqué une bonne dizaine de fois.

— Je reviens.

Je lui réponds par un sourire et reprends mon verre en me tournant vers la piste pour observer les clients du soir.

Mon regard se pose directement sur un homme en marcel noir et jean de la même teinte. Mon cœur manque de dérater. Il est revenu. Il paraît encore plus ténébreux dans cette couleur et l'effet que cela produit sur moi s'avère décapant. Un frisson secoue mon corps violemment et mon esprit jubile de satisfaction.

Je croise son regard, braqué sur moi. Manifestement il m'observait depuis un petit moment.

Mon cœur se fige un instant, oubliant de battre, et l'information se propage dans l'intégralité de mon corps. Ma peau se recouvre de frissons, mon dos se redresse naturellement et mon membre se réveille drastiquement sous mon boxer.

Ses iris me semblent encore plus sombres que dans mes souvenirs et son air bien plus dangereux également.

On pourrait croire qu'il menace tout le monde en même temps. Qu'il est prêt pour sauter au cœur de ténèbres que lui seul connaît.

Une vague de tension s'en prend à mes nerfs et aggrave ma libido. Je ne sais pas résister à ce genre de type. Encore moins quand je sais déjà ce dont ils sont capables.

Je quitte mon siège pour le rejoindre. Parce qu'il ne peut en être autrement.

OceanofPDF.com

6 Archer

La musique sonne à l'intérieur de moi tandis qu'il approche.

Mes yeux se rivent à son corps souple qui slalome entre les danseurs. Ils s'accrochent à ses hanches étroites, son torse bien proportionné à peine dissimulé sous son tee-shirt marine et ses cuisses fermes enserrées dans son jean brut.

Mon cœur se met à battre plus fort et mon esprit rugit sauvagement. Je sens mes poings se crispier malgré moi et le sang affluer aussi bien dans ma queue que sous mes tempes.

La voix de la chanteuse m'agace prodigieusement tout comme ce déferlement de sexe autour de nous. Une infime partie de moi se sent rassurée au milieu de tout ça, mais tout le reste s'insurge de cette ambiance dégueulasse.

D'habitude, j'assume ces quelques heures que je vole à ma vie, mais cette fois, rien ne se passe de la sorte.

J'ai envie de me griffer la peau, de la déchirer, de m'enfuir de mon propre corps pour en devenir un autre. N'importe lequel d'entre eux, ces connards insouciantes qui ne se privent pas pour afficher ce qu'ils sont.

Comme si leur vie se résumait à ça. Comme si eux avaient le droit, alors que moi non.

Je les hais tous ces portos de merde, ces blacks, et ces enculés de blancs qui se mélangent sans vergogne. Ces fils du démon qui me harcèlent constamment.

Il s'approche significativement et je comprends en détachant mon regard de son corps pour le visser au sien, que je suis venu le trouver lui.

Uniquement lui.

Ses putains d'iris qui ressemblent à ceux de mon fantôme tout personnel, autant qu'ils diffèrent totalement.

Je n'arrive même pas à déceler si je déteste ce type parce que ses yeux ressemblent aux siens, ou si je le hais parce qu'il n'est qu'une copie même pas fidèle de ce putain de regard qui me hante depuis tant d'années.

Il m'attire parce qu'il me dégoûte. Ou il me dégoûte parce qu'il m'attire. Je n'arrive même plus à définir ce qu'il m'inspire.

Il porte en lui tout ce que je ne supporte plus d'attendre. Dans ce rêve récurrent qui squatte mes nuits, je l'imagine revenir à moi, me souffler à l'oreille qu'il me pardonne, m'avouer qu'il n'aimait pas ce que lui imposait son père. Que non, il n'y prenait pas plaisir.

Qu'il haïssait ça. Qu'il est désolé d'avoir cru que me le cacher était la bonne solution.

Le type se rapproche encore.

Mes nerfs se figent et j'ai soudain envie qu'il prononce ces paroles. J'ai aussi envie de l'étrangler parce qu'au milieu de mon chaos, je comprends trop bien qu'il ne m'apportera aucun soulagement. Aucune excuse.

En outre, mes ressentiments ne s'arrêtent même pas là. Ce serait sans doute trop simple.

En plus du reste, j'attends qu'il me fasse bander. Parce que, bordel de merde, la baise avec lui l'autre soir a laissé des traces sur mes fantasmes. Je peux d'ores et déjà affirmer que j'aime son cul, sa saloperie de bouche et ses connasses de lèvres parfaites pour sucer.

Je n'arrive pas vraiment à gérer tout ce bordel sous mon crâne et encore moins la tension qui s'empare de mes membres à mesure qu'il avance vers moi.

Et lorsqu'il se trouve enfin assez près pour que nos corps se touchent, que je m'aperçois qu'il est sensiblement plus grand que moi et qu'il se penche à mon oreille pour me parler, je préfère fermer les yeux pour tenter de me raccrocher à quelque chose.

En cet instant précis, pétri de multiples contradictions qui bataillent de plus en plus durement en moi, je ne sais plus du tout ce que je suis et quelle voie suivre.

Me barrer parce que je n'ai rien à foutre ici ?

Le baiser parce que c'est ce que je suis, finalement, une putain de fiotte attirée par ces caramels ?

Le frapper parce qu'il porte tous mes démons en lui et semble super heureux d'en jouer sous mes yeux ?

Je déglutis lorsque son souffle atteint mon oreille et que son parfum discret et entêtant se propage autour de moi.

— Est-ce que je suis venu ici juste pour te revoir ? me demande-t-il en posant une main sur mon torse. Oui, je plaide coupable.

Ses doigts descendent sur mon entrejambe sans demander la permission et provoquent un frisson que j'accueille en me mordant durement la lèvre. Je ne supporte que très difficilement le soupir de soulagement qui écorche ma gorge contre mon gré.

Et je bande, putain ! Comme un dément, alors que ses doigts me pétrissent les bourses et qu'il ondule contre moi, se frottant allégrement à mon bras.

Sale petite chienne !

Les lights changent au-dessus de nos têtes et un nouveau morceau débute. La foule autour de nous semble soudain survoltée et cette voix serine toujours ses paroles, parlant de putes et de je ne sais quoi d'autre.

Mon esprit dérape. Je tourne le visage vers ce type et entre deux halos rouges et bleus, ses iris m'apparaissent différents. Ou plutôt, identiques. Identiques à ceux que je connaissais par cœur.

— Juan...

Il n'entend pas. Les basses et les cris des gens nous éloignent d'une certaine manière, nous murant dans une sorte de solitude, au milieu de la foule.

Et il continue son cinéma. Il passe sa main sur mon épaule, la laisse dévaler mon dos, atteindre mes fesses et se glisser sous ma ceinture.

Le souffle court, le corps au bord de l'explosion, les nerfs menaçant de rompre à chaque instant, j'essaie de garder le cap, de guider mon esprit à travers le chaos. Je reste vissé à ses pupilles. Je tente de lui envoyer des questions, ces putains de questions qui ne trouvent jamais de réponses.

Et il se colle à moi, affamé, son épaule frôlant mon menton, sa gaule se pressant plus fort contre ma cuisse. Ses doigts atteignant mon sillon.

En fait, il est en chaleur.

L'idée qu'il n'est que ça, que Lee a raison lorsqu'il explique qu'ils n'aspirent tous qu'à se faire défoncer, me ravage subitement le cerveau.

Je ne suis pas venu pour ça, mais il semble n'attendre que ça. Uniquement de se faire baiser dans un couloir comme une petite pute. En plus du reste, il dégueulasse le souvenir qu'il porte sur lui. Le comprendre me ravage le cœur sans préavis.

Je refuse de laisser les traits fantomatiques de Juan se faire pervertir par ce mec en rut.

Mon sang bouillonne comme jamais. Je lance un regard autour de moi et me demande ce que je fous là, totalement répugné par toute cette chair, toute cette luxure qui dégueule de tous ces enfoirés.

Trop !

STOP !

Sans maîtriser mes gestes, poussé par un profond dégoût qui sature mes tripes, j'attrape le poignet de cette petite pute et lui tords le bras en le faisant hurler de surprise et sans doute de douleur.

— Et ça, ça te fait bander, hein ? gueulé-je sans que personne ne m'entende ou même ne fasse attention. Tu aimes qu'on te défonce, c'est ça ? T'en as jamais assez, avoue !

Je lui crache à la gueule alors qu'il tourne son visage vers moi, ses yeux écarquillés sous l'incompréhension.

Putain de regard angélique qui cache bien son jeu.

Je le fais pivoter et le balance contre le poteau sur lequel j'étais plus ou moins adossé sans lui lâcher le bras.

J'entends sa douleur à travers la musique et une sorte de satisfaction se met à crépiter dans mon bide.

Ouais, Juan, tu n'étais qu'une saloperie de connard ! Tu vas le comprendre. J'en ai marre de toi, putain de bordel !

J'attrape ses cheveux et balance sa tête une nouvelle fois contre le poteau puis balaie ses jambes avec la mienne en relâchant son bras.

Il s'écroule à mes pieds et je ne perds pas de temps pour lui asséner un coup dans les couilles, puis dans le ventre, les côtes, et encore sur sa queue. Je vois rouge, bleu, mes nerfs se relâchent et exultent, dirigent mes gestes et je ne réfléchis même plus. Je frappe. Encore, et encore, alors que la loque se recroqueville sous mes coups. Et putain, ça fait du bien. Ou mal, tellement mal. Je réveille le démon, il s'étire, se fait craquer la nuque, pousse mes limites, chatouille mes sens, injecte son vitriol dans mes veines et presse mon crâne entre ses mains, menaçant de le faire éclater.

J'ai chaud, froid, je jubile et je chiale, parce qu'il ne répond pas, toujours pas à ma putain de question !

— Tu aimais ça ? Dis-le, putain ! Tu aimais ça ?

L'homme à mes pieds arrive à tourner vers moi un visage déformé par les coups et son regard... me percute de plein fouet.

Il n'est pas Juan.

Il n'a rien à voir avec lui.

Le souffle saccadé et douloureux, je me fige soudain en constatant les dégâts.

Il n'est pas Juan, putain !

Qu'est-ce que j'ai foutu ?

Soudain je comprends que j'ai merdé. Non pas que défoncer ce type soit grave en soi, mais parce que je viens de tabasser un mec en plein milieu d'une foule qui n'a rien loupé du spectacle.

Je balaie d'un regard mon entourage et constate qu'ils me matent tous d'un air apeuré, frémissant d'effroi.

Soudain, quelqu'un me fonce dessus et m'éjecte littéralement contre le poteau. Une masse se précipite contre mon dos, je heurte durement le béton et mes poumons se vident d'un coup.

Une main autoritaire attrape mon crâne et me balance à mon tour contre la surface.

Mon front émet un bruit sourd et mon nez craque sous le choc.

Je tente de me retourner pour échapper à la prise de mon assaillant, mais une décharge électrique surgit en bas de mes reins et je chute.

7 Rafael

Mes neurones semblent se disloquer alors que le sol froid et visqueux endolorit durement mon bras gauche et ma hanche.

J'essaie d'ouvrir mon œil droit en posant une main au sol pour me relever, mais je ne perçois que des formes floues et une douleur fulgurante me perfore l'épaule, remontant jusqu'à ma nuque et m'obligeant à me laisser tomber durement sur le parquet.

— P... Put...P... utain !

La souffrance siffle entre mes dents. Mes mots se heurtent à ma bouche et n'arrivent plus à sortir correctement, tandis que je tente de relever la tête pour comprendre ce qui vient de se passer et la suite.

Des jambes.

Des visages.

Et lui.

Son regard froid, son visage tacheté de sang, son air impassible et mon garde du corps qui le relève en le malmenant.

Je ne vois que des ombres, sauf lui.

Il secoue la tête comme pour se remettre les idées en place puis me jette un dernier regard alors que Gregory attrape le dos de son marcel pour le pousser à travers la foule.

Mon esprit s'envole à nouveau lorsqu'ils disparaissent au loin.

— T'es content de toi, espèce d'abruti !

La voix d'Angel qui visiblement se trouve non loin de moi. Je laisse retomber ma tête sans comprendre les émotions qui me traversent et se

mêlent à la douleur.

Est-ce que j'ai mal ?

La vache, c'est le moins que l'on puisse dire.

Espèce de connard ! Hors de question que j'en reste là.

— Arrête de gesticuler. Les services d'urgence arrivent. Ton père, aussi.

Putain !

Manquait plus que ça !

J'aurais bien envie d'engueuler Angel, il n'avait pas besoin de le prévenir. Je suis déjà en enfer, pas la peine d'en rajouter.

8 Archer

— Donc, on va reprendre depuis le début.

Ben voyons !

Je plante mon regard sur le flic qui me harcèle de questions que je ne comprends même pas depuis au moins... je ne sais même pas combien d'heures.

Tout ce que je sais, c'est que par la fenêtre de son bureau j'observe depuis autant de temps le soleil qui se lève, indiquant que les heures passent pendant que je reste bloqué dans ce bureau pourri. Une pièce aux murs vert crade, minuscule, quasiment vide, juste meublée d'une table, de deux chaises et d'un PC. Un tête-à-tête hyper intime en quelque sorte, entre lui et moi.

L'odeur de son déo qui sature la pièce commence à me coller la nausée et j'ai froid. J'ai mal au cul, mal au crâne, mes bleus me rappellent constamment leur présence sur ma peau et ce type me colle l'envie de balancer des baignes à tout le monde. Sa voix nasillarde me saoule.

— Ouais, Coco, tu peux me mater comme tu veux, ça ne changera pas la donne, continue-t-il en se penchant sur le bureau entre nous. T'es plus dans ton quartier, là. J'en ai rien à foutre de tes allures de gros dur, j'ai affronté bien pire que toi.

Et moi ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre de sa vie de merde, sérieux ?

S'il croit qu'il me fout la trouille, il a tout faux.

— Donc, d'après le rapport que l'on vient de me transmettre, Rafael Alvarro va s'en sortir. Tu l'as bien amoché, mais heureusement pour toi, il s'en remettra.

Super !

Il attend que je saute de joie ?

Je n'ai absolument rien à foutre de ce type et de sa santé. D'ailleurs, je ne connaissais même pas le nom de ce mec. Parce qu'encore une fois, je m'en branle. Et s'il veut me coller en taule, qu'il se fasse plaisir, je m'en branle totalement également.

— Bon, maintenant que ça, c'est dit, tu vas répondre à mes questions. Qu'est-ce qu'un mec des quartiers pourris de Little Rock fout à Memphis ? Et pourquoi t'en prendre à Rafael Alvarro ? Connais-tu Ricardo Carily ? J'aimerais comprendre le rapport entre lui et toi.

Le rapport c'est que j'ai foutu ma queue dans son cul, putain ! Pour le reste...

Je ne sais même pas de quoi il me parle.

Ricardo Truc ? Jamais entendu parler.

Je ne bouge pas un sourcil alors qu'il analyse mes réactions, cherchant la faille. Il peut passer sa journée à tenter de trouver un truc, il perd son temps. S'il ne l'a pas encore compris, dommage pour lui.

— Julian Palatino ? Augusto Reily ?

Je ne m'arrête même pas aux noms qu'il cite, préférant me concentrer sur le paysage à travers la fenêtre en attendant qu'il termine son bordel. Comme si j'avais une gueule à fréquenter des ritals !

Les flics sont vraiment des crétins. Lorsqu'ils m'ont embarqué, je pensais que j'aurais chaud aux miches par rapport à *Origin's*, mais non, que dalle. Aucune question sur l'incendie des squats ni sur le reste. Rien. Juste, il me bassine depuis des heures avec ces mecs dont je n'ai absolument jamais entendu parler. Décidément les flics pourris jusqu'à l'os que Lee a mis dans sa poche font vraiment bien leur job. Personne ne semble faire le rapprochement entre moi et tout le reste.

Et mon coup de sang dans ce club ? Visiblement il s'en fout pas mal aussi.

Tant mieux. Tant qu'il se borne à ça, ça me va parfaitement.

Je sais déjà que Lee va se charger de me rappeler correctement que nous devons adopter un profil bas à longueur de temps, pour justement éviter de rameuter les flics venus d'ailleurs sur nos affaires.

Ici, nous ne sommes pas en terrain conquis, loin de là. Aucun mec dans notre camp dans ce bureau ni aucun passe-droit. J'ai vraiment merdé sur toute la ligne.

Heureusement que ce poste est rempli d'abrutis finis, au moins c'est un peu rassurant pour la suite.

Le flic soupire devant mon silence, ce qui me donnerait presque envie de me marrer. Mais je me retiens. Je reste là, assis face à lui, silencieux, à rêvasser face à cette foutue fenêtre.

Si lui en a vu d'autres, j'en suis au même point. Des mecs, j'en ai tabassé quelques-uns.

Et d'ailleurs, il semblerait que je sois en train de gagner la partie.

Il s'adosse sur sa chaise en se massant les tempes dans une sorte de rôle qu'il semble maîtriser par cœur.

— Bon, continue-t-il en passant une main sous son menton, donc, Little Rock. C'est loin d'ici, non, pour juste passer du bon temps ? T'as tellement honte de ton envie de te taper des mecs que tu te planques jusqu'ici pour baiser ?

Cette fois, il touche en plein dans le mille. Je me redresse instinctivement, abandonnant malgré moi mon paysage et lui balance un regard noir en crispant mes poings.

Un sourire satisfait se dessine sur ses lèvres. Il pose ses coudes sur le bureau et se penche à nouveau vers moi, sans doute heureux d'avoir réussi à susciter une réaction chez moi.

Je me reprends rapidement en adoptant mon air fermé.

— Donc, c'est ça ? Juste un problème de cul que tu n'assumes pas ?

Il attend une réponse.

Qu'il n'obtiendra jamais.

Je l'emmerde avec ses questions.

Il s'apprête à ouvrir la bouche, mais au même instant, une porte s'ouvre sur un type en costard au physique de déménageur, un brun au crâne rasé muni d'une mallette.

— Désolé d'interrompre cette petite entrevue, inspecteur Warren, mais je suis l'avocat de votre suspect et je demande à m'entretenir sans attendre

avec lui. En privé. Fin de la blague, les pros entrent en scène.

Nous nous tournons tous les deux vers lui, un peu surpris.

— Tiens, ça faisait longtemps que vous n’aviez pas joué le cowboy dans ce service, Maître Locksmith ! Comme vous vous en doutez, je ne suis pas ravi de vous revoir.

— Le moindre de mes problèmes, Inspecteur.

Le commissaire dont j’apprends le nom se renfrogne un instant en échangeant un regard noir avec le nouveau venu, puis semble se soumettre à sa volonté et finit par claquer l’écran de son pc portable sur le clavier pour le fermer et se lever de sa chaise en s’étirant lourdement.

Puis il baisse le store sur le miroir probablement sans tain au fond de la pièce et tourne une molette installée à gauche de ce dernier.

— Voilà, vous êtes maintenant en mode privé. Vous pouvez vous raconter vos petits fantasmes sans que personne n’écoute. Je vous laisse le champ libre. Je vais prendre une pause-café de toute manière. Je ne vous en propose pas, bien entendu.

— Ça ne sera pas utile, en effet, réplique l’avocat en lui ouvrant la porte. Et surtout, prenez votre temps.

— Je n’y manquerai pas.

Il ne se retourne pas et mon avocat ne se prive pas pour claquer la porte derrière lui.

— Bon, commence l’homme dès que nous nous retrouvons enfin seuls en s’installant à la place du flic, donc je suis un ami de Lee. Steeve. Désolé pour le contretemps, j’ai dû écourter une réunion pour venir jusqu’ici. Qu’est-ce qu’il sait ?

Il semble un tantinet speed, ce type. Je l’inspecte un moment en silence afin de décider si oui ou non il mérite ma confiance, puis j’aperçois une ligne de tatouage s’échapper de son col, le long de son cou. Il capte mon regard immédiatement et écarte ledit col pour me permettre d’apercevoir le mot *Origin’s* calligraphié exactement comme nous le portons tous.

— J’ai passé l’examen de passage ? ricane-t-il en ouvrant sa mallette.

— Ouais.

Je m’éclaircis la gorge rapidement en me redressant sur mon siège. Mes poignets accrochés à ces menottes, elles-mêmes attachées à un anneau vissé

sur le sol, commencent à me sembler douloureux, mais je n'en fais rien.

En réalité, si je me sens soulagé de ne plus me trouver seul face à ce connard d'inspecteur, je ne me sens pas vraiment en confiance non plus en compagnie de cet ami de Lee.

Lee et son clan ne sont pas forcément des personnes que l'on pourrait qualifier de bienveillantes. Depuis tout ce temps, j'ai appris à ne jamais relâcher ma vigilance. J'ai été arrêté dans un club gay à des dizaines de miles de Little Rock alors qu'aucun plan n'a été prévu dans ce sens par le clan, et je ne doute pas que Lee trouve déjà ça louche.

— Donc, ton oncle m'a appelé pour que je te sorte de là, ce que je vais m'efforcer de faire. Sauf que, ce que je viens d'apprendre n'a rien de rassurant. Tu n'as pas passé n'importe qui à tabac. Rafael Alvarro n'est autre que le fils de celui qui sera sans doute le prochain procureur général de l'État. Mais bien entendu, ton geste n'a rien de politique, n'est-ce pas ?

Il m'interroge du regard en attendant une réponse.

Merde ! Dans la famille pas de bol, je crois que je me pose là. Le fils du procureur ?

Fait chier, putain !

Ce mec est encore plus un connard que ce que je pensais. Un fils à papa gay bourré de thunes ? Parce que, ouais, j'ai bien remarqué qu'il schlingue l'oseille, ce mec. Tellement de raisons de le détester.

Encore plus maintenant que je suppose que le poste de son père risque de me poser de gros soucis.

— Donc ? Rien que je ne devrais savoir à propos du statut de Miguel Alvarro ? insiste mon avocat en ouvrant un dossier devant lui.

— Non.

Je n'ai absolument rien à battre de ce type dont j'entends le nom pour la première fois.

— Bien ! C'est déjà ça. Parce que figure-toi que tout ce petit monde pense, dans ce poste, que tu fais partie de la mafia du coin qui tente de mettre des bâtons dans les roues au procureur pour qu'il n'accède pas au poste qu'il convoite.

Je ne réponds rien, attendant la suite.

Il me jette un nouveau coup d'œil puis soupire en secouant subrepticement la tête.

— Tu n'as pas l'air plus causant que ton père, toi. On va s'amuser, je le sens.

Il expire de désespoir et je me crispe en accusant la comparaison.

— Donc, tu voulais simplement... cassé du portos ? Du gay ?

— C'est ça ! Ma daronne m'a gonflé j'avais besoin d'expulsé, déclaré-je en tentant de me détendre, juste pour gommer les similarités avec Davis Connors.

— Ouais, d'accord. On va voir ce que l'on peut faire avec ça. Et surtout, s'accorder sur une version de l'histoire cohérente et « inoffensive », je dirais. Il faut absolument qu'ils comprennent que tu ne bosses pas pour Carily. Nous ne voulons pas qu'ils foutent leur nez dans les petits papiers d'*Origin's*.

Ouais, forcément.

J'ai vraiment, mais alors vraiment merdé, sur ce coup-là.

OceanofPDF.com



Abstract ink background marble style texture black strokes on white paper wallpaper

9 Rafael

— Quatre semaines d’immobilisation, si vous êtes sage.

L’infirmière me sourit d’un air charmeur et je tente de lui rendre l’amabilité, mais ma joue douloureuse se rappelle immédiatement à moi et mon pitoyable rictus se termine dans un soupir de souffrance sans doute un peu exagéré.

Mon père secoue la tête d’un air dépité, les traits tendus par la colère, tandis qu’Angel s’étire sur son fauteuil, se réveillant péniblement de sa sieste improvisée. Pour ma part, je me sens encore stone et léger comme un moineau.

J’adore les calmants que diffuse cette perfusion.

— On peut la ramener à la maison ? C’est de la bonne, bébé !

Un petit rire frais échappe à l’infirmière, qui note un truc sur sa tablette en secouant la tête.



Une image contenant plante Description générée automatiquement—
Malheureusement non. On stoppe les anti-douleurs ce soir, et demain, retour à la maison.

— Oh...

Merde !

Naturellement, la jeune femme pose sa main sur mon pied par-dessus les draps puis se lance dans un nouveau sourire décapant en rangeant sa tablette dans la poche de sa veste.

Je crois que j’ai une touche.

— Si ça ne tenait qu'à moi, je vous garderais un peu plus dans le service, monsieur Alvarro.

— Rafael, je vous prie.

Elle se met à rougir, à minauder, mais mon père, lui, ne semble pas supporter l'ambiance roudoudou planant dans cette chambre.

Même pas drôle !

— Merci Mademoiselle, bonne fin de journée, la congédie-t-il en se levant.

Comme d'hab, il en impose avec sa stature d'homme important, et la petite mignonne se barre sans demander son reste. Angel s'esclaffe dès qu'elle ferme la porte derrière elle.

— À quel moment lui dit-on qu'elle n'entre pas dans tes critères ?

— Jamais ! m'esclaffé-je avant de siffler de douleur à cause de ma joue. Putain !

— Oui, voilà ! rétorque mon père en arpentant la pièce. Au lieu de jouer le joli cœur, si tu pouvais te concentrer sur les choses importantes, nous avancerions plus vite. Bon, donc, l'inspecteur Warren m'a informé que ce... ton agresseur, ne semble pas faire partie du cartel Carily. C'est déjà une bonne nouvelle.

— Ça tu aurais pu me le demander, je t'aurais affirmé la même chose.

C'est fou comme les antidouleurs agissent uniquement sur les douleurs, comme leur nom l'indique, d'ailleurs, mais pas sur l'agacement chronique que me suscite mon père. Il faudrait prévenir la petite infirmière, peut-être qu'elle saurait m'administrer quelque chose de plus corsé pour le reste de la journée.

— Et comment peux-tu deviner une chose pareille ? rétorque-t-il en levant les yeux au ciel.

— Je le sais, c'est tout. Ce type n'est pas un enfant de chœur, je le conçois, mais pas non plus un mafieux. Il faut quand même faire preuve d'un manque cruel d'analyse élémentaire pour ne pas le remarquer. C'est quand même dommage pour un procureur, non ?

Et PIM, dans les dents ! La vache, je parle bien, quand même. Sans filtre, visiblement. Ce qui n'enchante pas vraiment le patriarche.

— Tu comptes faire le malin longtemps ? aboie-t-il en me fixant d'un regard noir.

— Non, mais je suis sous calmants. Ceci explique sans doute cela.

— Mouais.

Je n'ai juste pas envie d'entrer dans un énième conflit avec lui. Je me trouve cloué dans un lit d'hôpital, l'épaule immobilisée, deux côtes cassées, et le reste de mon corps ressemble plus ou moins à de la banane écrasée, par endroit. Aussi bien en texture qu'en couleurs. Donc, franchement, l'orgueil mal placé de mon père, je m'en passerais bien.

— De toute manière, je n'ai pas besoin de toi ici, continué-je en lissant ma sublime chemise de nuit blanche à motifs vert pastel. Je ne suis pas en sucre et je vais me remettre.

— Bien entendu ! Toujours en train de minimiser la situation. Bon, de toute manière, j'ai besoin que tu signes quelques documents.

Il pivote sur lui-même, rejoint sa chaise et récupère son attaché-case pour en sortir une liasse de papiers.

— Quels documents ?

— La plainte contre ce type.

Il tire vers moi une table de lit à roulettes, dégage son stylo de sa poche et installe le tout devant moi.

— Comment pourrais-je signer une plainte que je n'ai pas formulée ? demandé-je en posant un regard suspicieux sur les documents.

— J'ai... enfin, Angel a décrit les faits à ta place. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai appris que tu avais déjà croisé cet homme dans ce club, précédemment.

— Sérieusement ?

Je tente de me tordre le cou pour observer mon cousin, planqué derrière mon père. Ce dernier observe le plafond pour éviter mon regard accusateur.

— Rafael, ne commence pas à te montrer réfractaire. Tu n'étais pas en état, et il est hors de question que je fasse poireauter cette affaire. Le juge est saisi, l'audience a lieu demain et il ne manque plus que ta signature. Il va payer ce qu'il a osé faire à mon fils.

Je tente de mettre mes idées au clair un maximum en le dévisageant puis en déchiffrant quelques paragraphes du document.

— Et donc, je suppose qu'il va s'en tirer avec une peine de prison, c'est ça ?

— Tout à fait ! Une peine exemplaire, je m'en porte garant.

La rage froide de mon père apparaît sur ses traits pourtant presque détendus.

Mon père. J'imagine qu'il a dû flipper comme jamais quand on l'a prévenu. C'est pour cette raison que je compte bien avoir une véritable discussion avec Angel. Peut-être que je ne m'entends pas avec lui parce qu'il m'étouffe

littéralement, pour autant, je comprends aussi ses angoisses et cela fait longtemps que je tente de l'épargner sur ce point.

Je saisis le stylo, puis...

Le repose. Parce que ce n'est pas ce que je souhaite pour ce type du nom de...

— Archer... Archer Connors.

Son nom est inscrit en toutes lettres sous mes yeux. J'ai du mal à associer ce visage, ce regard, à ce nom. Pour moi il reste l'inconnu « tête de con » que j'ai cherché à revoir pendant trois semaines.

Et l'enfoiré qui m'a collé dans ce lit, dans cette attelle, et dans ce corps en bouillie.

— Oui, c'est son nom ! déclare mon père en tentant de garder son sang-froid. Bon, signe maintenant, Rafael ! Je dois déposer cette plainte à Warren avant treize heures, la procédure est longue et je tiens à ce que le procès ait bien lieu demain.

— C'est la procédure, tout ça ? Je ne pensais pas le système pénal si rapide.

— J'ai fait ce qu'il fallait pour que cela le soit.

Nous vissons nos regards l'un à l'autre pendant que je tente de faire le tri dans le bordel brumeux qui occupe mon crâne.

— Rafael ! me rappelle-t-il à l'ordre. Prends ce stylo et signe cette satanée plainte ! Tu pourras rêvasser après !

— Non. Je ne signe rien du tout !

— Je te demande pardon ?

Cette fois, il n'est pas qu'à moitié excédé, et je comprends ses raisons, mais...

— Et quoi ? le coupé-je abruptement alors qu'il tente de parler. Il part en taule, se fait des potes, en encule d'autres et ensuite il rentre chez lui ? C'est ça le truc ? Tu crois que ça suffit, papa ? Combien de fois dois-je te rappeler que je ne porte aucune considération au système pénitentiaire de ce pays ? Tu ne vas réussir qu'à remplir son carnet d'adresses, c'est tout. Ce type me déteste, c'est évident, alors, je veux qu'il s'occupe de moi pendant toute ma convalescence !

Les deux autres hommes de cette pièce m'observent en écarquillant les yeux.

Moi-même, je comprends ce que je viens d'expliquer, et même si je suis d'accord avec le début de ma tirade, je tique quand même pas mal sur la chute.

Et en même temps... Une sorte de petit démon en moi se réveille pour s'acharner à piquer ma fierté. Parce que oui, au-delà des conséquences physiques

de son acte, il existe bien un autre malaise que je sens grandir à mesure que je le décèle au fond de moi.

La honte. Ce maudit sentiment que je connais trop bien. Si avant je ne trouvais jamais le moyen de le combattre, maintenant j'ai grandi et les choses sont différentes.

Se retrouver victime. Le pire qui puisse être brisé chez une personne, selon moi, c'est l'honneur. On peut perdre beaucoup. L'usage d'un membre, de plusieurs, son image physique, la foi, de l'argent, tout, n'importe quoi, mais tant que l'honneur reste intact, on peut se relever. En revanche, si on se sent diminué, dévasté au plus profond de soi, alors, la bataille est terminée.

Je le sais pertinemment. Et en ce moment précis, entre la rage qui bat au fond de moi contre cet homme qui m'a pris pour un punching-ball sans raison et la souffrance qui tambourine sous ma peau, la pire des douleurs est en train de s'installer.

La honte.

La flétrissure.

Il m'a frappé et je n'ai rien vu venir.

Je me suis écroulé comme une poupée de chiffon, comme un minable, un pauvre mec qui n'a pas su se défendre. Il m'a pris pour une merde et je lui ai donné raison.

Et ça ?

Je suis déjà conscient que lorsque la perfusion sera vide, que lorsque je rentrerai chez moi et que j'arriverai à me planter devant un miroir, c'est cette atteinte à ma dignité que je décèlerai sur mes traits.

Guérir de mes blessures physiques ne me pose pas de problème majeur ni d'inquiétude. Mais oublier qu'il m'a humilié ?

C'est une autre histoire.

Donc, oui. Je reste sur mes choix. Sur mon choix.

Je referme le dossier sous les yeux de mon père, effaré.

— Rafael, tu as perdu la tête ? Tu veux inviter ce renégat sous ton toit ? Après ce qu'il a fait ?

— Enfin, Raf... ajoute Angel qui s'est levé de son fauteuil entre temps.

— J'ai vu la haine et le mépris dans ses yeux ! répliqué-je en tentant de me relever contre mon oreiller. Comme s'il valait quelque chose et moi rien, papa ! Je le crois raciste, fasciste, et je pense sincèrement que je le dégoûte au plus profond de lui-même. L'envoyer en taule, pour qu'il se retrouve au milieu des

mêmes que lui ? C'est trop facile. Je veux qu'il nettoie mes chiottes, me prépare ma bouffe et passe l'aspirateur. Je veux qu'il se rende compte que de nous deux, c'est lui la merde ! Pas moi.

Ma voix s'éraïlle sur mes derniers mots, parce qu'ils constituent plus une prière qu'autre chose. Un frisson me déchire presque le dos par sa puissance lorsque je me rends compte que j'ai besoin de ça pour passer à autre chose.

Même sous calmants, même endolori de toute part, je le sais. J'ai besoin de ma revanche et l'envoyer en prison ne sera pas suffisant.

— Rafael, soupire mon père en se posant sur le bord de mon lit, ce que pense de toi ce rebut de la société n'a pas d'importance, tu le sais très bien. Cette idée est stupide.

Mon cerveau vrille à cet instant précis.

— Donc je ne dois pas prendre en compte ce que lui pense, mais reconnaître mon idée comme stupide ? Ta logique m'échappe, papa !

— C'est la tienne que je ne comprends pas !

Forcément qu'il ne la comprend pas ! Lui n'a pas eu à prouver quoi que ce soit dès sa naissance. Il n'a pas subi les ricanements, les regards méprisants, les calomnies des gosses à l'école. Ce qui n'est pas mon cas.

J'ai accepté pendant longtemps ma place dans la société, puis j'ai décidé d'en changer. Ce n'est pas pour baisser le regard à nouveau sous quelque sentiment de honte que ce soit.

Donc, non, mon idée n'est pas stupide, loin de là.

Pour autant, je suis aussi mort de trouille parce que oui, je vais devoir faire face à ce nouveau démon qui vient de s'imposer dans ma vie pour au moins quatre semaines. Au mieux. Et c'est justement parce que je ne souhaite absolument pas qu'il s'éternise dans mon cerveau que je préfère prendre ce risque.

— C'est dangereux ! ajoute mon père.

— Et je rappelle que je pars dans quelques jours, s'en mêle Angel.

— Gregory sera là, déjà, répliqué-je de plus en plus sûr de moi, et papa, je ne suis pas en sucre. Il suffit que tu poses les limites et qu'il comprenne bien qu'il n'a pas le choix. Dans tous les cas, c'est ça ou je ne signe pas cette plainte. Je suis majeur et en pleine possession de mes moyens, et à moins que tu ne décides de me faire interner, tu dois écouter mes objections et mes choix.

Pour le cas du garde du corps, je ne leur explique évidemment pas que je ne compte pas le convier à notre tête à tête. Il restera dans sa chambre, je lui

expliquerai bien son rôle. OK pour le garder dans les parages de toute manière, sur ce point je n'ai pas le choix. En revanche, il est hors de question qu'il impose sa présence, qui annulerait d'office mon besoin de justement me débrouiller seul. Je ne veux pas que ce type respecte mon garde du corps. Je veux qu'il me considère, moi. Mon père se mord la lèvre, pensif.

— Même si j'étais d'accord, ce qui n'est pas le cas, comment veux-tu que je fasse passer un truc pareil au tribunal ? Rafael, je te demande de reconsidérer la question sérieusement.

— Je ne changerai pas d'avis. Et pour la procédure, je suppose que tu n'es pas procureur pour rien. Des solutions, tu en trouveras des tas, je n'en doute pas une seule seconde.

— Sérieux, Raf, t'es complètement con ! siffle mon cousin en se laissant tomber sur son fauteuil.

Je ne l'écoute pas. Lui, déjà, il va falloir que je lui rappelle ce que signifie « secrets entre cousins ».

Mon père et moi nous fixons un long moment.

Mon cœur se met à danser d'appréhension et d'adrénaline. Parce que même si je nourris une haine incroyable envers ce connard qui a cru qu'il pouvait me défoncer la tronche gratuitement sans que je réplique, je reste aussi celui que j'ai toujours été. Flirter avec le danger me provoque systématiquement des émotions si fortes qu'elles me dopent de manière détonante.

— Je refuse de valider un accord pareil, Rafael, c'est non négociable.

— Papa...

10 Archer

La porte de ma cellule dégueulasse s'ouvre sur un flic au bide proéminent qui ne manque pas de me scruter d'un regard belliqueux.

— Ton avocat t'attend pour la conciliation.

Il se contente de ça puis reste planté devant la cellule en attendant que je quitte la paillasse en ciment que je squatte depuis je ne sais combien de temps.

Je prends mon temps pour me relever en tentant de faire craquer ma nuque et de détendre mes muscles. Mes bras se sont ankylosés avec ces foutues menottes qu'ils n'ont même pas jugé utile de me retirer, alors qu'il me semble que c'est la procédure officielle.

J'aurais pu gueuler et réclamer qu'on me libère les mains mais j'ai fermé ma gueule, parce que ça leur aurait trop fait plaisir de jouer la sourde oreille devant ma demande.

Impossible de leur donner cette satisfaction.

Je saute donc sur mes pieds, m'étire autant que je peux puis sors de ma cellule le dos droit en carrant les épaules.

Nous échangeons un regard avant qu'il referme la porte blindée derrière moi puis qu'il me pousse dans le couloir menant vers les salles d'interrogatoire.

Depuis le temps que je croupis ici, je connais le coin par cœur. Ils se sont aussi amusés cette nuit à me ramener ici, pour mieux me faire ressortir une heure après, me réveillant intentionnellement, puis retour dans mon trou pour en ressortir etc.

Ce petit jeu semble beaucoup les amuser.

En ce qui me concerne, il m'en touche une sans bouger l'autre.

Ils se sont fatigués avant moi, finalement, et j'ai pu pioncer quelques heures peinard à l'aube.

À présent je traverse le couloir aux murs toujours aussi vert crade, passant devant d'autres types sans doute pas en meilleure position que moi assis sur des bancs, attendant que leur tour arrive.

Le flic m'ouvre une porte en bois, qui semble un peu moins pourrie que les autres, et me laisse pénétrer dans une pièce à la déco civilisée. Des rideaux blanc-jaune aux fenêtres, une vraie table de réunion, de vraies chaises semblant plus confortables que celles sur lesquelles j'ai posé mes fesses durant ces dernières heures. Et comble du luxe, un thermos de café et des tasses sont disposés sur un plateau trônant au milieu de ladite table.

Steeve, assis dans un coin, se lève à mon arrivée et le flic me surprend en décidant enfin de me démunir de ces foutues menottes.

Je retiens un soupir de soulagement lorsque les dents de métal se desserrent enfin de mes poignets et m'assieds rapidement en face de mon avocat qui s'empresse de me servir un café.

Je crois que j'en ai cruellement besoin. Et j'imagine que l'état de ma tronche doit le laisser présumer.

Steeve pose la tasse devant mon nez avant de se rasseoir à son tour devant le dossier qu'il balade avec lui depuis le début de ma garde à vue.

— Bon, ton passage devant le juge doit avoir lieu dans moins d'une heure, on vient de me prévenir, déclare-t-il en grognant entre deux mots. Normalement, la mise en accusation est plus longue à se mettre en place, mais comme je te l'ai déjà expliqué, ta victime a le bras long. Son père, le procureur, nous a conviés à une conciliation. Nous avons à peine deux minutes pour nous mettre d'accord. Je déteste ces putains de portos qui se permettent de biaiser avec les procédures juste parce qu'ils en ont le pouvoir. Putain, en réalité, tu as bien fait de décalquer la gueule de son connard de petite fiotte de fils !

Il laisse entrevoir une grimace en se massant le cou.

Je ne réagis pas à son discours que je connais par cœur, grâce à Lee et les membres *Origin's*, et cela m'arrange toujours autant qu'il pense que j'ai simplement agi pour casser du bronzé.

Même si j'adhère à leur haine, leur discours me passe un peu au-dessus de la tête, par moments. Comme maintenant où je commence à en avoir plein le cul de cette taule et que, quoi qu'il advienne par la suite, je suis content que les choses bougent.

Si c'est la taule qui m'attend, ce n'est pas la mort. Quelque chose en moi la guette depuis si longtemps que cette issue m'apparaît presque logique. Inéluctable. Comme si, dans tous les cas, il n'y avait pas d'autre destination possible pour moi.

Ce problème ne date pas de trois jours, mais de bien plus longtemps. Je suis prêt à me faire boucler, maintenant. Je préférerais rentrer chez moi et me remettre à tatouer, certes, mais s'il faut poser les armes et disparaître de la vraie vie pour aller pourrir dans un trou, je crois que je ne le vivrais pas si mal que ça.

À ce stade de ras-le-bol dans lequel je me trouve, je suis tout à fait conscient d'une chose : l'enfer n'existe pas autour de moi, mais en moi. L'endroit où je me trouve ne change pas grand-chose, ma peine restera la même, quoi que je fasse.

Donc, je me fous pas mal de finir enfermé ou non.

Mais je ne lui montre pas.

Depuis qu'il m'a divulgué son tatouage au cou, à mes yeux Steeve porte cette mention invisible gravée sur son front : pote de Lee, membre *Origin's*. Il n'est pas mon ami, même si je sais qu'il mettra tout en œuvre pour me sortir de là. Il est simplement comme tous les autres. À fond dans l'idéologie du clan, prêt à vendre sa chemise pour défendre ses idéaux. Il ne me défend pas moi personnellement, mais protège la cause. Une petite nuance importante à bien garder en tête.

Son principal souci à l'heure actuelle, c'est de s'assurer que personne du coin ne décide d'aller fouiner chez nous. À Little Rock, beaucoup de nos méfaits sont couverts par les flics du coin, eux aussi membres *Origin's*. Ici ? Dans un autre État, loin de nos bases, nous ne sommes que des merdes de délinquants sans passe-droits. Les projets d'expansion sont en cours, mais encore à l'état embryonnaire.

En réalité, j'en sais rien, Lee ne dévoile pas grand-chose sur l'avancée de ses plans, et franchement je me branle pas mal. Tout ce que je sais, c'est qu'ici, comme ailleurs, au demeurant, je ne peux compter sur personne.

Comme d'hab, quoi !

— Donc, reprend-il en sortant un stylo à dix mille balles de son attaché-case, comme je ne sais absolument pas à quoi nous attendre avec Alvarro, on va la faire simple. Tu fermes ta gueule. Je parle et je négocie. Si j'ai besoin de ton avis, je demanderai une pause durant la réunion. D'accord ?

Je hoche la tête pour en finir avec ses recommandations, mais s'il croit que je vais me contenter de fermer ma gueule, uniquement parce qu'il m'en a donné l'ordre, il se plante royalement. J'ouvre ma tronche quand je le décide, point barre.

La porte que je viens de passer s'ouvre au même moment sur deux mecs en costards et je reconnais l'un d'entre eux instantanément.

Ce regard vert ourlé de cils longs et abusivement recourbés.

Alvarro.

Le père de l'autre tafiole. Il bouge de la même manière que son fils et possède la même carrure haute et un tantinet snob.

Je n'arrive pas à détacher mon regard de lui pendant qu'il traverse la pièce et que Steeve se lance dans les salutations d'usage.

Son fils lui ressemble, certes, mais en réalité, il existe une vraie différence entre eux. Ce type semble vide et ne dégage rien, comparativement à son morveux qui porte en lui ce je ne sais quoi de ... Juan.

Je ferme un instant les yeux pour me fustiger intérieurement.

Pourquoi faut-il qu'il revienne sur le tapis en ce moment ? Je pensais avoir avancé, mais finalement je comprends à cet instant que tout est resté intact au fond de moi.

— Putain de merde !

J'entends mon murmure s'échapper de mes lèvres et me rends compte soudain de l'endroit où je me trouve. Mon cerveau se remet en bon ordre de marche subitement. J'ouvre à nouveau les yeux et me redresse en constatant que personne ne me porte attention autour de moi.

Le père de ma *victime* est arrivé jusqu'à la table. Il nous salue d'un signe de tête, l'expression de son visage froide et fermée, et s'installe comme s'il se trouvait chez lui en face de nous, par mimétisme avec son acolyte, un homme trapu également bronzé d'au moins une taille de moins que lui.

Inutile d'avoir fait des études de psychologie pour comprendre que ce type ne l'a accompagné que pour la déco. Le procureur ne lui jette même pas un regard, vraisemblablement déterminé à gérer mon cas lui-même. D'ailleurs, il reporte son attention sur moi, se retenant très difficilement d'afficher la haine et le dégoût que je lui inspire.

Je lui réponds par un sourire en coin en maintenant notre échange silencieux sans ciller.

Je suppose que je n'arrive qu'à aggraver mon cas, et, comme de tout le reste, je m'en branle joyeusement.

Steeve, en revanche, fait claquer son dossier bruyamment à côté de moi pour me rappeler à l'ordre. Je me redresse une nouvelle fois en attrapant mon café, essayant de mettre toute la meilleure volonté du monde pour me tenir à carreau.

On va tenter de suivre les directives un minimum, n'est-ce pas ?

C'est Alvarro qui démarre les hostilités.

— Bon, donc, je vais vous proposer une seule et unique possibilité d'éviter l'emprisonnement, marmonne-t-il d'un ton presque furieux en se grattant le crâne du bout de son stylo. Avec les chefs d'accusation avérés que nous retenons contre le dénommé Archer Connors, je vous conseille fortement de réfléchir avant de la refuser. Comme je viens de prévenir, dites-moi non une fois et c'est le tribunal. Et comprenez bien que je ne compte pas minimiser les faits, loin de là.

Il s'interrompt pour nous observer un moment, attendant sans doute que nous confirmions que nous avons bien compris sa menace.

Steeve hoche la tête en posant un coude sur la table, attendant la suite.

Moi ?

Je repose ma tasse en le scrutant, en silence.

Nos regards s'accrochent à nouveau, le temps pour lui de me lancer tout son dépit à la tronche et de me menacer en silence.

Je ne sais pas ce qu'il s'apprête à proposer, mais visiblement il ne semble pas ravi de le faire.

Intéressant.

Ou flippant, c'est à voir.

— Donc. Dans un souci d'adapter au mieux la peine aux dommages causés, je propose de s'entendre sur une sorte de mission de Travaux d'Intérêts Généraux d'une durée indéterminée. Mon fils, enfin, la victime, propose d'employer, bien entendu à titre gracieux, le prévenu, durant toute la durée de sa convalescence et jusqu'à rééducation complète, à son service. La mission exacte est définie dans ce document, mais pour résumer, le prévenu devra prendre en charge tout ce que mon fils ne peut plus gérer à cause de ses blessures et fractures. Cela va des soins corporels aux tâches domestiques, en passant par ses occupations quotidiennes usuelles.

Le type à côté de lui nous fait passer deux documents identiques, mais je n'y jette pas un regard, outré par ce que j'entends. Cette fois loin de m'en foutre, je lance un coup d'œil à Steeve qui semble prendre au sérieux cette proposition.

L'autre continue son petit discours, pensant manifestement que nous allons accepter une connerie pareille.

— Bien entendu, Monsieur Connors portera un bracelet GPS. Il sera autorisé à se déplacer dans un périmètre délimité par les besoins exclusifs de mon fils, Rafael Alvarro, ainsi que jusqu'à Little Rock, exclusivement par le bus. Pas de véhicule privé pour le trajet, pas d'écart avec les directives, de près ou de loin, ne seront autorisés. À la moindre incartade, je serai prévenu, tout comme l'inspecteur Warren qui se chargera de s'assurer du bon respect de ces règles. Tout cet arrangement sera considéré comme non avenu dans un tel cas, et nous reprendrons l'affaire devant le juge, comme prévu initialement. Je vous laisse cinq minutes pour vous décider.

Sans attendre de réponse, il se lève, toujours suivi par son sous-fifre, et quitte la pièce.

Cette fois, je ne me prive pas pour faire entendre à Steeve ce que je pense de cette connerie.

— C'est hors de question ! Je ne m'abaisserai jamais à devenir la soubrette de ce putain de caramel de mes deux !

Une rage nouvelle brûle en moi. Une qui fait mal à mon ego et qui réveille une sorte de panique que je ne ressentais plus depuis si longtemps que je ne sais absolument pas comment la gérer.

Je comprends sans problème que si j'accepte cette mascarade débile, je vais en chier. Ce Rafael, je lui ai clairement défoncé la tronche sans raison.

Je ne nourris aucun doute sur la hargne qu'il me porte. De plus, c'est un fils à papa, c'est affiché sur sa tronche. Il va donc se montrer insupportable et exiger des trucs qui me donneront envie de lui en coller une autre.

Je vais le détester à un point inimaginable, car en plus je devrai supporter ce regard qui me tord le bide et m'a déjà fait vriller une fois.

Je m'agrippe machinalement à ma tasse vide en attendant la réponse de Steeve qui semble prendre au sérieux la proposition.

— Tu m'entends ? m'agacé-je en attrapant le putain de document qu'il était en train de lire attentivement.

— Attends, je dois prendre connaissance des détails.

— Mais que dalle ! Putain, Steeve, t'es une tapette ou quoi ? hurlé-je presque en me levant de ma chaise pour arpenter la pièce. On va au tribunal, et s'ils veulent me coller en taule, alors j'irai et basta ! Mais je suppose que tu seras de taille à affronter ce connard ! Fais ton boulot, putain ! On ne baisse pas son froc chez *Origin's* ! Jamais !

Cette fois j'ai posé ma main sur la table et je le menace carrément de mon index dirigé vers lui.

Il m'observe un instant en silence, puis reprend le document que j'ai balancé par terre au passage.

— Ce n'est pas si simple, Archer, répond-il calmement. Lee s'est montré très clair. Pas de prison pour toi. Et on protège *Origin's*. Si nous acceptons cet accord, alors aucune enquête ne sera menée, le dossier sera clos. Donc, bien entendu, tu devras aussi te tenir à carreau et suivre scrupuleusement les directives qui te sont imposées. Tu n'es pas seul, Archer. Tu bénéficies de l'appui du clan, mais cela implique également que tu joues dans notre camp, et pas personnellement. Il faut penser « intérêt du groupe ». Je comprends que cette proposition te semble... avilissante et ridicule. D'ailleurs je ne la comprends pas réellement. Cependant, elle est inespérée. Nous allons l'accepter.

— T'es sérieux, là ? C'est ça ta manière de défendre le clan ? Elles sont où tes couilles, putain de merde ?

Je crois que je vais tuer cet abruti !

11 Rafael

Je passe la porte en lâchant un soupir de soulagement. Je crois que j'ai hérité de mon père ce côté un tantinet pantouflard à mes heures.

Ou peut-être que j'ai fini par le devenir à force de le laisser me traiter comme une petite chose fragile.

En attendant, les raisons importent peu. Je retrouve mon salon, mon canapé, ma chambre et ma machine à café, tout va bien. J'essaie de m'en persuader, tout au moins.

D'autant plus que quitter l'hôpital et traverser la ville m'a passablement épuisé. Je croyais que je pourrais reprendre ma vie comme avant dès ce soir, mais visiblement, j'ai présumé de mes forces.

Sans la perfusion de calmants, j'avoue que mes ecchymoses se rappellent à moi dès que je remue un orteil et que la douleur, lancinante et un peu sourde, qui se diffuse sous ma peau me rend chaos. Bon sang, j'ai l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur et de ne plus être composé que d'os en purée. Et mes muscles ? Je préfère ne même pas évoquer le sujet.

Je déteste cette sensation d'avoir été ravagé par un homme sans même avoir pu répondre quoi que ce soit.

— Je... J...

Une vague de chaleur s'en prend immédiatement à mes sens et je sens mes joues s'enflammer alors que, la bouche entrouverte, je comprends que j'ai relâché la garde.

Rapidement, le cœur soudain en alerte, je jette un coup d'œil autour de moi, mais heureusement personne ne semble avoir remarqué l'hésitation de ma langue.

Forcément, il fallait que cette foutue tare qui me pourrit la vie revienne pile à ce moment.

Rien d'étonnant en soi, avec toutes les émotions qui me traversent à la vitesse de la lumière depuis que j'ai atterri à l'hôpital, ce serait même plutôt logique.

Le problème c'est que je trouve cette logique tellement injuste, surtout ce matin, qu'au lieu d'inspirer lentement et calmement pour reprendre le contrôle, je sombre un instant dans une panique parsemée de colère et de désespoir.

Intérieurement, je tente de détendre mon esprit et de retrouver la paix, unique moyen de reprendre mes bonnes habitudes.

J'inspire.

Expire.

Oublie un instant tout le reste, et surtout ce sentiment de vulnérabilité qui me colle à la peau depuis que je me suis réveillé sous calmants. Calmants qui ne sont plus injectés en moi en dose massive mais simplement remplacés par quelques antalgiques aux résultats vraiment moyens.

Mais ce n'est pas grave, je peux largement supporter ça.

Et le reste, la frousse qui me colle au cul, n'existe pas. Ce n'est qu'une vue de mon esprit.

Raf, on se détend.

Inspiration.

Expiration.

Trois.

Deux.

Un.

— Je, commencé-je en prenant grand soin de bien prononcer mes syllabes, je vais prendre une douche !

Un peu retourné par cet ennemi qui me rappelle brutalement sa présence en moi, je n'attends pas l'assentiment de mes accompagnateurs et me dirige vers ma chambre sans me retourner.

J'aspire juste au silence et à la solitude.

J'ai besoin de me retrouver dans mon cocon, d'urgence, parce que ce n'est qu'ainsi que je vais pouvoir chasser les tremblements légers mais bien présents qui agitent mon corps avec une régularité chaotique.

— Il faut que nous discussions avant ! tente de me rattraper mon père en posant sur une chaise le sac de fringues qu'Angel m'a apporté hier à l'hosto.

J'interromps mes pas dans le couloir et me tourne vers lui en tentant de ne pas montrer mon épuisement et la petite bataille que je mène envers moi-même. Comme à son habitude, il scrute mon regard en cherchant la faille.

Je commence à le connaître par cœur, et je ne supporte pas l'idée qu'il puisse déceler en moi ce qu'il cherche : ma faiblesse.

Je soutiens cet échange en blindant mes défenses car selon moi, il ne peut pas en être autrement. Si je lui montre maintenant que toute cette histoire m'a touché au point de faire revenir mon pire ennemi personnel, alors il prendra les mesures nécessaires, à savoir, il annulera le petit deal qu'il a conclu avec Archer Connors et l'enverra en taule sans même essayer de comprendre mon point de vue.

Ce qu'il ne comprend toujours pas, c'est que moi, j'ai besoin de me confronter à ce mec, tout aussi mauvais qu'il soit, pour soulager ce sentiment de honte qui ne cesse de croître dans mon être.

J'ai besoin de me prouver qu'il n'est rien, encore bien plus que de lui montrer à lui.

Et je n'ai pas envie de m'étaler sur le sujet ou de me justifier. D'autant plus que je ne fais pas confiance à ma bouche et que je redoute lourdement qu'elle me lâche sans me demander mon avis.

Je tente de calmer mon cœur.

Inspire.

Expire.

Et me lance en tentant de paraître détaché et simplement fatigué

— Je crois que nous avons déjà beaucoup discuté, non ?

— Raf, intervient mon cousin en fermant la porte derrière lui. Je pense que tu devrais écouter ton père. Je ne suis pas ravi de savoir que cet empaffé va venir squatter ici alors que tu seras tout seul !

Il fronce les sourcils en m'examinant attentivement et je referme la bouche alors que je m'apprêtais à l'envoyer paître. Il me connaît par cœur, et si je peux tromper mon père, l'entreprise est bien plus ardue avec mon cousin.

Lui, il sait tout de moi, même ce que je n'ai pas voulu lui dire.

On remerciera les soirées saturées d'alcool que nous avons partagées, lui et moi.

Je déteste boire, parce que dans ce cas, je deviens une véritable pipelette, il faut le savoir. Et bien entendu, lorsque mon cerveau est bourré, il ne rencontre absolument aucun problème d'élocution. Il adore même, discuter à tort et à travers, de tout, de rien, et surtout de tout ce qui ne devrait pas être dévoilé.

Bref, Angel représente à la fois mon meilleur ami et mon pire problème quand il s'agit de cacher des trucs.

Je préfère donc écourter cette conversation dans laquelle je me sens perdu avant même d'essayer.

— Tout seul ? ricané-je en tentant de paraître détaché avant de leur tourner le dos pour rejoindre ma chambre. Seul, je ne le suis jamais complètement, sache-le. Il y aura Gregory et son aide pour la nuit.

— Tu vois très bien ce que je veux dire, Raf, insiste mon cousin. Ce type t'a cassé la gueule !

Ouais, justement ! Et le fait que tu me le rappelles pour la énième fois confirme bien qu'il a brisé bien plus qu'une clavicule. Même mon cousin flippe, à présent.

Ce dernier secoue la tête, d'ailleurs, avant de se rendre dans la cuisine pour mettre en marche notre machine à café.

— De plus, même s'il n'est pas membre du clan Carily, Carlos a poussé un peu plus loin les recherches et il vient de m'apprendre que le père de ce petit con écope en ce moment même d'une lourde peine parce qu'il a participé à un règlement de comptes à Little Rock il y a quelques années. Son frère, Lee Connors, n'est pas un ange non plus. Soupçonné de pas mal de crimes, il arrive à passer à travers les mailles du filet depuis toujours, mais ce n'est pas une raison pour siffloter sous sa douche.

— Je n'ai pas l'intention de siffloter sous ma douche, bordel de merde !

J'en ai marre de me faire couvrir comme un gosse. Je sais que tout ceci ne part que d'une multitude de bons sentiments, mais je ne le supporte plus. Tout ce à quoi j'aspire, c'est qu'ils me foutent la paix, tous autant qu'ils sont. Finalement, ils laissent simplement supposer que je ne suis pas capable d'assumer, de faire face, à quoi que ce soit dans ma vie.

J'en ai marre et l'envie de me barrer de mon propre appart me colle furieusement à l'esprit alors que je les observe, tous les deux, en train de me scruter d'un air inquiet.

J'ai besoin de me retrouver seul en face de moi-même. Et même ça, je ne peux pas leur dire, parce que dans ce cas, ils flipperaient.

— Je...

Blocage, ma gorge se resserre et refuse tout bonnement de coopérer, et cette fois, sous leurs yeux, juste devant eux, comme ça.

Des larmes surnoises et ridicules me montent aux yeux, parce qu'en plus du reste, je suis fatigué, nase, épuisé, et que la douleur de mon épaule ne me laisse pas vraiment tranquille. Je me sens en loque, bon à jeter et ça me fout les boules.

Il est temps que je quitte ce couloir et que je regagne enfin ma chambre.

— On en parle plus tard ! réussis-je à siffler entre mes dents, mes muscles on ne peut plus tendus et mon cerveau en feu.

Sans attendre leur réponse, je tourne les talons, repousse un étourdissement qui me prend par surprise et rejoins ma chambre.

Ils vont finir par me foutre les jetons avec leurs inquiétudes démesurées. Je comprends ce qui les alarme. Je comprends aussi ce que pense mon père, mais je ne trouve plus les mots pour lui expliquer que je ne suis pas ma mère et que je ne pars pas en Colombie demain. Mais lorsque je le ferai, si Dieu le veut, alors il faudra qu'il accepte de me voir partir, et il est largement temps qu'il s'y fasse. Donc, qu'il dédramatise un peu. Je vais juste me venger de ce tocard pour aller mieux, rien de plus.

Peu de chance qu'il m'égorge, à mon avis.

Oui, je peux l'admettre, j'appréhende un peu de me retrouver face à lui, pour une multitude de raisons. Mais non, je ne changerai pas d'avis.

Il m'a blessé, de toutes les manières possibles, et je ne compte pas le laisser sortir de ma vie aussi simplement. Je ne comprends pas ce qu'ils

n'entendent pas là-dedans. C'est pourtant simple et clair, non ?

Le vrai danger avec cet homme, parce qu'aussi je peux l'avouer il en existe un bien réel, je ne le vois pas du tout à ce niveau.

Le problème c'est qu'au-delà de tout le reste, je sais que s'il m'a attiré une fois au point de me faire revenir dans ce club merdique tous les week-ends, alors il m'attirera encore. Même s'il m'a défoncé la tronche.

Je me connais trop bien pour prétendre ignorer mes préférences en matière de mecs. J'aime trop ceux qui me haïssent. Ma ridicule histoire de vie le prouve à maintes reprises.

Rafael, celui qui n'aime que ceux qui lui veulent du mal.

Bref, ce n'est qu'un détail qui ne doit pas entrer dans l'équation. Pour le moment, ma principale motivation reste de soulager ce qui me ronge de plus en plus à mesure que les effets des tranquillisants s'estompent et que je récupère toutes mes facultés mentales.

Je m'appuie sur le mur, pris soudain d'une lassitude incroyable et terrassante, et rejoins ma chambre dans laquelle mon lit me fait aussitôt de l'œil.

La douche peut bien attendre finalement. D'autant plus que je sens mes membres tellement raides et tendus que je ne trouve pas le courage de retirer mon attelle, me déshabiller et me préparer pour tout le reste.

On verra plus tard.

Je traîne des pieds jusqu'à ma couette et me laisse tomber avec précaution sur mes oreillers, crevé et désireux de dormir, à présent. Uniquement dormir.

J'ai autant mal à la joue, à l'épaule et aux côtes qu'à l'âme. Et la trouille de voir mon bégaiement revenir provoque de nouveaux frissons désagréables sous ma peau.

Je ne supporte pas de perdre le contrôle.

Vraiment pas. Et pour cette fois, je l'ai perdu de tellement de manières que j'en chope le vertige.

Maintenant que j'ai regagné mon refuge, que je laisse tomber le masque, je m'autorise à trembler et à laisser pleurer mon ego.

Et ma peur.

Parce que oui, j'ai eu tellement peur, bon sang. Tellement !

Je ferme les yeux et revois le sol de l'Enfer des Atlantes, et les coups, qui n'en finissent pas de tomber de toutes parts, résonnent une nouvelle fois en moi. Machinalement je remonte ma couette sur moi et me recroqueville difficilement pour tenter de me protéger de ces souvenirs qui me collent au cerveau.

— Raf ?

La voix de mon cousin me fait sursauter alors que je m'enfonçais dans un sommeil de plomb.

J'ouvre les yeux pour l'entrevoir contre ma porte, le visage trahissant une réelle inquiétude.

— Oui ? soupiré-je en tentant de me reprendre.

— Ça va ?

Très bonne question.

Je me contente de fermer partiellement les paupières pour le réconforter, trop las pour tenter de discuter.

— Je sais que tu vas m'envoyer chier, mais tu représentes tout ce qu'il lui reste, mon vieux. Ne sois pas trop dur avec ton père.

Je laisse échapper un nouveau soupir, cette fois parce que je sais qu'il a raison. J'aimerais tellement que mon père refasse sa vie et qu'il me laisse commencer réellement la mienne sans tenter de la contrôler et de l'adoucir. Finalement il ne m'aide pas en stressant sans cesse pour moi. C'est même tout le contraire. Il m'impose un poids supplémentaire parfois dur à supporter. La face, je ne veux la perdre devant personne, et surtout pas lui. Parce qu'il paniquerait plus que de raison et me foutrait les boules.

— Je sais.

C'est tout ce que j'arrive à prononcer.

— T'as rien à prouver à personne, Raf. Entre tes résultats à tes derniers partiels, tes amis et tes actions au sein de Protect'All, tu n'as vraiment rien à démontrer. Accueillir ce type ici est stupide, si tu veux mon avis. Il est méchant. Il faut aussi que tu arrêtes avec ça ! Tu es un gentil, mec, et les gentils n'ont rien à foutre avec les méchants.

Je grogne pour toute réponse.

Mon cousin n'a jamais compris que moi, j'ai besoin de ça. J'aime séduire ceux qui m'ont tellement méprisé et torturé quand j'étais gosse. Les autres ne m'ont jamais intéressé. Juste, les gros durs qui portent leur violence au fond des yeux.

Peut-être que je tiens mon esprit « aventureux » de ma mère, j'en sais rien, mais le résultat est là.

D'autre part, je pense très sincèrement que cette attirance n'est qu'un autre moyen pour atteindre mon but : me prouver que je les vau, et que je les emmerde.

Finalement, je pense que mes fantasmes sont très égoïstes et pas du tout juste « sexuels ». C'est moi qui me sers d'eux.

— Je ne suis pas gentil, Raf. Loin de là.

Les mots passent entre mes lèvres, comme un souffle, une brise qui s'évade mollement. Je sombre déjà dans mon sommeil.

Il m'observe un moment, puis hoche la tête, dépit.

— D'accord. Fais juste attention à toi pendant mon absence. Je pars ce soir, donc si tu veux que je t'aide pour ta douche ?

Il me sourit et finalement je fais de même, parce qu'il est mon cousin, mon frère, mon ami et que nous n'aimons pas rester en conflit plus de dix minutes. De plus, j'ai vraiment envie de me retrouver sous cette foutue douche.

J'inspire donc, concentré sur la diction, en tentant de ne pas trop le laisser paraître.

— Je veux bien. Accorde-moi une petite heure, et je suis à toi.

— Ça marche. Je vais aller tranquilliser Miguel en attendant.

— Merci.

Je refuse de réfléchir davantage. De toute manière, je ne suis pas en état. Je ferme les yeux, repousse toute la réalité, et sombre dans un néant tourmenté.

12 Archer

Lee, ce cher oncle qui n'a pas jugé utile de venir me chercher à Memphis, est déjà planté devant la porte de chez nous lorsque Steeve arrête sa voiture sur le bord du trottoir.

Bien entendu, je ne lui ai pas déblaté un seul mot pendant le trajet et je ne le remercie pas non plus lorsqu'il serre le frein à main de sa bagnole.

Je m'empresse au contraire d'ouvrir ma portière et de me barrer de cet espace qui devenait étouffant à la longue.

— Archer ! m'accueille mon oncle alors que je grimpe les trois marches menant au perron.

Il me scrute de son regard de mec qui pense bien trop. Son regard sombre et déterminé. Celui qui fout la trouille aux mecs qu'il dédaigne et intimide les membres *Origin's*. Son regard dont il use comme d'une arme ultime. Son regard qui sait si bien percer ma carapace et déceler au plus profond de moi ce que je lui cache. Et là, je sais très bien qu'il tente de comprendre ce que je foutais dans un bar gay de Memphis.

Je n'ai pas de réponse à lui donner. En tout cas pas de réponse satisfaisante pour lui. Je ne suis pas d'humeur pour ces conneries, dans tous les cas, et encore moins pour flipper de quoi que ce soit le concernant. Ce soir, je suis celui qui a envie de tout casser, pas celui qu'on harcèle de questions.

Je ne le calcule même pas et préfère passer la porte pour monter dans ma chambre. J'ai besoin d'une douche, je schlingue la taule et la honte, et cette odeur me dégoûte.

Elle me rappelle trop bien celui qui est la cause de tout ça et que je vais me retrouver face à lui dès demain matin jusqu'au soir, et ça, pour une durée indéterminée.

J'ai envie de m'arracher cette foutue peau pour la balancer par les chiottes. Je ne supporte plus, putain, je hais cette sensation d'être allergique à ma propre vie.

Et la présence de Lee dans les parages n'arrange rien. Je hais tellement ce type. Je le hais parce qu'il est là, toujours là, et que le détester est devenu si important pour moi que je n'arrive même plus à faire sans lui.

Et encore une fois, alors qu'il m'emboîte le pas pour continuer une conversation à laquelle je n'ai aucune intention de participer, une sorte de vague de haine déferle en moi, attisant mes sens et réveillant ce monstre qui se terre de plus en plus difficilement dans mes entrailles.

Lee n'est pas un homme qui aime qu'on l'ignore. Il me suit dans la baraque et me rappelle à l'ordre alors que je grimpe les marches menant à l'étage. J'en arrive à me demander si la bête qui sommeille en moi, de plus en plus facile à réveiller, n'est pas Lee, justement. Depuis cinq ans que je vis chez lui, que je supporte ses choix et qu'il enfonce dans mon crâne ses discours et ses préceptes, il a réussi à s'infiltrer en moi, à diriger mes nerfs, à jouer de mes propres membres comme s'ils étaient les siens.

Encore une fois, je l'ai laissé faire depuis si longtemps que c'est devenu une habitude. Comme une sorte de spectre qui ne me lâche pas une seconde.

— Archer Davis Connors ! tonne-t-il derrière moi. Ce n'est pas à toi de faire la gueule, je te signale.

Bien sûr que si c'est à moi de faire la gueule !

Sa voix gronde à travers la maison, mais je m'en bats les steaks proprement. Ce n'est pas parce que je le supporte constamment que je dois dire amen à tout. Et cette fois, il n'est vraiment pas invité dans ma tête. J'ai besoin qu'il se barre de mon atmosphère, et vite.

Il en a déjà trop fait. Bien trop, même !

Merde, je n'avais pas besoin qu'*Origin's* se mêle à mes putains de problèmes.

Je pousse la porte de ma piaule brutalement et me dirige vers le placard minuscule qui contient mes fringues. Je n'ai qu'une soirée pour décompresser avant de me rendre dans l'appart de ce crétin pour jouer la soubrette. Il faut que j'évacue d'urgence, car à cet instant précis, je sens que je vais implorer dans très peu de temps. Je préfère que ce soit maintenant, et de manière contrôlée. Demain, je dois au moins me sentir léger, un

minimum, pour survivre à cette saloperie de TIG que Steeve a accepté malgré mes refus multiples.

Salopard d'avocat de mes deux.

— Archer !

Lee déboule dans ma chambre, décidé à se faire entendre, mais manque de pot pour lui, ça ne va pas se passer comme ça.

Oubliant mes fringues et mon problème d'odeurs nauséabondes, je pivote pour lui faire face et ne lui laisse pas le temps d'en placer une.

— Non ! Archer, tu l'oublies, OK ? Espèce d'enfoiré de mes burnes ! Toi et tes plans de merde qui ne prennent jamais en compte ce que moi je veux ! T'as peut-être cru que tu pouvais décider pour tout le monde indéfiniment, mais c'est plus le cas depuis longtemps, putain de merde ! Va chier, Lee ! Va profondément chier et lâche-moi la grappe !

Je le contourne pour sortir de ma chambre, mais s'il me laisse passer, il ne lâche pas l'affaire pour autant. Il me suit jusqu'au rez-de-chaussée et continue de palabrer pendant que j'envoie un SMS à Virginia pour lui dire de se pointer dans mon salon immédiatement. La situation devient urgente, je me sens étouffer, littéralement.

— Si tu savais rester discret quand tu sors on n'en serait pas là ! Tu ne peux pas contrôler tes putains de nerfs de temps en temps ? On en a déjà parlé ! Qu'est-ce que tu foutais dans ce bar de pédales, nom de Dieu ?

Un frisson que j'ai appris à contrôler frôle ma nuque, mais je le laisse passer sans broncher alors que Steeve entre chez nous sans frapper.

Je l'avais presque oublié celui-là !

— J't'emmerde ! J'fais encore ce que je veux !

J'attrape la porte et pousse l'avocat de mes deux pour retourner dehors.

— Pas si ça met en péril *Origin's*, p'tit con ! Et demain, comme tous les autres putains de jours où tu dois aller pouponner ce caramel, je veux que tu sois précis comme une horloge ! Aucune vague, aucun problème, tu m'entends ? Et s'il te demande de nettoyer ses chiottes à la brosse à dents, tu le fais, et tu souris ! Sinon tu auras affaire à moi !

Cause toujours !

Je suis déjà loin. De l'autre côté de la rue. Je l'entends toujours hurler ses ordres depuis le perron, mais comme pour tout le reste : JE M'EN

BRANLE !

Je lui adresse un doigt d'honneur sans me retourner en arrivant devant la caisse de Sammy qui habite seulement deux maisons plus loin, ouvre la portière qu'il ne verrouille jamais et tâtonne sur le pare-soleil relevé pour trouver la clé.

Je démarre.

Je me barre.

Sans me retourner.

Je trace à travers le quartier qui plonge peu à peu dans l'obscurité, ne réponds surtout pas aux appels de Sammy qui, je pense, me maudit de tout son soul pour lui avoir piqué sa caisse sans lui demander. Et finalement, après avoir mis à l'épreuve la carrosserie et les amortisseurs de son tas de boue à travers les rues du quartier, je freine brusquement devant mon salon. Je balance les clés sur le siège passager et quitte ce tacot pour rejoindre Virginia qui m'attend déjà devant la devanture de mon salon.

Elle me saute au cou sans préavis dès qu'elle me voit et je l'intercepte en plein vol pour imbriquer son entrejambe contre ma queue en avançant jusqu'à ma vitrine.

— Tu m'as manqué ! soupire-t-elle en glissant ses mains sous mon marcel dégueulasse. J'ai cru que t'allais finir en taule !

Je la colle contre la vitre de ma boutique et pousse mon bassin contre le sien en remontant ma main sur sa cuisse, ses jambes étant déjà enroulées à ma taille. Il faut que je baise. Il faut que je balance toute cette rage qui me consume. Contre Lee, contre ce type qui croit que je vais lui torcher le cul pendant des lustres. Contre son père. Contre Steeve. Contre moi !

Surtout contre moi !

J'ai merdé comme un bleu, j'ai perdu le contrôle et j'ai foutu la merde ! Maintenant, je vais devoir affronter ce regard. Supporter ce fantôme qui squatte son visage et ses expressions. Je vais devoir regarder, encaisser, et ne pas moufter pendant je ne sais même pas combien de jours.

Un seul sera déjà trop.

Je sais que ce type, ce Rafael, n'est pas bon pour moi, je le ressens tellement fort au plus profond de mon être que ça m'effraie.

Me retrouver à sa merci, sans pouvoir me barrer, me paraît comme une prison qui se referme sur moi. Je le sens déjà ramper sous ma peau, envoûter mon cerveau.

Je sais que ce qui m'a poussé à le frapper reviendra plus fort, plus ardemment. Je me suis moi-même enfermé dans un piège dont je ne connais pas le mécanisme.

Ou peut-être que je le connais trop bien, justement. Que j'en connais aussi l'issue.

Une image de lui, qui traîne déjà dans mon cerveau en bordel, refait surface alors que j'attrape les lèvres de Virginia pour y glisser ma langue avidement.

J'essaie de me recoller l'esprit au moment présent, cependant rien ne se passe comme prévu. Si je bande, ce n'est pas pour elle. Si mon cœur s'accélère, ce n'est pas parce que j'attends de la baiser.

Rien à voir.

Si ma peau frémit, si mes doigts se crispent sur ses cuisses, c'est parce que malgré moi, j'ai *envie* de me torturer à m'en faire crever en allant glander pendant des heures chez un mec qui réveille mes souvenirs.

Même si je ne veux pas l'admettre, je suis bien trop conscient que j'aime savoir que je vais jongler entre la haine et l'attirance pour ce type, et je vais encore plus le détester pour ça. Juste parce qu'il a le malheur de ressembler à...

De lui ressembler.

Sans pour autant être le même que lui.

Personne ne sera jamais identique ou encore moins son égal. Ce salaud qui m'a trahi et assassiné au moins aussi violemment que je l'ai tué. Ce salaud qui squatte, encore et encore, au milieu des questions dont je ne connaîtrai jamais les réponses.

Juan. Putain, je hais tellement ce connard qui m'a foutu dans toute cette merde ! Il est le responsable. De tout. De loin, de près, dans tous les sens, c'est lui qui a pourri ma vie et qui continue.

Au bord du gouffre, pris en tenaille par une vague de violence que je sens frémir au bas de mes reins, j'attrape les tifs de Virginia et tire son

visage en arrière sans même maîtriser ma force. Elle couine soudain sous la brutalité de mon geste et je la relâche à regret.

Les femmes et leurs minauderies me gonflent tout autant.

J'ai envie de baiser fort et durement, et clairement, ce n'est pas son petit cul qui va accepter toute la fureur qui ne demande qu'à s'exprimer en moi.

Virginia comme les autres. Elles ne sont que de pâles copies de ce qui me fait kiffer. Elle le sait. Elles le savent toutes, je ne me cache même pas de les mépriser. C'est justement ce qui semble leur plaire.

J'attrape sa joue dans ma paume et passe mon pouce sur ses lèvres entrouvertes.

Elle me fixe d'un regard voilé, prête à accepter tout ce que je voudrais lui infliger. Sa poitrine, gainée dans un bustier très échancré, trahit le chaos de son souffle et aussi sa frousse.

Elle déglutit en attendant la suite et au milieu de mon enfer, je perçois une supplique cachée au fond de ses yeux. L'espace d'un instant, j'arrive presque à y trouver la paix. Une bribe minime et presque irréaliste de calme au milieu du chaos. Je tente de m'y rattacher, mais elle s'éclipse aussi furtivement qu'elle est arrivée.

Tout à coup, je remarque que nous nous trouvons toujours sur le trottoir.

— On rentre ! marmonné-je en me redressant, Virginia toujours accrochée à ma taille et à mon cou.

— Oui !

Elle jubile et minaude en se collant à moi puis soude ses lèvres à mon cou pour me lécher comme une affamée. Voilà, elle a déjà oublié cet instant où la frousse l'a calmée et redevient chaude comme la braise.

Virginia, Virginia, Virginia...

Non pas qu'elle me déçoit, malheureusement je ne m'attendais pas à autre chose de sa part.

Je déverrouille ma porte d'une main, la passe puis la claque derrière nous et l'emporte jusque dans mon arrière-boutique pour la balancer sur une banquette.

J'ouvre ma braguette, me plante devant son nez, attrape ses tifs et...

Putain ça fait du bien !

OceanofPDF.com

13 Rafael

Cette fois, nous y sommes.

D'après les documents que m'a confiés mon père, il devrait arriver dans dix minutes.

Ou huit, exactement.

Quant à moi, je suis réveillé depuis au moins trois heures. Peut-être cinq. En réalité, cela fait quatre heures et vingt-cinq minutes que j'ai mal à cette foutue épaule et que les antalgiques ne servent à rien.

Je ne pouvais pas bouger dans mon lit sans me retourner pile sur le mauvais bras, forcément, et du coup, la douleur réapparaissait, fulgurante, et même si je me rallongeais sur le dos, elle ne repartait pas.

J'ai voulu m'offrir une nouvelle douche pour me détendre, mais je n'ai pas réussi non plus. Trop mal.

Donc, me voilà, au milieu de mon appartement vide, en proie à la douleur et à une angoisse démesurée, alors que les minutes filent comme des secondes et que je suis en train de comprendre que j'aurais dû me taire et laisser ce type en prison.

Encore ma sale habitude de vouloir tout régenter comme je l'entends.

Ma vie pourrait réellement être facile. C'est vrai, quoi !

Mon père m'aime, prend soin de moi et il finance même mes études. Mon appartement est déjà totalement réglé, grâce à l'héritage que m'a laissé ma mère, et je suis bien entouré, même si mon départ dans la vie ne le présageait pas.

Je pourrais vivre tranquillement et m'arrêter là.

Mais non.

Non, moi, je cherche à compliquer tout. Je monte une association, je ne me sens attiré que par les mecs à problèmes et pour couronner le tout, je négocie un deal totalement stupide avec un inconnu violent et sans doute totalement fasciste.

Parfois, j'ai envie de me coller des baffes.

Mais vraiment.

En attendant, l'horloge annonce maintenant 7 h 56 et tout ce à quoi j'aspire, c'est mon lit.

J'ai envie de dormir et qu'on me foute la paix. Que l'humanité tout entière continue sans moi et m'oublie.

Sauf que ça ne risque pas de se passer comme ça.

Soudain, l'interphone sonne et...

Au lieu d'aller répondre, je me fige, incapable de bouger une oreille.

Mon cœur se met à battre abusivement vite et mon sang déserte mes extrémités sans prévenir.

Ma tête bourdonne et ma douleur revient, plus vive, au niveau de mon épaule.

En bas, à la porte de l'immeuble, se trouve celui qui a violé ma dignité. Celui qui m'a fait mal intentionnellement. Un adversaire de taille que je n'ai plus envie d'affronter, tout à coup.

Mon père et Angel avaient encore une fois raison.

Mais pourquoi suis-je incapable de les écouter, bon sang !

Second appel à l'interphone.

Merde !

Cette fois, plus le choix.

Gregory, mon garde du corps, à qui j'ai laissé la troisième chambre de l'appartement, apparaît à l'entrée du couloir en me questionnant du regard.

Il serait tellement simple de lui passer le relais...

Non.

C'est justement parce que ce mec m'a effrayé que je dois l'affronter. Juste moi et lui.

— N... non.

Merde ! Ce n'est absolument pas le moment que cette prononciation de merde se barre en cacahuètes.

Et forcément, cela arrive justement maintenant. Ma dernière crise doit dater de quatre ans, de mémoire, et là ? Bim ! En plein dans ta face, Raf ! Merveilleux !

Putain ! Je régresse.

Encore une preuve que je dois guérir de cet Archer Connors, et le plus vite possible.

J'inspire lourdement et souffle calmement.

Raf, tu es plus fort que ça.

— Merci, Gregory, prononcé-je tranquillement. Je n'aurai pas besoin de vous aujourd'hui. Ce soir, oui.

De toute manière, je compte dormir, beaucoup. Je me sens vraiment épuisé.

Il tente de répliquer, mais je lui lance un regard explicite lui rappelant toutes les conditions que je lui ai exposées clairement hier soir. Il hésite, puis, comme nous l'avons convenu, repart s'enfermer dans sa chambre, hors de vue. Mon père peut bien tenter d'imposer sa vision des choses où il veut, mais pas ici. Après, s'il tient à tendre l'oreille derrière la porte, libre à lui. Moi, je ne veux pas le voir entre Archer et Moi. Quoi qu'il m'en coute d'affronter cet homme, je dois le faire, seul.

Je gonfle le torse et me dirige vers l'interphone alors qu'il émet une troisième sonnerie.

Bien entendu, monsieur est impatient.

J'observe la pendule du four et laisse glisser un sourire machiavélique sur mes lèvres en décrochant.

— Il n'est que 7 h 58, déclaré-je dans le micro. J'ouvre à huit heures précises, comme c'est entendu. Ensuite, ce sera le dernier étage, à droite.

Je raccroche, fier de ma connerie.

Normal, non ?

La ponctualité est la politesse des rois. Et j'ai décidé d'être un roi. Ou un prince peut-être.

Bon, en toute franchise, je n'ai rien trouvé de mieux que ça pour retarder l'issue inéluctable.

Appuyé contre le mur, je vide mon cerveau et mes tensions.

Il faut que je retrouve mon calme et me souvienne de la raison pour laquelle j'ai proposé cet arrangement.

Pour mon bien et pour me permettre de passer à autre chose. Un cap compliqué à franchir, mais nécessaire.

J'aimerais aussi comprendre pourquoi. Pourquoi moi ? Cette question résonne dans ma tête depuis mon réveil à l'hôpital.

Pourquoi m'a-t-il frappé ?

L'horloge de mon four annonce à présent huit heures. Plus moyen de reculer.

J'appuie sur l'interphone, rejette toute la pression qui tente de s'inviter sur mes nerfs et me rappelle simplement une chose.

J'emmerde profondément ce gros tocard de mes deux. Je morfle, il morfle. C'est aussi simple que ça.

Une tension s'impose dans tout mon appartement dès qu'il apparaît à la porte que je tiens déjà ouverte.

Soudain pris d'une tension insurmontable, je reste figé, accroché à la poignée, incapable de remuer un cil, alors qu'il se plante devant moi, les mains enfoncées dans les poches de son sweat trop grand dont la teinte a dû être noire à une époque mais qui aujourd'hui avoisine plutôt un gris délavé.

Mes yeux s'attardent sur lui, incapables de s'astreindre à la discrétion. Il faut que je le vois. Réellement. Le visage du démon à la lumière du jour. Impressionnant et terrifiant.

Capuche sur la tête, regard bleu pâle fixé au fond du mien, lèvres closes, il ne prononce pas un mot. Froid. Distant. L'homme du club des Atlantes reste fidèle à mes souvenirs, à part que cette fois, il porte sur lui ce danger qui ne m'était apparu que comme sensuel les deux premières fois où nous nous sommes rapprochés.

Maintenant que je sais que rien n'est feint, qu'il est vraiment ce qu'il paraît être, et qu'il ne peut plus se dissimuler derrière une quelconque obscurité, il prend une nouvelle envergure à mes yeux.

Un frisson me parcourt l'échine malgré moi et tout se fige en moi. Je n'arrive même pas à discerner ce qui prédomine parmi mes sentiments à cet instant précis. La peur ? La vengeance ? Le... désir ?

L'éclat dans son regard ferme et déterminé transporte tout ça. Rien n'est simple chez cet homme, c'est une évidence. Et alors que je devais simplement lui rendre la monnaie de sa pièce, je tressaille littéralement dans mes certitudes.

La tension qui anime mes membres me calcine littéralement les reins. Je le détaille, encore et encore. Plus petit que moi, les muscles secs et nerveux, tatoué jusque sur le cou, sourcils froncés comme s'ils ne connaissaient que cette expression et menton mal rasé... Son visage à l'ombre de sa capuche semble presque irréel. Et son regard ? Bleu, gris, je n'arrive même pas à le définir exactement, à part que je le sens aussi vibrant et tourmenté qu'un océan en pleine tempête.

Si les yeux sont réellement le miroir de l'âme, la sienne semble incandescente, sauvage et indomptable. Sur le point de sombrer à tout moment.

Il est encore plus bandant le jour, bon sang !

Soudain, il retire les mains de ses poches et croise les bras, laissant les traits de son visage afficher un air blasé.

Oui, exact, on ne va pas rester dix heures plantés sur le palier.

Je recule donc pour lui permettre d'entrer et le laisse fermer la porte derrière lui. Puis il reste immobile, à attendre la suite. Suite que je n'ai absolument pas prévue.

De toute manière, maintenant que nous sommes enfermés tous les deux, puisque Grégory a disparu je ne sais où, je reste terrassé par son envergure. J'ai l'impression qu'il occupe tout l'espace dans le petit couloir de mon entrée. Son regard s'attarde sur moi, navigue sur mon corps avec lenteur et mépris, air qu'il arbore depuis le départ face à moi. Cette manière dont il termine son inspection, en me dévisageant d'un air presque animal, prédateur, provoque une fièvre glacée le long de ma nuque.

Comment puis-je réagir aussi ridiculement à ce mec alors que tout ce qu'il devrait m'inspirer, c'est de la haine ?

Haine à laquelle je dois me rattacher. Parce que la peur qu'il m'inspire ne suscite rien d'autre que du désir, chez moi. Pas du tout ce que j'avais

prévu. Enfin, je craignais quand même cette dérive, mais à ce point ? Certainement pas.

Cet homme vient de foutre le bordel dans mon esprit en moins de trois minutes. Un record.

Raf tu es faible. Faible et ridicule.

Je sais ! Mais on ne se refait pas.

Donc...

La haine...

— J...J...J...

Je me mords la lèvre brutalement, jurant intérieurement sur ce putain de destin qui me fait royalement chier.

Je n'arrive même pas à placer un mot, bordel de merde !

L'effroi se mélange cette fois à la honte et je ne souhaite que disparaître alors qu'il me toise de son air imperturbable.

J'ouvre la bouche à nouveau en essayant de me reprendre, mais la panique a déjà élu domicile sous mon crâne et je n'y arrive pas. Tout simplement. Je beugue.

Putain !

Pas maintenant ! S'il existe un dieu, quelque part, je le supplie d'arrêter ses conneries et de me laisser diriger fièrement cette journée.

Pas maintenant, putain !

— J... J... J...

Merde, merde, merde.

L'homme en face de moi fronce les yeux encore plus que d'habitude et moi, j'ai l'impression de repartir en arrière. Lorsque j'avais douze ans et que Monsieur Peach m'obligeait à répondre à ses questions devant toute la classe, alors que je n'arrivais plus à prononcer la moindre syllabe. La sueur perle de mon front, les frissons dévalent ma nuque, mes mains ne sont pas loin de se mettre à trembler.

— C'... C'... N...Non !

Je m'effondre. Je perds tout ce que je croyais acquis. Je chute devant celui que je voulais impressionner. Comme ça, en même pas deux minutes.

Il penche la tête en se mordant la lèvre, et j'attends qu'il se marre, qu'il se foute de moi. Mon cœur se met à chialer et mon esprit s'embrouille, se prend les pieds dans le tapis et je me ramasse lamentablement la gueule contre mes pires craintes.

En face de lui.

Mais, contre toute attente, alors que tous ces mecs qui lui ressemblaient à l'école se marraient de mon malheur, lui soupire d'agacement et croise à nouveau les bras d'un air furieux.

— Ouais, bon, écoute, commence-t-il d'une voix que je découvre éraillée et profondément veloutée. Je suis là parce qu'on m'a dit que j'avais pas le choix, OK ? Alors, OK pour me pointer à huit heures tapantes. OK pour jouer la soubrette à la con et te faire ton ménage, ou je sais pas trop quoi. Mais si je te fous la trouille au point de te couper la chique, alors, écris ce que tu veux de moi, qu'on en finisse. Grande nouvelle, je sais lire. Sinon, je m'installe dans le canap et je pionce, parce que j'ai super mal dormi en taule. T'as qu'à me siffler quand t'as besoin. Ou t'écris. J'm'en tape pas mal en fait.

Et sans attendre, il se laisse tomber sur mon canapé et attrape la télécommande.

— Et t'en fais pas, je ne vais pas te frapper. Désstresse, mec ! Je ne compte pas allonger la punition, compte sur moi. T'as voulu qu'on cohabite, alors on cohabite. Ensuite, je me barre et je retourne m'occuper de mes petites affaires. Parce qu'accessoirement, j'ai pas que ça à foutre.

Et sur ce, il allume la télé puis sort de sa poche un petit carnet et un crayon qu'il pose sur son genou.

D'accord.

Moi, je reste scotché sur sa voix. Elle traîne encore sur mes tympans un petit instant puis disparaît lorsque la télé se fait entendre. Je réalise surtout qu'il n'a même pas vraiment réagi à mon bégaiement. Enfin si, mais non. Vraisemblablement, il ne trouve pas ça drôle ou ridicule. Juste, il ne s'y arrête pas.

Dans tous les cas, je me sens crevé. Ce face-à-face m'a épuisé les nerfs.

Cette première rencontre ne ressemble pas à grand-chose, mais je ne me sens pas capable de mieux.

Je n'essaie même pas de prononcer une syllabe et regagne ma chambre pour me laisser tomber sur mon lit, toujours avec précautions. Et une douleur vive traverse le haut de mon bras.

Putain d'écharpe de merde. Saloperie d'épaule à la con.

OceanofPDF.com

14 Archer

— C'est trop beau, Arch ! Maintenant je suis pressée que tu me le tatoues ! T'es vraiment le roi, sérieux.

Je referme mon carnet pour le glisser dans la poche arrière de mon jean. Inutile de faire trainer ça ici, je ne suis pas en terrain pacifiste.

— Pour le rendez-vous, vois avec Sammy, mais dans tous les cas je ne pourrai pas te le faire avant au moins plusieurs mois. J'ai un truc qui vient de me tomber sur le coin de la tronche, du genre incontournable.

Je grimace en balayant la pièce du regard. Putain de baraque de bourgeois ! Ce type n'a finalement rien à voir avec Juan. Pourtant...

— Oui, j'ai entendu ça, me répond Marilyn en adoptant un ton de voix désolé. C'est vraiment la loose, sérieux. Mais si on me demande, t'as bien fait de lui casser la gueule à cette petite tafiole de portos.

Ouais, mais en fait, justement, je n'ai rien demandé. J'ai pas besoin de ton approbation ma grande.

— Ouaip ! Donc, appelle Sammy au salon et dis-lui que t'en as pour au moins cinq heures. Qu'il te case sur un après-midi. Salut.

— Oui, je fais ça, sal...

Je raccroche, balance mon téléphone sur le canapé et récupère la télécommande pour zapper.

Me faire venir pour ça ? Mater la télé ? Est-ce que franchement j'ai une tronche à glander dans un canap à vingt mille boules ?

Ce portos est un véritable tocard.

Lassé par la bouse qui défile depuis des heures sous mon nez, j'éteins le tout et me laisse glisser contre le cuir des coussins.

Ce type se fout royalement de ma gueule et ça commence à me titiller les glandes. S'il y a bien un truc que je déteste, c'est attendre et me sentir inutile.

L'inaction laisse le champ libre aux questions de merde.

Pas du tout mon truc.

— Putain !

Machinalement j'attrape une clope dans mon paquet et l'installe entre mes lèvres en cherchant mon briquet des yeux, mais avant que je le trouve, une sonnette, que je suppose venant de la porte, me coupe dans mon projet hautement intéressant.

Je repose mon graal, presque content d'avoir un truc à faire, et me dirige vers la porte pour ouvrir à....

Un gnome. Ou une gnomette, pour me montrer exact. Une espèce de black miniature vêtue d'un manteau trop grand et dégueulasse, avec quatre tresses échevelées plantées sur son crâne.

— T'es pas Rafael, toi ! T'es pas Angel non plus ! déclare-t-elle en fronçant les sourcils.

— Toi non plus ! rétorqué-je en la considérant avec mépris.

Je me suis levé de mon siège cent pour cent confort pour que cette morveuse me balance une connerie ?

— J'suis pas un putain de concierge, bordel !

Je lui claque la porte au nez et m'apprête à repartir vers mon canapé, mais cette fois elle frappe lourdement la porte.

Putain, je sens qu'elle va me faire chier !

Je tourne les talons, ouvre à nouveau et lui balance un regard de tueur. Mais manifestement elle s'en fout. Elle m'observe, tout simplement.

— Faut pas rester là, OK ? Ici t'es chez les bourges, c'est pas ta place. Et d'ailleurs, comment t'as fait pour entrer ?

— J'ai attendu que le gardien sorte les poubelles ! J'ai besoin de voir Rafael.

Ouais, bien sûr. Si elle compte sur moi pour aller réveiller Monsieur, elle peut toujours attendre.

— Il est pas dispo ! Reviens ce soir. Là, j'suis occupé je dois fumer une clope.

Cette gamine me met mal à l'aise, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que je suis programmé pour haïr ce genre de morveuse, à cause de sa couleur, ou peut-être parce que son regard me paraît bien trop vrai pour son âge.

J'entends : bien trop humain. Adulte. Terni.

Et ouais, ce genre d'éclat dans le fond d'un regard me dérange comme pas possible. J'ai déjà croisé ce genre de vérité planquée habilement derrière des pupilles angéliques, je sais ce que cela peut signifier. Je le sais même parfaitement. Un peu trop à mon goût. Et ça me fait clairement chier de réagir à celui-là puisqu'il provient d'une cible potentielle.

Bref, on ne va pas y passer la journée.

Je m'empresse de donner de l'élan à la porte pour la claquer une nouvelle fois, mais elle avance d'un pas et la retient avant que j'arrive à mon but.

Cette fois, elle me gonfle. Je veux bien tenter un brin de gentillesse, mais faut surtout pas pousser. Je me penche vers elle en la menaçant de l'index.

— Écoute, morpionne, j'suis une saloperie de suprémaciste blanc et des gamines comme toi j'en bouffe au petit déj, OK ? Alors dégage ! C'est mon dernier avertissement.

Elle me zieute, la bouche entrouverte puis fronce les sourcils à nouveau.

— J'sais même pas ce que c'est un sumaciste ! Il est là, Rafael ? Faut que je le voie, c'est urgent.

— Je viens de te le dire, il est occupé !

Soudain, elle semble désespérée. Totalement dévastée. Même, pire, des larmes lui montent aux yeux.

— C'est urgent et j'sais pas où aller. Il est là, Angel ?

Putain, mais je ne sais même pas qui est ce type ! Je crois très honnêtement que j'aurais dû aller en taule. C'est une évidence. Je n'ai rien à foutre là et déjà cette situation me fout les glandes.

On remercie Lee pour ses directives de merde, au passage.

Elle commence à renifler et je m'attends au pire.

— Si tu chiales je te colle une baigne, je te préviens !

Elle sursaute presque sous mon regard froid mais je m'en bats les roustons. Je veux juste qu'elle se tire d'ici.

— Je peux rentrer ?

En plus elle est du genre pot de colle !

— Nan !

Merde ! Fait chier ! Je sais qu'elle ne va pas lâcher l'affaire. Je le lis dans son regard.

Je la repousse et claque à nouveau la porte sur elle, puis décide d'aller dénicher Rafael, parce que merde, j'ai pas payé pour me coltiner une pleureuse.

Je traverse le couloir en poussant toutes les portes de cet appart de ministre et trouve enfin le portos qui ronfle sur son pieu comme si tout allait bien.

Connard !

Me faire venir pour pioncer ? Ce mec n'a peur de rien ! J'aurais dû fouiller dans les tiroirs et voler tout ce que je pouvais.

Malheureusement, autour de ma cheville, un bracelet GPS squatte la place, assez serré pour me rappeler constamment ma mission débile chez ce type. D'autre part, je sais que si je merde à nouveau, Lee va me tomber dessus et je connais mon oncle, depuis le temps que je vis avec lui. Il va me pourrir la vie d'une force qui risque de me gonfler prodigieusement.

Et franchement ? Je n'ai pas envie qu'il me prenne la tête.

Donc, bref, passons, là n'est pas le sujet.

Rafael pionce sur son lit et la morpionne recommence son raffut contre la porte.

Je traverse donc la pièce pour aller le réveiller et soudain, mon regard s'égare sur lui. Mes pas ralentissent et mon bras, que j'ai tendu vers lui pour lui attraper l'épaule valide reste en suspens. Parce que son tee-shirt est remonté, coincé sous son attelle. Parce que son short a glissé pas mal de sa

taille. Parce que sa peau tannée appelle mon attention. Tout comme les quelques poils qui recouvrent le bas de son abdomen, jusqu'à la ceinture.

Cette vision me provoque une gaule d'emblée. Ça fait bien longtemps que j'ai accepté mon attirance ingérable pour les mecs dans son style. Au début, je ne voulais pas l'admettre et avec Lee et ses idées plus qu'arrêtées sur le sujet, j'aurais clairement préféré m'en passer.

Mais cette pulsion, cette préférence, est en moi et c'est encore la seule manière que j'ai trouvée pour me soulager convenablement l'esprit. Donc, je l'accepte, je vis avec, même si je la déteste, et je me repais de ce frisson que provoquent cette peau, ces poils bruns et ces muscles finement ciselés, mais pas à outrance, que dévoile le tee-shirt de Rafael.

Le bout de mes doigts me démange un instant, puis je me souviens des conditions de ma présence ici et j'oublie l'idée.

Toutefois, je contemple malgré moi sa taille large et je me souviens de ma main l'empoignant fermement. Je me souviens tout autant de sa bouche, entrouverte à cet instant précis, et ce qu'elle a su faire sur ma queue. Je me souviens de ses cheveux entre mes doigts.

Et mon observation atteint ses cils. Longs, épais, si noirs... Encore un flash. Un putain de flash qui me renvoie si loin. Dans le passé. Je me rappelle Juan endormi sur son lit, parfois, ou sur le mien. Je me rappelle que j'adorais lui chatouiller le cou pour le réveiller en scrutant ses yeux.

Parce qu'il papillonnait en se réveillant et que je trouvais ça magnifique.

N'obéissant qu'à eux-mêmes, mes doigts atteignent et longent sa carotide. Lorsque je m'en aperçois, il est déjà trop tard. Rafael ouvre les yeux et se tourne vers moi sans comprendre, hagard.

Et...

Bordel de merde.

Il fait ce truc. *Le truc* !

Il bat des cils. Une fois rapidement puis une autre lentement, comme s'il ne se souvenait plus de l'endroit où il se trouvait. Puis son regard se plante au fond du mien.

Son regard si vert. Si différent. Et pourtant, ce qui brûle au cœur de ses rétines me happe. Me fait déraiper. Un frémissement me fait crispier les poings et cette foutue question tourne en boucle au fond de moi.

Est-ce que tu as aimé ça, Juan ? Est-ce que tu aimais te faire enculer par ton daron ? Est-ce que tu le préférais à moi ?

Une nausée bien connue rampe le long de ma trachée et je recule encore au lieu d'avancer vers lui, pendant qu'il me dévisage et que le temps se fige.

Qu'est-ce qu'il me veut, bordel de merde ? Pourquoi m'a-t-il attiré ici ?

Pris au piège face à cette espèce de fantôme revenu à la vie qui me toise sans un mot, je ne sens même plus mes membres et mon cerveau vrille proprement. Des brumes nauséabondes réapparaissent, jamais très loin de toute manière. La noirceur crépite sous ma peau, la colère s'épaissit magistralement, parce que je me sens impuissant, planté face à mon pire souvenir. Entravé sans aucune possibilité d'échapper à ce spectre qui heurte mon équilibre aussi facilement. Désarmé face au retour d'Archer Connors, ce gosse de seize ans qui ne désire qu'une chose, disparaître et oublier l'inoubliable sordide et implacable. Ce gamin aux mains poisseuses du sang de son soleil qui hurle en silence pour demander sa propre fin.

Une violente claque me terrasse le cerveau lorsque je comprends que je rejoue la scène de l'autre soir.

Bon sang, pourquoi ce type est-il... lui ?

Aussi proche de Juan et tellement différent en même temps ?

Je recule de plusieurs pas, jusqu'à buter contre un mur, comme si rester près de lui devenait trop dangereux, alors qu'il m'observe en silence et que je prie pour qu'il arrête de me crucifier comme s'il savait exactement ce que j'avais commis. Comme s'il était lui, revenu pour moi, pour mon jugement final. Ce jugement que j'attends encore et toujours et que je redoute plus que tout.

15 Rafael

Mon cerveau embrumé comprend peu à peu la situation et mes membres se tendent un à un alors qu'Archer recule, son regard braqué sur moi, aussi tempêtueux que lors de cette fameuse nuit d'horreur.

J'ai soudain envie de hurler et de me barrer en courant, mais je refuse de faillir une seconde fois.

Il ne me fait pas peur.

Il ne me fait pas peur.

...

Putain, je suis mort de trouille.

Et c'est justement parce que je flippe que je m'oblige à plisser les yeux, incapable de sortir un mot, pour lui demander muettement ce qu'est son problème.

Pourquoi me regarde-t-il comme ça ?

En même temps, je ressens si fortement cette tension qui émane de lui, et sans doute de moi également, que ma trouille reste au point mort et je trouve quelque part la force de passer outre.

Soudain, des coups retentissent brutalement sur ma porte d'entrée. Signal qui semble le sortir de sa torpeur.

— Euh, oui, y a une nè... enfin, une... *chocolat* qui veut te voir, lance-t-il en désignant le couloir du pouce. Je te laisse te démerder avec elle.

Et sans attendre ma réponse, il quitte ma chambre, me laissant là avec ce mot : *chocolat*. Il a réussi à détourner totalement mon attention de cette ambiance électrique et tellement bizarre qui règne dans mon appart depuis

son arrivée, pour me mettre proprement en colère et titiller ma hargne à son égard.

Chocolat ? Et encore, je soupçonne qu'il ne comptait pas employer ce mot, à la base, et que celui qu'il a ravalé au dernier moment était bien pire. Enfin, peu importe, je n'accepte tout simplement pas que l'on qualifie les gens par leur couleur de peau.

Chocolat ?

Mais je l'emmerde, putain !

Ça existe encore des putains de crétins dans son style ?

J'aurais bien envie de le rappeler pour lui demander si vraiment il est ce qu'il semble être, à savoir, une saloperie de facho, mais je crois que j'ai plus urgent à gérer, et surtout, je ne suis même pas certain que mes cordes vocales accepteraient de coopérer.

Je le laisse filer pour cette fois, passablement agacé par sa phrase, et décide de me lever pour aller répondre à la personne qui s'acharne sur ma porte. Parce que lui, bien entendu, vient d'aller rallumer la télé.

S'il croit qu'il va se la couler douce pendant toute ma rééducation, il se plante.

J'ai simplement eu besoin de reprendre mes esprits, mais à présent, c'est fait.

Je quitte donc mon lit en bougonnant tout seul, rejoins le salon pour le trouver avachi, son téléphone à la main, sur mon canapé. L'odeur de tabac qui plane entre mes murs m'agresse proprement le nez et ne fait qu'accentuer mon humeur. Je ne nourris aucune envie de voir l'appartement se transformer en grotte glauque empestant le tabac, ou autre chose, d'ailleurs, parce que je suppose qu'il fume de l'herbe aussi.

Ce parfum irritant prouve simplement qu'il ne respecte pas mon univers. Ni moi, d'ailleurs, mais ce dernier point, justement, constitue ma motivation principale concernant sa présence ici. Le foutu respect.

Il est largement temps que je m'impose à lui, et que je lui accorde pas l'opportunité de penser qu'il dirigera ces prochains jours.

— Éteins-moi ce truc, j'ai besoin que tu récules mon évier ! déclaré-je en désignant son portable.

— Euh, je te demande pardon ?

Le ton de sa voix confirme son mépris et me fait clairement jubiler.

Il croyait quoi ? Que j'allais rester à trembler, planqué au fond de mon lit ?

— C'est lundi, jour du récurage ! Allez, bouge ! Et fais ça bien, le calcaire c'est la mort dans cette ville.

Content d'avoir réussi à sortir deux phrases sans buter sur les mots, je le laisse à son désarroi, que je sens enfler en lui par la manière dont il soupire, et me rends jusqu'à ma porte d'entrée pour enfin ouvrir sur...

— Rafael !

— Bon sang ! Awa !

La petite des Williams se trouve là, en pleurs, tremblante et totalement désarmée.

— Il a recommencé et je ne savais pas où aller, se met-elle à pleurer. Tu m'as dit de partir quand c'était comme ça !

Je ne perds pas de temps à comprendre et la récupère contre moi, la soulevant de mon bras valide. Dans le même temps, je serre les dents sous la douleur qui se propage dans mon autre épaule, le cœur déjà en guerre contre l'émotion amère qui tente de me prendre d'assaut à propos de la petite.

— Tu as bien fait !

L'envie soudaine de traverser la ville pour aller frapper son connard de beau-père vibre en moi, mais je me mords l'intérieur de la joue et prends sur moi. L'heure n'est pas au déferlement de violence puisque c'est justement ce qu'elle a tenté de fuir en venant jusqu'ici.

— Et t'étais pas à *Protec'All* ! ajoute-t-elle comme un reproche.

— Désolé, ma puce.

J'ai toujours bien aimé cette petite. Pour son âge, elle en a déjà trop vu dans sa vie et a perdu depuis longtemps l'innocence qui devrait la caractériser. À huit ans, on n'est pas censé venir frapper à une porte pour demander de l'aide.

— Déjà, on va se prendre un chocolat chaud, parce que je crois qu'on en a besoin tous les deux. Tu en penses quoi ?

Je claque la porte derrière moi et l’emmène jusqu’à la cuisine pour la poser sur la table, bouillonnant de l’intérieur.

Elle ne répond pas à ma question et préfère poser un regard effrayé sur Archer qui fouille déjà dans les placards.

— Lui, il est con ! déclare-t-elle en le désignant du doigt.

Ce dernier se retourne vivement et la scrute immédiatement d’un regard menaçant et condescendant.

— Morpionne, je t’ai déjà dit de ne pas me chercher ! Moi, les bamboul...

— La ferme !

Il est sérieux ?

Je me fige soudain, moi-même surpris par ma révolte que je n’ai pas contrôlée. Cette fois, pas question de bégayer, il m’écœure tellement avec ses mots que je ne compte même plus la frousse qu’il m’inspire. Au contraire, je serais prêt à affronter n’importe quoi à l’heure actuelle. Entre le beau-père de Awa et ce crétin qui squatte chez moi, j’ai ma dose de connards pour la journée.

Lui, il me dévisage d’un air on ne peut plus sombre, mâchoires serrées et regard plus menaçant que jamais.

— Rafael, je peux aller aux toilettes ? demande Awa en se dandinant sur elle-même.

— Euh, oui, c’est au fond du couloir, là-bas.

L’esprit ailleurs, je désigne vaguement la direction, l’aide à sauter au sol et attends qu’elle disparaisse avant de me retourner vers Archer.

S’il ne s’agissait que de moi, je crois que j’aurais reculé. Mais là, je défends la cause de la petite et au lieu de flipper, j’avance d’un pas vers lui, le poing fermé parce que vraiment, certaines choses dans l’humanité me rendent totalement fou.

J’arrive à son niveau et comme je le domine légèrement en taille, je penche la tête pour visser mon regard au sien.

— T’as pas remarqué qu’elle est dans la tourmente, là ? Et quoi, sa couleur de peau te pose un problème ? Et la mienne, d’ailleurs, on en parle ?

Il me dévisage en silence. Un silence plus lourd que toutes les paroles qu'il pourrait proférer. Je le sens clairement sur la corde raide. Il a retiré son sweat, sans doute pendant que je dormais, et les manches courtes de son tee-shirt laissent apparaître ses bras recouverts de dessins noirs et sous sa peau, je peux discerner ses muscles tendus à l'extrême, la nervosité qui parcourt ses veines et l'effort qu'il effectue pour ne pas se laisser aller.

Et moi ? Parce que je sais me montrer aussi con que raisonnable lorsque l'on me pousse à bout, j'en profite pour lui balancer tout ce qui me passe par la tête.

— Quels surnoms tu me donnes, Archer ? Le bronzé ? Bazané ? Et quoi ? T'es venu te mélanger à une sous-merde dans mon genre pour quoi ?

J'accompagne mon attaque d'un petit ricanement insupportable, comme celui que j'affectionnais particulièrement lorsque j'arrivais à me défendre avant, face à tous ces cons qui trouvaient que mon défaut d'élocution était si drôle.

D'ailleurs, je remarque une nouvelle fois que dans la colère sauvage qu'il m'inspire, mes mots ne se font pas prier pour sortir. Ce qui me rassure.

Nous nous affrontons du regard et je sens que déjà, j'attends ses réponses, parce que ce sont celles qui me harcèlent l'esprit depuis qu'il m'a cogné. Le « pourquoi ». Pourquoi était-il là-bas ? Pourquoi m'a-t-il baisé ? Pourquoi revenir ? Pourquoi me frapper ?

— T'avais besoin de salir tes jolies... mains de blanc ? continué-je en le défiant du regard. Je suppose aussi que tu n'es évidemment pas gay, c'est ça ? C'est moi la taffiole de l'histoire, je t'ai peut-être forcé, aussi ?

— Ta gueule, putain de merde !

Il ne parle pas, il crie. Et cette fois, il bouge. Vite et violemment.

Il attrape le col de mon tee-shirt et me pousse en arrière avec brutalité jusqu'à me faire percuter la porte de mon frigo. Mon cœur se met à trembler, mon épaule malmenée se rappelle durement à moi et mon esprit entre dans une panique noire et incisive.

Son corps contre le mien, appuyant sur mon bras en écharpe. Puissant et massif. Tendu sous la fureur qu'il dégage. Son poing enserrant mon col. Et son visage, si près du mien. Ses lèvres effleurant presque les miennes. Son souffle erratique me balayant les joues. Puis tout à coup, il s'immobilise. Le silence se fait autour de nous.

Figé, incapable de bouger, j'attends la suite en accusant une montée de désir imprévu. La fureur qu'il m'inspire se mêle à ma peur, et ce beau bordel qui s'agite sous ma peau provoque une pulsion sensuelle qui me ravage le bide. Le bleu presque noir de son regard sonde mon vert sans aucune douceur. Je sens encore une retenue en lui. Sa haine. Son ras-le-bol. Cette envie de me détruire et de me faire ravalier mes mots.

Malheureusement pour lui, je ne sens pas uniquement ça en lui. Il existe aussi tout un monde qu'il combat sous mes yeux. Toute cette attirance que je ressens moi-même. La même aigreur lorsqu'il comprend le paradoxe dans lequel il se trouve. Sa peau contre la mienne, nos parfums qui se mélangent, la chaleur des sentiments trop forts, la folie vers laquelle ils nous poussent. Le chaos, le désir, la rage et la démence. Les corps qui s'expriment et demandent plus, beaucoup plus. Ce besoin viscéral de trouver un exutoire, d'évacuer, d'exploser et de partir en vrille pour pouvoir à nouveau respirer.

Je sens, je comprends et je porte en moi ce qui le torture si violemment. La rage du cœur. La fureur de l'esprit, la démence de l'âme.

Mais, là où moi j'arrête les frais et tente de rester cohérent, lui ne trouve visiblement pas utile de se contenir. Ou peut-être qu'il ne sait pas maîtriser ce qui lui calcine l'intérieur.

Et moi, je voudrais savoir. Savoir ce qui le pousse si près du précipice. Ce qu'il pense réellement de moi et la raison pour laquelle je me suis retrouvé face à lui. Je veux comprendre la raison de mon passage à tabac. La faute que j'ai commise pour récolter toute sa haine.

Je suis presque persuadé que ce n'est pas la couleur de ma peau, mais je ne veux pas me *persuader*, justement. Je veux savoir. La véritable raison.

— Dis-moi ce que tu penses, soufflé-je contre ses lèvres, au bord du précipice, moi aussi.

Il prend son temps pour me répondre. Et j'imagine qu'il ne s'en donnera pas la peine. Mais finalement...

— Je pense que j'ai vraiment beaucoup envie de te défoncer la gueule, encore une fois. Ne te permets plus jamais de me parler comme tu viens de le faire. Parce que... je ne me retiendrai sans doute pas la prochaine fois.

Il lâche mon col. Me laisse choir contre mon frigo. Et quitte la pièce.

Je me retrouve seul un moment, le cœur battant, et tremblant de toute part, lessivé par cette tension qui s'accroche à moi. Puis Awa réapparaît dans l'embrasement de la porte et me scrute comme si elle venait de voir un fantôme.

— Il est vraiment con, hein ? se contente-t-elle de dire en laissant passer un frisson sur son petit corps.

— Euh, ouais ! Je crois que t'as raison. On va se le faire, ce chocolat chaud ? Ensuite, on va aller rendre visite à ton beau-père, ma puce.

— D'accord.

Je me redresse, replace mon bras correctement dans l'écharpe avec précautions et tente de paraître détendu lorsque je traverse la pièce.

Je crois de plus en plus fermement que je n'aurais jamais dû avoir cette idée complètement idiote d'imposer à ce type ma présence. Et surtout de m'imposer la sienne.

16 Archer

Ça ne va jamais le faire.

Ça ne va jamais le faire.

Ça ne va jamais le faire.

J'attrape mon paquet de clopes et en allume une en urgence, récupérant la canette que j'ai piquée à ce tocard pendant qu'il pionçait et qui me sert de cendrier depuis mon arrivée.

Ça ne va vraiment pas le faire !

Je le savais, putain !

Mes nerfs me semblent boostés aux stéroïdes, prêts à lâcher prise d'un moment à l'autre et je suis là, à tourner en rond dans son salon, obligé de me contenter de pomper sur mon filtre comme un demeuré parce que je ne peux rien faire d'autre !

Bordel de putain de bordel de merde !

Portos de mes deux !

Lee, je te jure que...

— On ne fume pas chez moi !

Je fais volte-face vers Rafael qui arrive au pas de course sur moi et m'arrache ma clope des mains.

Lui...

Putain !

Je récupère mon bien d'un geste sec et effectue un pas vers lui, sans réfléchir, prêt à...

— Vas-y ! me défie-t-il en me fixant dans les yeux. Surtout, ne te prive pas !

Sa saloperie de regard. Son arme la plus démoniaque et il ne s'en doute même pas.

Il ne devrait pas me chercher, vraiment pas, et pareil, il ne le comprend même pas.

Je serre les dents et préfère tourner le regard vers le mur en pompant sur ma clope, juste sous son nez.

— Lâche-moi la grappe deux minutes, OK ? articulé-je en me sentant partir dans une fureur que je n'arrive pas à réfréner.

Et ça fait mal, putain !

Tellement mal de contenir ce venin qui grille mes neurones, pulse le long de ma nuque, s'infiltre dans mes chairs. Et tout ça, sous ces yeux qui me rendent dingue. Complètement frappé.

J'en suis arrivé au point où je n'entrevois que deux manières de me sortir de ma colère. Lui démonter la gueule ou le cul. L'un ou l'autre, sans ordre de préférence. Je n'ai que ces deux options en stock.

Nous nous affrontons dans un combat de têtes de cons qui s'éternise, et le temps s'étire, alourdissant ma peine, me laissant le temps d'osciller entre mes ressentiments.

J'observe ses lèvres pour éviter ses yeux et j'imagine que je me jette dessus pour lui rouler une pelle avant de le balancer contre le canapé et lui virer son froc. J'observe son cou qui me confère l'envie d'y enrouler mes doigts. De lui faire mal, autant qu'il me fout les boules.

— Bon ! déclare-t-il soudain en estimant sans doute qu'il a assez joué. Si tu fumes, c'est sur le balcon.

Il me contourne et part ouvrir la baie vitrée au fond de la pièce. Mon regard s'égare sur son cul et le désir nauséabond qu'il m'inspire grimpe en flèche.

Nauséabond car ce qui me fait bander en lui n'a rien de sain. Loin de là. J'ai plutôt envie de l'entendre gémir, de me gaver de l'image de son visage tordu par la douleur. Lui ? Je sais qu'il est tellement bandant quand il jouit dans la souffrance. Je sais de quoi je parle, je l'ai déjà testé. Et de tous les

mecs que j'ai baisés en boîte, il est de loin celui qui tient le plus la route face à moi.

Ce qui représente potentiellement un problème supplémentaire. En plus de tout le reste.

— Et je dois aller prendre ma douche, continue-t-il en m'enjoignant à sortir sur son balcon à la con. Tu gardes un œil sur Awa, et tu évites de la traiter de négresse, de chocolat ou de bamboula, d'accord ? Elle n'a franchement pas besoin de ça !

Il se fout de ma gueule ?

Je lui balance un regard noir pour le dissuader de rester sur son idée, mais il laisse un rictus malveillant étirer ses lèvres, manifestement satisfait de son petit effet.

— J'en ai rien à foutre de ce dont elle a besoin, tu vois ? répliqué-je en sortant sur le balcon. Chacun son combat, mec, et le sien n'est surtout pas le mien !

— Ah oui ? s'esclaffe-t-il avec sarcasme. Et c'est quoi ton but ? Fracasser du portos après lui avoir rempli le cul ?

Donc maintenant il me prend littéralement pour un con et ne s'en cache absolument pas ?

Ce type va vraiment, vraiment mal finir.

— Dégage ! grogné-je en balançant ma clope par-dessus la rambarde pour en allumer une autre.

— Avec plaisir ! raille-t-il en tournant les talons. Et pour info, j'ai des pots de fleurs cendriers sur ce balcon. Merci de ne pas arroser la rue avec tes merdes !

Rêve !

Connard !

Enfin, le point magistralement positif de l'histoire, c'est qu'il se barre. Et que je me retrouve à l'air libre. Les bruits de la ville me rappellent qu'autour de cet appart qui ressemble de plus en plus à une prison à mes yeux, la vie continue. Tout près. Encore quelques heures et je me fondrais dedans à nouveau.

Quelques heures.

C'est gérable !

Je prends mon temps pour allumer une autre clope et inspirer ma nicotine, encore et encore, puis lorsque j'en ai marre d'observer les nuages, je décide de rentrer, l'esprit passablement calmé.

J'espère sincèrement que ce moment de pause suffira.

Lorsque je réintègre le salon, je tombe nez à nez avec la morpionne qui... griffonne sur mon carnet de croquis pour le salon.

— Mais, putain ! grogné-je en me précipitant sur elle pour récupérer mon bien. T'as trouvé ça où ?

Elle recule au fond du canapé, tremblante et clairement apeurée. Mais au fond de son regard noir, je perçois aussi de l'aplomb. Comme si elle se tenait prête à se défendre. Comme si elle connaissait presque trop bien ce genre de situation.

J'ai beau avoir appris à détester cette race, je reconnais aussi ceux qui en ont dans le froc. Cette petite en a déjà, alors qu'elle n'est pas plus haute que trois pommes.

J'observe les dessins qu'elle a déjà commencés sur les feuilles blanches de mon carnet et...

J'en ai marre de combattre tout le monde depuis ce matin. Je balance donc le carnet sur le canapé, à côté d'elle.

— Vas-y ! Tant que tu ne touches pas aux miens...

Elle hésite en me dévisageant, ne sachant pas si elle peut me faire confiance ou non.

Ne me fais surtout pas confiance, morpionne. C'est pas une bonne idée.

Puis finalement, elle attrape le carnet, récupère mon crayon tombé à ses pieds et tourne les pages.

— C'est toi qui dessines ça ? T'es un gamin en fait ! Ce sont les gamins qui dessinent, c'est tout.

J'avais presque oublié qu'elle était casse-couilles.

— Ferme-la et dessine.

Je préfère aller fumer une clope de plus. J'en ai marre de ces gens. Tellement !

OceanofPDF.com

17 Rafael

Je me contente de m'habiller, ce qui prend quand même des lustres avec mon attelle, et reviens très rapidement dans le salon, car je ne porte qu'une confiance toute relative à Archer. Je sais aussi qu'Awa n'a pas la langue dans sa poche. Laisser les deux, face à face, pourraient bien mener à quelques catastrophes.

Comme je trouve que la matinée a déjà supporté assez de bordel, j'aimerais franchement retrouver un semblant de calme au moins jusqu'à demain.

Lorsque je réapparaiss, Archer fume encore sur le balcon, adossé nonchalamment à la rambarde, le regard tourné vers la ville. J'en profite pour l'observer et détailler son profil. De mémoire, je crois que n'ai jamais rencontré un mec aussi sec et musculeux que lui. Ni aussi détaché de tout. Même son corps, la manière dont il remue ou reste immobile, semble mépriser le monde entier. Cette attitude met en avant son torse musclé, sa taille bien sculptée, ses cuisses fermes et ses bras capables d'une puissance que j'ai déjà testée.

Un frisson se propage en moi à ce souvenir. Cet homme est une bombe en puissance, dans tous les sens du terme. Ce qui inclut naturellement un paradoxe que je me prends en pleine face à chaque instant : la bombe dangereuse et dont je me méfie, qui m'effraie, même comme jamais, contre la bombe sensuelle qu'il est malgré lui.

Rêveusement, j'observe ses avant-bras recouverts de tatouages et ses mains qui le sont également. Des mains capables de tellement de choses que cela en est effrayant. Je suppose qu'elles portent le sang d'autres victimes

que moi, et je ne peux pas m'empêcher de me demander si certaines ont péri sous ses coups.

Le simple fait de me poser la question me terrifie.

En même temps, je me demande également si beaucoup d'hommes ont également bénéficié de ces mains sur leur corps. Si elles leur ont manifesté de l'affection. Ou peut-être des femmes ?

Je devrais m'en foutre, parce que si je me montrais sain d'esprit, je m'arrêteraïs automatiquement aux sévices qu'il m'a fait endurer, et pas au reste.

Malheureusement, quelque chose cloche en moi et je n'arrive pas à retenir de lui uniquement son aspect menaçant. Le danger qui rôde autour de sa personne, comme une ombre scotchée à vie au moindre de ses gestes, n'est pas suffisant pour m'effrayer au point de me repousser totalement.

— On rentre, alors ?

Je détourne mon attention de ce mystère qui squatte mon balcon pour me concentrer sur Awa qui semble mal à l'aise.

— Oui, ma puce, on rentre. Je ne peux pas te garder ici, malheureusement. Mais à cette heure, je suppose que ta sœur sera rentrée, non ? Elle travaille toujours le matin uniquement ?

La petite hoche la tête sans grande conviction. Je sais qu'elle n'a pas envie d'y retourner. Je sais que depuis que leur mère est décédée, sa sœur et elle n'ont plus que ce connard dans leur vie comme figure parentale. Mais ce que je sais par-dessus tout, c'est que je reste impuissant face à cette vérité. J'ai promis à mon père de ne pas faire de vagues, de ne pas user des moyens habituels pour dissuader les connards de continuer leurs conneries, mais c'est atrocement compliqué de m'y astreindre. Henry Williams mériterait tellement de...

— Allez, viens !

J'attrape la main de la petite en tentant de lui offrir un visage souriant et réconfortant, puis m'adresse à Archer qui semble avoir pris racine sur mon balcon.

— Tu sais conduire, je suppose ?

— Tu m'as pris pour quoi ? Un demeuré ?

Toujours aussi aimable. Je n'ai pas le cœur à jouer au plus abruti à cet instant précis. Le sort d'Awa me paraît bien plus important.

— Alors tu hérites de ma caisse. Je te préviens, au moindre choc, griffure, égratignure, tu risques de le sentir passer.

Je lui balance les clés alors qu'il daigne enfin nous rejoindre. Il les attrape et m'adresse un rictus démoniaque en découvrant le logo de la marque sur le plastique.

Je sais que je suis en train de commettre une nouvelle connerie. J'aurais dû appeler Gregory.

**

— Non, mais ralentis, faut tourner, là !

Je le savais ! Je le savais que lui filer les clés de ma BMW était une idée pourrie.

Accroché à mon siège de la main gauche, je serre littéralement les fesses alors qu'il amorce le virage sans même faire semblant de freiner. Nous rejoignons le quartier le plus défavorisé de la ville, celui dans lequel vit Awa et tant d'autres. J'observe les immeubles tagués, défoncés çà et là. Les devantures protégées par des rideaux de fer et les groupes de types entassés à différents coins de rues.

Je n'aime pas ce coin. Je sais qu'il ne m'aime pas non plus, d'ailleurs. Mon visage, certains de ces hommes commencent à le connaître, et si pour une partie d'entre eux m'apprécie, pour beaucoup d'autres, je représente une menace. L'association que je dirige, *Protect'All*, arrive à faire bouger les choses pour les plus démunis, de manière légale ou non. Souvent, nous utilisons les uniques règles qui comptent ici, à savoir, celles du quartier. La manière forte et répréhensible, selon mon père. La seule qui fonctionne réellement. Cependant, en agissant ainsi, forcément, nous ne nous sommes pas attirés que des amis. Loin de là, même.

Nous avons dégagé certains immeubles de gangs squatteurs en débarquant de nuit, déjoué à grand renfort de menaces un petit trafic de dealers qui sévissait au sein d'un collège du coin. Nous avons aussi délogé certains maris abusifs, sauvé quelques femmes en détresse. Bref, je ne suis pas le bienvenu ici, et ma voiture commence à être connue. J'aurais peut-être dû utiliser celle que mon père vient de m'offrir. Ou pas, si je considère la manière de conduire d'Archer.

Quoi qu'il en soit, le problème ne réside pas dans mon choix de véhicule. Certains regards peu avenants se posent sur nous à notre passage et j'admets que je préférerais me trouver ailleurs, à cet instant précis.

— Merde !

Archer pile lourdement avant d'enclencher la marche arrière car le GPS lui demande d'effectuer un demi-tour.

— J'ai loupé la rue !

Donc, il recule en pleine artère passante ?

Ce type est un danger public, peu importe la situation. Je suis bien content qu'Awa soit totalement plongée dans un épisode de je ne sais quel dessin animé sur mon téléphone. Les écouteurs sur les oreilles, les yeux rivés sur l'écran, la pauvre n'a pas conscience qu'elle risque sa vie à ce moment même et c'est parfait. Pas besoin d'être deux à flipper.

Il arrive enfin à l'intersection et s'y engage en accélérant à nouveau. Un piéton tente de s'engager sur la chaussée devant nous.

— STOP !

Je hurle en me recroquevillant sur moi, déjà pétri d'effroi par la catastrophe qui arrive.

Il braque à droite, grimpe à cheval sur le trottoir et frôle le cul du mec qui pousse un cri, je crois.

Obstacle évité.

Ce mec est cinglé !

— Il a qu'à regarder où il fout les pieds, ce black de mes deux !

Il faut vraiment qu'il arrête avec sa manière de parler des gens, parce que je me sens à deux doigts de lui balancer mon unique poing valide dans la tronche.

— Eh ! C'est Marcus ! s'exclame Awa saucissonnée contre le siège avec sa ceinture de sécurité. Tu parles pas de lui comme ça, il est gentil ! Et toi t'es co...

— Ta gueule morveuse !

— Je t'interdis de lui parler comme ça ! m'emporté-je en me redressant sur mon siège alors qu'il daigne s'arrêter à un feu rouge. Comme je te l'ai déjà expliqué, elle a droit à bien plus d'égards que toi et moi réunis, d'accord ? Et toi, Awa, remets tes écouteurs sur tes oreilles et regarde la fin de ton épisode, on arrive dans quelques minutes.

Elle obéit sans broncher, ce qui est déjà un point positif, parce que je sens que la suite va encore être une conversation relevée et tellement délicieuse. Avec lui, je m'attends aux pires horreurs qui soient.

Il se tourne vers moi, son avant-bras posé sur le volant et sa seconde main sur sa cuisse.

— Ouais, en revanche, ce que tu ne m'as pas expliqué c'est la raison pour laquelle je devais respecter cette gamine qui me traite de con à longueur de temps et bousille mon carnet de travail sans demander la permission. Quoi, elle est diplômée de Harvard la gosse ? Elle a découvert le vaccin contre la connerie ?

Je lève les yeux au ciel devant les propos totalement ridicules qu'il tient.

— Non, on n'en est pas là. T'as vu le quartier où elle vit ? Son beau-père la frappe et viole sa sœur. Leur mère est décédée il y a quelques années maintenant. Nous avons voulu les pousser à porter plainte, mais Sylhia refuse de le faire et Awa est trop petite pour être prise sérieusement en considération. Et les services sociaux, je n'en parle même pas, ils ont peur de tout et de tout le monde, et finalement, ils ne brassent que de l'air dans le coin. De toute manière, ce n'est même pas le problème. Elles n'ont nulle part où aller si Henry, leur beau-père, disparaît. Il les a reconnues toutes les deux, par ailleurs, et donc, il reste leur responsable légal.

Il m'observe un moment, sans prononcer un seul mot, mais l'expression qu'il arbore laisse présumer une partie de ses pensées. Manifestement, il ne semble pas plus ému que ça par cette histoire poignante, à mon sens. Le destin tragique des gens, l'injustice, me rendent malade. Lui, apparemment, il s'en fout pas mal.

— Y a quelque chose qui te touche, à part ta propre petite personne ? ne puis-je m'empêcher de demander alors qu'il redémarre d'un coup sec.

— Ouais. Mais pas ça, désolé, répond-il d'un ton soudain glacial. Avec ces gens-là, on peut s'attendre à tout, d'après mon expérience.

Cette fois, il va trop loin.

— Qu'est-ce que tu entends par « ces gens-là », exactement ? Qu'est-ce que tu sous-entends ? Qu'elles l'ont cherché ? T'es vraiment aussi bouché que t'en as l'air, en fait !

— Et pourquoi ne pas l'imaginer ? marmonne-t-il entre ses dents en accélérant à nouveau, visiblement agacé.

Il me laisse sans voix. Cette fois, pas parce que je crains de bégayer, mais parce que...

— Tu veux dire que tu penses, sérieusement, que Sylhia souhaite peut-être réellement que son beau-père la viole, c'est ça ? Non, mais t'es complètement con, mec ! Désolé, mais je ne trouve pas d'autre mot !

Il freine subitement, sans prévenir, dirige la voiture vers une place de stationnement puis, une fois arrêté, il se tourne vers moi, le visage tendu par la colère.

— Et qu'est-ce qui m'empêche de le penser, exactement ? Qu'est-ce que t'en sais, après tout, de ce que souhaite cette gonzesse, hein ? T'arrives là, tu penses que tu peux sauver tout le monde et tu décides qu'elle doit porter plainte, mais elle refuse de le faire, pour des raisons pourries. Ça ne t'interpelle pas, ça, monsieur je sais tout ?

— Comment peux-tu juger ses raisons comme pourries puisque je ne te les ai même pas expliquées, demandé-je, soupçonneux. Et...

Je le dévisage un moment, et il ne me quitte pas de son regard noir et furieux. Je n'arrive même pas à répondre à sa théorie complètement hallucinante. Je ne trouve pas les mots parce que... Il n'y a rien à dire, en réalité.

— Je les imagine, ses putains de raisons, faut pas être un génie pour les deviner. Dans tous les cas, tu te mêles d'un truc auquel tu ne connais rien. C'est peut-être pas ta culture, mec, et encore, ça reste à prouver, mais c'est peut-être la leur ! complète-t-il avant de se concentrer sur la route en redémarrant.

— Leur « culture » ?

J'hallucine de nouveau.

— Ce sont des êtres humains, poursuis-je en me redressant sur mon siège. Elles ont le droit de choisir, et dans tous les cas, dans l'éventualité où elles croiraient qu'elles désirent que tout se passe ainsi, ce serait de toute manière de l'inceste et de la manipulation. Et, merde ! Ce n'est pas une culture, putain ! C'est du viol ! Du VIOL ! Tu comprends, ça, putain de merde !

Je m'énerve, je hurle, et j'attends qu'il fasse de même, parce que c'est de cette manière que nous interagissons depuis ce matin.

Cependant, contre toute attente, il ne réplique rien. Pas un mot. Il ne me jette même pas un coup d'œil et reste concentré sur sa route. Le visage on ne peut plus fermé.

Le silence se fait dans la voiture et même Awa ne prononce pas un mot. Je me rends d'ailleurs compte que je ne devrais pas hurler comme ça devant elle, encore moins employer certains mots. Même si elle a les oreilles

protégées par le casque, je suppose que je crie plus fort. Mais ce type est tellement irritant qu'il me fout les boules.

Une culture ?

Putain !

— Tu n'en sais rien ! rétorque-t-il, finalement d'une voix blanche. Tu n'en sais foutrement rien. Que dalle !

Je suis presque choqué par le coup d'œil noir qu'il me lance. Cette fois, il n'est pas empreint de colère ou de fureur, mais de quelque chose d'autre que je n'arrive pas à traduire. Comme si le sort des filles Williams lui importait, alors que je sais pertinemment qu'il s'en fout.

Et parce qu'il reste ancré dans une humeur glaciale et renfermée, je n'arrive même plus à répondre ou à tenter de lui expliquer que sa théorie est totalement stupide.

Je n'en sais rien ?

Mais il se passe quoi dans sa tête, à lui ?

OceanofPDF.com

18 Archer

Ce mec commence franchement à me taper sur les nerfs avec ses grands discours. Forcément, je devais m'attendre à ce genre de préceptes complètement cons venant d'un caramel.

C'est tellement facile de victimiser tout le monde. La vérité c'est qu'on ne sait pas. Personne ne sait vraiment jusqu'où peut aller le vice des gens.

Mon avis à moi, c'est chacun sa merde. Personne n'atterrit nulle part par hasard. Le hasard n'existe pas, déjà. J'en sais quelque chose. Et une fois qu'on y est, le cul dans la boue et la tronche dans les emmerdes, il ne reste qu'une chose à faire : accepter et faire en sorte que ça passe. Attendre qu'un gentil génie sorte de sa boîte pour sauver tout le monde est une pure connerie.

Pour en revenir à ces gamines dont il parle, eh bien...

J'en sais rien. J'en sais rien et franchement je m'en fous.

Rien à battre.

Car derrière les portes, il se passe des choses que l'on ne découvrira jamais et c'est là que se trouve l'unique vérité. Est-ce qu'il faut chercher à comprendre ? Personnellement, j'essaie de me persuader que non. Supposer qu'il existe d'autres explications que la détresse me convient plutôt bien. C'est même souvent la meilleure option.

Donc, si lui veut incriminer n'importe qui, se persuader que sur cette terre, il existe des gentils et des méchants, libre à lui. Si ça peut le rassurer, alors qu'il s'en donne à cœur joie. Moi, je ne rentre pas dans ce jeu-là.

Je me gare enfin à l'adresse qu'indique le GPS et jette machinalement un regard autour de moi en grimaçant intérieurement.

Des noirs. Des Mexicains. Tout à l'heure, nous sommes aussi passés devant une meute de bridés.

Je déteste ce genre de coins. Je me demande bien ce que ce type vient foutre dans ce trou glauque et craignos.

Un type au crâne enrubanné d'un foulard arborant un emblème de gang me fixe sans discontinuer en passant devant la caisse de bourge de Rafael et je ne me prive pas pour lui rendre son regard insistant.

Qu'ils ne me chatouillent pas trop aujourd'hui, parce que j'ai clairement passé une journée de merde.

Sans quitter l'objet de mon observation du regard, je déboucle ma ceinture tandis que Rafael se met à soupirer de soulagement en bataillant de son unique main libre avec sa ceinture, lui aussi.

— La seule chose qui m'impressionne chez toi, c'est que tu aies toujours ton permis.

Pauvre petite chose qui a flippé de deux ou trois coups d'accélérateur.

— J'ai pas de permis, lâché-je en ouvrant ma portière alors que le type que je fixais tourne à l'angle de la rue, au loin.

— Quoi ? se met-il à vociférer. Tu m'as dit que...

— J'ai dit que je savais conduire ! Pas que j'avais l'autorisation du gouvernement de le faire ! Allez, on livre la morveuse et on rentre.

— Oui, eh bien, savoir conduire, c'est un concept très relatif, je viens de le comprendre...

Il me saoule. Je préfère l'ignorer car à cet instant précis, tous mes sens sont en alerte. Ce type est timbré de m'amener jusqu'ici. Je crois qu'il n'a pas encore compris celui que je suis. Vraiment pas. J'ai l'impression d'être un loup plongé au cœur d'une bergerie. Avec la tension qui plane depuis ce matin sur mon système nerveux, j'admets qu'ici je pourrais largement trouver de quoi me détendre les glandes.

Mais, je ne suis pas là pour foutre la merde.

Je sens très mal ce quartier, putain ! Un duo de mecs me frôle alors que je rejoins le trottoir. Nous échangeons quelques coups d'œil clairement hostiles mais ils ne s'arrêtent pas.

Rafael continue de marmonner dans son coin en sortant la gamine de sa caisse derrière moi puis me hèle alors que je détaille un groupe de petits

cons qui fument des joints contre un container à poubelles.

— Tu viens ?

— J'arrive.

J'arrache mon attention à cette rue et le suis jusque dans l'immeuble dégueulasse dans lequel il pénètre. Cage d'escalier taguée, ascenseur en rade, escalier défoncé. Odeur de merde et vacarme émanant de je ne sais pas trop où au-dessus de nos têtes.

De mieux en mieux. Nous grimpons deux étages sans rencontrer personne, ce qui me convient très bien, puis enfin, il frappe à une porte crade et taguée, elle aussi.

J'observe un moment ce type venu des quartiers chics et je me demande franchement ce qu'il fout dans ce genre d'immeuble, avec ces gens. Il n'a rien à branler dans le coin. Tout comme il n'avait rien à foutre dans cette boîte où je l'ai rencontré.

Il n'a pas mieux à faire, sérieusement ? De mon point de vue, y a vraiment des gens complètement tarés qui préfèrent aller ramasser la merde dans les caniveaux alors qu'ils pourraient juste se la couler douce dans les beaux quartiers.

La porte s'ouvre enfin sur une autre black au visage... tuméfié.

Putain de merde !

Malgré moi, je ferme les yeux un instant parce que tout ceci me rappelle bien trop ce que j'ai pu constater sur Juan. Si je considère également ce que m'a appris Rafael sur ce qui se passe derrière cette porte pourrie, je ressens un relent de nausée monter en moi. Parce que, j'ai beau m'être persuadé depuis des années que je ne suis pas responsable de la merde des autres, constater ce genre de choses me fout les nerfs au garde à vous.

Pendant qu'il discute avec la renoi, je scotche malgré moi sur sa lèvre écorchée et sur le sang séché qui y squatte.

Je sais qu'il suffirait que je pousse la porte pour aller défoncer le pif à ce tocard qui lui a fait ça. Je sais, mais je ne bouge pas d'un cil.

Déjà parce que je m'en fous.

Ouais, putain, je m'en fous à fond.

Ensuite parce que je tente de me convaincre que tout ça n'est qu'une histoire de culture. Juste... de culture. Pas mon putain de problème.

Je détourne le regard en m'exhortant au calme. La colère se réveille pour la énième fois, aujourd'hui, mais cette fois, elle revêt la fougue sauvage et bestiale de celle que je n'arrive vraiment pas à contrôler.

Soudain, dans cette cage d'escalier qui sent la merde, je n'arrive plus à respirer. Il faut...

Putain, il faut que je bouge de là, et vite.

Une petite mamie descend l'escalier et nous sourit en fourrageant les cheveux de la morveuse qui n'a toujours pas passé sa porte.

Elles échangent deux mots pendant que Rafael continue sa discussion avec l'autre nana. Il compte passer la journée dans ce trou ou quoi ?

Machinalement, je fais la connerie de reporter mon attention sur la nana qui est sortie de l'appartement, à présent. Affublée d'un vieux sweat trop grand pour elle et d'un legging troué, elle m'apparaît toute chétive et... minuscule.

Bordel de merde.

L'image de Pedro sur *lui* me heurte brutalement le crâne et le cerveau.

Non, il a raison, personne ne peut accepter ça. C'est Rafael qui a raison. Mais s'il a raison, alors cela implique que Juan a souffert... tellement... alors que j'habitais si près, je n'ai rien fait et...

Une panique morbide s'en prend brutalement à moi.

Une sueur désagréable dévale ma nuque. Mes poings se resserrent d'eux-mêmes. Ma vision se brouille. Je me sens clairement au bord de l'éruption. Mon cerveau bouillonne, se perd dans ses chemins, trouvent des portes, ne les ouvre pas, mais cherche, putain, cherche si fort une autre solution. Imaginer la douleur insoutenable que Juan subissait en silence, seul, finalement et...

Un choc frappe sous mon crâne, comme une tumeur attendant que je la réveille pour exploser.

Stop, Archer !

J'inspire en silence pour retrouver un air sain à insuffler dans mon âme.

Je vrille. Ce caramel m'a retourné le crâne et j'ai laissé faire. Je m'aperçois que loin de ce monde qu'est Little Rock, jeté en plein dans un univers crade et brutal, je ne trouve plus mes marques et mes bases. La

violence, je la connais lorsqu'elle émane de moi, et j'arrive à la gérer. Mais lorsqu'elle me tombe en plein sous les yeux ?

Je ne veux pas voir ça, putain ! Je ne veux pas me poser ces questions, ne pas remettre en cause ce que j'ai eu tant de mal à accepté comme véridique. Je ne veux pas croire qu'il ait subi, qu'il ait eu mal, qu'il a tellement souffert, seul... Une tristesse incommensurable me prend d'assaut et tente de me faire chanceler.

Humainement, je ne peux pas supporter ce postulat. Je ne peux pas, c'est tout... Rafael se trompe forcément.

Si ! Il est tout à fait possible que cette petite nana ait choisi son sort. En fait, ça ne peut être autrement.

La culture... C'est ça... C'est forcément ça. On ne peut pas affirmer des choses sur ce qui se planque au fond d'un cerveau, protégé derrière une porte.

En chancelant d'un pied sur l'autre, l'impatience commençant clairement à me rendre dingue, je lâche un soupir douloureux et récolte un regard étrange de la part de la gamine.

Et enfin, Rafael décide que la plaisanterie a assez duré.

Il embrasse les deux nanas, leur sourit et leur raconte je ne sais trop quoi puis nous reprenons le chemin vers la sortie.

Je sens mes poumons retrouver leur oxygène alors que nous dévalons l'escalier.

La main fermement agrippée à la rambarde, je tente de contrôler ma respiration pour éviter de faire une connerie, comme remonter, par exemple, jusqu'à cet appart, et aller fracasser la gueule de ce connard qui abuse de ses enfants.

Parce que, putain ! J'en ressens le besoin sourd et incisif au fond de mes entrailles. Cette pulsion, suscitée par le doute qui vient de pénétrer mon crâne, qui fait vriller mes sens, continue de se débattre contre mon self-control qui s'effrite proprement.

Je me concentre sur le dos de Rafael devant moi alors que nous atteignons le rez-de-chaussée. Sa nuque. La naissance de ses cheveux. Ses mèches.

Étrangement cette vision m'apaise. Mais elle me trouble en même temps. Pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur ce type ? De tous les mecs qui ne cherchent qu'à se faire défoncer dans cette ville je suis tombé sur lui, et je ne sais par quel sort qu'il m'a lancé, il a réussi à faire la différence. Au point que j'ai commis cette connerie, fatale, de revenir pour le trouver à nouveau.

Oui, ce soir-là, après que ma mère m'a foutu les boules, c'est lui que je cherchais. Comme si j'étais dirigé par une entité invisible. Lui...

Lui qui a bien foutu la merde dans ma vie, on peut l'affirmer sans aucun doute.

Et maintenant ? Il me traîne dans ce quartier merdique pour me foutre face à ces deux gamines.

Je crois que je suis maudit, je ne peux pas l'envisager autrement.

OceanofPDF.com

19 Rafael

Il faut vraiment que je trouve une solution pour cette famille.

Laisser Awa repartir dans cet appartement, abandonner Sylhia entre les griffes de cet homme parce qu'elle croit dur comme fer qu'elle n'a pas d'autre choix, trop lobotomisée par le discours dégueulasse qu'il lui assène depuis des années, me rend totalement dingue.

Je récupère de ma main libre mon téléphone au fond de ma poche puis bataille avec la porte pour regagner la rue, étouffé par l'atmosphère nauséabonde de cet immeuble.

Archer finit par passer la main au-dessus de mon épaule pour maintenir la porte, et je passe en me concentrant sur mon écran pour trouver le numéro de Pablo, le second de l'asso. Il faut que je pousse au cul de l'administration pour que les choses bougent, et vite. Je crois même que je vais rappeler mon père pour lui exposer une nouvelle fois le problème.

C'est impossible que personne ne se remue pour ces deux gamines. Je ne peux pas me contenter des réponses qu'on m'a déjà servies et qui ne mènent à rien.

J'avance sur le trottoir en direction de la voiture, mais en relevant les yeux de mon écran, je découvre un groupe de mecs rôdant autour de ma BMW.

— Putain ! souffle Archer dans mon dos. Pourquoi j'ai envie de dire que je m'y attendais à celle-là ?

Je reconnais immédiatement Andy Watt au centre de cette bande qui manifestement m'attendait.

Lui ? Ce n'est absolument pas le moment qu'il vienne me faire chier ! Ce type et sa bande sont des petites frappes sans aucune envergure qui

pensent qu'elles impressionnent tout le monde. La vérité c'est qu'il n'y a que les collégiens qui peuvent penser qu'ils sont sérieux et dangereux. Au-dessus de seize ans, ils n'impressionnent plus personne. Ce qui ne les empêche pas de dealer pour vivre.

Je remets mon appel à plus tard et range mon portable alors qu'Andy croise les bras sur son torse en me voyant arriver.

— T'es quand même totalement inconscient, mec, de revenir trainer chez nous.

— Dégage de ma voiture, ordonné-je en me plantant devant lui alors qu'il reste adossé sur ma portière.

Ce type, il m'en veut depuis des mois parce que j'ai commandité une descente dans son appartement, dans lequel il planquait de la drogue destinée à être revendue à la sortie du collège.

— Je sais que c'est toi qui m'as vendu.

Je lève les yeux au ciel d'un air blasé.

— Andy, c'était l'année dernière, OK ? Si t'es pas capable de perdre une partie, change de job. D'ailleurs, change de job, c'est un conseil. J'ai mes indics ici, et je ne relâche pas ma vigilance.

Le chef de gang se redresse pour se rapprocher de moi, d'une démarche de branleur affirmé qui ne m'impressionne absolument pas. Ce mec pourra tenter tout ce qu'il veut pour gonfler sa carrure, je crois qu'il n'y arriverait jamais. La seule chose qui impressionne sur lui, ce sont ses flingues, parce qu'on se demande immédiatement s'il sait vraiment s'en servir. Sinon...

Depuis que l'association a commencé ses actions, j'ai affronté bien pire que lui et par un pur miracle, je ne bégaye jamais face à ces enfoirés. Parce qu'ils me dégoûtent tous. Ces connards qui salissent les jeunes pour du fric ne sont pas un danger pour moi, mais de pures erreurs de la nature. Comme le beau-père d'Awa et Sylhia. Comme beaucoup de mecs dans ce quartier et dans d'autres, qui ont oublié la définition d'humanité.

Nous nous affrontons du regard tandis qu'il plante son nez contre le mien dans une tentative ridicule de m'intimider.

— T'as plutôt intérêt à changer de cap et à m'oublier, Alvarro, siffle-t-il entre ses dents pendant que ses potes se massent autour de moi. Parce que

moi, je ne joue pas avec les flics, je tire des pralines entre les deux yeux. Tu imprimes, caramel ?

Genre...

Je m'apprête à lui répondre, mais derrière moi...

— Putain, j'en ai marre de ces conneries ! On a d'autres choses à foutre, bordel !

Archer décide de se mêler à l'histoire, à ma grande surprise. Pas pour me sauver, non, je ne le suppose même pas une seconde. Mais simplement parce que la patience ne semble pas vraiment être l'une de ses plus grandes qualités.

Il s'impose entre Andy et moi, sa colère suintant par tous ses pores, exsudant de dangerosité, en lui attrapant le col et en le poussant brutalement contre ma voiture, se collant dans son élan contre le truand, et... plante la lame d'un couteau sous son menton.

Merde !

Ça dégénère carrément, là !

— On va te la dire d'une autre manière, bamboula ! crache-t-il à la tronche du dealer. Tu oublies ta came, tu oublies les gosses et tu oublies ton flingue. Parce que des mecs comme toi, j'en bouffe au petit dèj, OK ? Et avec moi, tu peux aussi oublier les flics, parce que moi, je n'en ai absolument pas besoin pour me faire comprendre. Est-ce que je m'exprime assez clairement pour toi ou tu préfères que ma lame t'explique tout ça plus simplement ?

Le timbre de sa voix me glace le sang. Je reste immobile, soudain fébrile face à cette violence froide qui émane de lui. Cette dangerosité qui plane dans chacun de ses gestes. Cette nervosité, que tout son corps diffuse, arrive à me faire trembler.

Il reste immobile, plaquant toujours son corps contre celui d'Andy, et ce dernier ne remue pas plus. Autour de moi, son gang de petites frappes, pas super courageuses, reste silencieux attendant la suite. Comme moi, je crois qu'ils ne savent pas à quoi s'attendre avec Archer.

Mon cœur bat plus vite et, au milieu de ma torpeur, d'un imbroglio de sensations qui se bousculent en moi, tout ce que j'arrive à ressentir

clairement c'est cette pulsion de désir, totalement incongrue, qui me pétrit le bide.

Son corps puissant et sec, tendu au maximum. Ses tatouages menaçants figés sur sa peau. Ses doigts fermement enroulés à son arme. Et ses épaules, les muscles de ses biceps gonflés à leur maximum. Je dois devenir complètement fou, pour me sentir soudain protégé, en parfaite sécurité avec lui à mes côtés.

Fébrile, je ne pense même pas à le retenir, parce que cet enfoiré d'Andy ne mérite de toute manière rien d'autre.

— J'attends ta réponse, négro ! siffle-t-il à bout de patience, trahissant son envie de lui trancher radicalement la gorge. Réfléchis bien, tu n'auras pas de seconde chance.

Je passe sur les termes ignobles qu'il emploie, parce que pour cette fois, très particulière et unique, je m'en fous pas mal. J'en arrive presque à espérer qu'Andy ne réponde pas. Parce qu'un connard qui embrigade des gosses dans la drogue n'a aucune excuse et ne mérite aucune pitié.

Absolument aucune.

Soudain, la voix de ce connard se fait enfin entendre.

— On dégage, les mecs !

La bande obéit mais Archer, lui, ne remue pas un cil. Tendu comme un arc, sa lame appuyée contre la peau brune de sa victime, il lutte contre lui-même pour ne pas terminer son geste. Cette fois, c'est moi qui réagis. J'attrape son épaule et le contact de ma main sur lui semble le faire revenir à la réalité.

Il sursaute légèrement puis lâche sa proie avant de reculer d'un pas.

Andy en profite pour se dégager rapidement et s'enfuir à toutes jambes en compagnie de sa bande.

Et Archer, lui, reste là. Planté sur le trottoir, son couteau toujours fermement serré dans son poing, alors que les passants nous dévisagent et que je sens la situation tendue autour de nous.

— Arch...

Il n'attend pas la fin de ma phrase et décide de se réveiller totalement.

— On se barre ! ordonne-t-il en contournant ma voiture pour réintégrer sa place derrière le volant.

Il range son couteau puis décolle dès que je pose mes fesses sur mon siège, avant même que j'aie pu fermer ma portière.

Et il fonce. Il accélère dans la rue, tourne et retourne aux intersections comme un dément.

Cette fois, il me semble totalement survolté, inarrêtable, sauvage et furieux.

— Archer ! Arrête-toi !

Oui, cette fois, j'ai les boules. Mes nerfs se contractent et mon cœur se met à battre au rythme de sa course à travers le quartier.

— Archer ! Merde !

Il accélère encore. Je boucle ma ceinture en urgence, en sueur et au bord de la crise de nerfs.

— Archer, putain ! Stop !

Et brutalement, il freine, pile en bifurquant vers un trottoir et pousse un cri primaire.

— J'allais le tuer, putain ! J'allais le tuer et je ne sais même pas pourquoi !

Puis il se tourne vers moi sans me laisser le temps de répliquer.

— Il faut que tu comprennes un truc, mec ! D'urgence ! Je n'ai pas de limites, OK ? Aucune ! Alors évite de me mêler à tes conneries parce que si je pars, personne ne pourra me brider ! Tu comprends, ça ? Aucune limite, bordel de merde !

Je reste figé sur mon siège, tétanisé par la fureur brute et sauvage qui émane de lui et envahit l'habacle en rendant l'atmosphère électrique.

— T'as compris ? vocifère-t-il en se penchant vers moi. Aucune putain de limite.

Sans prévenir, il attrape ma nuque et pose ses lèvres sur les miennes. Comme un volcan en pleine éruption, il répand son magma incandescent sur mes sens et m'enflamme sans préavis.

— Aucune..., grogne-t-il dans un souffle.

Avec la parfaite conscience que je devrais le repousser, je réponds avec ferveur à ce baiser qu'il m'impose presque. J'accepte sa langue contre la

mienne, attrape moi aussi sa nuque de ma seule main valide et me redresse contre lui en griffant son crâne rasé.

— ...limite !

La sensualité brutale qui émane de lui me transperce de toute part et en moins de deux secondes, chrono, le désir me ravage tout l'intérieur et me pousse à en demander plus.

Je sens sa main s'insinuer sous mon tee-shirt, empoigner ma hanche, et j'accuse un frémissement puissant sur mes membres. Poussé par une libido en détresse, totalement débridée et insatiable, je me redresse pour prendre la direction de ce baiser bestial et le repousse en arrière pour me pencher sur lui.

Nos lèvres luttent. Nos langues combattent. Je me sens fondre sur lui, ma queue vibre d'impatience et un appétit démesuré se propage dans mes sens.

Je bande et lui aussi gesticule en tentant d'assouvir cette faim brûlante qui nous broie tous les deux.

Sa main atterrit entre mes jambes et je les écarte en soupirant de soulagement. Et lorsqu'il fait sauter les boutons de mon froc, je ne le repousse pas plus. Sa main m'empoigne avec autorité et me provoque un soupir lourd et profond qui vient déstabiliser notre baiser.

Mes doigts s'enfoncent dans la peau de sa nuque moite, chaude et veloutée.

Les siens me maltraitent et j'adore ça. J'en redemande en perdant la tête. Je halète contre ses lèvres, ondule fermement dans son poing, soupire, gémis, couine alors qu'il me mord le cou sans aucune douceur. Ma peau crépite, surtendue, sensible au moindre souffle et mon cerveau crève sous un orgasme fulgurant qui me prend à revers.

— Merde !

Ma voix se barre elle aussi en vrac et soudain, j'explose entre ses doigts, secoué par un tsunami de plaisir inimaginable.

Il me relâche brutalement alors que je suis encore perché dans l'extase.

— Aucune limite ! déclare-t-il en se tournant à nouveau vers son volant après s'être essuyé la main sur son jean. Aucune !

Il redémarre.

Je m'écroule sur mon siège, dévasté et épuisé, alors qu'il reprend la route en silence. Je ne sais même pas si tout ce qui vient de se passer s'est vraiment passé. Si mon tee-shirt ne portait pas fièrement quelques traces visqueuses prouvant ce qui vient exactement de se dérouler dans cette voiture, je me poserais effectivement des questions.

OceanofPDF.com

20 Archer

Je bats des cils. Pour la énième fois je tente d'effacer cette image qui me colle aux rétines.

En vain. Ma technique s'avère totalement à chier. Le bus arrive déjà à Little Rock et rien n'a disparu. Deux heures que je revois son regard lors de l'orgasme. Deux heures que des frissons pourris me parcourent de toute part et titillent mes sens sans discontinuer.

Tout ce que je peux dire, c'est que je suis ravi d'avoir pu me barrer une heure plus tôt parce qu'il me l'a suggéré.

À présent que je regagne ma ville, j'espère enfin souffler, même si j'en doute pas mal. Lee attend sans doute toujours cette conversation qu'il a dit vouloir tenir avec moi. Je l'ai fui hier, mais ce soir, je sais très bien que je vais y avoir droit.

Ou alors...

Je disparaîs ou je trouve un truc...

Je n'ai pas envie de répondre à ses éventuelles questions concernant ma présence dans ce club l'autre soir. Parce qu'inévitablement, il va poser des questions. Si j'avais simplement décidé d'aller casser du pédé, je l'aurais informé. Je ne l'ai pas fait. Forcément, c'est louche. D'autre part, les homos ne représentent pas le cœur de cible d'*Origin's*. Certes, ils ne sont pas considérés mieux que les autres minorités. Lee les méprise et leur a toujours voué une haine comparable à celle qu'il porte aux blacks. Simplement, il aime compartimenter ses combats et sa priorité pour le moment, sont les squatteurs oisifs et inutiles.

Donc, il n'existe aucune raison valable pour que je sois allé jusqu'à Memphis pour casser du sodomite.

Comme prévu, Sammy attend déjà devant l'arrêt de bus lorsque j'en descends et m'accueille avec son habituelle frappe de mec viril sur l'épaule.

— Alors, cette première journée chez le bourge caramel ?

— Une journée, me contenté-je de répondre en grimant dans sa guimbarde. On va au salon.

— Ouai ! Tiens, t'as loupé le débarquement de deux niakwés chez Rosa ce midi ! T'aurais vu la gueule des mecs quand on s'est tous tournés vers eux !

Il part dans un éclat de rire en démarrant. Je souris rêveusement en inspectant les environs.

À part Sammy, je n'ai prévenu personne que je rentrais plus tôt et tout ce que j'espère c'est que personne ne s'en aperçoive. J'ai demandé à Sammy de ne rien dire, en prétextant vouloir bosser un peu sur des croquis, et je sais qu'il ne me trahira pas.

Il continue d'ailleurs de parler tout seul, me racontant sa journée à *Origin's*, les nombreux coups de fil qu'il a dû passer pour décaler les rendez-vous et la compréhension des clients éconduits.

S'il savait comme je m'en branle. Si ces clients viennent c'est pour moi et mes créations, je ne doute pas un seul instant qu'ils n'objecteront rien si je dois repousser les rencards. De toute manière, j'ai trop de monde en liste d'attente et un ou deux de moins ne seraient pas une catastrophe.

Mon esprit reste ailleurs, même une fois revenu ici. Contre toute attente, je me sens apaisé. Alors que je n'ai frappé personne, à proprement parler, et je n'ai pas baisé non plus. Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué, mais... pas possible.

Machinalement je me redresse sur mon siège en replaçant ma queue légèrement en forme sous mon froc. Faut que j'évacue ce problème d'urgence.

— Tu veux que je demande à Virginia de passer au salon ? Entre deux dessins, t'aurais peut-être besoin d'un petit pompage de dard ?

Je lui offre un nouveau sourire alors qu'il ricane bruyamment.

Sammy. Son look improbable avec son habituel froc en cuir et son tee-shirt à l'effigie de je ne sais quel groupe de métal blanc. Son éternel bun attaché sur le haut du crâne. Son légendaire rire qui fait trembler les murs.

Mon meilleur pote.

Il croit me connaître alors qu'il n'a pas la moindre idée de ce qui se déroule dans ma tête. Je ne sais même pas pourquoi nous sommes amis.

Peut-être parce qu'à sa manière, il est encore plus paumé que moi. Sans doute parce qu'il est fidèle et toujours partant. Très certainement parce qu'il l'a décidé et que je n'y voyais pas d'inconvénient.

Le truc, c'est que les sentiments qui nous lient ne sont pas réciproques. Je crois qu'il m'adule, sans vouloir paraître présomptueux. Pas parce que je suis moi, il ne me connaît pas, mais parce que je suis l'élus à ses yeux. Le neveu du grand Lee. Le fils de Davis, celui qui a marqué au fer rouge l'histoire d'*Origin's*. Une légende, selon lui.

De mon côté, je le fréquente parce qu'il possède une caisse et que j'ai la flemme de passer mon permis et de m'acheter un truc qui roule. Parce que lorsqu'il s'agit de faire n'importe quoi, il part au quart de tour. Et parce qu'il est fidèle dans son amitié.

Pour le reste...

Il tombe très souvent à côté de la plaque me concernant. Virginia ? Je n'ai pas du tout envie de la voir ce soir. Cette journée m'a crevé et j'ai eu ma dose de tensions, que pour une fois j'ai réussi, par je ne sais quel miracle, à déjouer.

Je bats encore des cils pour chasser deux billes vertes voilées par un orgasme puissant.

Ce type me fait chier, clairement. Mais avant ça, pour l'heure, il me colle une gaule impressionnante.

Donc, lorsque Sammy arrête la voiture devant mon salon, je ne m'attarde pas.

— J'suis désolé, j'suis crevé. Mais demain, je te paie une bière chez Rosa.

— T'inquiète, mec, j'ai rencard de toute manière. Amuse-toi bien. Demain matin, t'as besoin d'un chauffeur ?

— Ouais, si t'es debout ça serait cool.

— Compte sur moi.

— Cool. Merci.

Je sors de sa bagnole et claque la porte avant d'ouvrir celle du salon pendant qu'il démarre dans un vacarme assourdissant. Il va vraiment falloir qu'il change de caisse.

Comme s'il avait senti ma présence en ville, Lee fait sonner mon téléphone au fond de ma poche. Je le laisse vibrer en traversant mon salon puis, parce qu'il insiste lourdement, balance le portable sur mon plan de travail et pars m'enfermer dans mon arrière-boutique.

Je n'ai pas replié mon canapé ce matin et donc il se trouve encore en position-lit, la couette en vrac sur le matelas me tendant les bras.

J'envoie valser mes pompes, retire mon sweat et me laisse tomber en poussant un cri d'extase. Et enfin, je déboutonne mon jean, écarte les jambes et les yeux fermés, j'empoigne ma queue.

Parce que putain, j'en crevais. Un gémissement de bonheur m'échappe lorsque mes doigts légèrement frais se posent sur ma peau surchauffée. Le silence régnant dans le salon caresse mes sens merveilleusement. Et enfin, je me sens en paix.

L'espace d'un instant, j'ai l'impression de retourner des années en arrière. Pas au moment du drame, non. Cet instant, je le zappe et je recule encore quelques jours plus loin. Lorsque, sur mon lit, dans ma chambre, chez ma mère, Juan a posé sa main sous mon boxer.

Ce moment durant lequel, je crois, je ne me suis jamais senti aussi fragile. Sensible. Heureux et débordant d'un désir si pur et sincère...

Oui, ce moment qui était tout simplement beau, je tente de le préserver, intact, au fond de ma mémoire. En oubliant tout le reste. Ce moment dans lequel la colère et la fureur n'ont jamais été acceptées.

Et je sombre, dans un fantasme que je m'efforce de croire immaculé et éternel.

21 Rafael

Après l'orage, souvent le calme tombe durement. Silencieux. Assourdissant. Épais et étrange. Comme au lendemain d'une apocalypse.

C'est un peu ce que je ressens à cet instant précis. Allongé sur mon lit depuis que je suis revenu chez moi, sans lui, puisque je lui ai dit de rentrer chez lui dès notre arrivée, je me sens planer mollement, exténué et vaseux.

La douleur à mon épaule semble enfin se calmer. Mon esprit se détend lui aussi et je n'arrive plus à réfléchir correctement.

Cette journée m'a ravagé le cerveau proprement.

Tu parles d'une convalescence !

Au loin, depuis l'entrée, la porte claque et des pas résonnent très vite dans le couloir. Gregory apparaît à ma porte, le regard scrutateur.

— Bonsoir. Tout va bien ?

Très bonne question. J'observe mes bras, mes jambes et ausculte brièvement mon état interne.

Je me sens ravagé de l'intérieur, mais pas mal. Ni bien, en fait. Juste... ravagé.

— Oui, je crois que ça va, réponds-je à moitié endormi.

— Parfait. Je comptais commander japonais. Je commande pour deux ?

— Euh... Oui. Bonne idée, merci.

Mon garde du corps hoche la tête en dégainant son téléphone.

— Monsieur Alvarro, votre père tente de vous joindre depuis une heure, je réponds que vous êtes endormi ?

Il me lance un regard entendu auquel je réponds par un sourire. Je me sens tout bonnement incapable de discuter avec le procureur ce soir. Il me demanderait comment cette journée s'est déroulée et je ne saurais même pas quoi répondre.

— Seconde très bonne idée de la soirée, raillé-je en hochant la tête. Vous commencez fort !

— Je sais, je suis en forme, ce soir ! À plus tard.

Il laisse échapper un petit rire et tourne les talons, me laissant seul dans mon silence.

Comment s'est passée cette journée ?

Très bonne question, vraiment. Je n'ai même pas envie de le savoir, je crois.

Juste... je préfère rester dans cet état d'hébétude qui me convient très bien.

Je crois qu'il va réellement falloir que nous calmions le jeu, lui et moi, sinon nous allons très certainement succomber à nos infarctus respectifs avant la guérison de mon épaule.

Sur mon chevet, mon téléphone s'excite tout seul. Pablo, de l'asso, Angel, et avant eux, mon père. Je crois qu'il va falloir que je bouge pour leur répondre.

Je n'en ai pas le courage. Du tout.

Mais... Quand il faut...

Je me demande simplement de quoi demain sera fait, et si j'aurai l'énergie d'y survivre.

22 Archer

Huit heures pétantes.

Cette fois, j'ai attendu pour sonner, car il est absolument hors de question que je le laisse me traiter comme de la merde en poireautant comme un toutou à sa porte deux jours de suite.

Il ouvre sans un mot, comme hier, et je monte en prenant mon temps, comme hier aussi.

Tout ce que j'espère, c'est que cette journée ne ressemblera pas à la précédente. Si Rafael pense qu'il peut me tester et me pousser à bout indéfiniment, je prédis que je vais bientôt finir en taule pour l'avoir scalpé ou un truc dans l'idée.

Je ne tarde pas à découvrir l'ambiance de la journée lorsque je passe la porte entrouverte de son appart. Parce qu'il se trouve là, assis à la place que j'occupais hier sur son canapé, en train de feuilleter...

— Putain ! vociféré-je en me précipitant jusqu'à lui. Tu peux pas toucher à ton cul, sérieux ?

Je récupère mon carnet entre ses doigts en me maudissant de ne pas avoir insisté pour remonter jusqu'ici hier avant de rentrer. Je pensais que je n'avais zappé que mon sweat, mais finalement, mon carnet, que la morveuse a salopé proprement, était resté là également.

J'inspecte la page qu'il était en train de mater et me rends compte qu'évidemment, il est tombé pile-poil sur mes essais pour mon prochain motif sur la nuque.

— Tu dessines pas mal ! déclare-t-il en se levant pendant que je referme mon bien pour le glisser dans ma poche.

— Je ne savais pas que tu étais expert en dessin ! Et merci, mais c'est un peu mon job, et de toute manière, ton avis, je m'en branle.

En réalité, ce que je crée en ce moment est déplorable, je le sais. Auparavant, avant de m'installer à Memphis, dessiner était une véritable passion, et j'adorais que Juan aime mes œuvres. Mais sans lui, cette activité est devenue un truc banal sans passion. Je ne fournis aucun effort depuis des années et me contente du minimum. Si ça ne tenait qu'à moi, j'arrêteraïs d'ailleurs, mais je ne sais réellement faire que ça, donc, je continue, même si créer ne me fait plus du tout voyager. J'ai espéré, un moment, que cela me sauverait. Mais non. Je n'arrive pas à retrouver cette évasion dans le crayon qui me faisait tant de bien.

Encore un truc que mon esprit me refuse, parce que je ne le mérite pas plus que le reste.

Rafael m'examine un moment alors que je le scrute en lui envoyant un avertissement muet. Il ouvre la bouche puis la referme en me matant avec insistance.

J'avais pourtant prévu de rester cool, et déjà, il me gonfle prodigieusement.

— Qui est Juan ? lâche-t-il abruptement.

C'est plus fort que moi, je me fige comme un con sous son regard lourd et saoulant.

— Je vais fumer une clope !

Il n'arrivera pas à m'atteindre. Je refuse de le laisser m'atteindre. Je vais l'empêcher de m'atteindre, coûte que coûte. Je suis zen. Hyper zen !

Ces moments, durant lesquels j'arrive à respirer un peu mieux, sont assez rares pour que j'aie envie de les faire durer.

Même si je ne comprends pas comment j'ai pu me détendre hier soir alors qu'il m'a trainé en plein dans le quartier black du coin. Et finalement, si je lui ai fait du bien à lui, je me la suis collée sur l'oreille pendant au moins les trois heures suivantes, ce qui n'est absolument pas dans mes habitudes, mais soyons honnêtes, seul le résultat compte : je suis zen.

Je n'ose même pas imaginer qu'il en porte la responsabilité, puisqu'en réalité, il me titille les nerfs constamment et je suis à présent certain que je ne le supporte pas.

Bref, le pourquoi, le comment, le combien de temps, je m'en fous. Tout ce que je veux, c'est qu'il me foute une putain de paix royale !

J'ouvre sa porte-fenêtre et sors pour allumer ma clope en espérant qu'il comprenne le message, mais, bien entendu...

— En fait, t'es réellement gay alors, c'est ça ? Tu aimes la queue ? Juan, c'est un prénom latino. Donc, par déduction, pas ton frangin et sans doute pas un cousin non plus. Et on n'écrit pas en boucle le prénom d'un pote sur un carnet. J'ai compté au moins quinze pages, des dizaines de polices différentes. Des arabesques, des effets sympas, donc...

Donc, il a gagné !

Je balance ma clope au sol et me retourne vivement, sous l'impulsion que me dictent mes nerfs. J'attrape son col, le fais pivoter et le penche en arrière par-dessus la rambarde de son balcon et me retenant de le basculer totalement. Ce serait tellement facile d'en finir une bonne fois pour toutes avec ses conneries. Qu'est-ce qu'il croit ? Que j'ai les boules de me retrouver en taule ?

S'il savait combien je m'en branle de sa putain de taule, il ferait bien plus attention à ce qu'il me balance en pleine tronche !

— Je commence à me demander si t'es con volontairement ou si c'est congénital ! sifflé-je entre mes dents. Il me semble t'avoir expliqué hier que je n'avais aucune limite ! Tu veux vraiment jouer avec moi, le Portos ? T'es certain de ça ?

Il braque sur moi un regard sombre et déterminé, dans lequel je ne perçois aucune peur, mais au contraire une volonté de prendre le dessus sur moi.

Expression qui pourrait me déstabiliser si je n'étais pas au bord du pétage de plomb total.

Il peut me pousser dans tous les sens qu'il veut, mais je lui interdis de toucher à Juan, bordel de merde ! Pas Juan !

— Alors quoi ? Tu me branles le soir et tu me frappes le matin ? C'est ça le deal ? Tu me fais mal, lâche-moi !

Je baisse les yeux sur son attelle entre nous pour constater qu'effectivement, nos corps l'écrasent littéralement.

Dans d'autres circonstances, je m'en battrais pas mal les grelots, mais je me fais fureur pour me souvenir de la raison de ma présence ici et de toutes les conséquences de mes actes. Lee, le clan. Le bordel que je risque de récolter si je merde. Parce que si je ne vais pas en taule, il faudra que je me coltine leurs reproches et je sais qu'ils sont capables de me pourrir la vie correctement.

Putain, cette mission dans cet appart va me sembler interminable

Je finis par me décider à le lâcher et à m'écarter en le trucidant du regard.

— Me fais pas chier, le Portos, tu risquerais de le regretter.

— J'ai posé une simple question, réplique-t-il en se redressant.

— Ben, évite !

Il me rattrape alors que je rentre dans le salon pour récupérer une autre clope et se place sur mon chemin. Le type ne lâche jamais rien visiblement, et je me demande encore comment j'arrive à ne pas changer d'avis et le balancer par-dessus cette foutue rambarde.

— J'en ai pourtant plein d'autres à te poser.

Ben voyons !

J'avance jusqu'à lui pour forcer le passage, mais il ne bouge pas d'un cil. Nous nous retrouvons face à face, presque collés l'un à l'autre. Mon sang bouillonne et la fureur reprend du terrain. Encore une fois, quelque chose se passe. Tout se mélange. L'attraction s'impose brutalement entre la colère et la haine que nous ressentons l'un pour l'autre.

Comme si nous étions binaires. Comme si entre ces deux extrêmes, rien n'existait. Comme si nous n'étions même pas capables de cohabiter autrement. Bestiaux et primaires.

Finalement, c'est peut-être ce que je suis. Un putain d'animal. Ce qui est plus étonnant, c'est que lui réagisse de la même manière.

Lentement, alors qu'il me scrute, les lèvres entrouvertes et le souffle court, j'essaie de comprendre pourquoi. Pourquoi arrive-t-il à titiller ce qui reste naturellement intouchable par toutes les autres personnes parsemées dans ma vie ? Pourquoi lui, possède quelque chose que les autres n'ont pas ? Pourquoi insiste-t-il constamment, comme s'il cherchait à me pousser

là où je tente de ne surtout pas mettre les pieds ? Pourquoi tient-il tant à me faire chier ?

Je passe ma main sur sa joue. Il tressaille mais ne remue pas un cil. Il me laisse faire, attendant clairement la suite. Et la lueur dans son regard m'est étrangère, cette fois. Elle brûle d'un défi, d'une fierté qui le différencie de Juan. Tellement...

Ce regard me rend dingue avec ses nuances qui alternent entre les bons et les mauvais signes, qui me transportent dans le passé, dans le présent, qui jouent avec moi et ma douleur.

Je passe mon pouce sur l'une de ses paupières pour la fermer, puis sur l'autre. La respiration hachurée, il ne m'en empêche pas non plus. Il laisse également mon doigt continuer son chemin sur son nez. Sur ses lèvres. Il les entrouvre même, un court instant, attendant la suite.

Et malgré moi, je le trouve tellement sexy... et courageux, de rester là, les yeux fermés, alors que je viens de le menacer de le balancer par-dessus bord. Il m'attire. Le contact frêle et incertain de mes doigts sur sa peau provoque trop de sensations qui m'étourdissent, qui tentent de chambouler certains points sensibles en moi. Je refuse de me soumettre à ça. Et ça m'énerve de ne pas comprendre. De ne pas savoir trancher sur ce qu'il est. De ressentir cette pulsion de plus en plus torride, au creux de mes reins. Je déteste ce mec, pour tout ce qu'il représente, et bien plus.

Et j'ai envie de lui comme jamais.

Il n'est qu'une pâle copie de mon démon personnel. Même pas le même, même pas différent. Juste... une nouvelle épine dans mon âme qui promet sans donner. Qui attise sans assouvir. Qui me torture au moindre battement de cils.

Ses putains de cils.

J'attrape son menton dans ma paume et pose mes doigts sur ses joues en me retenant de serrer jusqu'à lui broyer la mâchoire. Et il ne bronche toujours pas. Il attend. Il me fait confiance.

Et ça me tue, bordel ! Il sait que je n'ai pas de limite. Alors, qu'est-ce qu'il fout ?

— Tu me demandes ce que je glandais dans ce trou glauque ? sifflé-je entre mes dents dès qu'il ouvre à nouveau les yeux. Mais toi, Rafael Alvarro, fils de procureur général, qu'est-ce que tu y foutais ? Tu m'as dit

que tu étais revenu pour me retrouver... Tu as aimé que je défonce ton petit cul, c'est ça ?

— Moi, en tout cas, je n'ai pas honte d'aimer ça ! rétorque-t-il d'une voix blanche.

Il me cherche. Il me cherche beaucoup trop.

Mes doigts descendent et se resserrent sur sa gorge. Sur ce cou à la peau lisse. Je caresse sa carotide en repoussant mes fantômes personnels. Il n'est pas Juan. Il ne ressemble pas à mes souvenirs et une partie de moi lui en veut tellement pour ça. J'ai envie de lui faire mal, comme il me fait souffrir moi-même.

En m'aidant de toute la raison et la volonté disponible en moi, je le relâche tout en inspirant lourdement puis m'écarte de lui.

— Si tu aimes ça, c'est ton problème. Personnellement, j'avais juste besoin d'une petite pute latino pour vider mes couilles. Faut bien vous trouver une utilité.

Je le contourne et entre dans le salon pour récupérer mes clopes comme je l'avais prévu initialement. Mes mains tremblent et mes tempes battent trop fort, mais je reste impassible en ouvrant mon paquet.

Je ne vais pas survivre à ce mec. C'est écrit.

23 Rafael

L'unique et véritable question est : pourquoi laissé-je ce connard me parler comme si je représentais une merde collée sous sa semelle ?

Et j'ajoute : pourquoi arrive-t-il à me toucher avec les saloperies qui sortent de sa bouche ?

Pourquoi le laissé-je me toucher sans broncher, aussi ?

Bon finalement, il n'existe pas *une* question, mais une infinité d'interrogations qui planent entre nous. Je ne peux pas concevoir qu'il m'a démonté la tronche juste à cause de la couleur de ma peau.

J'entre dans le salon et il pose sur moi un regard dédaigneux qui provoque un frisson désagréable au creux de mes reins. Parce que d'une certaine manière, il m'a touché. Entre hier et ce matin, la marche est trop grande et je perds pied.

Petite pute latino.

Ses mots résonnent en moi et s'attaquent directement à ma fierté.

Je l'ai amené ici pour réparer mon ego et finalement il le brise encore un peu plus. Le réflexe, aussi vieux que moi, de désirer plus que tout au monde de trouver une planque pour aller m'y réfugier me tord les entrailles, mais...

Je ne peux pas. Je ne peux pas rejouer toute mon enfance encore une fois. J'ai changé. Je ne suis plus ce gosse qui pensait que s'excuser d'exister était la bonne solution.

Alors je combats. Je me force à faire face et à lutter pour me faire entendre et m'imposer. Même si j'en ai déjà marre de m'en prendre plein la tronche.

— T... tu...

Putain !

Il relève les yeux, sa clope encore éteinte accrochée au bord de ses lèvres, et plisse les yeux, en attente de la suite. Ce qui m'étonne encore une fois, parce que les autres, eux, n'attendaient pas. Ils se marraient comme des cons dès que je butais sur un mot.

— T...

J'inspire lourdement.

Expire.

Merde, Raf ! Sors-toi les doigts du cul !

Et il m'observe. Intensément. Puis il soupire, comme s'il expirait sa colère.

— Te casse pas, mec, j'en ai rien à foutre.

Il s'apprête à tourner les talons pour ressortir, mais cette fois, c'est la colère qui prend place en moi, parce que ce n'est pas à lui de décider si j'ai des choses à dire ou non.

Surtout que tout à coup, un souvenir apparaît comme un éclair dans mon cerveau et je crois comprendre.

— Tu m'as appelé Juan ! lâché-je en un souffle accusateur.

Il se fige devant la porte-fenêtre. Ses épaules se crispent et cette fois, je sais que j'ai gagné son attention. Le moment de balancer tout ce qui me dégomme l'intérieur.

— Tu m'as appelé Juan avant de me frapper. Je m'en souviens, maintenant. Alors quoi ? Je lui ressemble ? T'es venu chercher un connard qui t'a pris pour un abruti ? Ça fait mal, hein, d'être méprisé comme une pauvre merde ? Grande nouvelle, je ne suis pas ce Juan et je n'ai rien à voir dans vos histoires.

— Ferme-la ! crache-t-il sans bouger, le dos tourné vers moi.

Je me rends compte que parler sans supporter son regard sur moi me donne des ailes et me libère de mon stress, alors j'en profite. Calmement, parce que j'en ai marre de l'affrontement.

— Non, je ne la ferme pas ! Parce que tu m'as frappé, sans raison, et je considère que je ne le mérite pas. Si tu veux tout savoir, j'ai proposé ce deal parce que je veux comprendre. Je veux savoir ce que j'ai fait pour me

récolter ta haine aussi violemment. Tout le monde m'a affirmé que c'est simplement parce que tu étais juste un petit con de facho, mais moi, ce n'est pas ce que j'ai vu. J'ose espérer autre chose.

— N'espère pas trop, le Portos. De mon côté, ça fait bien longtemps que j'ai arrêté.

Il sort sur le balcon, comme ça. Sans même me jeter un regard.

Dans mon grand délire, je pensais que le confronter me ferait du bien. Bêtement, j'imaginais que je me montrerais plus fort que lui. Mais je dois bien admettre que j'ai présumé de mes capacités. Ce type n'a rien à foutre là et n'a vraiment pas envie de se racheter.

C'est l'unique constat que je devrais établir. Je devrais surtout abandonner mon idée de le pousser à me reconnaître comme quelqu'un de valeur et panser simplement mes plaies à l'âme dans mon coin pendant qu'il pourrirait en prison.

Mon père dirait qu'il avait raison, que mon habituelle tendance à imaginer le bien en toute personne est ridicule et que parfois, il n'y a juste rien à en tirer.

Il dirait aussi qu'une fois de plus, mon entêtement me blesse plutôt qu'il me sauve. Pour cette fois, je crois qu'il aurait raison.

Je voulais me réparer, je me déchire encore davantage. Parce que ce type, là, dehors, n'a rien d'un sauveur. C'est justement tout le contraire.

Et le pire dans tout ça ? C'est qu'en l'observant, appuyé de ses deux mains sur ma rambarde, son corps tendu et son profil se découpant devant l'horizon, je n'arrive même pas à détacher mon attention de lui.

Son charisme m'a happé. Chaque fois qu'il me bouscule, qu'il explose, d'une manière ou d'une autre, il m'attire encore plus vers lui.

Certainement qu'il a raison, finalement. Je ne suis qu'une petite pute latino en mal de sensations fortes. Je me pensais plus fort que ça, mais je n'ai pas changé. Toujours dans l'attente de l'approbation de ceux qui ne me l'accorderont jamais. J'ai sacrifié mon enfance à cette quête, perdu tant d'années à pleurer intérieurement de cette indifférence, de ces moqueries que mes problèmes d'élocution me causaient. J'ai maudit la terre entière un nombre incalculable de fois et défié cette même planète au moins aussi souvent.

Je pensais être guéri. Je pensais avoir vaincu ces vexations qui m'ont écorché vif si souvent.

Mais non. Les harceleurs, les malveillants, les gamins cons et sournois ont marqué mon âme à vie et finalement, ont sans doute gagné. Je reste ce petit homme qui bégaye, qui bafouille et qui se dissimule derrière sa honte en espérant qu'on lui pardonne d'être né comme ça.

Rien n'a changé, même si je tente de me persuader du contraire.

Le comprendre me colle un uppercut retentissant jusque dans mon âme. Dououreux et amer.

Je me laisse tomber sur mon canapé, dépité par ce constat.

Je l'accuse d'être bizarre, mais finalement c'est moi qui le suis. Moi qui ai besoin de me soigner.

La porte qui s'ouvre dans mon entrée me fait sursauter. Et alors que j'aspire plus que tout à un peu de calme, mon père apparaît sous mes yeux.

Il ne manquait plus que ça.

Aux traits tendus de son visage, je peux comprendre qu'il n'est pas dans sa meilleure humeur et que l'ambiance de la matinée, qui a commencé sur les chapeaux de roue, n'est pas près de s'arranger.

Pour autant, je n'ai pas répondu à ses messages hier, et je ne suis absolument pas surpris qu'il ne se contente pas de celui de Gregory comme unique nouvelle de son fils.

— Bonjour, Rafael.

Il balaie la pièce du regard en posant sa mallette contre un fauteuil puis focalise sur la silhouette sur mon balcon en pinçant fermement ses lèvres.

— Salut, papa. Alors ? Quel prétexte as-tu trouvé pour venir mettre le nez dans mes affaires ? Je te rappelle que je suis majeur et...

— Rafael, je pense qu'il est un peu tôt pour me lancer tes reproches à la figure. Si nous pouvions attendre au moins neuf heures avant de débiter les hostilités... Je suis venu prendre des nouvelles de l'épaule de mon fils et aussi discuter de ce mail que Pablo m'a envoyé ainsi que d'un sujet plus grave. Je croyais que tu étais passé à autre chose, comme nous en avons discuté le mois dernier.

Les Williams.

Leur cas m'était totalement sorti de la tête.

Je le laisse déposer un baiser sur ma joue et s'installer sur un fauteuil en face de moi, le regard oscillant entre moi et Archer, vers lequel je n'ose même pas tourner la tête.

— Tout va bien, sinon ? me demande mon père en récupérant son attaché-case sur ses genoux.

Cette fois, il évoque bien ma « cohabitation » avec Archer.

Je viens presque de me persuader qu'il avait raison et que je ferais mieux d'abandonner mon projet concernant ce type qui m'a frappé, et pourtant, face à mon père, je n'arrive pas à m'asseoir sur ma fierté et reconnaître que je me suis planté.

Au contraire, la manière dont il tente de savoir, de contrôler plus ou moins la situation, m'agace instantanément. Encore une fois, il ne me fait pas confiance et essaie de fourrer son nez dans mes affaires.

— Oui. Tout va très bien ! réponds-je plus fermement que précédemment. Alors ? Les Williams ? J'espère que tu es venu m'annoncer que tu as trouvé une solution pour elles.

— Rafael ! soupire-t-il en sortant un dossier qu'il pose sur la table. L'inspecteur Warren a surtout reçu une plainte de Henry Williams hier soir. Il déclare que tu accueilles sa fille Awa chez toi et que tu fourres des idées étranges dans le crâne de ses deux filles. J'ai réussi à étouffer cette affaire, mais j'aimerais que ça ne se reproduise pas.

Il me lance un regard noir en poussant le dossier vers moi, comme s'il croyait sérieusement les dires de ce connard.

— Est-ce que la petite était réellement ici hier ?

— Tu es sérieux, là, papa ? demandé-je, outré.

— On ne peut plus sérieux. Rafael, combien de fois t'ai-je prévenu de ne pas outrepasser tes droits et la loi ?

Ça, c'est la meilleure ! J'essaie d'aider et je me retrouve avec une plainte aux fesses ?

Et mon père ? MON père, celui qui me connaît par cœur, laisse supposer que c'est moi le pervers ?

Il déconne, ce n'est pas possible autrement.

— Je n'ai rien outrepassé du tout ! Awa est venue frapper à ma porte, je l'ai raccompagnée chez elle ! D'ailleurs tu n'imagines pas l'effort que j'ai dû fournir pour m'y contraindre ! Elle et sa sœur n'ont rien à faire chez ce pédophile ! Violent en plus.

— Rafael, ce n'est pas toi qui décides de ce qui doit être ou non ! s'emporte-t-il vivement. La loi n'est pas modifiable selon tes désirs !

— La loi ? m'emporté-je en me levant, cette fois, totalement furieux. Mais quelle loi, monsieur le procureur ? C'est quoi ta putain de loi de merde, hein ? Des gamines se font violenter régulièrement et personne ne bouge ! Tout le monde sait ce qui se passe dans cet appartement, mais personne ne bouge ! Même pas toi, mon père ! Tu ne bouges pas plus. Personne. Ne. Bouge ! Tu comprends ce que ça veut dire, ça ? Votre loi de mes deux ne sert à rien ! Et toi ? Toi tu vas sans doute me demander de ne pas bouger non plus parce que les élections approchent et qu'un fils accusé de je ne sais quoi ferait tache dans ton dossier et surtout vis-à-vis de l'opinion. Je me trompe ?

Il soupire.

Voilà son unique réponse : il soupire.

— Génial ton réquisitoire, monsieur l'ex-avocat, reprends-je, hors de moi. C'est ça que tu comptes servir à ton éventuel poste de procureur général ? Des soupirs ? J'en viens à me demander si vraiment ce serait une bonne chose que tu sois élu ! Bordel, si maman te voyait !

— Rafael, je ne te permets pas ! Laisse ta mère où elle est et ne parle pas pour elle.

— Je fais ce que je veux ! Merde ! C'est quand même la meilleure de l'année, celle-là ! C'est moi le violeur, pendant qu'on y est !

— Bien entendu que ce n'est pas toi, mais à force de te mêler de tout...

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, vu que ceux qui auraient normalement la charge de gérer le problème préfèrent remporter des élections ! Ça m'énerve, j'ai besoin d'un litre de café, au bas mot.

Quand je disais que ma matinée serait pourrie ? J'étais loin du compte.

Une plainte. Et tout le monde trouve ça normal !

J'ouvre le placard de ma cuisine pour récupérer une tasse, mais je suis tellement énervé que, je ne sais pas comment je me débrouille, j'en fais

tomber quatre qui explosent au sol dans un vacarme assourdissant.

Et ça continue !

— Merde, putain ! Ça commence à me faire vraiment chier !

— Mais pourquoi c'est toi qui te prépares ton café ? s'en mêle mon père en arrivant dans la cuisine à son tour. Il me semblait que tu étais en convalescence ? Que justement Connors était censé être là pour gérer tes besoins !

— Occupe-toi de tes plaintes, papa ! craché-je en poussant les débris du bout du pied pour les regrouper en petit tas. Visiblement tu en as de tellement sérieuses à gérer pour ne pas perdre ton aura de mec génial aux yeux des médias.

— Ne change pas de sujet, je te prie ! s'emporte-t-il à son tour. Si ce type passe ses journées à fumer ses cigarettes sur ton balcon, alors je considère que le contrat n'est pas rempli. Et dans ce cas...

— C'est toi qui le changes, le sujet ! le coupé-je, totalement excédé. D'ailleurs, il fume sa clope avant de m'aider à me laver !

Je sors n'importe quoi, le pire possible, juste pour le faire chier, au moins autant qu'il me porte sur les nerfs. Et je fais mouche.

Il devient subitement livide.

— Comment ça, t'aider à te laver ?

Il m'examine des pieds à la tête et constate sans doute l'état pitoyable de mon tee-shirt, le même qu'hier, qui porte fièrement quelques taches de mon orgasme fulgurant de la veille, et mon odeur de fauve de la nuit, au passage.

Je ne mens que partiellement, puisque ma dernière douche date de celle qu'Angel m'a aidé à prendre il y a de ça deux jours. Depuis, je n'ose pas malmener mon épaule ni demander à Gregory, et encore moins à Archer. Je n'ai pas du tout envie de me mettre en position de faiblesse face à lui.

— Je vais m'en occuper ! déclare-t-il en s'apprêtant à retirer sa veste.

— Mais bien sûr ! Et comme ça tu prétexteras qu'Archer ne remplit pas sa tâche et qu'il peut donc passer devant le tribunal comme stipulé dans le contrat. Non, papa, ça ne va pas se passer comme ça ! Archer va m'aider à me laver. C'est tout.

— Tu n'as qu'à appeler une infirmière ! Elle n'est pas censée venir, de toute manière ?

— Demain. Pour vérifier mon bandage. Et, je t'en prie, laisse-moi gérer ma vie !

Il ne réprime pas une grimace de désaccord alors que je le frôle pour retourner dans le salon. Tant mieux si le fait qu'Archer me tripote lui pose un souci.

Comme ça, nous serons tous les deux face à un problème. Le sien étant bien moindre comparé au mien. Mon père me donne tort lorsqu'on m'accuse d'abuser d'une gamine, juste parce que c'est la loi ! Vraiment, celle-là elle est merveilleuse !

— Archer ! J'ai besoin de toi, je dois me laver ! déclaré-je en réapparaissant dans le salon.

Ce dernier hausse un sourcil depuis son balcon et jette sa clope par-dessus la rambarde, alors qu'il sait que j'ai des pots à clopes qui n'attendent que ses mégots, et entre dans le salon. Il se fige lorsqu'il aperçoit mon père, planté derrière moi.

Les deux échangent un long regard hostile, mais ce n'est pas mon problème.

— On y va !

J'ordonne et je m'en fous si ça pose un problème au facho de service.

Faut arrêter un tout petit peu de me faire chier !

24 Archer

Son père ne me quitte pas du regard alors que je traverse le salon pour suivre Rafael jusqu'à sa chambre. J'aurais bien envie de lui balancer un ou deux gnons, parce que vraiment, sa manière de me mater me dérange beaucoup. Mais, bien entendu, je n'en fais rien car ce serait totalement disproportionné et stupide.

Je ne l'aime pas, c'est tout, inutile de perdre mon temps avec ce type. Je lui passe donc sous le nez sans le calculer, et emprunte le couloir pour rejoindre son fils qui ouvre déjà un dressing grand comme la cuisine de Lee, rempli de fringues.

— Ferme la porte derrière toi, m'ordonne-t-il en attrapant un tee-shirt. Bien entendu, je ne te demande rien, surtout pas d'aide. Je veux juste lui donner une leçon et ne pas lui laisser de raison de dénoncer notre contrat.

Cette fois, il m'étonne et je ne peux m'empêcher de tiquer. Je peux admettre que je ne suis pas un tendre avec lui, et ce, depuis le début, et pourtant, il s'obstine à me garder avec lui.

J'avoue que je ne comprends pas.

Lui, loin de mes préoccupations, traverse la pièce vers une porte qui doit sans doute donner sur la salle de bains, sans même me jeter un regard. Regard particulièrement tourmenté, perdu dans ses pensées.

Puisqu'il n'a pas besoin de moi, je m'égare dans l'observation de la pièce. L'*immense* pièce, devrais-je dire. Luxe discret mais bien présent. Parquet, tapis épais et lit plus grand qu'une péniche. Rêveusement, je me dirige vers la cheminée, parce que oui, il possède une cheminée dans sa piaule, et inspecte les bibelots qui traînent sur le manteau.

Mes yeux se posent naturellement sur une photo représentant un couple heureux et leur même, posé sur les genoux de la femme. Je reconnais très

bien le père de Rafael, avec sans doute une bonne vingtaine d'années de moins, enfin à peu près.

— Ma mère ! lâche Rafael en cherchant des trucs dans une commode de sa seule main valide. Elle était reporter. Elle s'est fait assassiner pendant un reportage en Colombie. Et je t'en prie, ne me balance pas que ce n'est pas étonnant parce que ces gens-là ont leur propre culture, OK ? Elle enquêtait sur des trafiquants qui faisaient travailler des enfants dans leurs usines clandestines et elle avait regroupé beaucoup de preuves. Ils n'ont pas attendu qu'elle divulgue tout. Bref, je ne tiens pas à en parler.

— C'est pourtant la vérité ! marmonné-je en détournant mon attention du cliché. Ils fabriquent cette saloperie, ils l'expédient chez nous et nous laissent nous détruire avec. Le problème vient d'eux !

— Si tu veux ! Mais ce n'est pas aussi simple que ça.

Je me retourne vers lui car son ton me semble subitement las et plat. Il ne cherche même pas à m'engager sur une énième prise de tête, mais parle, simplement.

— Si un jour tu décides de ne pas rester bouché sur le sujet, je me ferais un plaisir de t'expliquer en quoi la vente de drogue sauve une partie de la population là-bas. C'est triste à dire, et ça ne me réjouit pas, cependant, c'est devenu une vraie économie parallèle et pour beaucoup, le seul moyen de subsister. Bref, je suppose que je raconte des conneries, donc, passons.

Je reste fixé sur lui alors qu'il continue de traverser la pièce, vers la gauche, vers la droite, le visage fermé, sans même me porter la moindre attention.

Je crois qu'il boude et, presque malgré moi, j'éprouve l'envie irrésistible de me marrer. Oui, avec sa mine interdite, ses sourcils froncés et ses réflexions durant lesquelles il ne manque pas de sarcasme, je crois qu'il est drôle quand il fait la gueule.

Je m'astreins difficilement au sérieux alors qu'enfin, un tas de fringues coincé entre son bras et son torse, il lance une playlist sur son téléphone se diffusant par le biais d'enceintes dissimulées quelque part autour de nous, puis décide de se rendre réellement dans sa salle de bains.

Enfermé dans sa chambre, au son de je ne sais quelle soupe commerciale, je continue ma visite, regarde par la fenêtre, déchiffre les

titres des romans présents dans sa bibliothèque, pendant qu'il grogne et vocifère tout seul dans sa pièce.

Jusqu'à ce qu'un bruit sourd me fasse presque sursauter et qu'un : « Putain de merde » émane par la porte.

Sans me poser de question, je traverse la pièce à mon tour et pousse la porte qu'il n'a pas fermée pour le trouver empêtré dans son tee-shirt, à moitié remonté sur sa tête, son bras valide bloqué dans la manche qui lui arrive au coude, et à ses pieds trois flacons de parfums ayant vraisemblablement provoqué ce vacarme lors de leur chute.

— J'en ai marre, putain ! Dégage, j'ai pas besoin de toi !

— La musique n'adoucit pas les mœurs visiblement, ricané-je malgré moi. En même temps tu écoutes de la merde.

Il me jette un regard noir par son unique œil visible, puisque l'autre est dissimulé derrière le col de son tee-shirt lui barrant le visage, mais je ne m'en préoccupe pas.

Mon attention se perd sur la peau de son buste déjà découverte, et s'accroche à une tache sombre au niveau de sa côte gauche.

Une tache large aux couleurs dégueulasses. Une tache qui me rappelle toutes celles que j'ai aperçues sur une autre peau de la même couleur.

Quelque chose se déchire en moi. Je me sens projeté si loin en arrière, dans une intimité qui n'existe plus. Et comme si c'était hier, je ressens cette colère si puissante, si réelle, si tranchante qui m'envahit sans pitié.

Mes pas me portent jusqu'à lui. Sans pouvoir me retenir, soudain perturbé, totalement hypnotisé par ces bleus, celui que je voyais et d'autres dissimulés par le tissu, je lève une main vers son corps.

L'un de mes poings se crispe pendant que de mon autre main, j'effleure les hématomes. Immobile, Rafael laisse juste échapper un frisson lorsque nos peaux entrent en contact.

Ma vision se brouille et mon esprit dérape sans prévenir. J'appose mes doigts sur lui, pris d'une fascination morbide et écœurante qui me ravage le cœur. Parce que... ces marques, je les ai haïes si souvent... j'ai voulu tuer à cause d'elles. *J'ai* tué à cause d'elles. J'ai damné mon âme à cause de ces saloperies de marques.

Je pensais qu'elles avaient disparu à tout jamais, et les revoilà. Si elles le blessent lui, elles me tuent moi, une nouvelle fois. Je passe et repasse ma main sur les ecchymoses, me sentant sombrer dans le néant, mon esprit me répétant sans cesse que cette fois, le seul qu'il faudra punir pour ça n'est ni Pedro ni son père à lui. Le seul coupable, c'est moi.

Moi qui suis devenu le bourreau. Moi qui reproduis ce qui m'a déjà enterré.

Quelque chose de lourd s'impose dans ma gorge alors que je passe ma main sur la peau vibrante étalée sous mes yeux. Que je longe ses côtes. Que j'esquisse les contours des bleus. Un par un. Lentement, je détourne mon observation, sentant mon cœur flancher et mon esprit dérailler de plus en plus. Un voile s'abat sur mes yeux. Une ambiance lourde s'impose sur ma poitrine. Mes poumons luttent pour accomplir leur job.

Je tire sur son tee-shirt pour le virer du chemin de mes doigts. Passe sa tête par l'encolure après avoir libéré son bras valide. Nous nous retrouvons face à face. Son regard vissé au mien.

Il ne parle pas. Cherche à comprendre. Ses longs cils propageant des ombres sur ses joues. Ses rétines vibrantes d'une lueur enveloppante et bienveillante.

Il se mord les lèvres. Je repose ma main sur le haut de son buste. Encore une ecchymose. Plus petite. Mes doigts remontent le long de son cou. La nudité de sa peau s'expose sous mes yeux. Sa couleur de miel. Son aspect velouté. Et ce regard qui me happe l'âme avec une telle facilité. Mon cerveau vrille, comme s'il s'échappait de l'étau de mon crâne pour percuter durement mon âme.

J'ai mal à mes souvenirs, si mal. Comme si tout ceci s'était passé hier. Sans doute parce que c'est le cas. J'ai haï le père de Juan si fort. Et moi ?

Je suis devenu celui qui frappe. Celui qui heurte. Celui qui assassine à petit feu. Celui qui torture sans honte ni regrets.

La vérité est là, étalée sous mes yeux.

Je superpose, je le sais. Juan n'est pas Rafael. Rafael n'est pas Juan. Et pourtant, le destin les mélange. Il s'amuse à les substituer l'un à l'autre sous mes yeux, comme s'ils n'étaient que de vulgaires marionnettes. Et moi ? Le jouet ridicule de la fatalité, celui qui ne voulait blesser personne mais qui finalement a assassiné tout le monde.

J'aimerais m'excuser pour celui que je suis. Pour celui que j'ai perdu. Pour mes coups, pour mes colères. J'aimerais effacer, recommencer. Et... c'est tout simplement impossible.

Juan n'est plus. Je l'ai supprimé. C'est ça, l'unique vérité. Et à présent je me transforme en monstre. Pire que son propre bourreau.

Un vieux sentiment que je croyais perdu revient me percuter le crâne. Je ne mérite pas de l'assouvir, je ne devrais même pas le ressentir, mais il dévaste tout sur son passage. M'étreint le cœur et me pilonne l'intérieur. Au point que j'y succombe sans même chercher à le combattre.

Je remonte ma main sur son cou, sens son souffle chaotique effleurer ma peau et comme une offrande que je quémande, lève mon visage et pose mes lèvres sur les siennes.

Un baiser. Juste un baiser du cœur pour soulager mon âme. Je ferme les yeux et je sais qu'il fait de même. Alors que tous mes sens s'électrisent et que je me sens défaillir dans l'infini, que je sais que je vole une miette de douceur à laquelle je n'ai absolument pas droit, je laisse glisser ma langue vers la sienne pour le sentir, lui, peu importe qui il est, vivant et apaisé.

J'en ai besoin.

Besoin de lui. De son pardon. De son absolution. S'il me refuse ça, s'il me repousse, alors j'en crèverai.

Le temps se fige dans cette pièce bercée par une musique que je n'entends même plus. Seul mon cœur résonne dans mes tympans. La peur, l'effroi, le désespoir se diffusent à chaque battement, m'anéantissant et mettant mon être à genoux.

Sa main se pose sur ma joue et enfin, il m'embrasse en retour. Il caresse ma noirceur et la soulage. Il s'abandonne à moi sans retenue et m'emporte l'espace d'un instant dans un nouvel univers que je ne connais pas.

Il n'est pas Juan et l'illusion s'arrête là. Mais notre baiser continue. Il me fait du bien. Tellement de bien qu'il m'en écœure. Qu'il m'assassine encore une fois.

Parce que tout ça, je ne le mérite tellement pas. Mais je plane. Je voltige entre les mirages et la réalité, profitant de cette pause qui me déchire, me gavant de cette accalmie qui me terrasse. M'imaginant qu'un jour, je fus cet homme, ce gamin qui pouvait embrasser sans honte ni gêne.

Nos lèvres glissent entre elles et notre baiser s'intensifie. Je l'emporte au cœur de mes bras, m'unis à lui comme s'il m'appartenait, et au fond de moi, quelque chose me confirme que c'est effectivement le cas. Et que je lui appartiens tout autant.

L'intensité du moment me transcende, me calcine, et finalement m'étouffe. Le sol sous mes pieds semble vouloir m'avaler et une petite voix dans mon cerveau prie pour que cela arrive enfin.

Parce que je craque.

Je ne supporte plus ce poids que je trimbale sur mes épaules sans jamais aucune trêve. Et celle que je m'accorde à l'instant me dévaste totalement.

Je sais confronter la violence et j'y résiste sans problème, mais la tendresse ? Je ne maîtrise pas cet ennemi, je ne connais aucune arme pour la repousser. Novice et impuissant, je lutte inutilement et perds la partie. Il m'a atteint, je suis venu chercher sa propre victoire. Ça me rend dingue de le constater, mais la guerre interne qui rugit dans mon cerveau me le confirme. Je viens de craquer, de m'enfoncer dans une douceur profonde et diffuse qui me ravage littéralement. Le pire de tout, je ne sais pas si c'est bien, si c'est mal. Je ressens cet instant comme une nouvelle forme de torture sournoise que je n'ai pas envie de rejeter.

Je recule lentement pour observer son visage tandis qu'il bat des cils, manifestement perdu lui aussi. Une fois rapidement. Une fois lentement.

Un sourire naît sur mes lèvres, parce que l'espace d'une infime seconde, j'ai l'impression d'avoir réussi à remonter le temps. À ressusciter le spectre de mon soleil.

Puis la salle de bains se redessine autour de nous. La musique revient. Son regard vert perce au fond de mon nuage et le brise en éclats. Je chute et mon âme hurle en silence, sous son observation intense.

Et... je ne comprends pas. Je ne comprends rien.

— Tu n'es pas Juan, murmuré-je plus pour moi que pour lui.

— Non, je ne le suis pas, répond-il sur le même ton.

— C'est moi qui t'ai fait mal...

...Et ça me fait encore plus mal à moi.

Il prend le temps de me dévisager d'un air sérieux puis hoche la tête pour confirmer.

— Alors, pourquoi ? Pourquoi suis-je là ?

Car peut-être qu'il n'est pas Juan, mais je l'ai frappé. Je suis son Pedro. Et il vient de m'embrasser. J'ai perdu le fil. Je ne comprends plus. Rien. Et le semblant de réponse qui se dessine devant cette situation me broie magistralement l'intérieur.

La bile me submerge en attendant sa réponse. Il m'accepte comme Juan a accepté son père ? Pour moi, cette hypothèse reste inenvisageable. Illogique. Dégueulasse. La voilà la finalité de cette nouvelle forme de punition que le destin m'envoie. La douceur pour insérer en moi les réponses épouvantables que j'attends.

— Je ne sais pas pourquoi, Archer. Je n'ai pas de réponse à te donner.

Je tente de lire dans ses yeux une vraie réponse, mais je n'y trouve rien de différent que ce qu'il affirme. Aucune piste. Rien. La fureur remonte en flèche le long de mes nerfs et explose dans mon cerveau. Mais je n'arrive pas à l'expulser cette fois.

Il ne sait pas pourquoi ! Mauvaise réponse, bordel de merde !

Je le lâche. Recule. Me heurte au marbre du lavabo. Vacille. Et me barre de cette salle de bains pour aller ouvrir la fenêtre.

Il ne peut pas m'accepter, ce n'est pas envisageable ! Jamais !

25 Rafael

Je reste immobile au milieu de ma salle de bains, effleuré par la brise passant depuis la fenêtre de ma chambre.

Un frisson frappe ma peau durement alors que mon corps se remet à peine de ce baiser dévastateur. Je ne comprends pas et je crois que je n'en ai pas envie. Deux fois qu'il m'allume et me laisse comme une merde pour s'enfuir. La voiture hier et maintenant ici.

Par-dessus la musique, j'entends la porte d'entrée claquer. Mon père a sans doute perdu patience et ça me convient très bien. Après cet instant hors de toute réalité, je n'ai plus envie de me confronter à lui ni à rien d'autre que cet homme accroché à ma fenêtre.

Mon esprit en ébullition me guide et je ne cherche pas à résister.

Je me débarrasse de mon tee-shirt et quitte la pièce pour traverser ma chambre. Pris d'une sorte de transe sensuelle que je refuse de voir se terminer, je pose une main sur son épaule qui lui provoque un sursaut.

Il pivote vers moi et son regard heurte brutalement le mien.

— Dégage ! me lance-t-il en tentant de se faufiler loin de moi.

Mais cette fois, je refuse de le laisser mener la danse. Nous sommes deux dans cette histoire et j'ai envie de lui. Plus que jamais. Son baiser a allumé un feu au creux de mes reins qui incendie tout mon corps et qui me torture déjà les membres.

— Non ! déclaré-je en attrapant son col. Je ne suis pas ce Juan, mais ce n'est pas pour ça que tu peux me prendre et me jeter quand ça t'arrange. Les règles du jeu, nous sommes deux à les décider.

Nous nous affrontons un court moment du regard. Pendant ces quelques secondes qui paraissent durer des heures, je sens mon corps se tordre d'impatience, ma queue s'ériger durement sous mon froc et ma peau se recouvrir d'une sueur d'angoisse ridiculement prenante.

Après ce baiser, je donnerais n'importe quoi pour qu'il m'emporte à nouveau dans son univers. J'ai besoin de cette douceur qui lui fait mal. J'ai besoin de frôler le danger qu'il représente. J'ai besoin qu'il continue à jauger les blessures qu'il m'a infligées et qu'il me montre qu'elles le brisent, lui aussi. Et j'ai besoin de ses mains, de ses lèvres, parce qu'il me plaît bien trop, parce que je sens cette attirance illogique et démesurée qui se tisse trop vite et trop efficacement entre lui et moi.

Il ne bouge pas et préfère rester impassible, planté comme un roc au milieu d'une mer tourmentée, déstabilisant mes espoirs ridicules et attisant ma faim.

Rag'n Bone entre en piste dans les baffles avec son *Human*. La basse vibre soudain dans l'atmosphère. Sensuelle et dévorante. Frémissant dans mon bide, frétilant sur mes sens.

Je lâche son col pour laisser glisser ma main le long de son buste, nos regards toujours vissés l'un à l'autre et je m'attends à ce qu'il me repousse à chaque instant.

Mais il ne le fait pas.

Il me laisse continuer. Atteindre le bas de son tee-shirt pour glisser mes doigts sur sa peau et remonter. Lentement. Je sens qu'il frémit. Qu'il perd le rythme de sa respiration. Toujours immobile. Je le suis aussi. Seule ma main prend ses aises sur lui. Trouve son téton et y découvre... un piercing.

Nom de Dieu, ce mec va avoir ma peau. Je laisse échapper un soupir étranglé lorsque mes doigts se mettent à tordre le bijou sur sa peau et qu'il ferme les yeux en plantant durement ses dents sur sa lèvre inférieure, luttant visiblement contre ses propres pulsions.

Au cœur de mon âme, la musique déchire mon self-control, attise une certaine douleur sourde, parce que je me rends compte que j'aime le voir en proie à la douleur, perdre pied, se laisser envoûter par moi.

Puis soudain, il ouvre les yeux et cette fois, j'aperçois la rage, la fureur qui le caractérise si bien. Une seconde reste en suspens. Mon cœur dérate. Mes doigts se figent sur son bijou.

Et tout dérape.

Le démon en lui se met à rugir et prend la direction des opérations. Sans plus attendre, il m'attrape par la taille d'un bras en me délestant de mon froc de sa main libre.

Sans rien comprendre à ce qui se déroule, je me retrouve plié en deux au-dessus de mon lit, mes pieds rivés au sol et ses mains sur mes hanches. Il se penche sur mon dos en appuyant son pieu entre mes fesses et plante ses dents sur ma nuque sans aucune douceur. Un cri m'échappe, mais il s'en fout et préfère attraper mon érection devenue douloureuse.

Maintenu en équilibre sur mon seul bras valide, j'oublie la douleur lancinante qui sévit dans mon épaule parce qu'à cet instant précis, elle me sert plus qu'elle ne me dérange. Elle me leste d'une certaine manière à la réalité, me rappelle que tout ceci existe réellement, si j'osais en douter. Au lieu de tenter de la diminuer, je préfère la garder, la faire perdurer, et m'y accrocher comme à une bouée qui m'empêche de me laisser partir totalement à la dérive.

Alors je ferme les yeux et laisse la volupté brutale de ses gestes me pourfendre et me plonger dans un état d'excitation que je ne contrôle plus du tout.

Je m'entends haleter alors que son poing me masturbe avec autorité et que mon sang semble ruer à travers mes veines, comme un torrent déchaîné en pleine tempête.

Lorsqu'il laisse ses lèvres dévaler mon dos, mordiller ma peau, je lutte pour ne pas défaillir et rester immobile, plongé au cœur d'un cyclone qui me dévaste.

Sa langue arrive rapidement entre mes fesses et s'empare de mon intimité avec détermination. Rapide, affamée, précise, elle s'insinue en moi, caresse mes muscles, attise un démon de luxure qui se planquait en moi et ma gorge laisse échapper un cri de plaisir qui me perturbe moi-même.

En rut, les sens en éveil, je n'aspire plus qu'à ce qu'il me prenne, comme il veut, avec rudesse et dureté.

Ses doigts se crispent sur mes hanches, me griffent la peau, mais la punition est encore trop douce.

J'agite mon bassin, le pousse vers lui, quémendant muettement qu'il assouvisse l'appétit de ce démon qui attend qu'il me défonce, qu'il me

marque encore une fois.

— Archer ! grogné-je en rejetant la tête en arrière, arqué contre sa bouche qui ne semble pas vouloir m'obéir.

Tout ce que je récolte en retour est un ricanement machiavélique et ses doigts sur ma queue.

Déchaîné, il me maltraite, joue de mon impatience et me porte de plus en plus vite, dans un rythme désaxé, sans logique, toujours plus près de l'orgasme, mais ne me l'autorise jamais.

Un grognement éraillé s'échappe à nouveau de ma bouche. La sueur suinte de ma peau et mon corps se met à trembler, poussé à bout, frôlant ses propres limites. Mon poing sur les draps se resserre et ma gorge s'assèche.

Puis enfin, ses lèvres quittent mon anus et je le sens se relever derrière moi. Le bruit de son jean chutant à ses pieds sur mon plancher me fait gémir par anticipation.

Il trouve sa place entre mes muscles et m'empale sur son membre sans prendre la peine d'user de douceur.

Je lâche un soupir de soulagement en accusant son attaque brutale et directe.

Ma tête se met à tourner alors qu'il me pilonne. Fort. Dans de grands mouvements, amples et fluides.

Me sentant envahi, merveilleusement occupé de la tête aux pieds, j'ai l'impression qu'il percute mon corps tout entier à chaque attaque et je défaille. Mon sang bat contre mes tempes et mes tympons n'entendent plus que cette foutue basse sensuelle et vibrante qui s'empare de mon cœur au bord de l'arythmie.

Sa main se pose sur mon épaule. Large et imposante. Il effleure ma nuque. Passe sa paume sur mon cou. Et continue de me pilonner sans pitié.

Je pars, je quitte mon propre corps pour m'envoler dans un endroit où plus rien n'a de sens. Entre la brutalité de son assaut, sa main qui me flatte le cou, et ma détermination à ne pas flancher, à ne pas laisser aller mon bras pour ne pas chuter sur mon matelas, je ne sais plus à quoi me raccrocher. J'ai presque envie de pleurer parce que j'aime trop ce qu'il m'inflige. Parce qu'il me perd dans son univers. Parce que je sais que je deviens accro et que ça n'est absolument pas bon. Parce que je prends un pied d'enfer et que je

me sens de plus en plus dépendant de la luxure dans laquelle je me baigne avidement.

Tout à coup, il se fige, m'imposant la même trêve. Le cœur battant, la bouche asséchée, au bord de l'orgasme, je me tourne légèrement, cligne des yeux, incapable de comprendre ce qu'il attend et en me tordant un peu plus le cou, je découvre son regard, dévorant, éblouissant de passion, fixé sur moi.

Sans prévenir, il se penche, m'enlace et trouve mes lèvres pour m'emporter dans un baiser aussi tendre que dévastateur.

Je jouis dès qu'il me balance un nouveau coup de bassin contre les fesses et que sa queue heurte pour la énième fois ma prostate.

Il s'agite encore un moment, mais perché dans mon orgasme, j'ai perdu la notion du monde qui m'entoure.

Je le sens se perdre en moi, à un moment donné, embrasser mon épaule valide puis se redresser, et enfin, me délaisser.

Fébrile, je ne remue même pas un cil, incapable de comprendre ce que je suis censé faire à l'instant.

Ses mains se posent à nouveau sur mes hanches, mais cette fois, elles me guident pour m'allonger sur mon lit. Après qu'il a remonté son jean, je retrouve son visage totalement fermé penché sur le mien une fois qu'il m'a installé contre mes oreillers. Mon cœur reprend une course effrénée dans ma cage thoracique, bousculant mes côtes et mes blessures soudain à vif, dans l'attente de la suite. Avec lui, je n'arrive jamais à deviner à quoi m'attendre. Je sais que c'est en grande partie ce qui m'attire en lui, mais à cet instant, je n'ai pas envie qu'il s'amuse à ce petit jeu angoissant.

J'ai eu ce que je voulais, j'ai gagné la bataille, mais certainement pas le combat. Je ne nourris aucune illusion à ce sujet. C'est d'ailleurs pour cette raison que je redoute les mots qu'il va prononcer dès qu'il entrouvre ses lèvres trop sexy en prenant son temps.

— Ceci ne doit plus jamais se reproduire, déclare-t-il froidement sans me quitter des yeux. Jamais. N'oublie pas, je n'ai aucune limite. Dans le meilleur comme dans le pire. Et tu peux me croire, souvent, c'est le pire qui se produit. N'essaie pas de jouer. Ce n'est vraiment pas une bonne idée.

Il reste penché sur moi, attendant manifestement une réponse de ma part. Totalement perdu dans la foule d'émotions qui se baladent en moi, tiraillé

entre les bribes d'un orgasme retentissant, mon corps douloureux et épuisé, et l'expression de pure colère qui émane de ses traits, je ne sais même pas quoi dire. Et de toute manière, je ne me sens pas capable de prononcer le moindre mot intelligible.

J'ai l'impression qu'il vient de m'annoncer la mort de quelque chose qui m'échappe.

Un néant sombre et douloureux s'engouffre en moi mais je refuse instantanément de laisser Archer le discerner.

Je fronce donc les sourcils en déglutissant discrètement.

— Alors, dans ce cas, ne viens pas me caresser lorsque je ne te demande rien.

Il pince les lèvres, l'expression de son visage trahissant son agacement, mais il récupère rapidement son masque impassible puis se redresse enfin, me laissant de l'oxygène dont j'ignorais manquer.

— Nous sommes donc d'accord.

Il n'attend pas cette fois et tourne les talons pour me laisser seul dans ma chambre.

Le corps pétri de douleurs, le cerveau loin de se trouver en meilleur état, je m'écroule entre les oreillers me sentant soudain atrocement vide et presque... démembré.

26 Rafael

J'aurais préféré ne pas remettre le nez dans mes cours si tôt. Pour tout dire, même si je me concentre pour focaliser mon attention sur la vidéo du cours magistral de droits civiques, je n'arrive pas à retenir quoi que ce soit. Les paroles de mon prof glissent sur moi sans trouver mes tympans et encore moins mes neurones.

Comme d'hab, nous avons déjeuné chacun de notre côté. À présent assis à mon bureau depuis le début de l'après-midi, planqué dans ma chambre, loin de lui, je pensais être en mesure de suivre ce concept simple et facile. Ne pas le remarquer. Ne pas porter mon attention sur lui. L'ignorer. Continuer ma vie normale.

Eh bien non, je n'y arrive pas.

Trois jours que je m'y essaie, trois jours que mes oreilles ne suivent pas mes yeux et que mon cœur bat abusivement dès que j'entends ses pas dans le couloir.

Je me demande ce qu'il fait. Où il est.

Alors que je connais les réponses.

Ce qu'il fait ? Il installe et range ma nouvelle bibliothèque. Avant-hier, il a trié les cartons que j'ai récupérés chez mon père il y a presque un an. Hier il a rangé le coin débarras du fond du couloir, qui se présente comme un bow-window offrant une vue apaisante sur la ville, que ni Angel ni moi n'avons eu le courage d'aménager, et aujourd'hui, il est censé déballer les bibliothèques de ma mère, qui ont été démontées pour le transport, les mettre en place, et installer tout ça.

Je sais que ce n'est pas ce qu'il était censé faire durant ma convalescence, mais après tout ce que nous avons déjà affronté, j'ai trouvé que cette option se révélait la meilleure. Et surtout l'unique possible.

Je ne me sens pas capable de passer du temps près de lui sans succomber à l'envie de le titiller, d'une manière ou d'une autre. Car entre nous... Depuis cette matinée durant laquelle je l'ai découvert si fragile, au fond de lui, une sorte d'ambiance électrique s'est installée. Dès que nous nous trouvons dans la même pièce, quelque chose de puissant se produit. Quelque chose qui me dépasse totalement.

Dans le même temps, je ne peux plus non plus supporter qu'il tourne les talons chaque fois que nous nous rapprochons. En proposant ce deal, je voulais qu'il me respecte, pour flatter mon petit ego, très certainement. Mais finalement, chaque fois qu'il me repousse, parce qu'indirectement c'est ce qu'il fait lorsqu'il me laisse choir en plein dans les bribes d'un orgasme, cela équivaut à un rejet brutal à mes yeux, et je me sens encore plus mal.

Donc... cohabitation forcée, de loin, et chacun dans son coin.

Même cette solution reste compliquée.

La preuve. Trois fois que je redémarre la vidéo de mon cours, et mon esprit s'évade, imaginant Archer à genoux entre les planches de ma bibliothèque, en marcel blanc, ses tatouages luisant sous les rayons du soleil traversant la fenêtre.

Je laisse échapper un soupir en plantant mon menton dans mon poing, détournant mon regard de mon écran pour me lancer dans la contemplation de mon pot à crayons, de la couverture d'un bouquin sur les nouvelles législations sociales, sans réellement m'y arrêter non plus.

Mon prof continue de scander ses grands principes qui échouent dans un coin abandonné et déconnecté de mon cerveau.

— J'y vais !

La voix toujours aussi suave et sèche d'Archer me fait littéralement sursauter.

Juste à temps pour que je détourne la tête et aperçoive sa silhouette passer devant ma porte de chambre. Juste à temps pour me laisser l'occasion de me gaver une nouvelle fois de sa carrure, des muscles de ses

bras, de sa nuque rasée que j'ai adoré caresser. Juste à temps pour me provoquer un début d'érection. Parce que...

Bon sang, pourquoi faut-il que je bande pour ce genre de type ?

J'en ai marre de moi !

Je reporte mon attention sur un portrait de ma mère posé sur mon bureau en lui adressant une grimace puérile et ridicule dès que j'entends la porte de mon entrée claquer brutalement.

— Tu sais que tout ça, c'est de ta faute, hein, m'man ? On est bien d'accord que tes gênes se sont échoués en moi... Et pas les meilleurs ! Vive l'aventure, hein ? Encore, si tu étais là pour écouter mes lamentations ! Mais non. Et bien entendu, papa ne comprendrait absolument pas !

Dépité, soudain seul dans mon silence, je claque l'écran de mon PC sur son clavier, décidant que je me fiche pas mal de ce cours et que ce soir il n'existe aucun moyen de me forcer à me concentrer.

Nous sommes vendredi soir et pendant deux jours, Archer ne viendra pas. Ce sont les termes du contrat. Je devrais sans doute m'en sentir soulagé, cependant, au lieu d'une sérénité que j'attendais avec impatience, une sorte d'agacement s'installe pile sur mes nerfs.

Je n'ai pas envie de ne pas le voir pendant deux jours. Je suis totalement conscient de l'illogisme de mes ressentiments, mais je n'arrive pas à entendre raison.

Lorsqu'il se trouve entre mes murs, je souffre. Mais là, alors qu'il sera absent pour deux longues journées, je me sens sombrer au fond d'un trou vide et noir comme jamais.

C'est mort, il m'a choppé dans ses filets et je ne sais même pas comment me débattre pour en sortir.

Machinalement je tente de tendre ma main droite vers mon portable et BIM ! bloqué par cette foutue écharpe et cette épaule qui ne veut plus rien faire.

Vie de merde !

Agacé, je récupère mon téléphone de ma main gauche en quittant mon bureau et appelle directement Angel, parce que j'ai besoin de discuter. De tout. De rien. Et surtout pas d'Archer.

Il m'appelle depuis une semaine mais je n'ai pas le courage de lui répondre. Il n'insiste pas plus que ça parce qu'il me connaît et sait pertinemment qu'il n'obtiendra rien de moi tant que je ne suis pas prêt à donner quoi que ce soit.

Et ce soir ?

Ce soir j'ai besoin de pleurnicher sur mon sort et je regrette lourdement son absence.

Il décroche à la première sonnerie.

— Eh bien ! J'ai failli attendre. Balance, Alvarro, on gagnera du temps.

Je laisse un sourire étirer mes lèvres en traversant mon couloir pour me rendre dans ma cuisine.

— Je suis un crétin ! soupiré-je en attrapant une tasse dans un placard.

— On pourrait éviter les évidences, je te prie ? Parce que jusque-là, rien de nouveau sous le soleil.

— Tu es un crétin aussi ! ricané-je en choisissant une capsule de latté caramel en bataillant pour coincer mon téléphone contre mon épaule et libérer mon unique main valide.

— Une autre porte ouverte que tu défonces inutilement. Autre chose ?

Je lève les yeux au ciel en souriant. J'aurais dû l'appeler plus tôt. Ou pas.

Je ne sais même pas comment aborder le sujet.

— C'est...

Je laisse un silence terminer mon amorce de phrase ridiculement inutile.

— Ouais, d'accord. Donc, on va changer de tactique. Je pose les questions. Est-ce que l'autre fou furieux t'a fait du mal ?

Très bonne question. Je lance ma cafetière en réfléchissant à une bonne réponse. Je n'arrive pas à envisager qu'il me malmène. Parce que finalement, il a gardé ses distances depuis cette matinée mouvementée dans ma chambre, et m'ignore royalement.

— On va enfin pouvoir profiter de notre coin bibli tant attendu ! réponds-je car j'ai finalement décidé de changer de sujet.

— D'accord. Je suis tellement heureux d'apprendre cette nouvelle qui changera sans nul doute ma vie entière.

— T'es obligé de devenir sarcastique ?

— Oui. Parce que tu ne veux pas répondre et que je trouve ça très inquiétant, tu vois ?

— Mais non, tout va bien, ne t'en fais pas pour moi. Je ne suis pas mort.

— Tu vois, cette phrase prend tout son véritable sens lorsqu'on parle de l'autre sauvage suprémaciste. Ce n'est pas une vision de l'esprit, ce type pourrait véritablement te tuer. On retrouverait ton corps des jours après, baignant dans ton propre sang coagulé et séché. Le parquet serait taché et je galèrerais des jours pour le nettoyer. L'appartement perdrait forcément de sa valeur marchande et ton père me ferait la gueule parce que je ne suis pas rentré pour interférer dans ce tête-à-tête ridicule dans lequel tu t'es lancé.

Nouveau levage d'yeux vers mon plafond.

— Toujours très mesuré dans tes analyses de situation. Je vais bien et le parquet aussi.

— Merveilleuse nouvelle. Donc, on peut en parler maintenant ?

Je récupère mon café et quitte la cuisine pour rejoindre le salon et m'installer sur mon fauteuil favori.

— Oui. Je crois que j'en pince pour lui.

— Eh voilà ! s'exclame-t-il en soupirant. Pourquoi est-ce que j'ai envie de dire que je m'y attendais ? Un mec qui te frappe et te traite comme une merde, forcément que tu le kiffes ! En plus, le gros méchant enfermé chez toi presque H24 ? Du pain béni ! On n'est pas dans la merde !

Sans déconner ? Je ne serais pas arrivé à cette conclusion sans son aide ! Je grimace en portant ma tasse à mes lèvres pour boire une gorgée de café, puis ferme les yeux en me laissant glisser sur les coussins.

— Quand tu en auras terminé avec ton ironie, on pourra parler ou c'est peine perdue ?

— Attends, attends... laisse-moi encore quelques minutes pour savourer mon merveilleux sixième sens : je suis certain que vous avez baisé. Certain qu'il a grogné en mode ours et que tu as trouvé ça tellement mignon...

Il m'emmerde ! Mais tellement...

27 Archer

Le front collé à la vitre du car qui me ramène à Little Rock, je soupire de soulagement en tentant de me persuader que ce week-end arrangera tout.

Je n'ai rien prévu de spécial mais deux jours loin de Memphis ne pourront me faire que du bien. J'étouffe dans cette foutue ville. Cet appartement me rend dingue et son propriétaire me débecte. Je ne supporte plus sa voix trop caressante, la manière dont il parle en prononçant clairement chaque syllabe, et sa façon, toujours très concentrée de me mater lorsqu'il s'adresse à moi.

Et ses bleus !

Bordel de merde, ses bleus. Dès que j'entre chez lui, je ne pense plus qu'à ça. Avec Juan, j'arrivais à passer outre. Sans que je ne sache vraiment comment, j'arrivais à oublier en quelques heures. Peut-être parce que j'étais encore môme et que je ne comprenais pas la signification réelle et profonde de tout ça. Peut-être parce que je n'avais surtout pas envie de comprendre.

Je me demande même si d'une certaine manière, je m'arrangeais plutôt bien avec le fait qu'il ne veuille pas m'en parler. Finalement, lorsque j'y réfléchis, et je peux assurer que je n'ai passé mon temps qu'à ça ces trois derniers jours, je crois que je ne lui laissais pas le choix. Je lui demandais des explications, mais je m'enflammais dès qu'il ouvrait la bouche. Comment aurait-il pu ne pas redouter ma réaction en cas d'aveux ?

En admettant cela, je peux entrevoir l'espoir, plus clair, que son silence n'était pas dû au fait qu'il aimait se faire baiser par Pedro. Peut-être que tout simplement, il se sentait seul face à ça. Je prétendais être là pour lui, mais ça n'était clairement pas le cas.

Ou peut-être qu'en fait, il aimait ça.

J'en sais rien.

J'en sais rien et retourner le problème dans tous les sens me prend la tête et bouscule beaucoup trop mes nerfs. Mais pas comme d'habitude. Cette fois, je n'ai pas envie de cogner quoi ou qui que ce soit. Cette fois, la seule personne que j'ai de plus en plus envie de voir six pieds sous terre, c'est moi.

Parce que je suis devenu celui qui torture et fout les boules.

Un jour, je me suis promis de ne plus jamais quitter l'enfer dans lequel je me suis plongé tout seul, et finalement, j'entraîne tout un tas de monde avec moi au passage.

J'ai l'impression que mes bases vacillent et je ne sais même pas quoi foutre avec tout ça.

Parce que je sais. Je sais que je ne sais vivre que comme ça. À chercher constamment à calmer mes démons. À évacuer cette violence qui ne se tarit jamais en moi. Plus je la déverse, plus elle revient. Je crois que je ne sais plus vivre autrement. Par ailleurs, je ne sais même pas si j'en éprouve le moindre désir.

Tout ce que je sais, c'est que je navigue dans le brouillard depuis trop longtemps pour avoir envie d'y voir clair.

Perdu dans mes pensées, je réalise une fois que le car s'arrête à son arrêt de Little Rock que ma vitre embuée est parsemée de J de tout style.

Encore une putain d'habitude dont il faut que je m'absous. J'en ai marre de cette malédiction que je me suis infligée tout seul.

Énervé, j'essuie du plat de la main la vitre humide et efface tous les J qui y figurent, en tentant de me persuader qu'ils disparaissent dans le même temps de mon crâne. Plus de J, plus de Juan et plus de questions insupportables à gérer.

Plus rien, juste moi et mon néant.

— Eh ! J'ai d'autres arrêts à atteindre avant demain ! gueule le chauffeur du bus, tourné vers moi.

Je me rends compte qu'il n'attend plus que je me barre pour redémarrer.

— Ta gueule ! lâché-je en quittant mon siège.

Je descends rapidement de cette saloperie de car en lançant un regard assassin au connard de jaune assis derrière le volant et tombe nez à nez avec

Lee alors que la porte se referme derrière moi.

Ça, ça n'était pas du tout prévu.

La dernière fois que nous nous sommes croisés, je sortais de taule et il m'a poursuivi pour tenter de m'imposer une discussion que je ne désirais pas. C'était la semaine dernière. Depuis, je pionce au salon. Et j'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée depuis ce dernier face-à-face.

Il me scrute avidement, affichant son habituel sourire sournois qui en dit long sur tout ce qu'il ne prononce pas. Les bras croisés sur son torse, il reste immobile, attendant que j'ouvre les hostilités, très certainement.

Mon oncle est très fort à ce petit jeu. Il sait comment foutre les boules sans effort. Le truc c'est que ses airs de connards m'indiffèrent totalement. J'ai déjà tremblé plus que nécessaire face à lui. À présent, et ce depuis longtemps, j'ai décidé de ne plus baisser les yeux et encore moins de le redouter.

Il ne me fera pas un second trou au cul. La seule chose à laquelle je m'astreins, c'est garder une attitude impassible. Je ne sais pas ce qu'il pense, alors œil pour œil. Il ne sait pas non plus ce qui se passe entre mes oreilles.

— Sammy n'est pas là ? marmonné-je en tentant de ne pas afficher le ras le bol qui accapare déjà mon esprit.

— Ravi de constater que me voir te rend si heureux ! ricane-t-il en décroisant les bras. Sammy a d'autres choses à faire aujourd'hui. Grimpe, il faut qu'on parle.

Sous-entendu, Sammy n'a pas eu le choix que de laisser sa place et moi, je n'ai pas non plus le choix et je vais devoir répondre à ses questions.

Merveilleux.

Décidément cette semaine apporte son lot de petits plaisirs tous aussi géniaux les uns que les autres. En même temps, je savais pertinemment qu'il ne me laisserait pas le tenir éloigner trop longtemps. Il n'a jamais été le genre d'homme qui accepte qu'on dirige le jeu pour lui. Au contraire, il arrive toujours à mener la danse d'une manière ou d'une autre.

Je contourne la caisse de mon oncle et m'installe sur le siège passager pendant qu'il s'assied à côté de moi et démarre en trombe.

— Alors, demande-t-il d'un air léger, comment se passe ton nouveau job ?

Je prends mon temps pour lui répondre, m'inquiétant surtout de sa nonchalance qui ne présage rien de bon. Bien au contraire.

J'observe son profil, ses mains massives posées sur son volant. La cicatrice sur son avant-bras. Le O d'*Origin's* gravé sur le dos de sa main. Mon œuvre également. Comme tous les O stylisés tatoués sur les peaux des membres du clan, d'ailleurs.

Une autre chose qui me dégoûte profondément. Sans *Origin's*, je n'aurais jamais pu ouvrir mon salon. C'est Lee qui a dégoté le local et obtenu un bon prix pour lui. Mes premiers clients ont été les membres, qui m'ont fourni suffisamment de boulot pour payer les factures.

Maintenant, je lui suis redevable. Tout comme je le suis de son « hospitalité » et de la manière dont il a réussi à canaliser légèrement mes tensions. À une époque où je ne savais même plus qui j'étais, lui a trouvé mon identité et me l'a enfoncée dans le crâne.

Sans lui, je ne peux pas nier que je n'existerais sans doute plus du tout. Cependant, quoi qu'il ait pu faire pour moi, je n'ai jamais réussi à le considérer autrement qu'avec une haine profonde et inextinguible.

C'est cette haine qui m'a construit. Comme quoi, je suis bien aussi tordu que tous les Connors. Ces types que je méprise plus que tout.

Attendant toujours ma réponse, il tourne son visage vers moi, un sourcil levé, l'air amusé.

— Je t'ai perdu, Archer ? ricane-t-il en tournant subitement à gauche alors que mon salon se trouve droit devant.

Même cette simple question sonne à double sens dans sa bouche. Perdu quand ? Comment ? Chaque mot pèse son poids sur les lèvres du chef de clan. Rien n'appartient jamais au hasard. Insidieusement, il laisse supposer qu'il sait, qu'il a compris des choses que je m'acharne à lui dissimuler. Comme... ce que je foutais exactement dans ce club l'autre nuit.

Sentant une pression nauséabonde grimper au sein de cette bagnole, je préfère ne pas répondre et me concentre sur les rues que nous longeons.

— On va où ?

Il n'emprunte pas la direction de chez lui. Encore un fait qui chlingue les emmerdes à plein nez.

— Une petite course de dernière minute avant le week-end. Ça ne sera pas long.

Voilà ce que je craignais. Un plan spécial Lee. Je m'attends au pire.

Il me jette un nouveau coup d'œil et cette fois je comprends que je n'ai aucune question à poser, qu'il a décidé. Quoi ? Je ne sais pas. En tout cas, je suis bon pour participer.

Fait chier !

Je me laisse glisser sur mon siège en allongeant les jambes, le coude posé sur le bord de ma vitre et attends la suite.

Je sais qu'il tente de me faire flipper, je le connais trop. Je ne compte pas jouer dans son jeu.

Alors je le laisse arpenter les rues d'un quartier que je ne connais pas spécialement, puis d'un autre. Et enfin, nous tournons vers un coin que j'évite chaque jour. Chaque minute. Chaque seconde de mon existence depuis que j'ai emménagé ici.

Cette fois, je ne me fous pas du tout de cette blague de mauvais goût et encore moins de ce qu'elle signifie.

Immobile, conscient qu'il m'observe du coin de l'œil, je décide simplement de remuer pour m'allumer une clope alors que nous traversons une avenue bordée de devantures aux enseignes flashy et aux terrasses bondées à cette heure de la journée.

Début de soirée, heure de l'apéro.

J'espère encore qu'il va continuer tout droit lorsque nous arrivons au bout de l'avenue.

Machinalement, je ferme mon poing pour éviter de laisser mes doigts trembler.

Il actionne son clignotant, toujours tranquillement.

Nous nous engouffrons dans une rue, puis une autre, nous enfonçant toujours plus dans le quartier.

Putain de bordel !

— Qu'est-ce qu'on fout là ? demandé-je, la voix soudainement sèche et anormalement éraillée.

— Un petit rendez-vous. Je te l'ai dit, ce sera rapide. Et efficace, comme toujours.

Il me sourit, de ce rictus machiavélique et lourd de sens qu'il réserve à nos expéditions « punitives ».

Putain !

Cette fois, mon self-control vacille totalement et lorsqu'il s'arrête au bout d'une impasse, devant la caisse de Sammy déjà garée et une autre appartenant à un immonde connard alcoolique et dégueulasse, je sais que tout ceci n'est qu'un test. Un putain de test inventé et préparé juste pour moi.

Il sait. Je suis même certain qu'il se doute depuis toujours. Il sait et comme à son habitude, plutôt que de me placer face à mes actes et à la réalité, il va me pousser sournoisement à tout dévoiler, à me rendre timbré et pétri d'angoisse pour m'inciter à compromettre moi-même. Torture psychologique qu'il maîtrise également à la perfection. Lee est ce genre de mec. Celui qui s'infiltre sous ton crâne pour y foutre un beau bordel, l'air de rien. J'en sais quelque chose. Cependant, hors de question que je lui fournisse la confirmation qu'il attend.

Il ne me reste plus aucune issue à part faire face.

Il sort de la bagnole et je sais que je n'ai pas d'autres choix que de le suivre, alors j'ouvre ma portière, jette ma clope sur le trottoir crade de la ruelle, et les rejoins en carrant les épaules et en frappant mes poings contre ceux des autres membres *Origin's* présents pour l'occasion.

— Alors, c'est quoi le deal ? demandé-je d'un air détaché à mon oncle qui discute déjà avec Ray, le fameux connard proprio de la seconde caisse. On fait quoi dans ce trou ? J'suis crevé, Lee. Ma semaine a été...

— Tu m'étonnes ! s'esclaffe Cliff, un quarantenaire arborant une barbe longue jusqu'à son bide. Justement, on s'est dit que ça te permettrait de te détendre, Arch.

— Oui, bien sûr.

Sammy frappe mon épaule brutalement dans un geste aussi amical qu'abusivement viril.

— Ouais, mec, ton oncle a encore eu une excellente idée. On va expliquer la vie à deux ou trois enculés pour entamer la soirée.

Il désigne d'un geste du menton une boutique de fringues à l'angle de la rue.

Rainbow Paradise.

— On va leur faire le cul, à ces espèces de tapettes.

Mon cœur entame une course au rythme insupportable alors que Lee se rapproche de moi en guettant mes réactions. Il n'en discerne aucune car je reste de marbre. Seul mon sang se met à bouillir en moi et chacun de mes nerfs se tend malgré moi.

— Manifestement, c'est ton truc de casser du PD, fiston, ricane-t-il lascivement. Il suffisait de nous le dire, il était tout à fait inutile de te barrer jusqu'à Memphis pour foutre la merde en égoïste. Tiens...

Il fourre entre mes doigts un flingue. Lourd. Noir. Glacé.

Nous y voilà ! J'ai vraiment été con de penser qu'il laisserait cet incident qui a failli me mener en taule sans conséquences. La raison de ma visite imprévue à l'Enfer des Atlantes ? Je suis à présent persuadé qu'il la connaît. Il cherche juste à me mettre à l'épreuve, l'air de rien. Les autres crétins qui nous entourent ne se doutent très certainement de rien. Ils n'y voient que du feu, comme d'hab.

Mais lui ? Le regard qu'il visse à moi suffit à expliquer tant de choses...

Ma tension doit certainement monter en flèche alors que je déglutis, soudain tétanisé devant l'objet.

— Tu sais bien que je préfère les lames, rétorqué-je en tentant de lui rendre son putain de glock.

— Il est temps que tu passes à de vraies armes, réplique-t-il en croisant les bras, refusant par la même de récupérer son flingue.

— Je ne sais pas m'en servir.

— Tu peux louper ta cible tant que tu veux, ici ! ricane-t-il en désignant la boutique. C'est un excellent entraînement. Évite juste de nous plomber le cul, ça serait sympa de ta part.

Nous échangeons un regard brûlant de haine. Il se souvient forcément de la dernière fois que j'ai tenu un flingue face à lui. C'est sa tronche de connard que je visais. J'ai d'ailleurs eu beaucoup de mal à dévier mon tir.

Cette fois, il me prend à revers. Si je refuse, si je laisse entrevoir ma pire faiblesse, mon penchant innée pour les bites, mon incapacité à punir les pédés parce qu'un acte pareil dépasse bien trop mes propres limites, alors les autres comprendront rapidement.

Haute trahison.

Ils me tueraient s'ils en étaient informés. Même Sammy ne se ferait pas prier pour me balancer une praline en pleine gueule, c'est certain.

Et tout ça, Lee le sait bien mieux que moi. Je suppose qu'il m'offre une seconde opportunité de prouver que je ne suis pas une saloperie de tapette. Et peut-être qu'aussi, il me rappelle subtilement par cette attaque imprévue ce que je risque en restant axé sur les mecs.

Comme si c'était si simple.

Alors que les mecs se galvanisent à l'idée des saloperies qu'ils comptent administrer aux « tarlouses de gérants » de cette boutique, nos yeux restent encore un moment vissés les uns aux autres. À cet instant il n'existe plus d'oncle ni de neveu. Plus de liens familiaux non plus. Soit je renonce en assassinant de sang-froid un homo ou même deux, pour le symbole, soit je dégage de là et admetts que je fais partie des leurs.

Sauf que... Il a oublié un détail dans son plan. Peut-être mon unique porte de sortie.

— Je te l'ai dit, je ne tuerai plus jamais qui que ce soit ! déclaré-je en posant le flingue sur le capot de la caisse de Sammy. Et je n'utiliserai jamais d'arme à feu non plus. Je préfère un couteau.

— Archer, prends ce putain de flingue et vas-y ! s'empporte subitement Lee.

Son ordre claque comme un coup de fouet et se répercute sur les murs de briques usés qui nous entourent. Mon cerveau entre en ébullition tandis que le silence lourd et épais se fait lorsque l'écho de ses mots se disperse.

Toute l'équipe pose ses yeux sur moi. Lee reste figé, impassible, face à moi. Attendant ma réaction.

Mes jambes flageolent et une sueur poisseuse se répand sur ma peau. Longe ma nuque. S'infiltre sous mon marcel.

Et tout le monde attend ma décision.

Une nouvelle fureur se propage en moi. Elle calcine mes sens et rampe sous ma peau. Ravage tout sur son passage. Me pousse à récupérer cette arme et à la braquer sur lui. Ce dégoût qu'il m'inspire coule dans mes veines. Si fort. Si crade. Si catégorique. Le mal le plus absolu s'infiltré en moi et dégomme mon humanité. Je le sens. Je perçois distinctement chaque parcelle qu'il gagne sur mon esprit. Chaque connexion qu'il électrise sous mon crâne.

Mes doigts se serrent. Se desserrent. Encore une fois, le diable, mon diable, celui qui se trouve en face de moi, révèle les ombres qui me constituent et les canalise sans que j'arrive à y objecter quoi que ce soit. Pris dans un piège que je n'ai pas vu arriver, je n'ai plus le choix. Je n'ai même plus envie d'y réfléchir. Plus envie de me battre alors que mon besoin d'évacuer se réveille, s'étire, prend ses aises dans mon esprit et joue de ma volonté comme d'une marionnette.

Lee esquisse un énième sourire, ravi de sa petite victoire.

Parce que bien entendu, il est déjà persuadé qu'il a gagné.

OceanofPDF.com

28 Rafael

Le week-end est passé trop vite. Ou trop lentement, je ne sais pas comment analyser la situation.

Dans tous les cas, lundi a déjà commencé à présent et huit heures approchent à grands pas.

J'ai réussi à prendre ma douche avec l'aide de Gregory, car oui, la semaine dernière, j'ai fini par me résoudre à lui demander de l'aide. Le seul à qui je pouvais confier ma peine physique, finalement. À présent, j'attends devant mon ordinateur que la sonnerie retentisse sur l'interphone.

Je me déteste de réagir comme ça. Comme si nous avions rencard, alors que je sais pertinemment que tout ceci n'est qu'une comédie. Et même si j'avais osé l'oublier, Angel s'est chargé de me le rappeler dans tous les sens vendredi.

Je devrais annuler ce contrat stupide qui ne m'apporte que du négatif. Ce serait la meilleure solution. Parce qu'aujourd'hui, mon père ne m'a pas recontacté, signe qu'il fait la gueule, et se contente de prendre des nouvelles par l'intermédiaire de mon garde du corps.

Samedi, je suis sorti avec des potes de Protect'All et pareil, lorsque nous en avons parlé, ils m'ont tous considéré comme si j'avais totalement perdu l'esprit.

C'est peut-être le cas, clairement.

Hier, je me suis promis d'y mettre un terme, puis j'ai rebroussé chemin au cœur de mes certitudes, en remettant au lendemain ma décision.

Et ce matin, je sais que je suis incapable de rompre ce deal. Parce que, comme un roman que l'on ouvre et qui nous capture l'esprit, j'ai envie de

connaître la fin. Envie de savoir ce qui se cache derrière ce masque glacial et impassible qu'il porte la plupart du temps.

Je l'ai effleuré, cet Archer plus doux et sensible. Un court instant. Le temps d'un baiser volé. De quelques étreintes au-dessus de mon lit. J'admets que c'est à cet instant précis qu'il m'a enchaîné totalement à lui.

Angel a tellement raison.

Je suis faible et sans doute bien trop utopiste.

Mais je refuse d'imaginer que je me trompe. Je refuse d'admettre que certaines personnes sont perdues à jamais. De toute manière, un frémissement constant s'est installé dans mon âme à son sujet et même si je le voulais, je ne pourrais pas revenir en arrière. Quelque chose s'est tissé, m'a emporté, et je me sais à présent accro et dépendant de cet homme que je n'aurais jamais dû rencontrer. Il m'a eu, en beauté, et m'a asservi aux désirs qu'il sait faire naître en moi constamment. En si peu de temps. Archer Connors a foudroyé littéralement mon équilibre et le pire de tout ça, c'est que je n'éprouve même plus l'énergie suffisante pour m'enfuir de cette geôle dans laquelle il m'a enfermé.

La sonnette de l'interphone me fait presque sursauter lorsqu'elle retentit enfin, deux minutes avant l'heure que j'ai imposée.

Un sourire amusé s'invite, sur mon visage et mon humeur, alors que j'appuie directement sur le déverrouillage de la porte de l'immeuble puis l'ouvre.

Comme tous les matins.

Puis je dévie vers la cuisine, tasse, machine et... cappuccino ce matin.

Mais c'est une voix féminine qui me surprend alors que j'observe rêveusement le café s'écouler dans ma tasse.

— Eh bien ! Vous ouvrez à n'importe qui ?

Je pivote brutalement vers la nouvelle entrante, une femme d'un mètre cinquante, rousse, au sourire jovial. Mon infirmière. Elle pose sa mallette sur la petite table de la cuisine, comme si elle se trouvait chez elle.

J'avais complètement oublié ce rendez-vous qu'elle m'a donné vendredi matin.

— Vous allez bien Monsieur Alvarro ? s'inquiète-t-elle devant mon air sans doute décontenancé.

— Euh, oui, plutôt bien, oui. Je... ne suis pas réveillé. Excusez-moi. Je vous offre un café ?

— C'est pas de refus. Alors, comment va notre blessure ce matin ?

— Bien... enfin, je crois.

Je dis adieu à mon cappuccino et le dépose devant son nez alors qu'elle sort ses compresses et ses pinces qu'elle étale avec précision sur la table.

— Merci. On va regarder ça. Ici, ça vous va ?

— Euh, oui.

En fait, on peut *regarder ça* où elle veut, c'est le dernier de mes soucis. Parce qu'il est déjà 8 h 07 et qu'il n'est toujours pas arrivé. Ce qui n'est pas vraiment dans son habitude.

Enfin, en sommes-nous déjà arrivés à « des habitudes » ?

Je réfléchis à ce problème pendant que mon infirmière, Josy, m'aide à retirer mon tee-shirt, à défaire mon attelle, retire avec précaution mes pansements et nettoie la blessure.

— Oh, mais vous cicatrisez très bien ! Je crois que je vais pouvoir enlever quelques fils. C'est parfait, vous suivez le repos qui vous a été imposé très scrupuleusement, manifestement.

— En effet.

Mon Dieu, si elle savait que je voltige dans tous les sens dès que j'en ai l'occasion, en oubliant ces foutus conseils qu'on m'a donnés à l'hôpital.

8 h 11.

Toujours personne.

— Pouvez-vous arrêter de bouger s'il vous plaît ? s'énervé l'infirmière alors que je commence à gesticuler pour vérifier l'heure sur mon téléphone, posé à côté de ma machine à café. Je vais finir par vous faire mal ! Ou pire, casser le fil !

— Désolé.

Je repose mon dos contre le dossier de ma chaise et la laisse s'agiter autour de moi, les yeux rivés à l'horloge de mon four. Cette horloge doit être en panne, elle avance trop vite.

Presque quinze, maintenant.

C'est quoi son problème ?

Je tapote nerveusement mes doigts sur ma cuisse alors que Josy lève mon bras malade avec précaution pour évaluer ma souplesse à cet endroit.

— Aïe ! grogné-je en grimaçant de douleur. Doucement !

— Oui, pardon. Il vous faudra de la rééducation, de toute manière. Bon, en tout cas, vous semblez vous porter comme un charme, donc...

Soudain la porte s'ouvre brutalement dans l'entrée, puis claque avec encore plus de véhémence.

Je me lève sans m'occuper de Josy et observe l'homme que j'attendais alors qu'il passe, la capuche de son sweat shirt remonté sur sa tête. Il ne s'arrête pas et s'engage dans le couloir sans nous jeter un regard ni même nous saluer.

Je perçois l'ambiance pourrie resurgir massivement et je me sens monter en pression moi aussi.

Soudain, je me rends compte que je suis en train de me faire avoir. Je me souviens des motivations qui me tenaient à cœur lorsque j'ai proposé ce deal. Alors, certes, je ne me trouvais pas tout à fait dans mon état normal lorsque j'ai imposé mon choix à mon père, mais peu importe. Finalement, je n'y trouve pas mon compte.

Ma première réaction serait de le laisser tranquille puisque tout son corps, alors que je l'observe remonter le couloir d'un air sombre, indique qu'il vaudrait mieux éviter de le chatouiller. Toutefois, est-ce une raison suffisante pour que j'obéisse aux humeurs de monsieur ?

Non.

Absolument pas.

Ici, c'est moi la victime et la douleur de mon épaule, émanant des quelques mouvements que vient de m'imposer Josy, me le rappelle amèrement.

Ce n'est pas à moi de m'excuser de vivre.

J'ai réussi à me planter ce mantra dans le cerveau il y a longtemps, à grand renfort de travail sur moi-même, et tout dangereux que soit l'homme des cavernes qui occupe mon appartement la majeure partie du temps en ce moment, il ne me ramènera pas en arrière.

Certainement pas.

Je disais addict à lui tout à l'heure ? En réalité, il m'agace autant qu'il m'attire, ce qui m'agace davantage. Et agacer me semble bien en-dessous de la réalité.

Pour autant, la vérité c'est que je m'agace encore plus moi-même de me montrer aussi sensible à cet homme qui ne le mérite clairement pas.

Donc, j'abandonne Josy dans la cuisine et lui emboîte le pas, sans manquer d'ancrer mon regard à son cul magistral et insolemment sexy tandis qu'il retire son sweat pour le balancer sur un fauteuil en face des panneaux de la bibliothèque qu'il est censé remonter.

— Bonjour ! asséné-je en m'exhortant à bien prononcer chaque syllabe pour éviter ce bégaiement que je sens poindre dans mes mâchoires.

— Salut.

Il ne se retourne pas mais s'accroupit devant la tâche qui l'attend, prêt à continuer son travail.

— J'aurais besoin que tu ranges mon linge ! l'arrêté-je en prononçant toujours calmement mes mots. J'ai réussi à gérer les machines, mais plier, c'est trop compliqué.

Totalement faux, je n'ai juste pas pensé à le faire, trop occupé à cuver ma jolie cuite de samedi soir.

Il se redresse sans répondre et encore une fois, je focalise sur son corps qui se déploie devant moi et plus particulièrement sur ses bras que laisse à nu son marcel noir.

Mon regard se perd sur ses tatouages, sur sa taille en V, sur son jean moulant trop efficacement ses parties, sur ses cuisses et... ses mains.

Je crois que j'adore ses mains. Vraiment beaucoup. D'ailleurs, alors qu'il les referme l'une sur l'autre en serrant un poing dans sa paume, je remarque ses jointures abîmées. Salement amochées, même.

— Il s'est passé quoi ?

Cette fois je ne cherche pas à maîtriser mes mots, ils sortent tout seuls, ce qui me soulage. Avec lui, souvent, je suis obligé de rester en alerte dès que j'ouvre la bouche et c'est extrêmement épuisant.

— Si on te demande...

Il ne termine pas sa phrase, qui signifie clairement que je peux aller me faire foutre, puis se dirige vers moi, et cette proximité provoque un

frémissement malencontreux le long de ma nuque.

Son parfum léger vient titiller mes narines et je me rends compte que je me suis habitué à cette odeur si particulière qui lui va si bien. Un peu ambrée, un peu légère, très naturelle. Je me suis demandé quelques fois cette semaine s'il usait réellement de parfum ou s'il ne s'agissait que d'un mélange entre sa lessive, son gel douche et l'odeur naturelle de sa peau.

J'en sais rien, mais ce problème, qui ne devrait pas en être un, est devenu un leitmotiv chez moi. Tous les matins, j'y consacre au moins un petit quart d'heure avant de me résoudre à passer à autre chose.

Angel a raison, et ça me casse les noix de l'admettre, mais oui, je suis un trop mordu du vilain méchant facho.

Merveilleux.

Il serait intéressant que je me méfie, afin d'éviter que cette histoire, mon attirance pour lui, ne vrille pas vers l'obsession.

Lorsque mon regard remonte enfin jusqu'à son visage, je comprends que je me suis fait griller en beauté, en plein matage intensif. Il hausse un sourcil, son regard sombre et glacial planté sur moi.

Puis il me contourne et longe le couloir à nouveau pour se rendre dans ma buanderie.

Donc, il a décidé de ne pas répondre à ma question. Encore une fois, il décide et je dois m'arranger avec ça.

Le problème, c'est que sur ce point, je n'ai rien à lui imposer. Il fait ce qu'il veut de sa personne en dehors d'ici et ce n'est pas censé être mon souci.

Aller chercher des réponses ne serait pas constructif et surtout, ne mènerait à rien sauf à une nouvelle prise de tête.

— Monsieur Alvarro ? me rappelle Josy depuis la cuisine, j'ai d'autres patients après vous !

— J'arrive !

Ce mec me fait chier.

J'abandonne alors qu'il disparaît dans ma lingerie, et rejoins la cuisine en admettant ma défaite matinale.

En réalité, je me fustige surtout, car je suis censé dédaigner cet homme et même si je m'impose de ne pas m'y intéresser autrement que « contractuellement », le simple fait de m'obliger à agir avec détachement est déjà une preuve que tout va de travers.

Je devrais réellement m'en foutre et ma condescendance envers lui devrait venir naturellement. Pas être feinte et forcée.

Raf, tu es un tel crétin que ça colle le vertige !

— Bon, je vais devoir tirer sur un fil, ça peut faire mal, il me semble un peu collé... marmonne l'infirmière une fois qu'elle m'a récupéré sous ses griffes. Occupez-vous l'esprit, ça passera mieux.

Elle attrape la télécommande posée au bout de la table et allume le petit écran installé au-dessus du micro-ondes avant de se remettre à sa tâche.

Je n'ai pas vraiment besoin de ça pour occuper mon esprit, comme elle le dit, mais je zappe quand même pour chercher un programme télé pendant qu'elle cherche une pince dans son fatras.

Et je tombe sur...

Encore un fait divers à Little Rock.

Little Rock. La ville de la bête planquée dans ma buanderie.

Le titre du reportage inscrit dans le bandeau en bas de l'écran me remplit d'effroi et me pousse à hausser le son.

Acte de vandalisme homophobe à Little Rock. Deux victimes gravement blessées.

La voix du commentateur en explique un peu plus lorsqu'elle emplie le silence.

Le Rainbow Paradise, un établissement respecté du quartier, le plus vieux également, et le premier commerce revendiquant clairement son appartenance à la communauté LGBTQ+ de la ville, selon les dires des riverains, a été le théâtre d'un acte de violence inouï vendredi soir.

D'après les victimes elles-mêmes, nous pouvons affirmer que les contrevenants étaient masqués, au nombre de quatre et que leurs uniques motivations n'étaient pas pécuniaires. Les tags salissant les murs de la

boutique totalement ravagée le confirment. Insultes homophobes et revendications d'un autre âge à foison. Les victimes ont été lourdement agressées, dont l'une, un client qui se trouvait ici par pure malchance, violée à l'aide d'objets provenant de la boutique.

Nous attendons plus de renseignements de la part des autorités, mais il semblerait que ces dernières n'aient pas vraiment de choses à ajouter. Un flou légèrement inhabituel règne autour de ces actes d'une violence atroce, survenus, je le rappelle, vendredi soir...

— Bon, eh bien, vous avez été sage, déclare Josy alors qu'une violente nausée me prend d'assaut. Je vous aide à enfiler votre attelle et on se revoit dans trois jours.

Sonné, je la laisse me manipuler dans tous les sens, mes pensées dirigées vers ma lingerie et plus particulièrement sur l'homme qui s'y trouve et qui doit certainement fouiner dans mes petites affaires, puisque je lui ai moi-même demandé.

J'ai du mal à croire qu'il s'agisse simplement d'une coïncidence. Mon instinct décide de faire directement le lien entre ce reportage et Archer. Ses mains abîmées, ce carnage dans cette boutique. Ces actes de pure méchanceté, et son attitude... Tout concorde un peu trop pour que je rejette totalement l'idée qu'il soit impliqué. Quelque chose au fond de moi s'en persuade trop facilement.

Alors que Josy lisse maternellement mon tee-shirt sur mon buste, je sens que je me déchire entre la fureur qui m'envahit peu à peu et la trouille. Car quelque chose en moi vient de comprendre, de se persuader que j'ai accueilli sous mon toit un homme vraiment dangereux.

Je le savais, je ne peux pas prétendre le contraire, mais étrangement je ne voulais pas m'en convaincre. Maintenant, objectivement, nier l'évidence serait totalement stupide. Et pourtant, je n'ai pas envie d'y croire. Une bataille se met subitement à rugir en moi. Ma raison, partisane du choix de l'évidence, martèle douloureusement mon crâne pour que j'accepte le fait qu'Archer est un monstre. Et ma folie, mon désir, mon instinct, mon addiction nauséabonde, peu importe l'appellation que revêt cette partie de mon crâne, tente de trouver tous les prétextes possibles pour nier et refuser

en bloc le fait pourtant flagrant que l'homme que j'accueille chez moi est une saloperie de vandale dégueulasse et écoeurant.

Ce n'est pas possible. Après ce moment dans ma salle de bains la semaine dernière, après les multiples doutes que j'ai lus au fond de ses rétines, après ce qui s'est passé dans ma chambre...

Non. Je ne peux pas y croire.

Cependant, tous ces faits, ces atrocités, résonnent trop clairement dans ma logique.

Totalement empêtré dans mes combats internes, je marque une pause en tentant d'y voir clair, mais c'est peine perdue. Je doute, je lutte contre moi-même pour réussir à statuer. Coupable, excusable, condamnable, innocent ?

Putain, je devrais l'accuser, et m'arrêter là. Ma fureur se déploie en moi et me pousse à croire une évidence de plus en plus indiscutable, tout en me rappelant que je me suis vraiment mépris à son sujet.

Je ne peux pas me convaincre que c'est le cas.

Il doit forcément y avoir une explication.

Ce doute. Le putain de doute qui ne me lâche pas, me complique vraiment l'existence. Parce que j'aurais dû m'attendre à de tels actes venant de sa part. Et je devrais me suffire de ça pour le virer et ne plus jamais vouloir me retrouver face à lui. Je lui en veux aussi pour ça. Tellement. Autant que je m'en veux de rester pétri par le doute, et de chercher une ou des excuses pour me permettre de tergiverser sans trouver de solution.

Pourquoi est-il aussi noir qu'il semble l'être ? Pourquoi ne peut-il pas rester dans le pardonnable ? Pourquoi suis-je incapable de voir la réalité telle qu'elle est ? Mais la réalité est-elle réellement ce qu'elle suppose être ?

Alors, lorsque je referme la porte, tremblant et pétri d'une colère noire, dirigée contre lui mais aussi contre moi pour me montrer aussi con, je me laisse diriger par mes nerfs et rejoins la buanderie dont je pousse fermement la porte en la faisant claquer contre le mur.

— T'as cassé du gay, c'est ça ? l'attaqué-je en le surprenant alors qu'il balance un tee-shirt sur une étagère.

Il faut que je le sache. Qu'il m'avoue l'horreur. Que je prenne en pleine tête son abomination. Au fond de moi, je sais que je dois l'entendre de sa

bouche pour vraiment y croire et me libérer de cette incertitude qui me déstabilise bien trop. J'ai besoin de guérir de lui, d'urgence.

Alors je le pousse, au plus loin que je le peux, pour qu'il crache son venin une bonne fois pour toutes.

— Tes mains, c'est ça ? Le nez de l'une de tes victimes était sans doute trop dur et ça t'a blessé ? Pauvre petite chose ! Comment...

Les mots butent sur ma langue, mais pas à cause de mon bégaiement. Juste parce que je n'arrive plus à contenir ma colère.

— Tu es un pédé, mec ! me reprends-je en le pointant du doigt. Tu aimes baiser les mecs ! Une grosse tafiolle, une pédale, une pauvre tantouse à la con !

Il se précipite sur moi en émettant un grognement bestial et je n'ai pas le temps de réagir que je me retrouve propulsé contre la porte, son poing serrant fermement le col de mon tee-shirt, m'étouffant partiellement.

Son regard totalement dément scrute le mien et ses lèvres pincées, ses mâchoires tendues, me prouvent que je viens de lui faire mal. Très mal.

Est-ce que ça prouve quelque chose ?

Non.

— Ferme ta gueule, caramel ! déclare-t-il d'un ton si froid qu'il me pétrifie sur place. Combien de fois vais-je devoir te le dire ? Je n'ai aucune limite. Alors, juste, si tu tiens à ta vie de petit bourge bien sage, ferme ta putain de gueule !

Il croit sans doute me faire peur, mais il a tout faux. Ce mec est aussi homo que moi, et il ne peut pas prétendre le contraire. Peut-être ailleurs, à d'autres, mais pas à moi qui me suis pris son homosexualité en plein fondement à plusieurs reprises. Je peux me poser des questions sur beaucoup de choses le concernant, mais pas là-dessus. Et mon instinct de révolte perpétuelle, celui qui me guide constamment, prend le dessus sur le reste. Je ne supporte pas que des innocents payent pour l'étroitesse d'esprit des autres.

— Et ta conscience, tu lui ordonnes aussi de fermer sa gueule ? continué-je en maintenant son regard. Qu'est-ce qu'elle raconte ta saloperie de conscience quand tu fracasses des mecs pour les punir de ce que tu es toi-même ? Ne me dis pas que t'es assez con pour prétendre croire qu'ils

ont choisi d'être homos et qu'ils méritent de payer ce choix alors que toi-même tu ne peux pas diriger tes propres préférences ? T'as de la merde dans le cerveau ou quoi ? Tu leur fais payer le fait que toi, tu n'as pas assez de couilles pour t'assumer toi-même alors qu'eux ont ce courage. Le courage d'affronter des abrutis dans ton style, justement. Des frustrés pathétiques et couards qui se planquent derrière leurs poings plutôt que d'oser se révéler eux-mêmes. T'as pétié des mecs pour ce que leur cœur leur commande, espèce de pauvre merde ! Cela dit, encore faudrait-il que tu comprennes ce qu'avoir un cœur signifie ! Et ça, je te l'accorde, te concernant c'est pas gagné.

Il pousse un cri guttural qui me fait sursauter et avant que je puisse réagir, il lève le poing et... le balance contre la porte qui me soutient.

Cette dernière vibre violemment et craque sous la brutalité de son geste.

Mon cœur menace de s'arrêter lorsque sa main disparaît à travers le bois. Nous restons là un instant, l'un face à l'autre. Je ne sais même pas comment j'arrive à rester debout. Peut-être parce qu'il me retient par le col. Peut-être que ma fureur est devenue tellement rigide et palpable qu'elle me porte littéralement, en se moquant pas mal des conséquences. Conséquences des mots que je viens de lui balancer sans en mesurer aucun. Conséquences qui pourraient me couter la vie, à présent j'en prends conscience.

Une sueur désagréable, trahissant ma terreur face à lui, dégouline subitement sur ma peau.

Je crois que je me suis vu plus fort que je ne le suis.

J'ai besoin d'une pause, là. Les réponses que j'attends, à l'instant, me paraissent secondaires. Même si sa réaction en constitue une parfaite en soi, mais encore une fois, je refuse de la considérer comme telle.

J'ai besoin qu'il prononce exactement la phrase : « je l'ai fait ». Des déductions un peu barbares ne satisferont clairement pas la partie stupide de mon esprit qui ne demande qu'à le croire innocent, enfin, pas trop coupable serait l'expression exacte.

Je ferme les yeux un instant, appuyant mon crâne contre la porte en tentant d'apaiser le rythme de mon souffle et celui de mon cœur.

— J'ai une copine. C'est elle qui compte, déclare-t-il en me relâchant. Ton cul, c'est juste un passe-temps.

Il s'écarte et repart vers le fond du couloir. Je m'affale contre la porte, me sentant tellement vide et terrassé. Aussi bien par ses gestes que par ses mots. Et par cette réalité qui insiste pour s'incruster en moi avec brutalité. Archer Connors est réellement mauvais. Rien à sauver.

Et c'est lui que j'ai choisi pour bousiller mon cœur.

Crétin, Raf ! Putain de crétin !

OceanofPDF.com

29 Archer

— J'aimerais beaucoup que l'on puisse trouver un peu de temps pour déjeuner ensemble, Archer.

Je soupire lourdement en envoyant valser mon mégot par-dessus le balcon.

Il fait bon aujourd'hui.

Le soleil semble avoir décidé de régner en maître sur Memphis et j'avoue que me sentir loin de Little Rock, haut perché au-dessus du monde, de m'écarter du quartier dans lequel je pourrais un peu plus chaque jour, pourrait me faire du bien.

Ce matin, même si je savais que je devrais reprendre ma vie de soubrette auprès de lui, je me suis presque senti soulagé de passer la porte de cet appart.

Ce qui est complètement stupide, j'en suis bien conscient. Mais au moins, ici, je me sens plus libre d'être moi-même. Ce qui est, en soi, encore plus débile que le reste parce que justement je devrais me méfier de tout entre ses murs, bien plus que dans mon quotidien. Et surtout me méfier du proprio. La preuve en est, avec lui je ne peux pas faire semblant d'être ce que je ne suis pas. Il a bien compris, en même temps il faudrait vraiment être abruti pour ne pas l'avoir compris, que j'aime baiser des mecs.

Putain !

J'aime baiser des mecs.

C'est sans doute con de ne l'admettre vraiment que maintenant, mais c'est pourtant le cas.

Même en ce qui concerne mon PrEP, je me trouve des excuses idiotes pour le prendre. Alors que je le cache et l'achète à des dizaines de miles de ma ville.

J'aime baiser des mecs.

Ce n'est pas juste une partie de moi que je peux me contenter d'ignorer la majorité du temps et d'assouvir en venant me planquer dans l'une des boîtes sordides de cette ville une poignée de fois par an.

J'aime baiser des mecs.

Et je n'aime pas plus que ça baiser des meufs.

Rien ne m'attire chez Virginia, ni plus ni moins que chez les nombreuses autres gonzesses que je me suis tapées, d'ailleurs.

J'aime baiser des mecs !

Fait chier, putain !

Je me sens étouffer depuis vendredi. Sombrier dans un tourbillon infernal de questionnements et de remords. Je ne sais même pas ce que je déteste le plus, d'ailleurs. Sonder mon âme ou la merde que j'y trouve.

Machinalement, je me retourne vers la porte-fenêtre donnant sur le salon. Rafael est là, gesticulant autour de la table au fond de la pièce, affairé à classer je ne sais quels documents.

J'aime baiser les mecs, et j'ai aimé baiser ce mec, en particulier. Et ça, c'est encore pire que tout le reste des casseroles qui encombrant mon esprit.

Lorsqu'il comprend que je le mate, il relève les yeux vers moi pour me considérer comme l'ordure que je suis. Je pourrais traverser la pièce pour lui foutre les jetons, peut-être même le faire bégayer un peu, histoire de lui rappeler que je suis le meilleur, le plus fort et un gros méchant bien connard.

Mais ça ne m'amuse pas vraiment. Voire pas du tout. J'ai bien plus important à gérer. Je dois me gérer moi et c'est déjà énorme.

— Archer ? Tu m'écoutes ?

Et je dois la gérer, elle aussi.

— Oui, j'suis là, m'man, soupiré-je en rallumant une clope, le regard à nouveau tourné vers les quelques nuages qui parsèment le ciel.

— Est-ce que demain, nous pourrions... aller déjeuner ? Je sais que tu travailles, enfin, peut-être que le mot exact n'est pas *travailler*, n'est-ce pas ? Tu rattrapes une faute que tu as commise, et justement, j'aimerais qu'on en discute. Je veux que tu rentres à Jonesboro. Il se passe trop de choses qui m'inquiètent vraiment à Little Rock. Bref, je voudrais profiter du fait que tu es à Memphis, je dois te parler.

Elle ne comprend toujours pas. Je crois que je dois me résoudre à considérer qu'elle ne comprendra jamais. Pourquoi faut-il qu'elle s'accroche à cette idée qu'elle doit s'inquiéter pour moi ?

Ce n'est pas ce que je veux. Je veux qu'elle continue sa vie. Sans moi.

— M'man... je ne peux pas m'absenter comme ça, je n'ai pas de pause repas le midi, je ne suis plus au collège.

— Très bien mais alors, dîner ? Après ton « travail », tu peux me rejoindre et...

— Impossible, j'ai un bracelet et des heures précises imposées pour mes déplacements. Le dernier bus part d'ici à dix-huit heures...

Elle laisse passer un blanc et mon attention se dirige directement vers l'homme qui a repris son boulot autour de ses papiers sans se préoccuper de moi davantage.

Il s'en aperçoit une nouvelle fois. Comme si nous étions connectés. Comme si ce truc qui me relie bizarrement à lui s'intensifiait à chaque regard, à chaque échange, que ce soient quelques phrases anodines ou des putains de prises de tête. J'aimerais, je prie, pour que nos divergences rompent ce foutu lien. Que la peur que je lui inspire, le dégoût que nous partageons l'un pour l'autre, agissent intelligemment et remettent les choses en place, mais non. Je le mate, il le sent. Il me scrute, je le remarque, même le dos tourné. Mon corps et bien trop d'autres organes y réagissent. J'entre dans cet appart de merde, je me sens mieux. Nous nous approchons l'un de l'autre, la tension se déchaîne. Me brise les noix et m'apaise. Il me prend pour un monstre, j'aime et je déteste. Je devrais m'en balancer les noix, mais c'est loin d'être le cas.

Et putain ! Je déteste ça !

Il me lance un coup d'œil, mais visiblement trop occupé, il détourne rapidement son attention pour se concentrer sur son boulot. Et moi, j'observe, j'analyse son profil. Depuis une semaine, c'est ce que je vois le

plus de lui. Son profil. La courbe de sa nuque. Ses mèches qui retombent sur son front de manière inégale. La façon dont il plisse les yeux pour se concentrer.

Parfois, il me rappelle Juan, au début surtout. Mais de plus en plus, même presque totalement maintenant, ses attitudes, ses mimiques, ne sont plus que siennes. Elles le caractérisent, lui. Rien que lui. Mes souvenirs qui s'accrochaient si fort à sa personne se dissipent, peu à peu. Ou peut-être que le tout s'est mélangé pour ne former plus qu'un. J'en sais rien et je m'en fous.

Tellement.

À qui vais-je faire croire ça ?

Bien sûr que je ne m'en fous pas. Même moi je n'y crois plus.

Je laisse échapper un soupir malgré moi avant de tirer sur ma clope franchement et me détourner pour me concentrer sur le ciel.

Je déteste ce mec.

Tellement fortement que je me sens bouillir littéralement de l'intérieur. Parce que...

— Alors, viens passer un week-end à la maison. Depuis le temps que tu n'es pas venu, ça me ferait tellement plaisir, tu n'imagines même pas.

Revenir à Jonesboro ?

Un frisson d'effroi me transperce brutalement.

— Jamais, maman. Jamais je ne reviendrai chez toi.

— C'est chez toi, aussi, Archer !

Elle laisse passer un silence pendant que je ne réponds pas. La main agrippée fermement à la rambarde du balcon, je tente vainement de me détendre, de ne pas raccrocher tout de suite ou balancer mon portable devant moi.

Repartir là-bas ? Retrouver mon lit ? Ma fenêtre donnant pile sur la sienne ?

J'en ai la nausée rien que d'y penser.

— Pourquoi t'as pas tourné la page, m'man ? m'entends-je lui répondre enfin.

— Tourné la page ? répète-t-elle d'un ton étonné. La page de quoi ? Il me semble justement que je suis celle de nous deux qui cherche à tout prix à la tourner, cette maudite page de notre vie ! Archer, je donnerais n'importe quoi pour que tu nous laisses une chance. Combien de temps vas-tu encore nous punir pour cet accident qui...

— Stop ! hurlé-je malgré moi.

Je savais bien que je n'aurais pas dû tenter de discuter. Je ne veux pas entendre ses mots, ses illusions sur d'éventuelles retrouvailles. Archer et sa mère, heureux dans leur petit pavillon. Maman arrose ses fleurs et son fils sifflote en tondant la pelouse. Repas avec les voisins le soir sous un ciel étoilé et dodo en souriant, heureux d'avoir passé une si bonne journée...

— Archer, tu dois m'écouter ! tente-t-elle de m'ordonner.

— Non ! C'est justement ça le problème ! Je ne dois rien ! Toi, en revanche, tu dois passer à autre chose, comme tu l'as fait avec papa ! Tu l'as dégagé de ta vie parce qu'il avait merdé ! J'ai merdé ! Tu me dégages, c'est tout ! Arrête de m'appeler. Arrête de vouloir discuter. Arrête de croire en moi, parce que, grande nouvelle, tu es la seule et c'est complètement con de porter le moindre espoir dans ce que je pourrais devenir. Est-ce que tu comprends, cette fois ? Arrête de fermer les yeux et vois-moi comme je suis, putain de bordel ! VOIS-moi vraiment, pas celui que tu penses que je suis.

— Arch...

Je raccroche et desserre mon poing de la rambarde en me rendant compte que je me crispais dessus au point d'en avoir un mal de chien.

— Putain ! Fait chier !

— Encore un drame ?

Je me retourne vivement sur Rafael qui me dévisage d'un air étrange. Désabusé. Peut-être même sarcastique, j'en sais rien.

J'en sais rien et je m'en fous. J'ai besoin de frapper. Si fort. De hurler. De chialer. De crever. De n'importe quoi pour oublier cette douleur qui ne s'arrête jamais de grandir, de me torturer et de jouer de moi comme d'un pauvre couillon pathétique.

— Si on te demande... grommelé-je en le poussant de mon chemin pour le fuir.

— Ouais, je sais, je dirai que je ne sais pas... Va chier, mec ! J'essaie simplement de...

Je me retourne vivement, parce que je n'arrive pas à me contenir. Et comme d'habitude, il reste là, à tourner autour de moi, au pire moment qui soit.

— Qu'est-ce que tu cherches, putain ? Combien de fois devrais-je te faire comprendre qu'il faut arrêter ? Arrête de me poser des questions comme si ma vie te concernait. Arrête de tenter de savoir. Arrête de me regarder comme tu le fais, et arrête de croire que je suis un autre, putain ! Tu veux savoir ? Oui j'ai cassé du PD ! Oui mes mains sont remplies de sang. Oui je suis un connard de suprémaciste blanc qui hait les types comme toi. La couleur de ta peau, ton cul, ta manière de bander pour moi... tout. Tout me fait gerber, mec ! Alors, putain, si tu tiens à la vie... Dégage de la mienne ! Laisse-moi, putain de merde, et arrête ! Arrête ! Arrête !

Je crois que je suis en train d'implorer. Me perdre dans cette rage qui monte graduellement en moi, qui me submerge et que je n'arrive plus à contrôler. J'ai besoin de frapper, de démolir, de faire mal, parce que ce mal, j'en suis pétri. Je le ressens depuis si longtemps qu'il est ma seule manière de vivre. De respirer. De ne pas m'écrouler.

Parce que ça aussi, je me le suis interdit. Abandonner. Abréger mes souffrances. Quitter ce monde. Trop facile de m'avouer vaincu alors que je mérite un purgatoire éternel.

J'ai besoin d'évacuer et je me l'interdis. Je ne veux pas le frapper, je ne veux pas ajouter d'autre marque sur sa peau, ressembler à Pedro, devenir encore un peu plus celui que je hais depuis si longtemps. Vivant ou mort, cela ne fait aucune différence sur cette rage que je lui consacre.

Et pendant que j'inspire, que je me débats en moi-même sans trouver d'issue, Rafael me dévisage d'un air neutre.

Il ne cille même pas.

Encore une surprise qui me percute, chaque fois qu'il me tient tête. Juan baissait les yeux, le plus souvent. Juan comprenait mes limites. Parce qu'à l'époque, j'en avais.

Alors que lui ? J'ai l'impression qu'il les cherche toujours plus loin, ces putains de limites que je ne possède même plus. Il ne se décourage jamais, il insiste et continue d'avancer sur un chemin de plus en plus accidenté et je

ne sais plus comment le chasser de mon espace, qu'il envahit toujours un peu plus.

— Que j'arrête quoi, en fait ? réplique-t-il calmement. Je pose une simple question parce que même si je suis à présent persuadé que tu n'es qu'un connard absolu, je m'inquiète de mon prochain. De mes prochains. Et tu n'as pas l'air bien, alors je pose une simple question.

« C'est plutôt toi qui devrais arrêter de croire que personne ne devrait s'intéresser à toi. Et tu devrais arrêter aussi de tenter de te persuader que tu es un gros méchant. C'est sans doute plus simple, remarque, de se justifier comme ça, sauf que les gens ne sont pas blancs ou noirs, mec. Dans chacun d'entre nous, il existe une multitude de nuances et tu le sais très bien. Je n'en doute pas un instant. Tu le sais parce que justement, ce sont ces nuances qui te font chier. Peut-être qu'en tant que méchant vraiment super méchant, oui, tu dois me détester, sauf qu'une nuance est là, et *bim* ! Je te rappelle ce Juan dont tu dessines les initiales jusque sur ta peau.

« Eh ouais, mec, tu ne me détestes pas. C'est con pour toi, mais c'est comme ça. Alors, si l'un de nous doit arrêter des trucs, tu vois, ce n'est certainement pas moi ! Parce que moi, je connais mes nuances. Et là, une autre de mes nuances a un message pour toi. Écoute bien, ça pourrait t'intéresser : va chier, Archer Connors !

Il me pousse et finalement rentre dans le salon avant moi.

Je déteste tellement ce mec.

Le pire c'est que j'écoute ses conneries et qu'elles arrivent à me clouer sur place alors que je devrais juste m'en battre les parties.

Il me fait chier.

30 Rafael

La porte claque enfin, et je me laisse tomber dans le fauteuil le plus proche.

18h00. Cette journée a duré plus longtemps que l'infini et je suis mort. Totalement épuisé.

Le silence de mon appartement à présent vide de toute cette tension, lourde et compliquée à supporter, me tombe dessus comme une chape de plomb. Je m'entends soupirer alors que je ferme les yeux pour reprendre mes esprits.

Chaque fois que nous nous affrontons, nous escaladons plusieurs degrés sur une échelle menant à la démence. Je le sens. Même lui commence à défaillir dans nos combats. J'y ai réfléchi toute la journée pendant qu'il restait prostré dans le futur espace bibliothèque.

Il m'a baisé, puis frappé, puis embrassé, et baisé encore. Et maintenant ? Comme s'il considérait qu'il avait tout tenté, il me supplie d'arrêter.

Bien entendu, il n'avouera jamais ce point, mais sa menace, je ne l'ai pas prise comme une attaque. Mais comme une sorte d'appel au secours.

Enfin, je n'en sais rien.

Peut-être que je n'interprète pas les signes correctement, toutefois je l'ai ressenti si fort lorsqu'il a envoyé paître sa mère.

Ses mots m'ont heurté le cœur. Comment peut-on repousser ses parents à ce point ?

Très bonne question, n'est-ce pas, Rafael Alvarro ?

Un pincement appelé remords s'attaque soudain à mon esprit. Sentiment désagréable en réalité.

Un sentiment qui me pousse à attraper mon téléphone sur la table en face de moi et composer un numéro bien connu.

Mon père décroche au bout de quelques sonneries. Sans doute encore en plein boulot.

— Bonjour, Rafael, je voulais passer te voir, justement. Il faut que l'on parle sérieusement de ton... invité. C'est très important.

— Oui, papa, mais...

Je marque une pause, me sentant soudain très bête de me décider à balancer ce genre de choses comme ça, sans préavis.

— Tout va bien, Rafael ? demande-t-il, inquiet devant mon hésitation.

— O... Ou... Oui. J...Je...C'est...

Putain ! Voilà que je me sens embarrassé avec mon père, maintenant.

J'inspire lourdement alors que j'entends qu'il claque une porte et le bruit qui régnait autour de lui disparaît.

— Doucement, Rafael, prends ton temps.

Je souris malgré moi devant ces paroles qu'il m'a si souvent répétées, de sa voix calme et aimante. Comme ça, l'air de rien, il m'envoie toujours des signes de ses sentiments pour moi et je ne vois jamais rien.

Soudain, je me sens tellement minable.

Nous pouvons connaître pas mal de différends, mais ces derniers ne sont pas censés effacer tout le reste.

— Je t'aime, papa ! soufflé-je en me sentant rougir tout seul, dans mon salon.

— Oh, murmure-t-il après avoir laissé un silence planer quelques instants entre nous. Et je t'aime aussi, mon fils. Tellement... Tout va bien ? Pourquoi me dis-tu cela ? Il s'est passé quelque chose ?

— Oui, non... enfin, non. Enfin, voilà, je crois que ça fait trop longtemps que je ne te l'ai pas dit.

— Effectivement. Depuis que tu as déménagé, déjà, c'est certain.

— Exact. Je suis désolé.

— Non, ne le sois pas ! Je ne suis pas comme ta mère. Pas très démonstratif non plus. Désolé de t'annoncer que nous ne sommes pas de

grands maîtres dans l'art de déclamer nos sentiments, ni toi ni moi. Tu as hérité des Alvarro pour ça. Une véritable calamité.

Il arrive à me faire sourire et j'avoue que cela me fait du bien. Après cette journée éprouvante, un peu de bons sentiments ne sont pas malvenus, loin de là.

— Sinon, Rafael, reprend-il d'un ton plus sérieux, il faut que je te parle. J'aurais préféré ne pas évoquer le sujet maintenant, pas après cette jolie déclaration que tu viens de me faire, mais je n'ai pas le choix. Et sache que c'est justement parce que je t'aime, que tu es mon fils unique, que je ne peux pas attendre.

Je laisse un soupir m'échapper car je comprends dans quelle direction il tente de prolonger notre discussion. Et... j'ai beau détester avoir tort, je ne peux pas nier que cette fois, je comprends qu'il puisse s'inquiéter. Enfin, je crois.

— Vas-y...

— Merci. Tu as vu les informations ce week-end ? Je ne voulais pas attirer ton attention sur ce fait avant d'en être totalement persuadé, mais j'ai reçu la confirmation cet après-midi. Je ne pouvais pas t'appeler, je me trouve en pleine conciliation avec les avocats de Augusto Reily, un des bras droits de Ricardo Carily. Ils me prennent tout mon temps. Mais puisque tu appelles... Rafael, le bracelet GPS de Connors indique qu'il se trouvait devant le *Rainbow Paradise* à l'heure des méfaits qui y ont été commis vendredi. Tu en as entendu parler, n'est-ce pas ?

Je reste muet pendant que ses mots rejoignent et complètent les idées que je refuse toujours d'admettre.

— Je sais... enfin, je m'en doutais.

Inutile de prétendre autre chose, ce serait ridicule.

— Et ce n'est pas tout, Rafael. Lewis Charles, le procureur que j'ai consulté dans l'Arkansas, m'a appris pas mal de choses. Comme le fait qu'il se passait une certaine quantité de dégradations, d'attaques et d'assassinats dans certains quartiers de Little Rock. D'après lui, il existe un clan appelé *Origin's*, une sorte de Ku Klux Klan indépendant, qui commence à prendre beaucoup d'ampleur dans cette ville, mais aussi dans le comté, et ils ont également observé des ramifications prenant de l'ampleur en dehors de l'État. Ici, par exemple, mais pas uniquement. Pour

le moment, la police de Little Rock semble ne pas aller dans le sens des enquêteurs qui travaillent avec Lewis. Mais, il pense que ces flics sont embrigadés dans ce mouvement extrémiste et qu'ils couvrent leurs actions. Bref, tout ça pour te dire, mon fils, qu'il faut que tu mettes un terme à ce contrat stupide. Je pensais qu'il appartenait à la mafia, mais c'est bien pire. Je ne vais pas te laisser le choix, cette fois, je te préviens.

J'ai envie de bondir, de me rebeller, mais... je sais qu'il a raison. Il s'est renseigné et j'ai confiance en lui. Il ne me raconterait pas n'importe quoi. Tout ce dont il m'informe, chaque fois, s'avère totalement exact. En ce qui concerne les dossiers de Protect'All y compris, alors que parfois, il serait plus simple pour lui de me raconter n'importe quoi.

Mais mon père n'est pas comme ça.

Pour autant, il ne m'apprend pas grand-chose. Il confirme mes soupçons, simplement. J'accuse le coup assez difficilement, je l'admets, mais pas réellement surpris non plus.

Depuis ce matin, j'ai malgré tout eu le temps de digérer l'info et même, de lui trouver des circonstances atténuantes.

Comme quoi je suis réellement irrécupérable.

— Je sais, papa, finis-je par admettre en me prenant la tête de ma seule main disponible. Je sais...

— Tu sais ! soupire-t-il de soulagement. Alors, je vais contacter le juge et Wayne, pour reprendre ce dossier depuis le début. Peut-être que nous pourrions négocier avec lui des informations sur *Origin's* et appuyer ainsi le dossier de Lewis, ce serait...

— Non, non, papa, attends !

Tout à coup, je m'affole comme un crétin, peu désireux de voir Archer disparaître comme ça de mon univers. Pour plusieurs raisons. Certaines que je juge logiques et légitimes, et d'autres, beaucoup moins avouables.

— Quoi ? Ne me dis pas que...

— Et toi, papa, confirme-moi bien tes motivations pour ce plan ? Assure-moi que tu n'es animé que de l'envie de remplir ton devoir de procureur et que les élections qui approchent n'ont rien à voir dans tout ça.

Parce que je l'aime, certes, mais je connais aussi ses travers, et je refuse tout net de voir Archer payer le prix des ambitions de mon père.

Il a ses défauts et certainement beaucoup de torts, mais les affaires de mon père ne le concernent pas, et je refuse de laisser les deux se mélanger. Sans doute, plutôt, que ce que je refuse, c'est surtout l'idée de ne plus le voir. La mauvaise foi fait aussi partie de mes défauts, parfois.

Enfin, en l'occurrence, en tout cas, c'est clairement le cas.

— Enfin, Rafael ! s'indigne mon père. Tu n'as toujours pas compris que tout a un rapport avec tout ? Oui, les élections comptent pour moi, parce que me faire élire permettrait de faire avancer beaucoup de choses. Mais le cas de Connors doit aussi être jugé, dans tous les cas. Ne me dis pas que tu ne comprends pas mon point de vue, qui est, il me semble, tout à fait légitime et qui va dans le bon sens de la justice.

Il marque un autre point.

Je n'aurais jamais dû appeler. Je ne me reconnais même plus, je ne trouve rien à lui opposer. Chaque fois que nous nous trouvons en conflit, je balance une ribambelle d'arguments qu'il a souvent du mal à contrer. Mais pas cette fois. Cette fois, les seuls arguments qui me viennent à l'esprit sont... personnels et très flous. Totalement illogiques.

Même moi je ne les valide pas, donc, inutile d'espérer qu'ils paraissent plus percutants face à mon père.

— Je comprends.

C'est tout ce que je trouve à répondre.

Machinalement, je me triture la lèvre en fixant mon plafond. Dépit. Désarmé face à la situation.

— Tu comprends, répète-t-il en employant un ton sceptique. Mon fils, Rafael Alvarro, comprend mes décisions. Je visais juste. Quelque chose d'étrange s'est passé. Peut-être même grave.

— Non, rien de grave.

Il laisse planer un silence avant de répondre.

— Rien de grave... donc, c'est grave justement. Et si, pour une fois, tu me parlais vraiment, Rafael ? Si, pour une fois, tu m'accordais ta confiance ? Si, pour une fois, nous discutons clairement sans non-dits ?

Je me souviens d'Archer et du mur qu'il a opposé à sa mère tout à l'heure et je refuse de me prêter, ne serait-ce qu'un minimum, à ce genre de

jeu atroce. J'ai soudain besoin de me prouver que dans ma famille, tout va bien.

Un peu pour me rassurer, sans doute, car ce que j'ai entendu sur le balcon m'a vraiment choqué. Attristé.

— Je crois qu'il y a quelque chose à sauver chez lui, papa. Avant de le juger sur les apparences, sur ce que nous croyons, pourquoi ne pas essayer de le comprendre ?

— La loi, fils, ne cherche pas à comprendre, elle juge les faits. Ton idée est louable et très humaine, mais elle l'est sans doute de trop. Si nous devions envisager chaque cas en allant chercher les causes réelles, les origines de la violence, par exemple, de cet homme, ou d'autres hommes qui peuplent les prisons, nous n'enfermerions plus personne et les psys auraient du boulot à n'en plus finir.

— Tu es en train de me dire que tu enfermes des innocents, là, papa !

— Absolument pas ! Un coupable est une personne ayant commis un crime. Notre but reste de protéger la population et de faire respecter la loi. Pas de soigner et de nous montrer compréhensifs. Va expliquer à ces deux hommes qui ont été violentés vendredi qu'en réalité, nous tenons les coupables mais qu'ils ont tous des circonstances atténuantes et que, donc, nous ne les arrêtons pas. Tu crois qu'ils seraient compréhensifs, eux ?

Décidément, ce soir je n'ai pas l'esprit assez affuté pour le contrer. Ou peut-être a-t-il tout simplement raison.

Dans tous les cas, je ne trouve rien de pertinent à répondre. Donc, je soupire. Encore.

— Rafael, si tu me disais ce que tu veux exactement ? On gagnerait du temps.

— Je ne veux pas que tu l'enfermes, papa. Je ne veux pas croire qu'il est perdu. Je ne veux pas abandonner Archer face à lui-même...

— Tu... es tombé amoureux de cet homme ? s'exclame-t-il, manifestement choqué.

Il me connaît trop bien. Malheureusement, je crois qu'il a raison, et cette fatalité me tue.

Devant mon silence, il soupire à son tour.

— Je m'en doutais ! Rafael...

Je laisse tomber ma tête en arrière. Dépit.

— Je sais. J'ai juste envie de lui donner une dernière chance. Parce que... même si le GPS affirme qu'il y était, personne ne confirme ce qu'il y a fait. Si ça se trouve, il a...

— Rafael...

— Je sais, c'est peu probable, je sais ! me défends-je malgré moi. Mais je l'ai vu dans cette boîte et il est gay ! Papa, il l'est, je le sais. Vraiment. Il y a forcément quelque chose qui se cache derrière tout ça. En tout cas, moi, j'y crois. Parce que ton explication n'est pas crédible. On ne peut pas prendre une supposition, la considérer comme véridique, effacer les faits déjà connus et avérés, et en tirer des conclusions.

Il marque un temps de pause. Long. Très long.

— Je crois que tu feras un très bon avocat, mon fils. Aussi sensible que ta mère, aussi convainquant que ton père, et aussi pugnace que nous deux réunis.

Je laisse échapper un petit rire devant ce grand compliment. Parce que oui, si je ressemble aux deux personnes que j'aime le plus, alors, forcément...

— Donc, on continue ce deal...

— Rafael...

Oui ? C'est moi...

— C'est vous qui m'avez fait comme ça, papa. Il faut assumer, maintenant.

Je souris de mon petit coup bas, et je crois que lui aussi s'avoue vaincu avec classe. Enfin, je crois.

31 Archer

Huit heures.

Je laisse échapper un soupir de soulagement lorsque le cliquetis significatif de la porte de l'immeuble se fait entendre.

J'ai loupé mon bus hier, car Sammy n'a pas daigné se montrer à notre rendez-vous que je croyais quotidien pour me conduire jusqu'à la gare, mais ce matin, j'avais prévu le coup.

Une sorte de sentiment de sécurité s'empare de moi lorsque je passe la porte qui m'enferme dans un autre univers. Un univers qui n'est pas le mien, mais qui a le mérite de me sembler loin de tout ce que je connais et qui efface partiellement le bordel dans lequel je vis depuis... eh bien, depuis trop longtemps.

Cette fois, la situation monte d'un cran dans son degré de complexité, et si j'ai cru que je maîtrisais tout pendant des années, aujourd'hui j'ai l'impression que tout ce que j'ai cru construire solidement s'effrite autour de moi.

Ici, même si le climat reste ultra tendu, je dirais que c'est le mieux que je puisse trouver.

Même si Rafael n'est pas non plus enclin à me foutre la paix et qu'il commence à devenir un point compliqué à gérer, lui aussi. Aussi exaspérant que... apaisant. Intéressant. Et beaucoup d'autres choses qui me compliquent la vie et que je ne préfère pas nommer, car de toute manière, je ne veux pas les ressentir.

Et je ne parle pas du reste, en l'occurrence moi-même, qui rends tout encore plus complexe.

Bref, j'en ai marre, et ce matin, alors que je grimpe les séries de marches pour me défouler avant d'entrer dans la cage aux lions, je me promets de tout mettre en œuvre pour calmer la situation ici, et d'essayer d'installer un peu de calme dans mon cerveau durant ces quelques heures pour me permettre de réfléchir.

Parce qu'au-delà de tout le reste, j'ai aussi le problème de ma mère à régler.

Lui raccrocher au nez, lui balancer des mots infâmes pour la décourager me coûte tellement que j'ai l'impression que mon bide, mon cœur et mon cerveau se sont déchirés en une seule seconde et que je n'arriverai jamais à réparer les dégâts. Chez moi, mais surtout chez elle.

J'ai passé ma nuit à y penser, mais malheureusement, je n'ai pas trouvé d'autres alternatives à cette situation que... ne pas la rappeler et la laisser me détester pour tout ce que je lui ai dit sans même chercher mes mots.

Arrivé à l'étage de Rafael, je passe sa porte déjà ouverte, prêt à attaquer cette journée planqué entre les planches de cette bibliothèque que je rechigne à terminer, et l'odeur de son café matinal titille mes narines dès que je referme la porte derrière moi.

Il y a quelque chose de rassurant dans cette odeur si familière qui plane dans les pièces de cet appartement au parfum noble de cire, de cuir et de fleur à peine perceptible.

Ce matin, alors que je m'apprête à retirer mon sweat, je me rends compte que cet effluve est devenu une habitude. Je crois que j'aime le sentir en passant la porte. Il représente... lui.

Lui que je cherche sans en avoir l'air dans cet appartement de ministre, un peu comme un jeu de piste, dès que je pose un pas sur son parquet.

Cette fois, il n'est pas dans la cuisine. Du coin de l'œil, je comprends qu'il ne se trouve pas plus dans sa chambre. Mais que...

Je me fige devant l'inconnu planté dans un coin du salon, en costard, les mains jointes devant son entrejambe et qui me scrute d'un air froid sans même ciller.

Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ?

Machinalement, je fronce les sourcils et le considère d'un air aussi glacial que le sien en roulant en boule mon sweat entre mes mains.

Forcément, il fallait que quelque chose change ici aussi. Et en analysant un peu mieux ce type, je crois que je le reconnais.

— Ah, Archer ! intervient soudain Rafael en débarquant dans la pièce depuis le couloir, je crois que tu connais déjà Gregory ?

— Ouais... le mec au taser !

Un sourire venimeux se dessine sur les lèvres de ce connard alors que nous nous toisons durement.

Manquait plus que lui !

— Oui, bon, on ne va pas revenir sur cette histoire, déclare Rafael d'un air sombre. Dorénavant, il sera présent durant la journée. Ce qui ne change rien pour le reste, je...

Il est coupé dans son petit discours par la sonnerie de son téléphone.

— Merde ! Je dois répondre, murmure-t-il après avoir consulté son écran. Allô ? Pablo ?

Il fait demi-tour, l'oreille collée à son portable et je me perds dans l'observation de cet homme que je ne sais plus comment percevoir. Parfois il semble cool, parfois fragile, et d'autres insupportable et intouchable. Avec une bonne pointe de caractère à la con.

Manifestement, il sort à peine de sa douche car ses cheveux sont encore humides et il exhale un parfum frais de gel douche qui embaume subtilement la pièce, effaçant l'arôme du café que je sentais à mon arrivée. Ce matin il a enfilé un jean brut mettant en valeur son cul et un sweat à capuche qui lui confère un air... douillet.

Oui, ce matin il semble se lover dans le molleton et d'y trouver son bonheur, à en juger les traits détendus qu'il arbore.

Voilà ce que je cherchais. Un visage réconfortant et serein. Et tant pis si je louche un peu trop sur son fessier alors que je devrais m'en battre les noix comme de ma première pipe. J'ai besoin de me raccrocher à quelque chose à cet instant précis, et même depuis des jours, et j'ai compris, bien malgré moi, qu'il représente ce quelque chose qui arrive encore à me détendre un minimum.

Sans doute est-ce sa stabilité qui m'attire. Sans doute que j'essaie vainement de me l'approprier, de croire qu'elle est mienne, le temps d'une

journée, avant de repartir dans la merde qui constitue mon quotidien à Little Rock.

Simplement, lorsqu'il pivote sur lui-même, je perçois une lueur d'inquiétude au fond de ses yeux. Un sentiment qu'il semble vouloir dissimuler du mieux qu'il le peut. Dommage pour lui, je commence à le connaître et je décrypte manifestement assez bien certaines de ses humeurs.

Il disparaît dans la cuisine, toujours accroché à son téléphone, me laissant seul face à son gorille que je choisis d'ignorer.

Je prends la direction du couloir pour rejoindre mon œuvre, cette bibliothèque de merde dont la construction compliquée me prend radicalement la tête depuis quelques jours. Parce qu'on n'est pas sur du IKEA, là. Le truc est composé de volutes, d'ajouts décoratifs censés s'assembler une fois l'ensemble monté, et, bien entendu, pas de technique de montage disponible, vu l'âge du machin.

Bref, c'est vraiment une prise de tête et loin d'être un cadeau.

Le seul truc positif, c'est qu'en faisant ça, en me planquant au fond de ce couloir, j'arrive à ce qu'on me foute la paix.

Cette fois, malheureusement, je n'ai même pas le temps de m'installer devant mon œuvre, car à peine ai-je attrapé une arabesque en bois pour essayer de trouver d'où elle provient que Rafael remonte le couloir jusqu'à moi, l'air totalement démonté.

— Il faut qu'on sorte. Pablo vient de me prévenir que le père Williams s'est attaqué à Awa cette nuit. Sa sœur l'a portée à Protect'All ce matin et ils l'ont conduite aux urgences. La petite a pris cher, cette fois. Putain, je le savais !

Quelque chose se brise instantanément dans mon esprit. Je me souviens de cette gamine, et ce n'est plus la couleur de sa peau qui me démange les nerfs. Ce sont ses yeux. Son innocence déjà bien attaquée. Le palier crade dans cet immeuble de merde.

Encore un petit retour en arrière pour moi, et les traits de Juan, son regard affolé lorsqu'il m'a vu pénétrer chez eux alors que Pedro...

Je craque. J'explose, littéralement. Comme si on m'avait touché moi-même, comme si cette fois, il fallait que je tente, encore, de diriger la

violence qui me dévore dans une seule direction.

Je balance mon bout de bois et tends la main vers Rafael.

— Tes clés !

Il écarquille les yeux sans comprendre.

— On va aller voir Awa, oui, mais il faut que je...

— Tes clés, putain !

Je crois que je viens de rugir, littéralement. Mes muscles tendus menacent tout simplement de rompre sous ma peau et je me sens enfermé, emprisonné, suffoquant sous la pression qui s'abat sur moi. Il faut. Il faut que j'agisse. Que je bouge. Que...

— Archer ? Tu...

— Clés !

Troisième demande. La dernière. S'il ne me file pas ses putains de clés, je pars à pied. Je m'en branle. J'en suis arrivé à un point où plus rien ne compte. Seul mon besoin de défoncer ce mec me guide et le reste du monde disparaît, littéralement.

Me contrôler ?

À ce stade, il n'en est même plus question.

— Très bien. Mais je viens avec toi. Et Gregory.

Il peut emmener tout l'immeuble avec lui, je m'en tape les burnes.

Je remonte le couloir à ses côtés, récupère les clés et nous quittons son appartement.

Je crois qu'il parle. Qu'il tente réellement de m'apaiser, de me faire entendre raison.

J'en sais rien. Tout est flou, indistinct, pâteux, brumeux.

Un voile rouge, noir, sombre et démoniaque s'est installé devant ma vue et mes tympans. Comme un film au ralenti, je vois le volant, j'entends le moteur, ressens ses vibrations jusqu'à chacun de mes nerfs à vif.

La route, les rues, le quartier que je rejoins sans même me poser de question, toujours focalisé sur le regard de cette morveuse, celui de sa sœur, incertain et terrorisé.

La rage, la nausée, le cœur qui en a marre, tout se propage et me fout les boules. Tout alimente l'incendie qui se démène en moi, me calcine et me heurte, si brutalement que je sens mes mains trembler.

La colère, si pure et presque bienfaitrice a enfin pris le relais. Solide et vigoureuse, elle rampe sous ma peau, active mes sens et me transforme en véritable bête humaine, incapable de penser ou de se réfréner.

Cette fois, j'y suis. La folie à ma porte, la violence au cœur de l'âme, les chaînes de la raison arrachées, pendant littéralement à mes pieds comme de vulgaires filins insignifiants.

J'arrête la bagnole au milieu de la rue lorsque je reconnais l'immeuble pourri qui abrite le monstre, serre le frein à main et quitte la voiture.

— Attends, Archer !

Le garde du corps apparaît devant moi lorsque je contourne la bagnole, s'apprêtant à me barrer la route. Mes poings se resserrent machinalement, prêts à cogner, mais au milieu de ma fureur qui embrume mes neurones, j'aperçois Raphael qui intervient, baragouine je ne sais quoi et l'armoire à glace s'efface de mon chemin manifestement à contre-cœur.

Tant mieux, il aurait reçu gratuitement la violence qui me submerge en pleine tronche s'il avait tenté de s'interposer.

Mon corps me démange, au bord du craquage complet alors que je traverse la rue. Mes tempes battent de trop de rage lorsque je gagne le trottoir. Ma tête vacille et mes jambes marchent toutes seules jusqu'à la porte, grimpent les deux séries de marches et mon poing s'abat directement sur la poignée lorsque j'arrive devant l'ancre de cet enclé.

Au fond de moi, le même film se joue, encore une fois. La maison de Juan, l'appart pourri dans lequel j'atterris. La rage qui bouillonne, le cœur qui lâche. Le silence lors de la découverte qui bourdonne dans mes oreilles, contre le cri du mec surpris par mon entrée en trombe chez lui.

L'explosion totale et parfaite qui soulage et détruit sans aucune mesure.

— Archer, ne fais pas ça !

Puis la cacophonie d'une mélodie de l'horreur.

Rafael qui hurle, le type qui s'enfuit en se cognant aux meubles. J'avance dans cet appart inconnu, rivé sur ce connard comme une machine

réglée pour tuer que rien n'arrêtera. Et je sais que rien ne le fera. L'arrivée au bout de mon chemin est proche, elle ne l'a jamais été autant, d'ailleurs.

— Archer, putain !

Je vois mon sauveur dans ce vieux con qui s'enfuit dans un couloir délabré. Je vois ma liberté dans ses pas qui se prennent dans le tapis. Je vois mon assouvissement alors qu'il se casse la gueule sous mes yeux, presque à mes pieds, comme un cadeau tombé du ciel.

— Archer !

La voix de Rafael, encore, tente de percer mon brouillard, de briser mon envol vers l'absolu. Le summum de mon enfer, l'apogée de ma souffrance. L'abîme de la victoire du moi contre moi-même.

Détruire l'autre c'est se détruire soi-même. Entrer dans un tourbillon de démente qui ne s'éteint jamais. Qui ne trouve jamais de réponse ou de pause. L'escalade de l'horreur, le baiser de la haine, l'addiction à l'abomination.

Voilà !

J'attrape son col pour soulager toute cette boue dans laquelle mon âme a sombré.

— Non ! couine le type.

— Non ? ricané-je en le soulevant pour coller mon nez au sien. Non ? Parce que tu comprends ce mot, espèce de saloperie ? Elles ne t'ont pas dit non, peut-être ces deux gamines ?

Tout à coup, mes propres mots se dessinent en moi. C'est cette réponse que je suis venu chercher. Ce « non » que j'attends d'entendre depuis si longtemps.

Vraiment, j'arrive au bout de ma quête et la fureur, soudain, devient liquide, glaciale et apaisante et se diffuse peu à peu le long de mes membres.

Parce qu'à cet instant, je sais que je vais trouver la vérité. Que je vais comprendre et découvrir ce que je cherche depuis une éternité.

Non ?

Oui ?

Quel mot Juan a-t-il prononcé finalement ?

Le regard du type tremble de terreur devant mon visage, mais je m'en branle. J'ai juste besoin qu'il réponde.

— Alors ! demandé-je d'une voix qui ne ressemble même plus à la mienne. Réponds, espèce de merde ! Non ou oui ?

Le pire de tout ça, l'ironie suprême, c'est que soudainement, je réalise que cet enfoiré n'est même pas noir. Ni bronzé. Ni bridé. Ni homo d'ailleurs, vraisemblablement. Il est... blanc. Un gentil petit blanc, blond et sans aucune trace de mélange ethnique en lui.

Un putain de mec de la bonne race, aussi pourri que les autres.

De quoi ajouter une bonne dose de tension et de dégoût dans le bordel qui dirige mes gestes.

— Archer...

— Réponds, putain !

Je frappe contre un meuble à ma gauche en me sentant prêt à dégoupiller, au bord de ce gouffre si profond qui m'attend.

Le type sursaute sous moi et enfin...

— Non ! Elles ont dit non !

Craque...

Le monde se fissure et se disloque. Mon poing atterrit sur sa joue, dans une violence qui retentit dans tout mon être. Elle soulage et attise. M'emporte dans un cyclone de démente qui me détraque et me submerge.

Je frappe.

Je frappe.

Je frappe.

Froidement. La rage guidant mes gestes. Activant mon cœur. Régissant mes pensées.

Le calme en moi. La folie tout autour. Le chaos. La destruction pure et bienfaitrice.

Le pauvre mec chiale, se recroqueville, se défend à peine. Je le laisse tomber sur son tapis et le frappe encore, balançant mes coups de pied dans son bide, entre ses jambes, fort, toujours plus fort, appréciant chaque attaque, laissant le soulagement amer et bestial ruer en moi pour m'achever moi-même.

Je frappe.

Je frappe.

Je frappe encore et soudain.

— Archer...

Comme dans un flash-back repassant au ralenti, chaque seconde s'étirant durant de longues minutes, une main se pose sur mon épaule et je me retrouve une fois de plus dans la maison de Juan, à cet instant précis où tout mon monde s'est effondré.

Pris dans ma fureur, je pivote, prêt à me défaire de cette main qui m'empêche de continuer et...

Ses yeux.

Ses émeraudes percutent ma folie.

— Archer, arrête.

Sa voix calme heurte mon monde de cinglé.

Le choix s'offre à moi.

Je réitère mon geste si vieux et dont pourtant je me rappelle chaque seconde.

Ou...

— Archer... Ça suffit.

Ou je choisis de ne pas commettre les mêmes erreurs. De sauver celui que j'ai déjà assassiné une première fois. De me sauver moi.

C'est là que mon éternité m'attend. À cet instant précis si fugace et pourtant qui semble s'étirer dans le temps, sous mes yeux et en moi.

Juan.

Rafael.

Pas deux fois les mêmes conneries.

Alors, au lieu de le repousser comme je brûle de le faire, je me redresse, me retourne, attrape ses joues, et l'embrasse. Si fort. Avec toute ma rage. Tout mon désespoir. Tout ce qui me compose et m'aide à tenir debout à chaque seconde depuis cinq ans.

Tout.

Je dépose tout sur ses lèvres et le laisse décider de ce qu'il doit en faire.

Il est ma dernière option. Mon unique salut.

Sa main se pose sur ma nuque et il me rend mon baiser. Il me dévore lui aussi. Son souffle haché et bruyant se propage contre le mien, affolé. Sa langue kidnappe la mienne. Et sans que je le comprenne vraiment, nous nous éloignons de ma victime, de cette sous-merde qui geint sur son plancher.

Je tremble alors que ma démence s'évade de mes pores. Que le calme d'après tempête s'abat sur ma peau moite et brûlante. Que le désir s'enfile le long de mes veines, comme une décharge d'adrénaline plus puissante que moi-même.

— C'est bon, c'est fini, souffle Rafael alors que je me gave de lui, que je lui dérobe sa douceur, la vie qui bat sur son épiderme.

J'embrasse sa joue, son menton, son cou, comme un putain d'affamé au bord de l'anémie. Je le touche, retrouve ses lèvres, et il m'accueille, comme un foutu curé dans sa paroisse, et écoute les confessions que mon âme lui offre à chacun de mes soupirs.

— C'est terminé... murmure-t-il encore alors que nous sortons de l'appartement et que je le colle à un mur tagué dégueulasse. C'est terminé.

Sa main dans mes cheveux, ses lèvres sur les miennes. Son corps frémissant sous le mien.

Oui, c'est terminé. Peut-être que ça ne durera qu'une seconde, mais cette fin me convient. J'aimerais qu'elle dure une éternité.

32 Rafael

Un animal blessé. Voilà celui que je tente de calmer en recevant ses baisers enflammés, ses caresses et sa détresse en pleine face.

Mon cœur bat de trop d'émotions. J'ai envie de le serrer si fort contre moi, de le soulager de cette douleur qui le paralyse presque, après l'avoir porté au bord de la folie.

Il m'a fait peur, il m'a ensorcelé, il m'a pétrifié de tristesse.

Mais pas uniquement. Il m'a terrassé. Peut-être même plus que le père Williams qui geint encore dans son appartement. Ce cyclone qui s'est abattu sur lui était si atroce, si... puissant.

De ma main libre, je récupère le menton d'Archer pour le forcer à relever le visage vers le mien.

Il tremble, il reste silencieux. Son regard, je le découvre fuyant et encore pétillant de colère et d'émotions.

Qu'est-ce qui t'est arrivé, Archer Connors ?

Qu'est-ce qui t'a fait si peur que tu en as perdu pied ?

— Eh... ça va ! chuchoté-je alors qu'il ne soutient pas mon regard en se détournant vers la porte que nous venons de passer. Ça va.

Il hoche la tête, manifestement en train de s'en persuader lui-même.

C'est ce moment que choisit Gregory, que j'avais chargé de garer la voiture, pour nous rejoindre.

Il nous jette un œil avant d'entrer dans l'appartement et de ressortir pour me questionner.

—Que s'est-il passé ? Je préviens monsieur Alvarro ?

— Non, surtout pas ! m'écrié-je alors qu'il saisit déjà son téléphone portable. Je vais gérer la suite des événements.

— Ce n'est pas la consigne, rétorque-t-il en déverrouillant son appareil. Au moindre problème, je dois...

Je m'extirpe des bras d'Archer qui reste stoïque de son côté, totalement paumé, pour attraper le téléphone de mon garde du corps, déjà agacé par son côté un peu trop « loyal » envers mon père.

— La consigne, c'est moi qui la donne. Sinon je refuse de vous garder près de moi durant la journée. En ce qui concerne Williams, je vais gérer aussi le problème.

— Ce n'est pas...

Il laisse planer son regard vers Archer pour terminer sa phrase. Je comprends son problème, mais cette fois, Archer, à mon sens, a agi pour la bonne cause et pas selon ses principes désobligeants. Nous ne sommes pas du tout dans la même configuration que ce que mon père craignait. D'autre part, ce connard de Williams mérite même pire que ce qu'il a reçu. La preuve, il respire encore assez pour geindre depuis son couloir.

— Reste ici, je reviens.

Mon ton catégorique et le fait que je garde précieusement son portable serré dans ma main le convainc qu'il n'a de toute manière pas vraiment le choix.

J'entre donc une nouvelle fois dans l'appartement délabré de cet enfoiré, retourne vers le couloir et me penche sur la loque soupirante de douleur qui gît douloureusement sur le sol.

— Tu me reconnais ? lui demandé-je en plaçant mon visage devant le sien, puisqu'il semble n'avoir qu'un seul œil valide.

Son visage est boursoufflé et son bras semble cassé. Je ne m'intéresse pas plus à son état, car clairement, je m'en fous. Je lui ai plusieurs fois envoyé des alertes, je lui ai rappelé ses droits, ses devoirs en tant que beau-père et tous les interdits qu'il franchissait avec ses belles-filles.

Il a cru qu'il ne risquait rien parce que les services sociaux étaient débordés.

Son choix, c'est lui qui l'a effectué. Qu'il en assume les conséquences, à présent.

Il grimace alors que je fixe mon regard au fond du sien, me retenant de lui en balancer une autre en plein dans le bide.

— Oui, donc, tu me reconnais, conclus-je à sa mine défaite. Alors, voilà le plan. Je ne te dénonce pas, cette fois. Ce serait te donner trop de moyens de t'en sortir. En revanche, si tu tiens à ta vie, choisis bien ce que tu vas faire ensuite. Soit tu libères Sylhia en acceptant son émancipation et tu l'aides financièrement à prendre Awa avec elle lorsqu'elle part. Dans ces cas-là, Protect'All les prendra en charge et elles n'auront plus jamais affaire à toi. Soit, tu décides de continuer à jouer au con, et cette fois, j'ai des preuves. Toi, tu n'en as aucune concernant ce qui vient de se dérouler ici. Ta parole contre la nôtre... Je te laisse voir si tu veux tenter un affrontement officiel. Awa est à l'hôpital, espèce de connard. Elle subit des examens à l'heure actuelle. Je compte bien mettre tout en œuvre pour te détruire si tu tentes encore quoi que ce soit envers elle. Et cette fois, tu perds tout. Même ta pauvre vie de merde, tu la pleureras. Est-ce que je me suis montré assez clair ?

Il ferme son unique œil valide en serrant les lèvres, puis, au bout d'un moment, consent à hocher douloureusement la tête pour me signifier son accord.

En réalité, je pense que l'hôpital rédigera un rapport et que quoi qu'il puisse me promettre à cet instant, moi, je ne suis absolument pas en mesure de garantir mes dires.

Tout ce que je voulais, c'est qu'il comprenne bien que s'il tente de se porter encore une fois en victime, et qu'il porte plainte, il risque carrément sa vie.

Parce qu'avec ce genre d'enfoiré, il n'y a que ça qui fonctionne.

J'écrase malencontreusement sa main en me redressant pour l'abandonner à son triste sort.

Il laisse échapper un cri puis souffle lourdement, mais je suis déjà loin, sur le palier à fermer la porte.

— Je crois que nous pouvons y aller.

J'accuse subitement un contrecoup brutal. Mes mains se mettent à trembler et mon cerveau chancèle. L'odeur de cette cage d'escalier me file mal au crâne.

— On le laisse comme ça ? demande Gregory, interloqué.

— Oui. Il ne s'est absolument rien passé, de toute façon.

Je jette un œil à la porte d'en face, légèrement entrouverte, laissant apparaître un œil curieux et inexpressif.

— Absolument rien.

Je perçois que la personne qui nous observe hoche la tête pour me confirmer qu'elle ne nous balancera pas. Ce qui ne m'étonne pas vraiment, car les violeurs pédophiles se font rarement des amis dans leur entourage direct. Les gens ne disent rien, mais n'en pensent pas moins. Tout ce qu'ils souhaitent, en général, c'est oublier, rapidement, ce qu'ils auraient préféré ne jamais apprendre.

La nature humaine dans toute sa splendeur.

Et c'est en pensant à ça que tout à coup, je crois comprendre. Tout comprendre, ou presque.

Mon regard se pose sur Archer qui semble réussir à se remettre de son craquage total.

Nous nous observons un moment. Je récolte une menace froide et une tentative de m'envoyer chier muette mais affirmée dont je ne fais aucun cas.

Je crois que plus jamais il ne m'impressionnera assez pour me liquéfier de terreur. Il m'a déjà frappé. Il m'a déjà attaqué de toutes les manières dont il disposait et au bout du compte, j'ai fortement l'impression que chaque fois qu'il a tenté de m'anéantir, de me faire taire, c'est à lui qu'il a fait le plus de mal.

Je sais qu'il en est pleinement conscient. Sans doute même bien plus que moi. Et que c'est pour ça qu'il ne tente plus rien contre moi ou que je ne le remarque même plus.

Dans tous les cas, je lis en lui un nouvel élément. J'ai presque l'impression d'avoir trouvé sa solution. Celle du mystère Archer.

En réalité, il n'est pas plus que cette femme derrière sa porte qui l'a ouverte au mauvais moment. Ce que je pense, c'est qu'Archer en est resté à ce stade. Figé d'effroi derrière sa foutue porte, parce qu'il a vu quelque chose de trop horrible pour ses propres limites. Il aimerait peut-être que quelqu'un arrive et lui affirme qu'il ne s'est tout simplement rien passé. Que ce n'est qu'un cauchemar, que la vie peut continuer.

Peut-être attend-il tout simplement de refermer sa porte, lui aussi, mais qu'il en a perdu la clé. Ou que personne ne lui a donné.

— On va passer à l'hôpital, déclaré-je en m'apercevant que Gregory attend la suite. J'ai besoin de m'assurer qu'Awa ira bien si c'est Pablo qui reste et non moi. Tu conduis.

J'avoue qu'à cet instant précis, je n'aspire qu'à rentrer chez moi et de m'y enfermer avec Archer, parce que, pour changer, il m'attire trop depuis le cœur de son enfer. Je ressens le besoin presque vital de m'occuper de lui.

Je sais, je dérive encore. Et peut-être, c'est même certain, que je vais me prendre un mur, mais en même temps, je ne peux pas combattre ma vraie nature. Celle qui me commande de manière implacable de suivre mon intuition.

Je suis mordu de lui, c'est un fait.

Un fait qui implique pas mal de conséquences. Dont celle d'être prêt à s'en prendre plein la tronche.

C'est même presque couru d'avance.

Mordu mais pas stupide, je sais que je ne peux absolument pas espérer quoi que ce soit venant de lui.

Gregory récupère son téléphone lorsque je lui tends, en me promettant du regard qu'il n'appellera pas mon père.

Archer se redresse et quitte le mur sur lequel il était appuyé pour dévaler l'escalier, visiblement décidé lui aussi à quitter cet endroit.

**

J'avoue que je n'attendais que ça. Rentrer chez moi et espérer souffler un peu. Passer une bonne partie de la journée à attendre que la petite se réveille, pendu au téléphone pour trouver de quoi accueillir convenablement les deux filles, m'a totalement vidé de toute énergie.

Je laisse le soin à Archer de fermer la porte derrière nous. Nous ne sommes que tous les deux, parce que j'ai considéré que Gregory ne servait plus à grand-chose auprès de moi et que nous avons besoin de lui ailleurs. Comme pour aider les deux filles Williams en ne les quittant pas d'une semelle et se montrer à leurs petits soins. Il doit d'ailleurs aller acheter quelques vêtements pour elles. Dès la sortie d'Awa, elles seront recueillies par une famille d'accueil à la retraite, la cousine de Pablo et son mari, qui n'ont pas hésité un seul instant à accepter de donner un coup de main. Sylhia étant en âge de vivre seule, et après la leçon qu'a reçue leur beau-père, je crois que nous ne risquons pas grand-chose. Ce qui ne m'empêche pas de les garder en sécurité avec mon garde du corps.

Juste le temps de trouver mieux.

Je balance mon sweat sur un fauteuil dans le salon puis me dirige vers la cuisine pour récupérer deux verres, un paquet de chips et... le whisky d'Angel, puis tout caler sous mon bras pour aller m'installer au salon. Parce qu'après une journée pareille, je crois que nous avons tous besoin de décompresser.

Et tant pis s'il n'est même pas seize heures. Tant pis si j'ai du boulot. Et tant pis si je me trouve seul face à Archer et que le monde entier pourrait bien y trouver quelque chose à redire.

Ce dernier se dirige d'ailleurs vers son chantier du bout du couloir, comme d'habitude, sans un mot. Retranché derrière son silence.

Je l'observe un instant, parce que je crois que je suis devenu un pro dans cet art, puis je laisse échapper un grognement bruyant qui l'interpelle. Il se tourne vers moi, machinalement, et je crois lire en lui qu'il regrette aussitôt.

Parce qu'il s'est acharné à m'ignorer depuis l'épisode Williams. Dans la voiture, dans la salle d'attente de l'hôpital, puis dans la voiture, encore... Aucun regard, même pas un noir ou belliqueux. Rien.

L'animal blessé a perdu de sa confiance en lui, c'est une évidence. Le moment pour moi de le pousser encore un peu, car je n'oublie, au-delà de tout le reste, que derrière nous, mon père guette et attend. Il attend des réponses, des justificatifs. Des raisons pour ne pas le coffrer une bonne fois pour toutes et éblouir tous ses électeurs potentiels d'un tel coup d'éclat.

— Et si on prenait un verre ? Tous les deux. Imaginons qu'on recommence ? Bonjour, je m'appelle Rafael, j'étudie le droit, et toi ? Ou peut-être que nous pouvons prétendre que nous sommes à Noël et, car même les pires guerres s'accordent des trêves durant cette période, nous devons nous en accorder une, nous aussi. Ou... peut-être peut-on envisager que ma peau est plus blanche que de la nacre et mes cheveux blond vénitien. Tu veux que je me rase la tête, éventuellement ? Si ça peut aider à se projeter ? Les sourcils aussi peut-être ? En revanche, je garde ceux entre mon bide et mes couilles, parce que ça fait viril et que je kiffe, si ça ne te dérange pas trop, bien entendu !

Je fais semblant de vouloir me lever et soudain, je m'arrête en plein mouvement, car... il ricane. En vrai. Naturellement. Ses lèvres, même, s'étirent dans une sorte de sourire qui l'illumine un quart de seconde...

J'en reste bouche bée. Et pendant que je beugue prodigieusement, il vide ses poches sur la table basse. Son portefeuille. Le carnet dans lequel il dessine. Son téléphone. Deux trois trucs sans importance. Et il s'assoit. Juste face à moi.

Son regard plonge au fond du mien et provoque un frémissement le long de mon corps tout entier. Débutant sur ma nuque, longeant ma colonne, vibrant entre mes jambes et se fanant dans mes orteils.

Son sourire se fige, puis disparaît bien trop vite, laissant le champ libre à son indécrottable mine renfrognée.

— Je crois que je vais aller me rendre aux flics, déclare-t-il, finissant définitivement de briser mon état fébrile.

— Je te demande pardon ?

La douche froide qu'il m'assène ravive mes sens et mon inexorable esprit de rébellion.

— Je te l'ai dit, je n'ai pas de limite, Rafael. Alors, je le prends, ce verre avec toi, et ensuite je retourne voir cet inspecteur et...

Ah, mais non ! Absolument pas possible que ça se passe comme ça.

— Et quoi ? m'emporté-je, épuisé de cet ascenseur émotionnel bien trop virulent à mon goût ces derniers temps. Tu vas faire quoi, là-bas ? Dire que tu m'as amoché la tronche et que tu mérites d'être enfermé ? Je n'ai pas porté plainte, donc, pas possible. On n'arrête pas les gens sans plainte. Et Williams ne portera pas plainte non plus. T'as cru que l'hôtel de police était un véritable hôtel ou quoi ? C'est pas vraiment le concept du truc, en fait !

Et surtout, si tu mets les pieds là-bas, mon père et ses acolytes te mettront le grappin dessus et je ne pourrais plus rien pour toi. Plus personne, d'ailleurs, ne le pourra.

Je sens Archer tellement sur le fil. Se retrouver enfermé avec d'autres délinquants le ferait repartir dans sa colère de plus belle. Et... même si ce n'est pas mon problème, techniquement, même si ce n'est pas à moi de décider pour lui, je ne peux pas non plus le laisser faire sans tout tenter pour l'en dissuader.

— Mais tu attends quoi, de moi ? soupire-t-il d'un ton épuisé. Ne me dis pas que tu crois encore que je suis un enfant de chœur. Ou, que peut-être je pourrais représenter ta bonne action de l'année. Je ne suis pas un mec qu'on sauve, Rafael. C'est tout l'inverse. Je ne *veux* pas l'être, tu comprends ? Je ne veux pas vivre comme si tout allait bien.

— Pourquoi ? C'est si douloureux que ça, Archer Connors, de sourire parfois et de s'autoriser un peu de bonheur ? Depuis combien de temps ? Depuis combien de temps n'as-tu pas respiré, vraiment ? Et tes seules inspirations, tu les trouves où ? Dans les coups ? Dans la violence ? Tu sais que ce n'est pas vivable ? Que tu te tues toi-même à chaque fois que tu heurtes quelqu'un ?

Il se met à ricaner froidement en attrapant la bouteille entre nous et nous sert calmement deux grands verres avant de la reposer, pensif.

— Et ça te donnerait quoi, de connaître ce pourquoi ? Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que je ne serai jamais un mec pondéré ou cool. Ce n'est pas dans mes gènes. Ce n'est même pas ce que j'attends de ma vie.

— Et donc, tu attends quoi ?

Je le harcèle de questions, parce que même s'il pense rester intouchable, à cet instant précis, il répond. Nous entrons dans une véritable conversation, chose qui n'est absolument jamais arrivée. Et je pressens tellement

nettement que les choses qu'il a à raconter seront touchantes que je ne laisse pas passer ma chance.

— Plus rien. Je ne demande rien, à personne, et je n'attends même pas à ce que quelqu'un comprenne.

Il vide son verre cul sec pendant que je récupère le mien en l'observant. J'observe son visage, j'observe ses yeux. J'observe ses mains, j'observe sa pomme d'Adam lorsqu'il avale l'alcool. J'observe encore son regard lorsqu'il repose le verre. J'observe, parce que je pourrais passer mon temps à ça. Pour comprendre. Pour apprendre. Pour apprivoiser ce mystère qu'il représente. Pour tenter de soulever le voile et de percer son cœur qui semble totalement étouffé.

— Qui t'a fait ça, Archer Connors ? murmuré-je alors que nous nous fixons longuement. Qui a brisé tes rêves ? Qui a dérobé la clé de ta sérénité ? Tu voulais savoir ce que j'attends de toi ? Eh bien c'est juste ça. Cette réponse. J'en ai besoin.

— Pourquoi ? répond-il sans jamais me lâcher du regard.

L'atmosphère s'alourdit peu à peu autour de nous. Elle se remplit d'électricité. D'une tension que je commence à bien connaître, puisqu'elle s'installe très souvent lors de nos tête-à-tête. De nos face-à-face, devrais-je plutôt dire. Simplement, les autres fois, la colère règne en maître durant ces moments. Alors que là... tout est calme. Presque trop. Il en devient encore plus impressionnant. Pas emporté, pas furibond, pas à se retrancher derrière ses poings ou ses insultes.

Encore plus... envoûtant.

— Pourquoi j'ai besoin de savoir ? reprends-je après avoir bu une gorgée du whisky de mon cousin. Parce que tu m'as frappé. Parce que je veux comprendre ce qui t'a permis de penser que tu en avais le droit. Et parce que je crois que je mérite ces réponses, tu me les dois. Et j'en ai besoin. Vraiment.

Il laisse passer un instant avant de répondre. Nos regards toujours entremêlés. La tension qui s'installe, de plus en plus évidente, de plus en plus grisante, me fait tourner la tête aussi sûrement que le whisky à déboucher les boyaux d'Angel.

— Des questions, on en a tous, Rafael. Le problème c'est qu'en revanche, on cherche toujours leurs réponses. Parfois on ne les obtient

jamais. C'est la vie.

J'essaie de lire entre les lignes. De le comprendre vraiment. J'ai bien assimilé le fait qu'avec Archer, il ne fallait pas se contenter de ce qu'il voulait bien dire. Il faut creuser si on veut s'approcher de ce qu'il est vraiment. Je crois qu'il n'agit pas ainsi volontairement. Je pense plutôt que personne ne lui a jamais appris à discuter. Je veux dire, réellement. Du fond de ses problèmes.

— Tu as eu ta réponse, toi. Tout à l'heure. Chez les Williams. N'est-ce pas ?

Il claque brutalement son verre contre la table et s'apprête à se lever alors que je sursaute sous ce choc inattendu.

— Je vais arrêter là. Tu as eu ton verre, nous avons parlé, c'est parfait. Tout le monde est content.

— Nous avons parlé mais tu n'as rien dit ! m'empressé-je de répondre en me levant d'un bond pour le rattraper alors qu'il tente de récupérer ses affaires sur la table.

Ma main attrape la sienne et machinalement, je l'attire à moi en continuant.

— Tu ne me dis pas pourquoi tu as défoncé Williams. Pourquoi tu m'as écouté lorsque je t'ai demandé d'arrêter. Tu ne m'as pas dit qui est Juan ni pourquoi tu as cru que j'étais lui. Et moi, je ne t'ai pas expliqué non plus que j'attends de toi que tu me respectes, que tu ne me vois pas comme un punching-ball, que tu me considères.

— Je ne te le dis pas parce que je ne veux pas !

Cette fois il s'empporte et tente de s'arracher à ma poigne, mais je ne le lâche pas. Il chancelle dans sa volonté, je le sens. Et puis, tout à coup, il attrape mon col et m'attire contre lui.

33 Archer

Ce type me rend dingue. Jamais il ne lâche. Et ce qui me rend encore plus barge c'est de ne pas réussir à l'envoyer voler jusqu'à son canapé et me barrer de cet appart de merde pour ne plus jamais y remettre les pieds.

Il me titille et me pousse, toujours plus, là où je refuse d'aller.

J'ai juste envie qu'il ferme sa gueule et disparaisse.

Mais il est là, un nouveau fantôme qui me harcèle, mais que je ne peux pas contrôler. Lui, j'ai beau fermer les yeux, il revient. J'ai beau ne pas écouter, je l'entends. J'ai beau tenter de l'oublier, il s'accroche. Et autant je ne le supporte plus, autant je n'ai pas envie qu'il s'efface, qu'il m'abandonne. J'aime ce regard vert. J'aime cette manière qu'il a de ciller, si particulière. J'aime sentir son souffle se hachurer lorsque je le menace, comme maintenant. J'aime qu'il tremble et qu'il kiffe ça. J'aime qu'il n'ait pas peur de sa peur.

Je dois être totalement maso, en plus du reste, parce que je ne sais pas refuser ça. Je ne sais pas le refuser, lui.

— Tu veux savoir ? craché-je en sentant une boule de douleur se souder au fond de mon bide. Eh bien écoute. Et après, tu me laisses partir et tu n'ajoutes rien. Pas un mot, pas un geste pour me retenir.

— D'accord, accepte-t-il après une hésitation.

Je le rapproche encore de moi, parce que je ne peux plus le lâcher, en l'état actuel des choses. J'ai besoin de lui, de sa propre force, pour la retourner contre lui.

— Juan, c'était mon mec. Mon soleil. Ma seule raison de vivre. Mon père est en taule parce que c'est un connard, et ma mère ? Ma mère elle a fait ce qu'elle a pu, mais ça n'a pas suffi. Juan ? Je l'ai aimé, et puis je l'ai

tué. Son père lui défonçait le cul et le battait et il n'a jamais voulu m'en parler. Il n'a jamais, au grand jamais demandé d'aide. Pour tout ce qu'il a subi, ou peut-être accepté, j'en sais rien, il a fermé sa gueule. Il m'a laissé dans l'ignorance, moi. Son mec. Son meilleur ami. Celui qui aurait pu donner sa vie pour lui. Il m'a laissé de côté, tu comprends ? Et quand j'ai compris, quand j'ai attrapé son père pour lui défoncer sa sale petite gueule de connard d'enculé, Juan a voulu m'arrêter. Je ne sais même pas s'il l'a fait pour me sauver moi, ou le sauver lui ! Son putain de père de merde ! Je ne le sais pas et je ne le saurai jamais parce que je l'ai tué avant qu'il puisse expliquer quoi que ce soit. Je l'ai poussé, il est tombé. Ça s'est arrêté là. Pour lui, mais aussi pour moi, parce que jamais je ne pourrai continuer à exister si lui n'est plus. Tu comprends, putain ?

Je m'emporte. Je m'enflamme. Mon bide se tord de douleur et l'amertume m'étouffe. Ces mots, je ne les ai jamais prononcés et les entendre, de ma propre voix, dans mon propre souffle, me tue une nouvelle fois.

Parce qu'ils deviennent réels, ils dessinent l'enfer au-dessus de ma tête à mesure que l'histoire s'esquisse dans le silence, que ma voix percute mes tympanes et qu'encore une fois, pour la énième fois dans ma vie, je comprends que je n'ai pas rêvé. Que je n'ai rien imaginé. Que je suis celui qui a blessé. Qui a pris, volé, dérobé une vie et qui n'arrive même pas à donner la sienne en échange parce que de toute manière, elle ne vaut pas le quart de ce qu'aurait certainement été la sienne.

— Je l'aimais, tu comprends, et je l'ai assassiné. Que peut-on espérer après ça ? Tu crois peut-être que je pourrais t'aimer comme lui je l'ai adoré ? Même pas en rêve ! Tu crois que je permets aux autres de m'accorder la moindre affection ? Jamais ! Jamais je ne laisserai personne croire que je porte en moi quelque chose de bon. Croire et espérer que peut-être, toute cette merde que je me trimbale pourra disparaître, s'effacer comme par magie. Alors, grande nouvelle, ça n'arrivera jamais. Parce que je ne laisserai jamais personne croire en moi ni m'aimer. Même ma mère doit se faire à cette idée. Si Juan n'y a plus droit, alors, moi non plus. C'est tout ce que tu as à savoir.

Il ne bouge pas. Stoïque, il continue de me mater comme s'il n'avait rien entendu. Comme si tout ce que je viens de lui balancer en pleine tronche n'avait jamais été prononcé.

— Mais jusqu'où faut-il que j'aille dans le détail pour que tu comprennes ! hurlé-je pour le faire réagir. Déteste-moi, bordel de merde ! Je ne changerai jamais ! Je suis violent, con, alcoolique et mes mains portent le sang des autres. Je suis un facho débile comme mes pieds qui suit un abruti dans ses pires délires sanguinaires et suprémacistes. La lie de la société. Mon univers est pourri et si loin du tien ! Faut vraiment que tu sois taré pour ne pas m'avoir déjà collé en taule ! Déteste-moi et vire-moi une bonne fois pour toutes !

— Non !

Sa réponse me coupe l'envie de continuer. D'autre part, je n'en trouverais même pas le temps, car au lieu d'essayer de me convaincre par des mots, il attrape ma nuque et m'attire contre ses lèvres.

Ce nouveau contact agit sur moi comme un électrochoc. Après mes coups, mes angoisses et mes mots, je ne me sens plus de taille à lui tenir tête. Encore moins à le repousser. Alors j'abdique tandis qu'il m'offre la paix dans un baiser. Quelque chose de doux. D'atrocement tendre. Et ça me percute le cœur. Me berce au-dessus des flammes. M'enivre d'un vitriol plus puissant que cette violence que je connais si bien.

Alors qu'il m'empêche de reculer, que nos lèvres prennent leur temps pour glisser les unes contre les autres, et que sa langue adopte le même rythme, je me laisse sombrer dans une affection qui me brise en morceaux si infimes que j'ai l'impression de m'évaporer.

— Ce soir, Archer, tu oublies ta méthode de merde, et on tente la mienne.

Je pose ma main sur sa joue en fermant les yeux pour ne pas le voir. Ne pas plonger dans cet océan scintillant et entêtant que représentent ses iris. Ne pas flancher et me perdre dans l'immensité qu'ils contiennent.

— Viens...

Il m'attire à travers le couloir et je trébuche dans tout ce que je suis. Comme si pour quelques instants, je me défaisais de mes armures, de cette cuirasse rigide et inconfortable que j'ai revêtue il y a des années pour ne plus jamais la quitter. Je la laisse choir à mes pieds. Un peu. Parce que ce mec m'attire. Toujours plus. Chaque jour à ses côtés est devenu un supplice qui ne cesse de croître.

Nous arrivons dans sa chambre puis jusqu'à son lit et alors que je tente de l'y pousser, il s'écarte et lâche un simple mot.

— Non.

Surpris, je reste interdit, immobile, et il en profite pour tirer de son unique main mobile mon tee-shirt. Puis il embrasse mon épaule en prenant son temps. Descend lentement jusqu'à mon téton et s'amuse de sa langue sur mon piercing. Mon corps frémit pour toute réponse. J'attrape sa nuque et tente de le diriger, mais il se libère à nouveau.

— Archer, moi je veux te faire l'amour, déclare-t-il en kidnappant mon regard. Toi, tu ne sais que faire la guerre. Laisse-moi gérer. Et surtout... ferme-la !

Je laisse fuser un rire, parce que...

Bref, comme ça.

Au demeurant, il profite de son petit effet et me pousse sur son matelas sur lequel je m'affale sans demander mon reste.

Il veut de moi sans rien me demander ?

Parfait, au moins je n'aurai pas à faire semblant. Je le laisse donc déboutonner mon froc et l'aide à peine lorsqu'il me le retire, emportant mes bottes et mon boxer dans le même temps.

Puis il se penche sur moi à nouveau. Laisse ses lèvres effleurer ma peau sans se presser. Sa langue me lèche, me lape, dessine des arabesques sur mes tatouages. Sa main m'explore également, flatte mes côtes, passe sur mon ventre, joue avec mon piercing. Et comme ça, sans aucune précipitation, il me recouvre d'une sorte de sensualité sirupeuse qui me blesse, si fort. Qui m'effraie même, parce que je sens qu'elle s'infiltre en moi. Me fait tourner la tête. Se répand sous mon épiderme, se propage dans mes veines et aiguise mes sens.

Je sens mon corps partir, se mettre à onduler avec lui. Réagir à ses caresses. Frémir sous ses baisers.

Je plane et je souffre, encore en équilibre entre ce que je veux, ce que je tente de contrôler, et ce qui m'attend entre ses bras.

Voluptueusement, il dessine un chemin imaginaire depuis mon buste jusqu'à la base de mon abdomen. Son corps, navigant au-dessus du mien, encore totalement vêtu, accroche toute mon attention. Son tee-shirt remonte

sur la peau hâlée de son dos alors que penché, il mordille ma hanche, le cul en l'air. Mes doigts se dirigent tous seuls sur cet épiderme satiné qui m'attire comme jamais. Je vois mes doigts recouverts de dessins sur cette peau à la couleur qui m'attire finalement depuis toujours. Je sens sa texture fine et douce. Je savoure les légers frissons que je provoque en la caressant.

Et ses lèvres descendent plus bas. Contournent ma queue que je sens battre contre mon bas-ventre. Le désir monte, éjectant peu à peu le mal-être qui trônait sur mes sens. J'entends mes soupirs envahir la pièce, bercés dans une langueur que je ne maîtrise plus.

Mon corps se cambre, mes talons s'enfoncent dans le matelas et ma main, malgré moi, attrape sa nuque alors qu'encore une fois ses baisers évitent soigneusement ma queue.

J'ai envie qu'il me suce, qu'il me déleste de cette pression qui s'agglutine au bout de mes membres et me fait vriller l'esprit.

Ma peau devient moite, mon cœur se déchaîne et je refuse de briser cette magie qui s'empare de moi en succombant à l'envie de le retourner sur le matelas pour le prendre avec toute la fureur qu'il m'inspire.

Sa main, ses lèvres, son corps et ses muscles se mouvent sous sa peau... Je me noie dans cette extase dans laquelle il me propulse.

— Rafael...

Ma voix éraillée balaie encore le silence et j'ai l'impression de prendre feu. Lorsque ses lèvres arrivent enfin sur mon érection devenue douloureuse, je pousse un second cri que je tente d'étouffer bien trop tard. Mon gland bute contre sa langue, s'enfonce dans sa bouche jusqu'à sa gorge, et ses doigts, qui malaxent mes bourses avec détermination, commencent sérieusement à me rendre dingue. Mon dos s'arque, mes muscles se tendent. Mes doigts se perdent entre ses mèches rebelles et tellement douces.

Je grimpe si haut, et reste totalement perché dans une luxure sournoise et entêtante que j'en perds la notion du temps. Chaque pulsation de ma queue contre sa langue représente mon unique mesure. La cadence ultime qui me fait perdre la tête. Je m'enfonce en lui, ressors, reprends mon chemin. Mon bassin s'animant de lui-même, s'acharnant à suivre le rythme de ce plaisir qui me tombe dessus lourdement.

Il redresse la tête pour observer mon visage et nous plongeons tous les deux dans les abîmes du désir.

Sans prévenir, il glisse un doigt entre mes fesses et me surprend si brutalement en s'enfonçant en moi que je me redresse sous l'éclat de volupté qu'il m'inflige.

Ce qui visiblement le fait rire.

Je lui réponds par une grimace peu motivée et retombe sur l'oreiller qui me portait pour le laisser continuer son exploration.

Mais tout part en sucette.

Ma respiration, déjà, puis la sienne. Sa pipe s'intensifie et son doigt devient avide et affamé. Curieux et implacable. Il me tire des gémissements de plus en plus puissants et étouffants. Il attise mes sens qui menacent de céder. Il m'emporte encore plus haut et m'étourdit l'esprit.

— Archer, je veux que tu me baisses, maintenant ! déclare-t-il à bout de souffle.

Il se redresse entre mes jambes et retire rapidement son froc, dans des gestes maladroits, guidés par son impatience.

Et, bordel, même s'il a gardé son tee-shirt, ce que je vois apparaître sous mes yeux me semble tellement beau. Son corps massif et ferme, sa peau, encore toute cette peau qui me donne envie de le mordre, de le bouffer, littéralement. Et ce sexe large et tendu qui se dresse contre son bas-ventre.

Sans un mot, incapable d'en prononcer ne serait-ce qu'un seul d'ailleurs, je me redresse pour attraper ses hanches et le faire venir jusqu'à moi.

Obéissant et fébrile, il me laisse le guider jusqu'à ma bouche. D'abord ses lèvres, puis je le redresse et le tire encore pour qu'il se positionne juste au-dessus de mon visage.

Et je le lèche. Avidement. Sa queue, ses boules, son périnée. Puis son cul dans lequel je ne me prive pas pour planter mes crocs plusieurs fois alors que je le branle férocement.

— Nom de Dieu ! couine-t-il en s'agrippant à la tête de lit. Encore, putain !

Ses désirs sont mes foutus ordres. Je crève de le bouffer tout entier. L'orgasme gronde en moi, attendant son heure, et régit mes gestes sur lui. Je caresse sa peau, le lèche, le suce, le masturbe, dans tous les sens, reviens,

repars, m'introduis dans son intimité. J'y mets tout ce que je peux y foutre. Un, deux, trois doigts, ma langue avec, puis je change d'avis, le fais attendre, avant de l'attaquer à nouveau. Et il gueule, il soupire, il gémit, il supplie.

Et j'adore entendre cette voix qui vient du fond de sa gorge, comme un animal qui ne contrôle même plus son corps, comme un homme sauvage et brut qui laisse le désir le submerger, décadent et offert.

— Archer, murmure-t-il en se penchant en avant, cambrant son cul en arrière, son torse appuyé contre son bois de lit. Prends-moi, putain !

Il ondule sensuellement sous mon nez au point de me rendre totalement dingue, mais je résiste.

— Sers-toi tout seul ! ricané-je à mon tour, en nage et en transe. T'as dit que tu savais mieux faire que moi, non ?

Il laisse échapper un rire désabusé, mais ne se démonte pas. Il s'écarte de mes doigts et recule rapidement, se retenant toujours à sa tête de lit.

Je décide de l'aider en me redressant légèrement et en attrapant ses hanches pour le guider sur moi. Jusqu'à ce qu'il atteigne ma queue et s'empale presque directement dessus. Ses muscles humides que je me suis amusé à titiller se referment et coulissent sur mon membre presque aussitôt.

Comme je me suis presque relevé en position assise, nos torses s'effleurent et nos visages se retrouvent face à face. J'attends qu'il s'installe et qu'il m'embrasse. Mais s'il trouve bien sa place sur mon pieu, s'il se laisse totalement tomber dessus pour me sentir au plus profond de lui, en revanche, il ne cherche pas à m'embrasser.

Si près et pourtant si loin. Sa main tient toujours son lit derrière moi. L'autre en écharpe nous impose une certaine distance. Et nos visages restent éloignés.

Il se hisse sur ses cuisses puis redescend. Encore. Encore. La bouche entrouverte, son regard perdu dans une nébuleuse de plaisir, ses mèches humides de sueur collant à son front.

Mes mains se crispent sur ses hanches pendant qu'il m'utilise tout simplement pour se baiser lui-même. Sans pudeur, sans honte et cette fois, sans douceur. Il souffle, soupire, ronronne, ondule, gesticule à la recherche de l'assouvissement, monte, descend, encore, plus vite, toujours plus...

Bordel de merde, je vais cramer de la queue avec ses conneries !

Je me sens partir dans un truc que je n'ai jamais ressenti. Puissant et décapant. Totalement déstabilisant.

Et ses lèvres, à quelques centimètres des miennes, que j'attends mais qui ne viennent pas.

— Putain !

Cette fois je gronde durement et laisse mes pulsions gagner la partie.

J'attrape sa nuque d'une main et de l'autre, sa queue. Je le branle brutalement et étouffe un cri qui écorche sa gorge dans un baiser ravageur. Nous nous bouffons la bouche, littéralement. Il accélère sur ma queue, il me monte comme un expert et bordel, il sait parfaitement ce qu'il fait.

J'en peux plus.

Je craque et me laisse exploser les neurones par un orgasme qui me dépasse totalement.

Moi aussi je crie contre ses lèvres et me vide au fond de son fondement. Si profondément, dans la moiteur tellement agréable de son satané cul bandant à outrance !

Mon poing continue de harceler sa queue et soudain, il part aussi. Il me souille de son plaisir et je soupire de satisfaction en le sentant dégouliner sur mon ventre.

Bordel... Ce mec me tue. De plus en plus.

OceanofPDF.com

34 Rafael

Nous restons là, face à face, nos membres enlacés, étroitement pressés les uns contre les autres.

Son regard si clair ancré au fond du mien. Mon souffle haletant caressant ses lèvres.

J'ai envie de l'embrasser, encore. De me recroqueviller dans ses bras, immergé dans une sorte de langueur addictive et sensuelle qui me terrasse le cœur et me lie à lui d'une force ingérable.

Je me sens chuter, vibrer trop fort, me liquéfier de passion, avide d'une nouvelle dose de lui. Comme si ce qu'il venait de m'offrir s'évanouissait déjà au cœur de son chaos.

Le silence.

Son silence.

Si pesant sur mon âme.

Si étouffant.

Lentement, l'air rêveur, il remonte le bout de ses doigts le long de mon bras en écharpe, atteint mon biceps et continue sa navigation lente et contrôlée jusqu'à mon épaule. Puis sa main sinue sur mon cou, se pose sur ma joue.

Je laisse son pouce effleurer mes lèvres alors qu'il étudie attentivement chacun de ses gestes. Mon cœur chavire tandis que je tente de rester immobile par peur de briser ce moment.

J'aimerais qu'il m'embrasse. Qu'il m'annonce que tout ceci n'était qu'une blague. Que les mots qu'il a prononcés dans mon salon n'étaient qu'une gigantesque duperie totalement inventée.

Mais bien entendu, je sais que rien de faux n'a franchi ses lèvres.

Je sais qu'il n'a pas menti.

Je sais que tout ceci ne présente aucune issue.

Je ferme les yeux alors qu'il laisse ses doigts frôler mes paupières. Mes cils.

Ma gorge s'assèche et alors qu'il est encore ancré au fond de moi, je bande à nouveau, envoûté par cet homme que je n'ai pas le droit d'aimer.

Ma main libre se crispe sur sa nuque.

Il semble dessiner quelque chose sur ma joue.

Puis, soudain, il remue légèrement et je sens ses lèvres sur les miennes. Sa langue emporter la mienne dans un baiser d'une douceur amère. Si caressante qu'elle ressemble à une torture.

Un adieu que j'accepte car je me sens incapable de repousser quoi que ce soit venant de lui.

Ses mains quittent mon visage et se posent sur mes hanches.

Tranquillement, et avec une précaution que je ne lui connais pas, il me pose sur les oreillers, à côté de lui, puis se redresse sans prononcer le moindre mot.

Ma gorge se resserre dans une sorte de sanglot contenu alors que je l'observe. Il se lève, offrant à mon regard son fessier musclé et son dos arborant une colline, des arbres effeuillés. Une apocalypse aux airs de nostalgie. Toute sa vie.

Il essuie son ventre avec une serviette qui trainait sur mon chevet et attrape ses fringues sans me jeter un œil. Alors qu'une pléiade de questions s'entassent au fond de mon cerveau, je n'arrive pas à prononcer le moindre mot. Pas une syllabe, même pas un grognement.

Assis sur mes draps, cette fois délaissé et me sentant plus vide que jamais, je le laisse partir, en sachant pertinemment qu'il ne reviendra pas.

Les conséquences ? Je n'arrive même pas à les envisager et je me sens trop déboussolé pour tenter d'y réfléchir.

Mon unique certitude est que quoi que je puisse lui dire, lui promettre, je ne saurais le retenir.

Et d'ailleurs, si mon corps et la partie sensible de mon être se pétrifient à l'idée qu'il disparaisse, mon sens logique, lui, me rappelle qu'il a tué. Qu'il est... ce qu'il n'a jamais caché.

Est-ce que moi, je suis prêt à affronter ça ? Est-ce que je peux pardonner ? Est-ce que je suis de taille pour Archer Connors ?

À présent habillé, lui-même perdu dans ses propres pensées, il récupère ses chaussures et s'apprête à quitter la pièce, mais un élan que je ne contrôle même pas me pousse à me redresser et les mots sortent d'eux-mêmes, rauques et incertains.

— Est-ce que tu es réellement un assassin, Archer ? Est-ce que tu as participé à toutes ces atrocités survenues dans ta ville ?

Parce que, même si je ne le revois jamais, même si plus jamais je n'avais droit à quelques morceaux de lui, même s'il est destiné à ne devenir qu'un souvenir de mon passé, une image, un frisson qui ne s'effacera sans doute jamais, je dois savoir. L'entendre de ses lèvres.

Il se fige dans l'encadrement de ma porte, dos à moi, et laisse passer assez de temps pour que j' imagine toute sorte de réponses possibles. Je ne suis même pas persuadé que je souhaite l'entendre. Je ne veux pas plus qu'il parte sans répondre.

Je ne sais pas. Je ne me comprends plus et je sens la démence s'imposer aux portes de mon esprit. J'ai envie de le retenir, envie qu'il quitte cette pièce. Envie de l'aimer, de le haïr. De me jeter à ses genoux comme de le frapper. Il me brise et écrase les morceaux répandus à nos pieds. Après m'avoir frappé, maltraité, caressé, il m'anéantit.

Il pose sa main sur le montant de la porte et y colle son front en soupirant. Puis ses doigts se crispent et il redresse le visage pour me lancer un regard neutre. Atrociement vide et inexpressif.

— Tu le sais déjà. Tu voulais des réponses que je n'ai pas besoin de te donner. Ce que tu crois, ce que ton instinct pense savoir de moi, est l'unique réponse que tu dois prendre en compte, Rafael.

Il part. Comme ça. Me laissant avec ses mots aussi nébuleux que tellement vrais.

Si je soupçonne qu'il a tué, participé à ces meurtres, alors c'est simplement que je ne crois pas en lui. Et donc, qu'il a raison de partir.

La vraie question est : si je décide qu'il n'est pas coupable de ces massacres, suis-je capable de ne pas douter de mes certitudes ?

En d'autres termes, suis-je persuadé de son innocence ?

OceanofPDF.com

35 Archer

— Archer ! Ce papillon est vraiment trop... Les couleurs que tu as données à ces ailes sont... Merci !

Lavinia se jette à mon cou en sautillant de joie et plante un baiser sur ma joue d'un air heureux.

Puis elle recule légèrement la tête, laissant volontairement ses bras enroulés autour de ma nuque. Son regard frôle le mien.

Je sais ce qu'elle attend. D'ordinaire, je ne me dérange pas pour exécuter ce qu'elles attendent de moi. Comme si je m'étais programmé volontairement selon les rites ancestraux des bons vieux machos américains que revendiquent tous les membres d'*Origin's*.

Ici, chacun sa place, chacun son rôle. Lee se montre assez clair dans sa vision des choses.

Virginia ou pas Virginia dans ma vie, je devrais me foutre de mon statut de mec casé et emporter cette nana, l'une de ses meilleures amies d'ailleurs, dans mon arrière-boutique et la culbuter sur mon canapé.

D'autant plus que je viens de tatouer l'intérieur de sa cuisse. Elle pouvait demander l'épaule, le dos, les bras, le ventre... tout. Elle a choisi de me condamner à rester penché pendant quatre heures le visage et les mains presque collés à son minou alors qu'elle restait les pattes écartées.

Je ne nourris pas beaucoup de doute quant à ses intentions profondes à mon sujet.

Cependant, ce midi, alors qu'elle presse sans pudeur sa poitrine contre mon torse, que ses yeux me dévorent sans équivoque, rien ne se déroule comme ce à quoi je les ai toutes habituées. J'attrape ses hanches et l'écarte

de moi fermement pour me lever du tabouret sur lequel j'étais perché. Je retire mes gants, les balance dans ma poubelle et quitte mon box sans me retourner.

— Je te laisse te rhabiller.

— Ah, OK...

Elle est sans doute dépitée, mais c'est franchement le dernier de mes soucis. Je crois que j'en ai marre de jouer la comédie.

Elle ne me fait pas bander. Pas plus que les autres. Enfin, si... ce n'est pas totalement exact. En me concentrant un peu, je pourrais réussir à la lever plus que correctement. Lavinia propose un cul sympa et a réussi à se forger une réputation plutôt flatteuse au sein du clan. De quoi garantir un bon moment. Mais non. Je ne réagis pas.

Et ça me fait particulièrement chier de le constater.

Je commence à croire que rester détaché de tout ce qui peut se dérouler au cours de sa vie, comme je m'y employais avant, est une solution moins éprouvante que s'autoriser à ressentir.

Depuis avant-hier, je doute. De tout. Enfin, juste de l'essentiel. À savoir, à propos de Rafael.

Je suis persuadé que je lui ai donné de quoi réfléchir correctement à mon sujet. Forcément que s'il se pose la bonne question, à savoir si je suis digne de confiance à propos de mes agissements, il va en conclure ce qu'il doit. Il va comprendre que je ne suis qu'un pourri et qu'il ferait mieux de me classer dans la case de ses ennemis plutôt que de vouloir se percher sur ma queue pour s'envoyer en l'air.

Il doit comprendre par lui-même qu'il n'a rien à faire avec moi. Tout seul, comme un grand. Parce que quand c'est moi qui tente de lui faire comprendre, et je crois que j'ai usé de tous les moyens dont j'étais capable pour y arriver, il ne capte pas.

Il espère, encore et toujours. Il essaie tellement fort de trouver en moi quelque chose à sauver qu'il en devient aveugle.

J'ai tout tenté, vraiment. Sauf le mensonge. Parce que comme face à ma mère, je n'arrive pas à dire les choses qui les repousseraient à jamais. Je n'arrive pas à poser les mots, à m'accuser moi-même, à m'enterrer à leurs yeux.

Au mieux, je laisse planer les doutes et les vérités qui pourraient effrayer, mais l'un comme l'autre semblent ne pas vouloir entendre.

Je devrais m'en foutre.

Mais non.

Avant, seules mes relations avec ma mère me posaient de véritables problèmes, et avec le temps, j'ai réussi à les ignorer. Mais avec Rafael ?

J'ai l'impression que je dois tout recommencer.

Donc, j'aimerais qu'il fasse le job tout seul. Qu'il décide qu'il ne peut que douter de moi et que je ne mérite pas son attention.

Qu'il me foute la paix.

Simplement...

S'il en est arrivé là, tout seul dans son coin, alors pourquoi ne suis-je pas en taule ? Mon bracelet GPS est toujours accroché à ma cheville, et donc, je suppose que tout le monde sait que je ne me rends plus chez lui. Sans avoir prévenu, sans avoir d'excuse.

Pourtant, je suis là, je tatoue, je pionce sur mon canapé, et pas l'ombre d'un flic de Memphis dans les environs.

Arrivé à la banque d'accueil de ma boutique, je pousse Sammy pour accéder à l'ordinateur et enregistrer le tatouage de Lavinia.

— Ça fait quatre heures, mais compte trois, annoncé-je à Sammy lorsque ma cliente nous rejoint, l'air dépité, sa carte bleue à la main.

Mon pote, enfin, je ne sais même plus si je peux le considérer comme tel, saisit sa carte sans faire de manières et enregistre la transaction pendant que je valide le truc sur mon logiciel de compta.

Elle part sans s'éterniser, ce qui me convient très bien, puis nous nous retrouvons seuls, tous les deux.

Comme depuis plusieurs jours, Sammy me considère à peine, ou en tout cas, ne le fait pas devant moi. Je sais qu'il m'observe. Qu'il se demande intérieurement s'il peut toujours me considérer comme son mentor ou pas.

Le problème, mon problème plus précisément, c'est que je porte le même nom que Lee. Si ça n'avait pas été le cas, je serais déjà mort. J'en connais trop pour qu'ils me laissent vivre peinarde, et si je ne m'appelais pas Connors, je n'aurais même pas eu le temps de tenter de justifier mes choix.

Là, je n'essaie même pas de leur servir des excuses. Au contraire, je les titille en agissant comme d'habitude, sans trembler un seul instant. Et personne ne bouge. Personne ne change vraiment ses habitudes non plus.

Ce matin, Gros Bob est venu prendre son café pour discuter des agissements dans le quartier négro de Little Rock. Dans une heure Virginia viendra avec son frère, elle se juchera sur mes cuisses et nous boirons une bière pendant que son frangin passera des coups de fil pour une livraison d'armes du côté d'Atlanta.

Tout roule.

Comme d'hab.

Mais chacune des personnes qui pénètre ici me scrute, prête à mordre. Il suffirait que Lee décide que je ne suis plus l'ami, le neveu-toutou qu'il a toujours espéré en moi, et en deux minutes, je me retrouverais égorgé sur mon carrelage à damier, mon sang s'éparpillant autour de moi sans que personne ne cherche à me sauver.

Ce serait l'unique solution. Je me suis persuadé, depuis ce jour où je suis monté dans la voiture de Lee il y a cinq ans, que toute cette histoire finirait comme ça. J'ai parfois lutté contre mes certitudes, parfois non. J'ai adhéré à des choses parce que je pensais qu'elles me permettraient de contrôler cette douleur qui me dévore le bide. J'ai rechigné aussi, au cours de quelques moments de lucidité, parce que je savais que défoncer des tronches ne changerait pas ma vie en mieux.

Mais dans l'ensemble, quoi que j'aie pu espérer, la seule issue logique était déjà dessinée.

Sammy soupire lourdement alors que je vérifie mes stocks sur un présentoir et le silence continue.

Je lui tourne le dos. Volontairement. Pour qu'il se décide à me balancer une bastos. Ici, l'un de ses flingues attend sagement depuis des années qu'on l'utilise, planqué à portée de main dans un tiroir du comptoir, chargé, sans sécurité, prêt à tirer. Ce serait si simple.

Mais bien entendu, rien ne se passe.

J'attends.

Encore.

J'attends que l'ordre tombe enfin, mettant un terme définitif à ce cinéma ridicule.

La porte de ma boutique s'ouvre soudain et Lee apparaît, le regard sombre et un bandana accroché autour de la tête. Je le connais par cœur. Son bandana indique qu'il n'a pas jugé bon de se coiffer parce que trop préoccupé par autre chose. D'habitude, lorsqu'il le porte, quelqu'un rembourse une dette avant la nuit. Ou perd la vie.

Aujourd'hui, alors qu'il franchit l'espace vide de l'entrée de ma boutique, j'imagine que cette fois, je suis la cible. Son élément récalcitrant à effacer.

— Salut. Sammy, tu nous laisses !

Pas une question, mais un ordre auquel mon pote se plie sans discuter. Dès qu'il ferme la porte, Lee s'accoude à mon comptoir en me détaillant d'un regard obscur et tempétueux.

— Tu me poses un véritable problème, Archer, déclare-t-il en préambule.

Je ne perds pas mon temps à répondre, de toute manière, il n'attend rien. Je me demande plutôt ce que je pense de ce moment. Si je tremble et si j'ai peur.

Non.

Je ne crois même pas. J'ai plutôt envie qu'il en arrive au fait. J'en ai marre d'attendre. J'attends depuis bien trop d'années. Pour moi, la torture, le remboursement de ma dette à Juan a suffisamment duré. Je n'ai plus besoin de respirer, j'ai payé. J'ai la réponse à mes questions. Ce connard à qui j'ai démonté la gueule à Memphis a servi de clé. De dernière étape. Il m'a donné ma réponse, j'en suis persuadé.

Alors je m'adosse à mon étagère, je croise les bras et j'attends.

— Dis-moi simplement que tu n'es pas une saloperie de tapette, et j'oublie le reste.

Son regard me sonde assidûment et j'y lis qu'il espère encore. Qu'il croit que l'évidence se trompe, mais pas lui. Comme ma mère, finalement. Comme Rafael.

Pourquoi tentent-ils tous de déceler en moi leurs propres idéaux ? Je pensais que lui, au moins, n'attendait rien de moi.

Manifestement je me trompais.

Toutefois, je ne compte pas le tromper lui. Pas plus que les autres. Et ce moment avec Rafael dans son lit ne laisse plus de doute ni de déni en moi. À présent, j'assume ça aussi. J'aime les mecs et je ne compte plus faire semblant que ce n'est pas le cas. Choix totalement suicidaire, mais comme je l'ai dit, je ne dois plus rien à personne.

Je sais qu'à présent, je connais la vérité que j'attendais. Grâce à cet enfoiré de blanc qui touchait ses belles-filles. Elles ont dit non.

Juan a dit non lui aussi. Pedro n'a pas écouté. Juan était du bon côté. Juan m'aimait. De fait, il a compris que je voulais juste le sauver.

Il ne m'en veut plus.

Fin de l'histoire. Je n'attendais rien de plus.

Bien sûr, il reste ma mère, mais je sais que ma disparition la soulagera, sur le long terme. Je ne suis pas un fils qui égaie une vie. Je fais partie de ceux qui la compliquent un peu trop. J'aspire à ce qu'elle retrouve une paix qu'elle mérite amplement.

Je reste donc silencieux puisque je ne peux pas prétendre que je ne suis pas une pédale. Je n'en ai pas envie.

Il soupire en comprenant enfin véritablement, vacillant entre la colère et la déception.

Puis il serre les poings en me lançant un regard meurtrier. Je m'attends à ce qu'il agisse et machinalement je desserre mes bras, par pur réflexe, pour me préparer à la suite.

Cette fois, nous y arrivons. Le dernier combat.

Je me sens tellement prêt.

— Je me doutais de ta réponse, déclare-t-il en se redressant. J'ai sollicité une entrevue avec Davis. Dès que j'ai la date, je te préviens. C'est à lui de savoir ce que nous allons faire de toi.

Putain !

Il ne pouvait pas juste me tirer une balle entre les deux yeux ?

36 Rafael

— Rafael, c'est n'importe quoi ! Je te préviens, je ne te laisserai pas ruiner nos projets ! Ce gamin est un danger public et je ne compte pas le regarder me filer entre les doigts sans bouger !

Je resserre ma prise sur mon téléphone alors qu'un couple me bouscule pour entrer dans le pub devant lequel je fais les cent pas, agacé parce que pour la énième fois, mon père refuse de m'écouter.

— Tu vois, tu l'as déjà jugé ! Tu ne lui laisses même pas le bénéfice du doute !

— Ah, parce que tu crois honnêtement que je devrais ? renâcle-t-il ironiquement. Franchement, Rafael !

Je me mords la langue parce que je sais qu'il a raison. J'ai eu beau essayer de me persuader qu'Archer était innocent, j'admets que je ne suis pas arrivé à un résultat satisfaisant. Et ça m'énerve. D'autant plus lorsque mon père appuie là où ça fait mal.

— Donc, le GPS indique clairement que depuis mercredi, le délinquant ne daigne plus bouger ses fesses jusqu'à chez toi et tu m'affirmes que tout est normal ? Tu ne veux pas lui payer un billet pour l'Australie et lui fournir de faux papiers en plus ?

Il m'agace d'avoir raison !

— Tu ne comprends rien. Tu voulais avoir des réponses ? J'y travaille.

Il inspire lourdement puis tente de se calmer avant de répondre.

— Tu es bien au courant que je ne devrais même pas prendre en compte tes supplications ? Je suis procureur, bon sang ! Élections ou non, ça ne change rien. Et ensuite, pour une raison quelconque, tu viendras me dire

que je ne suis pas professionnel. Mais tu es le premier à me positionner dans des situations impossibles à gérer, Rafael !

Et sans plus d'explications, il me raccroche au nez.

Mon père me raccroche au nez.

Je reste un moment dubitatif à observer mon téléphone, partagé entre mon envie de le rappeler pour gueuler, mais très objectivement je ne sais même pas ce que je pourrais lui raconter pour réussir à avoir le dernier mot, et hurler en me frappant la tête contre les murs.

J'en ai marre.

Les nerfs à bout, je range mon portable et pousse à nouveau la porte du pub pour rejoindre Pablo qui m'attend pour statuer du cas des filles Williams. Nous avons décidé de ne pas nous voir dans les locaux de Protect'All parce que si j'y mets les pieds après ma trop longue absence, je risque d'être interpellé toutes les cinq minutes. Or, je ne me sens pas du tout en état émotionnel de me montrer patient et bienveillant.

La preuve, même mon père arrive à péter un câble face à moi alors qu'il est loin d'être le genre d'homme à perdre son sang-froid.

Je fais n'importe quoi, je m'en rends compte, mais je n'arrive plus à me concentrer sur autre chose qu'Archer. Sur ce moment que nous avons passé ensemble. Sur cette question fatidique qu'il m'a posée : est-ce que je le crois innocent ?

J'aimerais tellement que ma réponse soit positive.

Seulement, ce n'est pas aussi simple.

— T'as vraiment une sale gueule, ricane Pablo alors que je m'installe en face de lui et des dossiers qu'il a ouverts sur la table entre nous.

— Merci, c'est sympa ! soufflé-je en attrapant ma vodka qui m'attend bien sagement.

Je crois qu'Angel me manque.

Pourtant, je ne réponds plus à ses appels non plus. Il va encore tenter de me faire entendre raison, et je crois que je n'ai pas envie d'être raisonnable.

Tout ce que je veux, moi, c'est lui. Je veux encore l'entraîner dans ma chambre et me perdre dans ses bras, entre mes draps, et ne plus jamais refaire surface.

Son parfum rôde encore partout chez moi. Il rôde aussi entre mes méninges, sur mes membres et comme une ombre persistante, comme un voile sur mes yeux.

Je le vois presque parfois, encore assis devant ma bibliothèque qui n'est toujours pas montée.

Mal.

Ça fait mal, putain !

Je pensais qu'il m'avait déjà blessé de tous les moyens possibles, mais c'était faux. La blessure fatale, celle qui risque de me terrasser, il est justement en train de me l'asséner en ce moment même. Sa meilleure arme ? Son absence.

J'ai l'impression que plus rien n'a de sens et ça me tue. Pourtant, depuis des jours, je m'acharne à me raccrocher à mon ancienne existence. Mes cours, mes potes, l'asso. Tout ce petit rituel régulier qui rythmait ma vie avant notre rencontre. Même ce pub que je connais par cœur, mon havre de paix. Ce soir il me gonfle et m'ennuie.

Je liquide mon verre cul sec en laissant échapper un grognement d'agacement.

Pablo me jette un regard inquiet.

— Tu ne devrais pas ne pas boire ? T'as pas un traitement ou un truc contre la douleur ?

— Ouais. J'm'en fous.

Et c'est vrai. Au contraire, même, j'espère que l'alcool fera le job plus rapidement.

Comme ça, j'arrêterai peut-être de me demander si Archer ceci, Archer cela, combien de temps mon père mettra avant de se décider à effectuer son boulot correctement en allant faire arrêter Archer.

Archer,

Archer,

Et encore Archer.

Putain, je craque. Je n'en peux plus. Ce mec me rend dingue, soit parce qu'il est là, soit parce qu'il ne l'est pas. Peu importe la situation, il arrive à foutre la merde dans mon crâne. Je me demande ce qu'il fait, comment lui

arrive à respirer alors que moi, non. Et je suis jaloux ! Jaloux comme une teigne parce que j'imagine qu'en fait, lui n'a aucun souci à ne plus me voir. Sinon il serait revenu, au-delà de ses problèmes, des merdes qui encombrant ce chemin compliqué qui nous relie, lui et moi.

Pourquoi ne m'appelle-t-il pas ?

Pourquoi ne passe-t-il pas ma porte ? Et moi ? Pourquoi est-ce que j'attends tous les matins qu'il le fasse ?

Et cette foutue question me hante sans que je n'y trouve de réponse satisfaisante.

Ce qui, normalement, serait justement une réponse, non ? LA réponse ultime. Je n'arrive pas à le considérer comme innocent. Donc, à mes yeux il est coupable. Si je me trouvais en pleine possession de mes moyens, je comprendrais qu'il m'a abandonné pour me donner l'opportunité de comprendre tout ça et de continuer ma vie comme je le devrais.

Je le soupçonne même de n'être parti que pour cette raison.

Et le fait de croire en cette idée, de me persuader qu'il le fait pour moi, me ramène encore une fois à la certitude que j'ai réussi à percer sa carapace et qu'il ne reste pas indifférent face à moi.

Donc, forcément, j'oublie que c'est un sale connard, en l'état exact des choses, et me prends à me toucher la queue, allongé sur mon lit en jouissant comme un con, fort et intensément, juste en me jouant le film de ses yeux se posant sur moi. De ses lèvres me kidnappant sur le palier des Williams. De ses doigts sur mes paupières. De son corps, son putain de corps contre le mien, en moi, me perforant si fort qu'il a brisé mon âme.

Ce type est un putain de psychopathe qui s'acharne encore et encore sur mon état mental.

Je ne supporte plus de subir son omniprésence, de le sentir partout, et souvent nulle part. J'en deviens fou. Il rampe sous ma peau, le long de mes membres, s'enroule à ma gorge, à mon bide et tente de s'infiltrer encore plus profondément.

— Eh merde ! déclaré-je en reposant brutalement mon verre. Pablo, viens, on danse. Faut que je baise !

— Euh, baiser c'est pas danser, mec... tu comptes allonger un mec au milieu de la piste ?

— S’il le faut, je n’y manquerai pas ! marmonné-je en quittant mon tabouret. Amène ton cul !

J’attrape son bras sans lui demander son avis et l’entraîne avec moi sur la piste alors que, comme par hasard, un morceau de Lady Gaga débute dans les baffles autour de nous.

Poker Face.

Ben tiens ! Si même le hasard s’en mêle, alors... Je ne donne pas cher de ma peau.

**

Mal. Au. Crâne !

Je pousse un grognement guttural en tentant d'extirper ma tête de mon oreiller.

Bouche pâteuse, pulsations anormales au niveau des tempes et ce foutu soleil qui agresse littéralement mes yeux.

Et tout à coup, la musique à fond dans mon appart. Elle vibre, secoue les murs, et tape impitoyablement sur mon crâne, comme un putain de marteau piqueur.

— C'est quoi ce bordel ?

— J'en sais rien !

Je sursaute en entendant Pablo, sa voix tout aussi éraillée que la mienne, à ma droite.

Je n'ose même pas me tourner vers lui mais soulève la couette pour constater que je suis totalement à poil et que... lui aussi.

— Oh ! Mon ! Dieu !

Qu'est-ce que j'ai foutu ?

Il éclate de rire alors que je porte ma main gauche sur mon front en fermant les yeux.

— Fais gaffe à tes réactions, je pourrais éventuellement me sentir vexé.

Merde, merde, merde !

— Désolé.

Il se marre de nouveau.

— Ne le sois pas, il ne s'est absolument rien passé. Sauf que tu m'as gerbé dessus en essayant de me foutre à poil. J'ai donc... enfin, tu vois, je t'ai désapé et je t'ai sagement couché. Et puis, j'étais crevé et crade, alors j'ai fait comme chez moi.

— J'ai voulu te baiser ?

Cette fois je me planque sous ma couette, de honte.

— Ouais, comme t'as voulu baiser avec la moitié du pub, environ. J'ai préféré te ramener avant que tu finisses sur la queue du premier venu.

Ah ouais, quand même.

— Merci !

— Ta vertu est restée intacte.

Il ricane encore une fois et saute du lit en m’offrant une vue imprenable sur son cul. Je détourne les yeux une nouvelle fois.

Non, je ne veux pas connaître Pablo comme ça. Ce n’est pas un délire que je cautionne.

Cela étant dit, ma technique a visiblement partiellement fonctionné car je n’ai pas pensé à Archer depuis...

Bon ben voilà, retour à la case départ, il se réinstalle dans mon cerveau sans demander la permission.

Il me fait chier, putain !

— Et d’abord, c’est quoi cette musique à la con ?

Parce que Lady Gaga, ça va bien cinq minutes.

Bad Romance ? Sans déconner !

— Aucune idée.

Je me lève à mon tour et laisse Pablo, qui après avoir fouillé dans mon dressing a enfilé l’un de mes boxers, m’aider à passer un short. Après tout, dans mon état, la pudeur, je m’en tape.

Le responsable du bordel sonore ambiant n’est autre qu’Angel qui se trouve dans la cuisine alors que nous sortons de la chambre.

— Hello les amants maudits ! raille-t-il en dégainant deux tasses d’un placard. Alors, ça roule ?

— Qu’est-ce que tu fous là ? Ce n’est pas ce que tu crois.

Il m’adresse un regard amusé en faisant couler un premier café.

— Je me doute et c’est bien dommage ! Et... j’ai décidé de revenir pour le week-end. Il semblerait que mon cousin parte en déchéance totale dès lors que je m’absente.

Je lève les yeux au ciel en m’installant sur une chaise avec précautions. Tout craque dans mon corps, du cerveau jusqu’aux chevilles. J’ai dû bien me lâcher cette nuit.

— Tu pourras dire à mon père qu’il n’a qu’à se mêler de son propre cul si ce que je fais du mien le dérange !

— Oh, je vois que nous naviguons en terrain hostile, continue-t-il de ricaner en posant ma tasse devant mon nez. Relax, grand guerrier, défenseur des opprimés. Je viens en ami. Pablo, café comment ? Latté, serré, cappuccino ?

— Rien, merci, je vais squatter une douche et je repars chez moi, j’ai du taf. Je dois aller rendre visite aux filles Williams.

Merde, Awa et Sylhia. On n’a même pas discuté de leur cas. Décidément, je pars en couilles par tous les bouts. Si même les causes qui me tiennent à cœur passent à la trappe...

— Je viens avec toi !

— Merci, mais non, j’ai pas besoin de toi, réplique mon collègue en frappant le poing d’Angel pour le saluer. Gère déjà tes problèmes et reviens quand t’es OK.

— Je n’ai pas de problèmes ! grogné-je en me grattant le cuir chevelu.

— Ah, OK. Donc, ta drague ultra élaborée d’hier soir me concernant est véridique et sincère, du coup ! Merde, j’aurais dû prendre plus de précautions pour te repousser, tu risques d’avoir le cœur brisé.

Les deux débiles debout devant moi ricanent comme des glands. J’abandonne.

— Dégage !

— Voilà, nous sommes bien d’accord. J’emprunte une douche.

— C’est ça ! Frotte bien dans les petits plis.

Il s’esclaffe en quittant la pièce et moi, je balance une série de jurons en portant mon café à mes lèvres.

J’ai mal au crâne.

Ce qui ne semble pas effrayer mon cousin qui éteint enfin la chaîne et le silence, savoureux et bienfaiteur, reprend ses droits dans l’appartement.

— Bon, on va faire un petit bilan ! déclare Angel en s’asseyant en face de moi.

Adieu silence !

Fait chier !

— Mais non !

— Si. Parce que si tu en arrives à tenter de foutre Pablo dans ton pieu, c'est qu'il est grand temps qu'on y réfléchisse, selon moi.

Je lui jette un coup d'œil par-dessus ma tasse.

— Allez, arrête de faire ton effarouché. C'est moi, ton cousin, tu te souviens ?

— Comment oublier ? craché-je en reposant mon café sur la table alors qu'il m'adresse un sourire de crétin. Bon, tu veux qu'on commence par quoi ? Le fait qu'Archer Connors est un mec que je n'aurais jamais dû rencontrer ? Ou celui que j'ai besoin de savoir ? Et qu'il ne me dit rien. Que je devrais déjà statuer sans avoir besoin qu'il me raconte ou me mente et que je n'y arrive pas. Il me manque des données. Je beugue. Totalelement.

— D'accord, souffle-t-il après un moment de latence qui me fait du bien au crâne. J'aurais envie de te dire de laisser tomber, parce que ce type, Raf, il n'est vraiment pas bon. Ni pour toi ni pour qui que ce soit. Il porte sa saloperie de fascisme sur sa gueule, si tu veux mon avis. Et oui, il est canon. Mais merde, si je connais bien un mec qui ne se fie pas à une belle gueule et à un beau cul pour situer les gens, c'est bien toi.

— Justement ! Je ne m'arrête pas à sa gueule de taulard, moi. Toi, mon père, et sans doute tous ceux qu'il croise, vous statuez avant de savoir.

En encore une fois, je le défends alors que je sais que je doute moi-même. Je n'arrive pas à le condamner ! Mais qu'est-ce qu'il me faut de plus, bon sang ?

— Certes. Je plaide coupable. Mais tu n'en sais pas plus que nous, visiblement. Donc, le processus est le même, et je pense qu'il est moins dangereux de notre point de vue que du tien.

— Je ne te le fais pas dire ! soupiré-je de désespoir.

— Donc... je pense que si ce qui te manque ce sont des infos supplémentaires, il faut que tu les chopes, ces infos.

— Plus facile à dire qu'à faire, Einstein ! Tu crois que je n'ai pas déjà tenté ? Il ne dit rien ! Que dalle ! Et d'ailleurs il ne vient même plus, donc, de ce côté c'est mort.

— Tu cherches sans doute au mauvais endroit. Y a bien des gens qui le connaissent, non ? Il ne vit pas sur une autre planète ce type, quand même.

Je ne peux m'empêcher de ricaner amèrement.

— Je commence à me le demander sérieusement. Cela dit...

Et c'est comme ça, face à la tête de piaf de mon cousin, qu'une idée effleure mon esprit. Une idée qui insuffle un petit vent d'espoir dans mon cerveau. Une idée sans doute calamiteuse qui ne mènera à rien, mais qui au moins détient le mérite d'apporter une nouvelle issue à mes questionnements qui tournent franchement en rond dans mon esprit, sans jamais solutionner quoi que ce soit.

OceanofPDF.com

37 Rafael

— Vous ne me connaissez pas.

— Effectivement, non.

Madame Connors me dévisage d'un air méfiant, une main agrippée fermement à sa poignée de porte.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir sur mon fils, exactement ? reprend-elle en jetant un œil méfiant à Angel resté quelques pas derrière moi.

— J'imagine que ma visite peut sembler étrange, mais...

Je marque une pause pour me rendre compte que je n'ai absolument pas préparé mon speech. Dois-je rester prudent ou carrément me jeter dans le bain et jouer d'honnêteté envers elle ?

Machinalement, je balaie les alentours du coin de l'œil. Un quartier tranquille, sans doute pas le plus riche de Jonesboro, loin de là, même, mais propre et vraisemblablement paisible à vivre. Au loin, une tondeuse martèle le silence d'un bruit de moteur un peu inégal et de l'autre côté de la rue, des enfants s'amusent avec un jet d'eau.

Le jardin de madame Connors est petit, mais la pelouse y est tondue et sous le porche sur lequel je me trouve, une balancelle un peu défraîchie attend sagement qu'on s'y installe, oscillant sous la légère brise qui sinue dans la rue. De l'autre côté, une petite table en fer forgé blanche, piquée de rouille, semble dressée pour accueillir une collation.

J'imagine Archer ici, évoluer dans cette tranquillité ambiante, et la seule chose qui me vient à l'esprit, c'est qu'il dénoterait énormément dans ce paysage, et que c'est atrocement dommage. Il mérite ce genre d'univers familial léger et bienveillant.

Sa mère, elle-même, semble être une femme simple mais gentille. Je le devine à l'éclat de ses yeux bleu ciel. Les mêmes que ceux de son fils, la sagesse en plus.

Voyant que je m'évade dans mes pensées, Angel se racle la gorge derrière moi pour me rappeler à l'ordre. Je reporte mon attention sur la femme qui semble attendre patiemment que je me décide, perplexe.

Je crois que je suis un peu chamboulé de me retrouver là, face à elle. C'est d'ailleurs un miracle que je ne bute pas sur mes mots, mais je crois pour ce point que je suis motivé par quelque chose qui me tient plus qu'à cœur.

Cela dit, je ne sais même pas ce qu'en penserait Archer. Je crois... non, je suis persuadé, qu'il va détester cette petite visite que j'effectue dans son dos, outrepassant largement la place qu'il m'accorde dans sa vie.

Soudain, je me rends compte que je viole son intimité. Même si j'ai compris qu'il n'entretenait pas des rapports étroits avec sa mère.

— Nous dérangeons, peut-être ?

La femme aux traits légèrement usés par la vie, on en comprend aisément la raison quand on côtoie son fils, prend son temps pour réfléchir puis laisse filer un léger soupir en relâchant sa porte.

— Non. Je m'apprêtais à prendre mon thé. Je peux vous en proposer un, je suppose. Dehors ?

Elle désigne la table à ma gauche d'un mouvement de menton, ce qui me soulage instantanément.

— Oui, ce serait bien aimable de votre part.

— Alors installez-vous, je reviens.

Elle claque sa porte. Je questionne Angel du regard qui me répond par un haussement d'épaules et se dirige vers les sièges un peu bancals installés autour de la table pour s'y installer. Je fais de même et me dandine de nervosité en attendant que notre hôte nous rejoigne.

Je sais que je ne devrais pas me trouver ici. Je commets une erreur monumentale. Je le sais. Et pourtant je fonce.

Je comprends un peu mieux ce que mon père me reproche sans cesse. Je n'arrive jamais à réfréner mes pulsions. Jamais. Il m'a un jour prédit que cela finirait mal.

Je ne nourris aucun doute à ce sujet. Oui, je vais finir par payer cher mon manque de recul régulier. Si ce n'est pas déjà le cas.

— Eh ! Elle ne va pas te bouffer, Raf ! souligne Angel en attrapant ma main. Désstresse ! Tu voulais savoir, alors c'est le moment.

Je hoche la tête en tentant de me persuader qu'il a raison et dénoue mes muscles un à un en grattant nerveusement mon coude planqué sous mon attelle.

— Alors, messieurs ? Que puis-je pour vous ? demande de but en blanc madame Connors en nous rejoignant, deux tasses et une théière fumante entre les mains.

— Eh bien, je suis Raf...

— Je sais qui vous êtes, ne vous fatiguez pas, me coupe-t-elle en me servant de l'eau dans la tasse qu'elle a posée devant moi. Votre plaque d'immatriculation indique Memphis et la qualité de votre voiture m'indique assez de choses pour que j'en déduise que vous êtes celui qui ne l'a pas envoyé en prison. Sans parler de votre attelle, qui confirme le reste. La véritable question et la seule qui m'intéresse c'est : lui voulez-vous du bien ou du mal ?

Son regard bleu ciel sonde le mien avec insistance et l'espace d'un instant, j'ai l'impression de me retrouver en terrain connu. Comme si mes liens avec son fils m'en ouvraient instantanément d'autres vers elle.

J'éprouve soudain une infinie sympathie pour cette femme, et même si elle ne m'a encore rien dit, et que peut-être elle refusera de me dévoiler quoi que ce soit, je sais déjà que je la plains et qu'elle souffre elle aussi des choix de son fils.

Bien plus que moi, d'ailleurs, à une échelle qui dépasse allégrement mes petits soucis sentimentaux.

— Si vous me demandez à moi, je vous répondrai sans hésiter que ma démarche n'est destinée qu'à son bien, réponds-je sans briser le contact visuel avec elle. Mais aux yeux de votre fils, je suppose que ma venue ici est un mal. Un énorme mal.

Elle esquisse un sourire en pivotant légèrement pour servir Angel.

— Votre réponse prouve que vous le connaissez bien. Toujours à refuser qu'on lui porte la moindre affection.

Un frémissement au fond de sa voix me blesse lourdement le cœur. J'imagine tellement ce qu'elle doit ressentir face au rejet de son fils.

Elle se sert une tasse et repose la théière entre nous.

— Que voulez-vous savoir, exactement ?

— J'aimerais que vous me parliez de Juan.

Elle marque une pause. Son teint semble blanchir légèrement. Elle frotte ses mains nerveusement entre ses cuisses en ramenant ses bras devant sa poitrine. Signe qu'elle entre sur un terrain accidenté.

— Juan, répète-t-elle les yeux perdus dans le vague, au loin. C'est forcément le sujet qui doit être abordé. Je pense qu'il est à l'origine de tout le reste. Ou presque.

Elle inspire lourdement pendant qu'Angel se sert un morceau de sucre et que je la contemple avidement. Tellement impatient de découvrir ce qu'elle a à raconter. Pendu à ses lèvres, secoué d'un frémissement désagréable.

— C'est... commence-t-elle en saisissant sa cuillère pour la plonger dans son thé, machinalement. Archer aimait Juan plus que tout. Depuis tout petit, dès qu'il a emménagé en face, plus précisément, Archer a voué pour ce gamin une passion qui dépassait largement la compréhension. Tous les deux ils étaient presque... je ne sais pas. Fusionnels.

Elle marque une pause, un léger sourire nostalgique barrant son visage. Et moi, je lutte contre une jalousie étouffante et ridicule qui me prend de court. Totalement illogique et surtout illégitime, je m'en rends parfaitement compte. Mais mon attirance pour lui n'a jamais revêtu le masque de la raison et lorsqu'il s'agit d'Archer, je ne cherche même plus à comprendre ma manière de fonctionner.

Il aimait éperdument Juan, au point de fusionner avec lui. Juan est mort. Je ne ferai jamais le poids face à un fantôme. Elle confirme ce qu'il m'a jeté en pleine tronche lors de notre dernière journée ensemble.

J'étouffe ma fureur contre cet inconnu dans l'œuf en tentant d'entendre un minimum la logique qui gronde en moi, mais je n'arrive qu'à ressentir une amertume malvenue et mal placée.

Archer appartient à Juan, je le sais et il n'a jamais prétendu autre chose.

Et bordel, le comprendre réellement, sans me cacher derrière des illusions, me fait un mal de chien. Je me sens disparaître dans un abyme se

créant sous mes pieds, perdre la partie, m'éparpiller en lambeaux souffreteux et inutiles, frissonnant de froid et d'un malaise grandissant. Mais le soleil brille derrière les arbres qui nous entourent. Quelques oiseaux chatonnent joyeusement et des fillettes continuent de jouer en riant à gorge déployée de l'autre côté de la rue.

La vie continue pendant que mon existence semble tomber en panne.

— Ils ont appris le vélo ensemble, continue-t-elle sans se douter de ce qui se trame en moi, attirant mon attention sur autre chose que mes petits soucis personnels. Ils ont appris à lire, ensemble. Le matin, l'un ou l'autre traversait la route pour aller dire bonjour à l'autre, avant tout autre chose. Le soir, pareil. Impossible de les coucher sans qu'ils ne se soient dit bonsoir. J'aurais sans doute dû calmer cette relation, fixer des barrières, d'autant plus que Pedro, le père de Juan, de son côté, se fichait pas mal de ce que pouvait bien fabriquer son fils dans la journée. C'était un homme effroyable que je n'ai jamais réussi à apprécier. Il dégageait...

Nouvelle pause durant laquelle ses doigts se crispent sur la hanse de sa tasse.

— Quelque chose de mauvais. Sans que je n'arrive à déceler ce que c'était, exactement. Bref, je devais gérer tout ça toute seule, c'était évident. Et j'étais prête à m'y atteler, vraiment, mais lorsque le père d'Archer a été arrêté, puis jugé coupable d'assassinats, j'ai pensé qu'il trouvait un certain réconfort avec Juan. Je ne me voyais pas le priver aussi de ça. Archer n'a jamais rien dit sur son père. Sur ce qu'il ressentait. Je pense qu'il en parlait à Juan et quelque part, je suppose que c'était plus simple, comme ça. Vous savez, la culpabilité est quelque chose de compliqué à endiguer. Les agissements de Davis étaient depuis longtemps très louches et ses entrevues régulières avec Lee, son frère, n'auguraient rien de bon. J'aurais dû partir depuis longtemps, mais pour me montrer tout à fait franche, j'avais peur. Tellement peur de ces deux hommes qui semblaient au-dessus de toute loi. De toute règle. De toute moralité. Je craignais qu'ils me retrouvent, qu'ils me volent mon fils. Finalement, c'est exactement ce qu'il s'est passé.

Je baisse la tête en attendant la suite pendant qu'elle sirote son thé, rêveuse, partie loin dans son passé. Dans leur passé. J'ai l'impression de m'immiscer dans quelque chose où je n'ai rien à faire. Ou personne ne me donnera ma place.

Mon esprit titube dans de multiples directions. Enivré de trop d'informations, d'un surplus d'émotions qu'il trime à gérer, il n'arrive plus à ressentir. Il sature. Mais l'histoire continue, ne m'attendant pas sur sa route, me laissant choisir si oui ou non j'attrape le train au passage. Alors je me reconnecte à elle et me concentre pour boire ses paroles. Même si je les trouve bien trop acides à mon goût.

— Ils sont tombés officiellement amoureux, reprend-elle en reposant sa tasse. Je m'y attendais et Archer ne m'en a absolument pas parlé. Je l'ai senti, c'est tout. Et puis, un jour... Il a surpris Pedro, le père de Juan, en train de... Mon Dieu, le pauvre enfant. Son père abusait de lui depuis des années d'après les légistes. Comme ça, juste derrière sa porte, presque sous notre nez, finalement. Et nous n'avons rien remarqué.

Elle lève vers moi un regard embué de larmes de douleur pure que je n'arrive pas à confronter. Entre mon esprit troublé et sa propre souffrance, je jette l'éponge, incapable d'aider qui que ce soit.

Dans mon petit cerveau, les pièces du puzzle Archer commencent à se mettre en place, comblant les trous, et annonçant le pire. Je comprends néanmoins sa réaction face au problème Williams. On va dire que c'est déjà beaucoup.

— Archer a perdu la tête. Comme son père, il a toujours porté en lui une impulsivité dangereuse. Quelque chose de terrible lorsque cela se réveille. Comme une sorte de démon qui prend les rênes et dirige tout. Il a voulu secourir Juan et punir Pedro. Finalement, un mauvais geste, l'intervention de Lee qui se trouvait malheureusement ici pour quelques jours, et... Il n'a secouru personne et s'est puni lui-même. Juan est tombé en voulant le calmer et son crâne a heurté l'angle d'un meuble. Il est mort quasiment sur le coup. C'est exactement à cet instant précis que j'ai perdu mon fils.

Un soupir trahissant sa souffrance passe ses lèvres. Elle se laisse choir contre le dossier de sa chaise, tremblante et livide. Machinalement, je récupère sa main dans la mienne, parce qu'elle me brise littéralement le cœur. De tant de façons que j'ai du mal à supporter ce marteau qui me plante une poignée de clous au fond de l'âme. Qui me dévaste lentement, au fil de ses mots.

— Je n'ai pas eu le temps de comprendre, réellement. Lee a pris les choses en mains, j'étais trop dévastée pour réagir, je crois. Et je voyais mon fils sombrer devant mes yeux, de seconde en seconde, s'éloigner de moi, de

nous, de notre monde. Cette nuit a été de loin le pire moment de mon existence. Lee, son oncle, savait au contraire exactement ce qu'il faisait. Je crois même, avec le temps, qu'il attendait un clash comme celui-ci pour récupérer mon fils. Il m'a fait comprendre que c'était la seule issue, qu'Archer ne pouvait pas finir sa jeunesse en centre de correction, ce qui équivalait à finir comme son père. Il a choisi ses mots et parce que j'avais déjà cru ceux de Davis si souvent avant lui, il savait exactement comment amener les choses.

Ses doigts se resserrent sur les miens.

— Archer détestait Lee. Tellement fort. Mais il a choisi cette option. Suivre son oncle sur les pas de son père. Son père qu'il haïssait tout autant. Il m'a repoussée depuis lors, chaque fois que j'ai tenté de le joindre et de le faire changer d'avis. Il a décidé pour nous et à présent, même si je suis sa mère, il est trop tard. Je sais qu'il ne me déteste pas. Je sais aussi qu'il pense qu'il me protège de lui. Je le sais, et c'est pour cette raison que je n'arrive pas à le bousculer assez fort pour qu'il retrouve son chemin vers moi. Vers les autres. Vers une vie normale. Il a opté pour cette voie, sans doute parce qu'il a cru qu'il la méritait, et je commence à croire que même s'il s'y sent mal, maintenant il est trop tard. Qu'il n'en reviendra jamais.

Quoi de pire que de lire l'amour désespéré d'une mère au fond de son regard ? J'imagine ma mère à sa place, le mal qu'elle ressentirait au plus profond de son être si elle s'était trouvée à sa place.

Je repense à son sourire, et un nouveau frisson me secoue brutalement à l'idée que j'aurais pu lui occasionner autant de souffrance.

Comment Archer peut-il supporter ça ?

— Ce n'est pas votre faute, murmure Angel manifestement troublé lui aussi par ce récit.

— Il n'est plus question de découvrir le véritable coupable, lui répond-elle en retirant sa main de la mienne. Il est à présent question de savoir s'il est toujours possible de le sauver du piège dans lequel il semble se complaire. Et j'avoue que même si j'y ai cru pendant longtemps, aujourd'hui je n'y crois plus vraiment. Je sens dans mon âme de mère qu'il a suivi Lee jusqu'à des extrêmes dont on ne peut jamais revenir totalement. Parfois, des barrières, une fois franchies, savent vous barrer définitivement

le chemin inverse. Quand je vous dis qu'il s'est perdu lui-même, je mesure mes mots.

Nous échangeons un regard.

Je n'essaie même pas de répondre.

Parce qu'elle vient de me servir sur un plateau ce que je ne trouvais pas : la solution à cette question qu'il m'a posée avant de partir de chez moi. Sans même parler de son faux pas concernant Juan, qui pour moi n'est pas un acte délibéré et donc incriminant, est-ce que je peux encore imaginer sans douter une seconde qu'il est innocent ?

La réponse, l'unique possible, est bien trop évidente.

OceanofPDF.com

38 Archer

Virginia s'écarte de moi et se réinstalle sur mon canapé en me toisant d'un air sceptique.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, Arch ? finit-elle par demander alors que je profite de la liberté qu'elle m'accorde pour allumer une clope.

Je ne réponds pas, parce que je ne vois pas comment je pourrais discuter de quoi que ce soit avec elle qui serait en rapport avec le fond de mes pensées.

Agacée, elle récupère son sweat et l'enfile rapidement.

— Je n'ai pas envie de rester. Tu sais, depuis le temps qu'on se connaît...

Elle marque une pause, se tourne vers moi et me dévisage à nouveau, jaugeant sans doute si je mérite qu'elle se fende de quelques phrases ou non.

— Je pensais que j'étais aussi ton amie, juge-t-elle utile de continuer. Je veux dire... Tout le monde parle sur toi. Tout le monde m'a dit de laisser tomber et de changer d'air.

Donc, elle me confirme, définitivement que je ne suis plus du tout en odeur de sainteté au sein d'*Origin's*. Fut un temps, il était de bon ton de venir se faire défoncer l'abricot chez Archer Connors, et aujourd'hui...

Est-ce que j'en ai quelque chose à foutre ? C'est ça la vraie question.

Non, absolument rien.

Je la laisse tout de même continuer, parce qu'avec le temps, il y a sans doute un fond de vérité dans ses mots, je l'apprécie d'une autre façon. Elle ne sera jamais une confidente, mais disons qu'au milieu de ce trou à rats

qu'est devenu le quartier blanc de Little Rock, elle reste une petite bouffée d'oxygène pour moi.

— Et pourtant, malgré les avertissements des filles et de certains de tes amis, je préfère te prévenir qu'eux aussi parlent beaucoup. Bref, malgré tout ça, je viens quand même. Je ne sais même pas pourquoi. Parce que ces derniers jours, tu ne me calcules même pas.

— Pars et ne reviens pas, Virginia ! lui ordonné-je en soufflant ma fumée vers le plafond.

J'observe les volutes bleutées s'élever dans l'air, devenir plus opaques, comme une sorte de rideau éphémère qui s'envole en se disloquant harmonieusement dans l'atmosphère. Envoûtantes. Libres. Opulentes et presque dansantes devant les faisceaux de lumière passant entre les lames de mes stores crades et défoncés.

Je la laisse entendre et comprendre mes paroles, et j'espère qu'elle captera que je lui conseille simplement de se ranger du bon côté de la barrière. Virginia, comme ses copines, provient d'une famille de suprémacistes convaincus. Son père est souvent le premier à balancer les cocktails Molotov lors de nos sorties. Son frangin trafique des armes pour le clan. Elle n'est rien en dehors de ça, persuadée elle-même du bienfondé de la cause, un rejet du clan serait compliqué à gérer pour elle. Elle n'a aucun recul. Jamais elle ne se remet en question, et sans doute que c'est préférable ainsi.

Parce que, j'en sais quelque chose, se rendre compte des merdes que l'on a semées derrière soi n'est pas une expérience merveilleuse. Loin de là. C'est même quasiment ingérable.

Une fois embringué dans cette voie, le cerveau n'arrête plus de penser. D'analyser. De déduire, encore et encore, les conséquences de chaque geste, de chaque parole, de chaque choix.

Et chaque conclusion équivaut à un petit enterrement interne. On jette systématiquement une poignée de boue sur l'insouciance, sur ce sentiment de toute-puissance que l'on ressentait. On salit sa propre vision de soi, jusqu'à se détester si fort, si profondément, que le simple reflet d'un miroir devient un cauchemar.

J'en suis là... à peu près. La seule différence, c'est que ce processus n'est pas nouveau chez moi. Il dure depuis un certain soir, au cœur de

Jonesboro. Il a juste repris de la fougue et trouvé de nouveaux os à ronger depuis quelques semaines c'est tout.

— Tu veux vraiment finir seul ? demande-t-elle en se levant, son sac à la main.

— Finir seul ou à deux, tu peux me dire ce que ça change ? demandé-je en écrasant ma clope dans mon cendrier dégueulant de mégots. Quand c'est fini, c'est fini, non ?

Elle marque une pause pour scruter mes traits, tente de sonder mon regard, de comprendre l'animal qui se tient assis en face d'elle sans la retenir une seule seconde.

— Et pourquoi en finir, Arch ? rétorque-t-elle finalement. J'ai toujours ressenti ça chez toi. L'approche de la fin. C'est sexy, je ne le nie pas. On a l'impression que rien ne peut te tenir tête et, ouais, c'est attirant comme jamais. Mais, je vais te faire une confidence, parce que même si tu agis comme un connard, je crois que tu la mérites, celle-là.

Je l'observe un moment, un peu surpris par son discours que je n'attendais pas.

— Vas-y ?

— Je n'aimerais pas être toi ! Cela doit être tellement insupportable ! T'as pas envie parfois de sourire et de trouver un truc chouette ? J'sais pas, moi, un film au ciné, une glace au citron, un chat ? Même dessiner ? T'es tatoueur, tu possèdes un talent indéniable et même ça, on a l'impression que tu t'en branles ! Alors, oui, je sais que peut-être je ne suis pas le couteau le plus aiguisé du tiroir, mais même ça je le sais. Tout le monde doit avoir droit à ses petits plaisirs. Et c'est d'ailleurs pour ça que je préfère partir. Pas à cause des autres, je me fous pas mal de leur persifflage. Mais parce que ça ne m'amuse plus du tout de te voir t'enfoncer de plus en plus. Si tu me respectes un tout petit peu, Archer. Si tu éprouves un peu d'affection pour moi, alors, réponds juste à cette question, pour toi-même : c'est quoi, ton petit plaisir à toi ? C'est quoi ton plus beau souvenir, le truc que tu voudrais recommencer ?

J'accuse déjà sa tirade en prenant le temps de bien assimiler ses mots. Et, contre toute attente, je ne peux qu'admettre qu'elle tape juste. Un peu trop, même.

J'ouvre la bouche pour répondre, une phrase presque pré-faite dans mon cerveau tellement je l'ai utilisée, à toute occasion.

« Je m'en fous ».

Mais, une pointe d'honnêteté m'empêche de prononcer les mots.

Parce que ce n'est pas vrai. Je ne m'en fous pas. Alors, je fouille dans mes souvenirs, afin de trouver celui qui brille plus que les autres, et j'avoue que ce n'est pas trop compliqué, parce que je n'ai pas vraiment l'embarras du choix.

Je n'en ai que deux, en vérité.

Un poussiéreux, que j'ai si souvent mis en avant qu'il en est devenu élimé, déformé, peut-être même que le temps en a terni les couleurs et les contrastes. Un sourire, un regard brun et doux, un rire insouciant. Un lit une place, camouflé aux yeux de tous.

C'est tout ce que je retiens de Juan aujourd'hui. Tant d'années résumées en quelques images presque effacées.

Je n'avais pas réalisé cela avant.

Et puis, à côté de cette case dans laquelle je retourne si souvent pour m'octroyer ma dose de lui, j'en trouve une nouvelle. Celle-ci reste éblouissante par sa clarté. Presque réelle parce qu'inédite. Nouvelle.

Mes doigts sur des paupières. Du jade qui me caresse en dérobant ma souffrance. Des lèvres que je rêve d'embrasser. Un corps habile et ensorcelant.

J'ouvre une nouvelle fois la bouche mais mes mots se fanent au bord de mes lèvres.

Virginia est partie, laissant la porte ouverte derrière elle.

Je ravale donc le nom que je m'apprêtais à prononcer et m'écroule contre le dossier de mon canapé.

C'est stupide.

Certaines choses sont bien trop chères pour un mec comme moi. Réclamer la confiance, par exemple, est bien au-dessus de mes moyens. Je ne peux même pas m'autoriser à l'envisager.

À quoi bon de toute manière ? Le sort, et Lee surtout, me réservent un autre destin. Je ne suis qu'en sursis ici.

Je m'allume une nouvelle clope lorsque la porte de ma boutique s'ouvre à nouveau et que des pas se font entendre sur mon carrelage.

Virginia a forcément déverrouillé la porte en partant.

— Putain ! Vous ne savez pas lire un panneau sur une porte ? Je suis fermé !

Je me lève d'un bond, prêt à envoyer chier l'intrus, mais lorsque j'atteins ma boutique, je me fige devant Rafael, qui se trouve là, devant moi, son attelle toujours en place et... son regard posé sur moi.

Je viens de penser à lui si fort, d'imaginer tant de choses improbables malgré moi que je me sens presque honteux de me retrouver face à lui, comme si mes désirs, si profonds et inutiles étaient largement visibles sur ma tronche.

Le revoir me provoque un choc brutal. Parce que oui, ce sont ces yeux, ce visage, ce sourire qui se cachent dans ce souvenir si lumineux qui a évincé celui de Juan dans mon cerveau. Pas de doute, si mes membres se tendent, si ma peau frémit et se recouvre naturellement d'une légère sueur étrange, si mon cerveau se brouille en un instant, c'est qu'il ne peut subsister aucune erreur.

Il a réussi ce à quoi je ne croyais plus. Ce que je refusais d'attendre ou d'espérer. Il a défoncé une porte sans que je m'en aperçoive et s'est installé dans un vieux fauteuil qui ne servait plus depuis si longtemps. Il ne servait plus parce que je l'avais banni de ma vie.

Dans le même temps, je comprends enfin la situation. Lui ? Ici ? Dans ce quartier ? Pure folie !

Mon cœur se met soudain à trembler lorsque j' imagine les multiples scénarios tragiques qui pourraient devenir réels s'il reste ici. Et, bordel, je ne veux pas qu'un truc gravissime se reproduise. Je ne veux pas recommencer. Pleurer à nouveau. Retomber au fond du gouffre et plonger encore. Je veux qu'il parte, qu'il s'éloigne, qu'il se planque à l'autre bout du monde pour ne plus jamais graviter autour de moi.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Dégage ! T'es malade ou quoi ?

— J'ai ma réponse, déclare-t-il sans m'écouter. Tu m'as demandé si je te croyais innocent ? C'est non ! Non, Archer, tu ne l'es pas du tout !

Mon cœur cesse de battre, à présent. Je voudrais le virer en lui promettant que nous continuerons la discussion une autre fois, mais ses mots me broient de toute part et je n'arrive plus à remuer un cil. Planté au milieu de ma boutique, j'attends la suite, incapable de tenter quoi que ce soit d'autre.

Parce qu'il me fout la trouille, putain !

Voyant que je ne réagis pas, il avance jusqu'à moi et colle presque son nez au mien.

— Je devrais te détester parce que tu es mauvais. Tu es le mal et tu me fais mal. Tellement mal, bordel de Dieu ! Je te déteste pour ça ! Et je te le dis, je déteste peut-être encore plus ce Juan qui squatte ta tête et ne laisse de place à personne d'autre ! Il ne me laisse pas de place à moi, surtout ! Et, putain, je mérite cette place. Je la veux, tu comprends. Et même si je te déteste, je n'arrive pas à te virer de mes pensées. Est-ce que tu me comprends ?

Il s'énerve. Il m'engueule, même carrément en tapant frénétiquement le bout de son index sur mon plexus.

Je le trouve totalement canon lorsqu'il pète les plombs. Pensée sans doute totalement hors-sujet, mais c'est plus fort que moi, je bande juste grâce à ses mots.

Je n'ai même pas le temps de répondre qu'il continue, parti dans sa lancée.

— Alors, voilà ! Je suis allé jusqu'à Jonesboro pour réussir à te haïr, et ta mère ne m'a pas ménagé, tu peux me croire. Elle m'a tout raconté. Ses vérités et ce qu'elle imagine sur toi depuis que tu vis ici. Rien de bon, rien de sauvable ! Mais merde !

Il secoue la tête, exaspéré.

— Si je te déteste autant, si j'arrive à être accro à toi avec autant de reproches à te faire, alors... Ne m'aime pas, puisque tu en es incapable. Continue d'aimer Juan, je lui laisse sa place. Mais déteste-moi, Archer. Déteste-moi comme tu l'aimes. Aussi fort. Jusqu'à ce que ça te broie les tripes. Jusqu'à ce que tu en chiales. Que tu en redemandes. Parce que moi, j'en veux encore. Beaucoup. Énormément. Même si ça pourrait me faire crever la gueule ouverte, je m'en fous.

Il attrape subitement la nuque pour coller mon front au sien et je me sens partir. Avec lui. Ailleurs. Je n'arrive même plus à me raccrocher à quoi que ce soit. Un incendie se déclare en moi et tente de tout ravager sur son passage à une vitesse hallucinante.

Et il continue.

— Déteste-moi comme tu l'aimes, et donne-moi tout ! Et si tu veux m'épargner, si tu souhaites un minimum mon bonheur, alors arrange-toi pour solutionner tout ce que tu as brisé sur ton passage pendant tant d'années. Je sais que rien n'est réparable, je l'imagine en tout cas. Mais dans la vie, rien n'est immuable. Tout est une question d'équilibre. Tout se reconstruit. Tout se rachète. C'est ton job de trouver le bon moyen. Fais en sorte que ce soit possible ! Tout simplement parce que je le mérite, OK ?

Il soupire soudain, comme s'il venait de parcourir toute sa vie dans un sprint. Et moi ?

Bordel de merde !

J'attrape aussi sa nuque et je fonds sur ses lèvres. Je l'embrasse. Le dévore. Crispe mes doigts sur sa peau. Attrape sa hanche pour l'attirer contre moi.

Je lâche tout. J'emmerde le reste.

Il vient de déposer à mes pieds une centaine de clés destinées à ouvrir toutes mes portes. Je ne sais pas s'il en a conscience, s'il se doute du poids de ses mots, mais dans tous les cas, je m'en branle. Parce que la suite, le tri des solutions, les premiers pas dans d'autres directions, il a raison, c'est à moi de les effectuer. Personne d'autre.

Je l'ai toujours su. Mais je ne voyais aucune raison de m'y atteler. Il vient de m'offrir la meilleure.

Un battement de cils. Deux. Un rapide, puis un lent.

39 Rafael

Il attrape mes hanches et me soulève comme si je ne pesais rien pour m'entraîner vers la pièce dont il est sorti à mon arrivée en kidnappant à nouveau mes lèvres. Ses gestes deviennent pressés dès qu'il claque la porte derrière nous et la verrouille rapidement. Une fois que nous nous retrouvons enfermés dans la pièce, il m'embrasse, encore et encore. Laisse sa langue longer mon menton, mon cou.

Ses mains me parcourent avec une sorte d'empressement qui me déroute. Mon cœur bat trop vite, de soulagement, de désir, d'une passion qui n'attendait que ce moment. Nos corps fusionnent littéralement l'un à l'autre pendant qu'il remonte son visage vers le mien pour lécher mes lèvres en enroulant ses bras à mes épaules.

Un baiser. Un vrai baiser qu'il m'offre, comme ça, sans que je n'aie eu à le quémander. Un baiser long et pressant, lent et beau. Son corps se presse un peu trop contre mon bras, mais je m'en contrefous. Je le laisse faire naviguer ses mains sur moi, comme il le souhaite.

Mon discours m'a vidé de toute énergie, de toute envie de lutter, et lui, m'emporte dans un ailleurs que je n'attendais plus.

Au fil de ses baisers, nous arrivons au niveau d'un vieux canapé qu'il déplie rapidement en lit avant de m'y entraîner avec délicatesse.

Son regard plongé dans le mien, il m'allonge puis s'installe à côté de moi. Nous nous emboîtons si bien que j'ai l'impression de planer. Son érection s'impose contre la mienne et ses mouvements de bassin attisent un feu au creux de mes reins qui ne demandait qu'à exploser.

Puis, soudain, il arrête. Tout. Enchevêtrés l'un dans l'autre, nous restons immobiles. Mon cœur bat trop fort. Vraiment trop fort. J'ai encore peur

qu'il change d'avis. Qu'il me vire. Mais j'attends.

Mon cœur a menacé si souvent de sombrer ces derniers temps que je prends le temps de respirer, même si je sais que je ne devrais même pas me trouver là, encore moins dans cette position et que je ne me sens pas à ma place ici.

En réalité, je me fous pas mal de la ville dans laquelle nous nous trouvons. D'ailleurs, personne ne sait que je m'y trouve et c'est encore plus dangereux. Mais j'avais besoin de lui. Je ne pouvais plus attendre et je refusais de croire qu'un jour, ça passerait.

Archer ne passera jamais. Cet homme marque à jamais le sol qu'il foule, le cerveau qu'il piétine. Il a totalement broyé le mien et tant pis si je fais n'importe quoi. L'avoir là, entre mes mains, contre moi, sentir son souffle sur ma peau, ses bras m'enlaçant fermement, donne un sens à mes rêves démentiels et improbables.

Certains attendent désespérément de leurs espoirs qu'ils deviennent réalité.

Je préfère faire des miens ma normalité.

Juste pour l'aimer tout de suite et l'autoriser dès maintenant à me détester.

— Rafael, souffle-t-il en se décalant pour m'observer.

Son regard me détaille longuement. Je crains tellement qu'il me rejette une nouvelle fois. J'en suis même effrayé, parce que s'il ne m'accepte pas tout de suite, alors je n'ai plus aucun moyen de le rattraper. Je viens d'user de mes dernières munitions, je n'en possède aucune autre.

— Archer, murmuré-je en effleurant son visage du bout des doigts.

Il continue de me scruter alors que je navigue sur son menton pas rasé depuis quelques jours. Sur son cou. Que je remonte sur ses joues. Me gavant de ce contact qu'il m'autorise sans rechigner. Je continue sur son front. Descends le long de son nez.

Puis ses yeux.

Mon index passe sur sa paupière pour la fermer comme il l'a déjà fait avec moi.

Pareil pour l'autre.

Je contemple cet homme tellement insaisissable. Cet animal sauvage qui semble se laisser apprivoiser. Sans doute le plus merveilleux des cadeaux que le ciel m'envoie.

Il paraît baisser les armes. M'autoriser à entrer.

Les yeux clos, la bouche entrouverte, il m'offre sa confiance et je la prends.

Je me penche pour cueillir un baiser sur ses lèvres. Dérober le goût de son âme encore une fois pour le graver dans mes plus merveilleux souvenirs. Ceux qui brisent et galvanisent. Ceux qu'il m'a appris à adorer.

Il ouvre à nouveau les yeux et lâche un énième soupir, comme s'il ne savait pas quoi faire de moi.

Eh bien, désolé pour lui, mais il va falloir qu'il trouve par lui-même parce que de mon côté, j'ai beaucoup cherché, mais je n'ai pas trouvé la solution.

Il pose ses mains sur mes joues.

— Tu m'as dit que tu voulais que je te voie. Que je te respecte. Mais tu te plantais. Tu n'as pas besoin de briller dans mon regard. Tu te débrouilles tellement bien tout seul. Je ne pourrais jamais te détester...

Je ne sais même pas déceler si ses mots augurent le meilleur ou le pire. Tout en sachant que le meilleur pour moi serait le pire, et inversement.

Mais j'ai passé ce stade. Je ne veux plus me demander s'il est mauvais, mais penser qu'il peut faire du bon.

Il pose sa paume contre ma joue, sa grande main recouvrant pratiquement tout le côté de mon visage.

— Jamais... répète-t-il presque pour lui.

— Alors, essaie encore, soufflé-je tandis que son pouce passe sur mes lèvres.

Il se penche et m'embrasse. Son regard vissé au mien.

— Je m'excuse, Rafael.

Ses quelques mots me choquent presque. Tellement, en réalité, que j'en reste muet. Incapable de répondre quoi que ce soit.

— Je m'excuse pour avoir été ton bourreau, répète-t-il encore une fois. Je m'excuse des coups, des bleus et de t'avoir fait penser que tu méritais ma

violence.

Je déglutis, presque trop surpris pour comprendre exactement le but de tout ça... J'ai presque l'impression qu'il abandonne. Qu'il me dit adieu.

Mais avant que j'arrive à répondre quoi que ce soit, il continue.

— Je veux que tu me baisses, Rafael, déclare-t-il calmement. Tu n'as pas besoin de prendre la place de Juan, il en existe d'autres... encore... vierges...

Il a hésité pour prononcer ces derniers mots et je prends cet aveu comme un réel cadeau qu'il me fait. Il m'étonne, m'épate, même, parce que je ne m'attendais pas à ça, mais je prends. Bien sûr que je prends. Tous les jours, même s'il veut. Au-delà de l'évidence, ce qu'il me demande symbolise énormément à mes yeux. Lui qui n'acceptait pas ce qu'il était...

Peut-être est-ce sa manière à lui de trouver de nouvelles solutions ?

Je n'ai pas envie de creuser le sujet maintenant. Nous avons déjà trop parlé.

Lentement, je me lève sur mon coude valide et l'oblige à s'allonger sur le dos en l'embrassant avidement. Sa demande me transcende comme jamais. J'en bande à m'en faire mal sous mon froc. Son corps qui frémit alors que je tente maladroitement, à cause de mon bras immobilisé, de soulever son marcel me rend dingue, totalement.

Lorsqu'il me repousse doucement pour se déshabiller, il me manque déjà. Et lorsqu'il se retrouve là, totalement nu, et qu'il s'occupe de me délester de mes pompes et de mon jean, je retiens mon envie de le supplier d'aller plus vite. Ses mains qui longent mes cuisses lorsqu'il me dégage les jambes. Ses doigts qui effleurent ma peau lorsqu'il s'attaque à mon boxer. Son regard qui me caresse d'une lueur étrange et incendiaire m'oblige à attraper son poignet lorsqu'il s'attaque à mon tee-shirt.

— C'est bon ! déclaré-je en me redressant. On verra ça plus tard !

Il laisse échapper un ricanement et m'embrasse à nouveau. Un baiser puissant qui monte la tension entre nous de plusieurs degrés. Je me sens fébrile, fiévreux, impatient.

J'embrasse son visage, son cou, son menton et l'oblige à se rallonger. Son sexe tendu attire ma main libre et je m'empresse de l'empoigner

fermement. Il attrape le mien de son côté, pendant que je récupère le piercing accroché à son téton entre mes dents.

Je m'approprie son corps, ses muscles, sa peau recouverte de ses maux. Son parfum qui a déjà marqué mon âme, mon quotidien.

Nous nous touchons, nous masturbons, montons toujours plus haut dans cette extase qui nous attend. Nos gestes semblent se coordonner ensemble. Nos lèvres se retrouvent sans cesse et nos corps glissent l'un contre l'autre, comme s'ils se connaissaient par cœur.

Je m'enivre de lui, me drogue au bleu de ses yeux et perds le fil du temps.

À un moment donné, je me retrouve entre ses jambes, mes lèvres autour de sa queue magnifique, ma main flattant ses bourses.

Allongé sous mes yeux, il se tend, se cambre, attrape mon crâne pour caresser mes cheveux, le regard voilé, un peu loin de moi, ou peut-être tellement proche.

Puis lorsqu'il gémit encore, moi-même totalement transi de la nécessité absolue de le prendre, de le posséder entièrement, j'attrape mon jean au sol, récupère mon portefeuille et en sors un étui de lubrifiant. Je pourrais juste le lécher, mais si effectivement je suis le premier, alors, je préfère assurer un maximum ses arrières, si je peux m'exprimer ainsi.

Un frémissement secoue son corps tout entier lorsque mes doigts franchissent la barrière de ses muscles. Je le sens tellement avide, palpitant, percuté d'un désir qui anime ses muscles dans des mouvements voluptueux et sensuels qui font vriller mon cerveau.

La pression monte, intransigeante et tyrannique, pulsant dans mes membres, agressant mon esprit, paralysant mes reins dans une attente insupportable.

Il lève son bassin, me scrute, affamé, ses yeux mi-clos évadés dans des brumes sensuelles. Je le trouve tellement magnifique. Il me donne faim, réveille des pulsions trop fortes pour moi.

J'active le mouvement de mes doigts au fond de lui en me retenant de le prendre fort et profondément, tout de suite, comme me l'ordonne cette extase qui grésille sous ma peau.

— Vas-y ! grogne-t-il en poussant son cul sur mes doigts. Condamne-moi, Rafael...

J'adore lorsqu'il prononce mon nom comme si j'étais celui qui détenait tout son univers entre ses mains.

Et je ne résiste pas à son appel. J'ai besoin de l'envahir, de le faire mien, de me retrouver au centre de son monde et d'expulser tout ce qui brûle en moi pour lui. Sa présence entre mes sens devient tellement lourde, envahissante, toute-puissante, qu'il me faut moi aussi l'envahir pour réussir à respirer.

Je retire mes doigts et il écarte ses cuisses davantage, attrapant en urgence un oreiller pour le placer sous ses reins.

Nos yeux s'ancrent dans un silence épais qui pulse de tout ce qui relie. Cette passion devenue incontrôlable, ces murs si hauts qui se dressaient entre nous et que nous avons défoncés violemment depuis notre rencontre. L'incohérence qui nous paraît si logique, le feu qui nous calcine et nous réduit en poussière, la rage qui nous rend déments.

Ma queue s'insère dans son entrée, pousse les barrières, s'installe doucement en lui. Ma main libre se pose sur sa cuisse tendue, mes ongles s'agrippent à sa peau et il ferme un instant les paupières en relevant le visage vers le ciel.

Une chaleur intense se met à rugir dans mes bourses et mon cœur qui n'en peut plus se lance dans une dernière croisade erratique et endiablée.

Je pousse. Je le profane dans un sursaut dominateur et prédateur. Je le veux, lui, tout entier. J'en ai besoin, j'en chancèle d'impatience et lorsque d'un coup de bassin long et fluide, je force le passage, il laisse échapper un gémissement qui me galvanise encore plus.

J'attrape son sexe ruisselant sur son bas-ventre, resserre mon poing sur ce membre pulsant son agonie, et soupire, les neurones en vrac, enfoncé au plus profond de lui.

Cet instant dure et passe, trop long, trop court, trop puissant.

— Vas-y ! ordonne-t-il en gesticulant avec empressement.

Il est le feu qui lèche mes sens, le magma qui m'englue dans une souffrance irrésistible, le bourreau qui demande sa rédemption en se soumettant. Son corps qui bouge devant mes yeux, ses muscles étirant sa

peau, la puissance animant ses mouvements, la dureté vénéneuse de ses traits, le gouffre ensorcelant de ses prunelles. Tout me happe, me kidnappe, m'étourdit et attise cet appétit incontrôlable qui me laboure l'intérieur.

Envie de le toucher, de le sentir en moi en le labourant profondément. De le lécher, de le mordre, de le dévorer, mais aussi de sentir ses papilles sur ma peau, de fondre dans son regard, qu'il me malmène, pour que j'en redemande. Je le veux, je le désire, je le fantasme et même ce qu'il me donne ne suffit pas à me rassasier. J'en veux tellement plus. Tellement plus de lui. À m'écœurer, à en souffrir, à me déchirer l'intérieur.

Il me rend dingue.

Alors j'y vais. Je laisse aller ma rage, laisse déferler ma passion, ma folie, mon appétit inextinguible de lui.

Et nous montons, encore et encore, dans un paradis dangereux et infernal, dans la luxure la plus torride et radicale, dans le beau, l'atroce, le magnifique, le destructeur.

Nos mains se rejoignent sur son sexe, je le prends, encore et encore, à m'en échauffer les muscles, à m'en calciner les reins, à m'en griller l'esprit.

Jusqu'à ce que...

— Raf...

Il s'étrangle dans un cri, je perds l'esprit dans un soupir. Nous nous évadons, enfin, de notre geôle trop étroite et libérons nos démons.

Le plaisir, l'extase, la jouissance nous submergent et nous foutent à genoux.

Nos regards se retrouvent et, hors d'haleine, épuisé, je me penche à nouveau sur ses lèvres pour un baiser de paix.

**

Après l'ouragan, le calme fait parfois mal. C'est exactement ce qui se passe lorsque nous retrouvons nos souffles et le fil du temps.

Allongés l'un contre l'autre, nous ne laissons que le silence entre nous.

— Il va falloir que tu partes, maintenant, murmure-t-il au bout d'un moment.

Il dépose un baiser sur mes lèvres en repoussant mes mèches.

Comment peut-il me demander un truc pareil maintenant ?

Je sais que son « ordre » est motivé par de vraies raisons et qu'il ne vise qu'à me protéger, et peut-être à le préserver, lui aussi, mais après qu'il m'ait donné autant je ne peux envisager de repartir sans lui.

Devinant sans doute le fond de mes pensées, il laisse un sourire amer étirer ses lèvres.

— Tu le savais avant même d'arriver. Ta place n'est pas ici.

Il marque un point. Mais...

Il ne me laisse pas répondre et s'arrache à moi pour me laisser seul sur ses draps, soudain transi de froid et d'incertitudes. Dès qu'il s'éloigne, je meurs de plus en plus. Tous ces jours durant lesquels il m'a privé de lui me reviennent en tête et je refuse de repartir à Memphis, seul et vibrant de manque.

— Viens avec moi ! m'exclamé-je alors qu'il a déjà essuyé son ventre et enfilé ses fringues.

— Non. Memphis c'est chez toi et je n'ai rien à y faire.

Il s'interrompt un instant, passe une serviette sur mes mains et récupère mes fringues d'un air songeur.

— Tout ceci ne change rien. Ici ou ailleurs, je reste le même.

— C'est faux ! grondé-je alors qu'il m'aide et surtout m'impose de me rhabiller.

Il me jette un regard sombre, m'intimant muettement de ne pas objecter. J'ouvre la bouche pour continuer à tenter de le convaincre, mais je réalise

que j'ai tort. Je ne peux pas claquer des doigts et tout changer. D'ailleurs, je n'ai pas envie de le changer, lui. Pas comme ça.

Je ne sais même pas si lui a décidé de résoudre ses soucis, de faire ce qu'il faut.

J'en sais rien. Je suppose que je ferais mieux de me réjouir de ce qu'il m'a offert et arrêter d'imaginer que cette parenthèse changera quoi que ce soit au reste.

Je le contemple malgré moi alors qu'il ouvre sa fenêtre, sans doute pour me préserver, et allume une clope en observant le ciel.

Je tente de me convaincre que je ne suis pas totalement amoureux de lui. Que je ne suis pas assez fou pour accepter ses décisions et de les supporter en fermant ma tronche. J'essaie de me persuader que si je repars seul, s'il décide de ne pas revenir, alors je pourrai survivre.

Peine perdue. Je ne le pourrai pas. J'ai besoin de lui dans mon espace, viscéralement.

Assis sur le bord du lit, je me décide enfin à enfiler mes pompes lorsqu'il jette son mégot par sa fenêtre avant de la refermer.

Puis il se plante devant moi, les mains dans les poches, son visage à nouveau fermé, impassible.

Fin de la trêve.

Mon cœur saigne mais je ne lui montre pas. Je me lève et il replie son canapé en prenant son temps, sans un mot. Je n'éprouve aucune envie de parler non plus. J'aimerais retenir le temps mais cet instant d'harmonie parfaite que nous venons de vivre s'évapore lui aussi peu à peu dans le passé, déjà, et mon cerveau, malgré tous ses efforts, n'arrive pas à le retenir.

Il file et laisse la réalité revenir au galop, brutale et déprimante.

En silence, il déverrouille puis ouvre sa porte et s'apprête à rejoindre sa boutique, mais avant cela, il s'arrête, revient en arrière, m'observe dans un regard lourd de sens, et saisit ma main.

Il m'entraîne contre mon gré dans son salon, vers la porte, et je le laisse faire, la mort dans l'âme.

Que pourrais-je ajouter qui pourrait changer la suite ?

Rien.

J'ai épuisé mes arguments, ma besace est vide et ne possède pas de double fond.

Désarmé, j'accepte, le cœur en berne et les sens encore frémissants de l'extase qui m'a fait croire. Espérer. Rêver.

Puis non.

Je refuse alors qu'il nous dirige vers la porte vitrée.

— Non ! déclaré-je en arrêtant d'avancer. Non !

Il se retourne, sans doute agacé par ma rébellion, et m'examine longuement. Et ce silence ne se brise pas. Jamais il ne fait même pas semblant d'ouvrir la bouche. Le néant. Le vide nous avale comme un trou noir sans avenir.

Et je ne le supporte pas. J'ai besoin de plus. D'espoir. De promesse. De n'importe quoi, mais pas de ça.

Il laisse échapper un soupir et se rapproche de moi. Attrape mes hanches et me soulève pour m'asseoir sur son comptoir, et enfin, il me prend dans ses bras. M'enlace à m'en faire mal à l'épaule, mais je ravale la douleur pour profiter encore de lui.

Son visage se blottit au creux de mon cou et il s'affaire à embrasser méticuleusement ma peau, sans luper un centimètre carré. Je n'ai pas besoin de plus. Je passe mon bras libre sur ses épaules et attrape l'arrière de son crâne en frémissant sous ses baisers.

Mon cœur, qui en voulait encore, part dans une embardée incroyable parce qu'il y croit à nouveau. Je m'apprête à répondre, mais à cet instant précis, la porte de sa boutique s'ouvre derrière moi et je vois Archer se liquéfier, littéralement.

Son regard devient glacial, dur, implacable et ses mains se crispent sur mes joues.

— On ne m'avait donc pas menti ! tonne une voix dont les vibrations arrivent à faire frémir mes sens de terreur. Lâche-le, Archer ! Je ne te laisserai pas faire ça ! Certainement pas ici, dans *ma* ville !

— Occupe-toi de tes affaires, Lee ! gronde Archer en fronçant les sourcils d'un air atrocement menaçant.

Je n'ose même pas me retourner, même si j'éprouve le besoin de savoir ce qui se trame et de découvrir le visage de cet homme dont sa mère m'a

dressé un portrait abominable. Sa présence dans mon dos propage des picotements d'effroi le long de ma nuque.

Le bras d'Archer glisse autour de moi, protecteur, et me colle machinalement à lui, m'empêchant de pivoter vers le nouveau venu. Je sens son cœur qui bat trop vite. La peur qui le tiraille. L'angoisse qu'il tente de refouler. Je sens le danger, le monde qui se met en pause avant de basculer. Je sens, sans pouvoir l'expliquer, que la fin plane autour de nous. Et j'ai peur. Je meurs de trouille. Après ce moment parfait, je ne me sens pas prêt à affronter le pire.

Non, pas maintenant. Ce n'est pas le bon moment.

Pas si tôt !

Machinalement je resserre mes cuisses sur les siennes et ma main s'accroche à son tee-shirt. Tellement vulnérable à cet instant, je n'ose plus bouger un cil en espérant disparaître.

J'ai l'impression qu'on me l'arrache déjà.

Et je prie. Je prie pour que quelqu'un, n'importe qui, nous protège.

J'ai souvent vu Archer en colère. Jamais aussi froid et posé qu'à l'instant. Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou non.

— Tu veux que je te laisse ? ricane soudain le mec derrière moi. Et abandonner comme ça tous mes efforts ? Je t'ai nourri, je t'ai tout appris. Je t'ai même permis d'obtenir ton rêve, ce salon.

Un déclic se fait entendre derrière moi. Comme un truc de flingue dans les films. Je ferme à présent les yeux en me retenant de chialer, alors que le bras d'Archer me rapproche de plus en plus fermement de lui. Il reste immobile, absolument impassible, et je me raccroche à cette idée. Il maîtrise.

Il le faut. Il n'a pas le choix.

Lentement, alors que son oncle continue son petit discours, il tâtonne jusqu'à trouver un tiroir sous son bureau, et l'ouvre sans bruit du bout des doigts. J'aperçois une arme posée sur des dossiers.

Nom de Dieu.

Je me recroqueville sur moi-même dans un réflexe.

— Toi, le portos, m'interpelle l'ogre derrière moi, je te conseille de ne pas tenter quoi que ce soit. Tout ça, c'est uniquement ta putain de faute !

J'ai déjà bien trop envie de trouer ta petite gueule.

— Et moi je te conseille de ne même pas l'envisager, Lee ! grogne Archer en me faisant glisser du bureau lentement. Je n'ai pas besoin de lui pour savoir ce que je suis. Ou ce que je ne suis pas.

— Tu es comme nous ! rugit le salopard que j'aperçois alors que mon tatoueur me fait passer derrière lui. Un blanc fier de ses racines ! Un hétérosexuel prêt à prolonger sa lignée !

Il est aussi terrifiant que je l'imaginais. Son arme braquée sur nous, son regard noir, son bandana noué sur son front. Immense, en cuir noir, les iris brillant de fureur.

Ma gorge s'assèche. La trouille creuse mon estomac et mes mains tremblent alors que je m'accroche à Archer en priant pour qu'il ne fasse pas de connerie. Ou qu'il en fasse une justement. Je ne sais même plus quoi espérer.

— Ce diable caramel t'a simplement dévié de ce que tu dois être ! continue le monstre d'une voix lugubre. Ton père me fait confiance pour te gérer et je ne compte pas échouer ! Tu m'entends ? Je suis Lee Connors et c'est moi qui décide des règles ici !

La main d'Archer se resserre sur la crosse de l'arme. Je sens la fin arriver, je sens ce moment venir, et je donnerais tout pour l'empêcher, mais je n'en possède pas les moyens. Rien.

— C'est là ta plus grande erreur ! Je suis un PUTAIN DE PD ! se met à hurler Archer en sortant l'arme de son tiroir d'un geste rapide.

Une détonation fend l'air puis une autre, puis plus rien. Et à nouveau... le silence. Inconfortable et dramatique. Long. Si long.

Totalement prostré derrière lui, je me rends compte que mon cœur bat toujours, même si j'ai fermé les yeux et que j'ai l'impression de me liquéfier littéralement.

Plus rien ne bouge dans la pièce. Le grondement des coups de feu grésille encore dans mes tympans.

— Archer ?

Un bruit glauque, comme un flocc, une chute lourde et massive, se fait soudain entendre. J'ouvre enfin les yeux pour observer le spectacle. Archer

n'a pas bougé. Debout, solide sur ses jambes, il ressemble à un roc, impassible et froid.

Le monstre est allongé devant la porte, au milieu de la boutique. Un trou béant au milieu de sa gorge rejetant ce qui me semble être un flot ininterrompu de sang presque noir et tellement... liquide.

— Mon Dieu, chuchoté-je, encore totalement tremblant en observant le corps inerte.

Mes doigts s'accrochent au tee-shirt d'Archer alors qu'il reste immobile, momifié.

— Tu... il t'a touché ?

Il se retourne enfin vers moi et pose son arme sur le bureau. Serein. Un océan calme et paisible baignant ses pupilles.

— Tu m'as demandé tout à l'heure de choisir, Rafael. De réparer. De trouver la solution. Je dois payer mes crimes. Appelle les flics. Ceux de Memphis, pas les connards du coin. Fous-moi en taule. Je ne pourrai pas effacer tout ça tout seul.

Nous échangeons un nouveau regard. Dévastateur de détermination.

— Bordel de merde !

40 Archer

Le regard vide de Lee semble fixer le plafond. Planté devant lui, j'ai l'impression de m'être débarrassé de toute cette brume qui emprisonnait mon existence à mesure que son sang s'est écoulé sur mon carrelage.

Le bout de mes pieds baigne dans toute cette noirceur qui l'a, peu à peu, déserté.

Je me rends compte que j'ai mal agi. Dans tous les sens du terme. Au fil des ans, j'ai multiplié les actes atroces et violents envers les autres. J'ai embrassé son idéologie de merde et m'en suis servi pour évacuer.

En réalité, ma solution n'était pas celle-là. Je me suis planté sur toute la ligne.

Je me suis trompé d'ennemi.

L'ennemi c'était lui. Et moi. Pas les autres.

Un tourbillon d'horreur se forme au-dessus de ma tête et appuie lourdement sur cette petite partie de moi qui a toujours commandé tout le reste.

Ma colère.

La rage.

J'ai envie de le tuer à nouveau.

De lui faire mal. De l'entendre hurler de douleur.

J'ai tiré trop vite, je n'ai pas eu le temps d'apprécier l'instant.

— Monsieur Connors, m'interpelle un agent au milieu du chaos qui sévit dans mon salon. Monsieur Connors, je dois vous passer les menottes, maintenant.

C'est étrange.

Rafael n'a pas cherché à me dissuader de me rendre aux autorités. Il m'a juste enlacé, je crois, m'a promis des trucs, et ensuite, son père a débarqué avec d'autres types et des flics. Pas ceux de Little Rock, j'ai prévenu Rafael que s'il les contactait eux, il y avait de fortes chances pour qu'ils me plantent une bastos en pleine tête, et peut-être dans la sienne aussi, avant de maquiller ce bordel en fait divers et de minimiser les faits.

Quasiment tous les flics ici sont à la solde d'*Origin's*.

Comme si je ne sentais plus mon corps, je laisse le type attraper mes bras et les menotter dans mon dos en examinant les individus qui vont et viennent chez moi et je laisse échapper un rire chargé d'ironie.

Des noirs, des jaunes, et quelques blancs. Ils ne sont pas en majorité. Ils fouillent, retournent mes papiers, s'activent dans tous les sens dans les différentes pièces.

Lee, si tu voyais ça !

La cerise sur le gâteau ? Le médecin légiste est une femme... black ! Lui qui baisait comme un castor tout ce qui bougeait tant que c'était bien blanc, qui maltraitait aussi les femmes qui passaient dans son lit en les prenant littéralement pour des boniches, le voilà entre les mains d'une autre qui sans doute, le traitera comme de la merde et l'enfermera dans un meuble au fond d'une morgue où tout le monde l'oubliera.

— Venez avec moi, les procureurs ont demandé à vous parler.

Je crache allégrement sur le visage de mon oncle alors que le flic empoigne mon bras pour m'emporter vers mon arrière-boutique.

Va chier, espèce de connard !

Je détourne définitivement mon regard de lui, et alors que la porte de ma salle de repos se referme derrière moi, je sens que ce lien, cette saloperie de lien qui me raccrochait à lui à chaque seconde de ma vie se brise brutalement.

Ironie du sort, alors que je me retrouve face à deux procureurs, certainement déterminés à me foutre en taule pour le plus de temps possible, je me sens libre comme jamais. Dans cette pièce où j'ai tout offert à Rafael il y a quelques heures, je le sens presque au fond de moi, m'emplissant comme jamais, et ces réminiscences me plongent dans une

sorte de béatitude idiote mais parfaite. Parce qu'à cet instant, je crois que je ne me suis jamais senti autant à ma place. Dans ma propre normalité.

Il m'a demandé de me démerder pour la suite. Je crois que c'est la meilleure chose qu'il ait pu faire pour moi. Après m'avoir démontré que je me trompais de chemin. Et sucé la queue, bien entendu. Et défoncé le cul, aussi.

Mes yeux le trouvent entre les hommes en costard qui m'attendent dans la pièce et nous échangeons un regard lourd de sens.

Je sens sa détresse et surtout sa culpabilité. Je comprends qu'il s'en veut d'avoir obéi à mon ordre de me dénoncer et qu'il reste prêt, au taquet, alerte, menaçant clairement de sauter à la gorge au premier qui osera me malmenier.

Je ferme doucement les paupières pour le rassurer et lui expliquer en silence que tout va bien.

Il grimace en détournant les yeux.

Il comprendra, je l'espère, que c'était la seule solution pour moi, mais aussi pour lui. Et pour tous ces innocents attendant justice et ceux qui n'auront finalement pas à le faire puisque le monstre a été mis hors d'état de nuire.

— Archer Connors, je vous présente Lewis Charles, commence le père de Rafael en me crucifiant du regard. Il est le procureur de cet État et nous comptons unir nos services sur votre affaire.

Je me laisse tomber sur mon canapé sans qu'on m'en donne l'autorisation en accrochant le regard de l'homme qui, je le suppose aimerait me voir aussi raide que Lee.

— Je sais des choses. Je connais tout d'*Origin's*, déclaré-je, bien déterminé à ne pas me laisser mener à la baguette.

— Nous nous en doutons, réplique-t-il en faisant signe au flic qui m'a accompagné ici de ne pas me forcer à me remettre debout.

— Non, justement, je crois que vous n'avez pas la moindre idée de l'ampleur du clan. Bien entendu, mes infos vont se monnayer très cher.

Le procureur de Memphis jette un regard à son homologue et décide d'attraper une chaise pour s'installer en face de moi.

— Alors, je vous écoute. Dites-moi tout, monsieur Connors.

— Non ! nous coupe Rafael en s’approchant pour s’adresser à son père. Archer ne dira rien sans avoir pris conseil auprès de son avocat.

Il ne montre pas les dents, mais c’est tout comme. Sa réaction protectrice provoque une sorte de chaleur en moi. Qui aurait pu affirmer que me sentir protégé par lui me rendrait aussi... flatté ? Content ? Transcendé ?

La prison, je m’en fous pas mal, je crois même qu’inconsciemment je l’attendais depuis longtemps. J’ai l’impression qu’enfin, une sorte d’équilibre est en train de se mettre en place dans mon âme depuis que j’ai planté Lee.

Ce dont je me fous beaucoup moins, c’est de Rafael. Parce qu’avec sa présence à mes côtés, je sais que je peux m’autoriser une pause. Je n’ai plus besoin de tout porter sur mes épaules, tout seul, en secret. Quelqu’un est là, bien planté dans ses convictions, et ne me veut pas de mal, loin de là.

Et vraiment, ça fait du bien.

— Et quoi ? répond son père, exaspéré. Tu veux l’assister ? Je te rappelle que tu n’as encore obtenu aucun diplôme, Rafael, et que tu pourrais plus desservir cet homme que l’aider si...

— Je ne compte pas le représenter, papa, je ne suis pas stupide, et c’est bien dommage si tu me crois capable de commettre cette erreur. J’ai contacté mon prof de droit pénal, qui est bien entendu avocat avant tout le reste. Il est d’accord pour prendre cette affaire. Je l’assisterai. Donc, en tant qu’élément de l’équipe de la défense, j’interdis formellement tout interrogatoire sauvage. À partir de maintenant, papa, nous nous trouvons chacun dans un camp. Je crois même que je vais t’appeler maître, jusqu’au jugement définitif.

Le procureur observe son fils un moment puis finit par soupirer lourdement.

— Rafael... Je ne sais même pas si je dois me montrer fier de toi ou te coller une claque à l’arrière de la tête. Alors, puisque tu veux la jouer comme ça, allons-y. On change d’air. Je préviens l’inspecteur Wayne de préparer les voitures.

— Non, nous sommes sous la juridiction de Lewis, le coupe Rafael. Arkansas.

— Exceptionnellement, rétorque d’une voix ferme le proc du Tennessee, l’affaire sera réglée en dehors de cette juridiction. En accord avec Lewis,

justement, qui fera partie de mon équipe. Nous soupçonnons trop de ramifications du clan dans les services de police et peut-être même au niveau des juges, que nous préférons sortir de la zone. Le problème des suprémacistes est un sujet délicat. Souvent, les affaires se perdent pour vices de procédures ou de disparitions de témoins. Cette fois, nous ne comptons pas reproduire les mêmes erreurs. Allons-y, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Très bien. Je préviens Ulenzki que nous repartons à Memphis.

— Fais-donc, fais-donc, rétorque son père en se levant de sa chaise, d'un ton las. Embarquez-moi Connors et surtout, ne négligez aucune piste ici. Je ne veux rien louper. Et protégez cet homme comme la prunelle de vos yeux. Tant qu'il ne sera pas en sécurité au poste, rappelez-vous que tout peut arriver. Nous nous trouvons au centre névralgique de cette organisation et nous ne savons même pas ce dont ils sont capables. Sécurité maximum.

— Bien, monsieur le procureur.

— Je l'accompagne ! déclare Rafael fermement.

— Certainement pas ! le contre son père. Oublie tes émotions, fils, si tu veux survivre à la barre ! Tu rentres avec nous, c'est non négociable.

On me relève, et on m'embarque, sans même que je puisse entrer en contact avec Rafael. Je m'en doutais, mais lui n'était pas prêt pour une cassure si nette entre nous. Il lance un regard noir à son père et se retient de me rejoindre, manifestement très irrité.

Le voir comme ça, ressentir la douleur et la trouille qui s'abattent sur lui durement me fout les boules. Simplement, je ne peux pas m'offrir le luxe de m'inquiéter à ce sujet. Mon cerveau est déjà trop occupé à classer les éléments qu'il a emmagasinés pendant cinq ans ici pour ne rien oublier.

J'ai trop conscience que la meilleure des choses que je peux faire pour adoucir un tant soit peu le mal que j'ai commis est de faire payer aussi ceux qui n'ont certainement pas autant de scrupules que moi. Cela me semble primordial. Rafael, moi, nous passons bien après eux.

Le flic me pousse à nouveau dans ma boutique, mais contrairement aux autres fois où l'on m'a embarqué, je peux sentir une sorte de déférence dans ses gestes. Je suppose que même si moi, ils me considèrent comme une merde, à raison, ce qui se trimbale dans ma tête leur semble inestimable.

OceanofPDF.com

41 Rafael

Mon prof, un ténor du barreau, a pris l'affaire en charge avec une aisance qui me rassure.

Appuyé contre un mur dans la salle d'interrogatoire, j'observe et j'écoute les conseils qu'il prodigue à Archer en sentant mon cœur sombrer petit à petit dans un abîme qui me submerge totalement. Je ne devrais même pas assister à cet entretien. Je suis témoin du meurtre de ce monstre et normalement, je ne peux pas porter plusieurs casquettes. Mais encore une fois, mon père a abdiqué. Je n'ai pas besoin de témoigner pour cet acte d'Archer envers son oncle, de toute manière. Les faits parlent d'eux-mêmes. En revanche, je ressens comme une nécessité absolue de me trouver là, auprès de lui, à cet instant précis.

Mes yeux fixent les menottes qui l'ancrent à la table en métal le séparant d'Ulenzki. Tout seul dans mon coin, j'ai envie de hurler, de frapper des trucs et d'aller cracher ma colère à la tronche de mon père qui attend quelque part que l'avocat principal déclare que nous sommes prêts à passer un accord.

Archer, lui, semble... neutre. Détendu. Comme s'il acceptait tout ça, presque de bonne grâce.

Bordel de merde, mais il a perdu ses neurones ou quoi ?

Je ne supporte plus de les entendre discuter du nombre d'années, des modalités d'enfermement, comme s'ils organisaient un séjour en camping au bord de la mer. Je m'attends presque à ce que l'un d'eux déclare qu'il a hâte de commencer ce merveilleux périple ensoleillé.

Je n'aurais jamais dû appeler mon père, bordel de merde !

— Donc, pour résumer, quelles sont vos demandes ? Que pouvons-nous leur donner, que voulez-vous recevoir ? demande l’avocat en pianotant sur son PC portable.

— Je peux leur donner tous les noms des membres *Origin’s*. L’endroit où ils pourront trouver les documents en rapport avec le trafic d’armes et les appuis bien placés qui permettent de passer les frontières et couvrent nos actions au niveau légal. Les flics, les magistrats. Et il y a mon père aussi. Il est en taule, mais il reste très actif de son côté. L’administration pénitentiaire ferme les yeux sur pas mal de choses. En réalité, mon père gère les membres *Origin’s* qui n’ont pas pu être innocentés pour leurs crimes, et en recrute d’autres qui viennent rejoindre les rangs du clan une fois sortis. Tout ça, c’est... un véritable réseau sous-marin que personne ne tente de résorber.

— Votre père ? tique Ulenzki. Vous voulez dénoncer votre père également ?

— Surtout lui ! grogne Archer en le fixant durement. Quand les racines sont pourries, faut les virer. Ensuite, on voit si la plante résiste ou non.

Une nouvelle pointe chauffée à blanc se plante dans mon âme face à cette détermination froide et flippante qui anime Archer.

J’essaie de me persuader qu’il sait ce qu’il fait, et quelque part, il faudrait être fou pour croire qu’il balance tout sans avoir réfléchi auparavant. Ce qui me fout les boules, réellement, c’est que s’il semble savoir ce qu’il veut absolument détruire, il ne maîtrise pas les conséquences de tout ça. Personne, d’ailleurs, ne le pourrait. Cela peut bien se passer, ou finir en drame.

Machinalement, je me ronge le pouce en tentant de ne pas intervenir. Je sais que je vois d’abord mon avis, mes sentiments, avant de penser large. Je me montre sans doute très égoïste et totalement illogique, car j’ai toujours œuvré pour la justice, même contre la Justice elle-même, d’ailleurs, pour défendre les faibles et les laissés-pour-compte.

Cette fois, je n’arrive pas à prendre du recul. Je veux juste que lui, cet homme assis calmement à une table, qui déballe peu à peu des atrocités à mon prof, sorte d’ici sur le champ pour que je puisse l’enfermer chez moi et interdire à quiconque de venir le chercher.

J'en ai besoin. De passer du temps avec lui, maintenant qu'il s'est ouvert à moi. De le découvrir sous un autre angle. Je sais que tout ce que j'apprendrais me fascinerait, et j'attends ce moment depuis notre rencontre. Je l'ai espéré en retournant tous les soirs dans ce club craignos, puis, à présent je le sais, en imposant ce deal hallucinant de l'avoir chez moi pendant ma convalescence.

J'ai besoin de plonger dans l'univers d'Archer, parce que dès qu'il m'a touché, la toute première fois, il m'a rendu dépendant et avide. De tout ce qui le concerne. Les jours passés ensemble n'ont rien arrangé, bien au contraire. Aujourd'hui, il a posé ses propres marques sur ma peau et m'a tatoué à vie. J'ai besoin de me souder à lui par tous les moyens possibles.

Cette nécessité vibre en moi si fort qu'elle me dévaste l'intérieur. Je ne peux pas envisager une autre issue. Je n'y arrive pas.

— Je pense qu'effectivement, ils seront plus qu'intéressés, finit par déclarer l'avocat principal. En ce qui concerne vos propres méfaits, crimes, enfin, peu importe le degré de gravité, je veux tout savoir. Rappelez-vous, je suis votre avocat et tout ce que vous m'avouerez restera dans cette pièce. Simplement, je dois connaître tous les faits pour les défendre et ne pas avoir de surprise lors de l'étude de votre cas par les autorités.

Archer, qui a agi comme si je ne me trouvais pas dans cette pièce depuis le début de son entretien, me lance soudain un regard désolé. Un regard pétillant d'une autre souffrance, et je n'arrive pas à l'affronter.

Je sais qu'il faut que j'entende, que je mesure exactement l'ampleur de cet homme qui m'a totalement envoûté. C'est d'ailleurs ce que je cherche à savoir depuis le début. Mais maintenant que j'y suis ?

Je voudrais me boucher les oreilles. Partir, fuir, en l'emmenant avec moi et en lui clouant les lèvres pour toujours.

Bien entendu, rien ne se passera comme ça.

J'ouvre à nouveau les paupières pour plonger au fond de son regard empli de ténèbres et il le détourne rapidement pour se concentrer sur Ulenzki.

— J'ai tué deux fois de mes mains, directement. La première c'était Juan Fernandès à Jonesboro, j'avais seize ans. Il était... mon mec, on va dire. Son père le frappait et le violait. J'ai voulu le sortir de là et finalement, je

l'ai tué, lui. La seconde fois c'était Lee, il y a quelques heures. J'ai bouclé la boucle, comme on dit. Enfin, je crois.

L'avocat note sur son PC puis se gratte la tête d'un air songeur.

— En ce qui concerne ce Juan, demande-t-il sans aucune émotion alors qu'Archer, en face de lui, semble dans le même état d'esprit, froid et impassible, comment vous en êtes-vous sorti ? Il y a eu jugement ?

— Non. Lee connaissait les flics, ils ont classé le dossier sans suite. Après cela, je suis parti vivre à Little Rock et suivre mon oncle, et mon père, dans leurs plans. Il m'a payé la formation de tatoueur et ma boutique, il l'a obtenue pour une bouchée de pain. À l'époque, le quartier était occupé par une faune un peu hétéroclite. Le proprio de mon local était un épicier chinois. *Origin's* a fait le ménage et la famille Yang a étrangement plié bagage très vite en nous cédant le local pour presque rien. Je n'ai pas cherché à comprendre, à ce moment-là j'étais occupé à autre chose. Je m'en foutais pas mal. Ensuite, il y a des actions coups de poing. Beaucoup.

— Et votre implication dans tout ça ?

— Je n'ai pas tué, mais c'est le seul point en ma faveur. J'ai blessé, j'ai allumé des feux, j'ai harcelé et j'ai fermé les yeux sur ce que je soupçonnais. Des mecs violer des nanas, cela n'a jamais constitué un secret vraiment bien gardé, mais je me persuadais que je n'étais pas concerné. Tout passait sur moi sans s'y arrêter. Je m'en foutais. De tout.

Le visage de mon prof affiche furtivement un malaise, mais il se reprend très vite en pianotant sur son clavier, puis il soupire, manifestement dépité par ce qu'il entend.

Archer dissimule ses émotions, de son côté, mais j'arrive à décrypter en lui un tourment compliqué à maîtriser. Il ne relève même pas son regard vers moi et préfère se concentrer sur une rayure sur la surface presque lisse de la table, parti loin dans ses souvenirs.

Moi ? Je me sens pris de nausée. Je ne sais plus quoi penser. Je ne veux pas croire à tout ça, parce que cela provoque un déchirement terrible dans ma raison. Je devrais le détester, tellement fort...

Et pourtant, lorsque j'examine ses traits, lorsque mes yeux naviguent sur son corps, sur ses doigts qu'il triture méthodiquement, je n'arrive qu'à ressentir une fascination infinie pour cet homme. Mon envie de le sauver persiste alors que je devrais le condamner. Je brûle de me faufiler dans son

cerveau pour le comprendre, peut-être pour déceler cette peine qu'il a dû s'infliger par choix. Pas par désir mais bien pour se punir encore plus. J'aimerais voyager entre ses souvenirs, en effacer certains, en consoler d'autres. Peu importe le rôle que je pourrais jouer, du moment que j'y trouve ma place.

— Parfait... et en ce qui concerne les actes de vandalisme homophobes dans cette boutique, *Rainbow Paradise* ? Le procureur, Lewis Charles, tient particulièrement à cette affaire, d'après ce que j'ai compris.

Je me fige d'appréhension contre mon mur, suppliant Archer de prononcer les bons mots. Je prie intérieurement pour qu'il ne soit pas coupable dans cette affaire, spécifiquement. C'est uniquement symbolique, j'en suis conscient, parce qu'il a déjà avoué trop de méfaits, mais si, alors qu'il m'avait déjà embrassé, que moi je brûlais déjà pour lui, il a volontairement et consciemment « cassé du PD », alors... Je crois qu'il m'achèverait définitivement s'il avouait ça.

En même temps, je sais que prier ne sert à rien. Quoi qu'ils soient, les faits sont réels et passés, rien ne pourra les modifier et Archer ne va pas minimiser son implication, je le sais. Il n'est pas parti pour cacher quoi que ce soit, aucune raison qu'il fasse une exception pour ce cas en particulier.

S'il s'avoue coupable, je ne sais même pas si je pourrai le supporter.

— C'est, je crois, ce qui a tout changé, déclare-t-il en s'appuyant au dossier de sa chaise. Lee a voulu que j'y participe, parce qu'il se doutait que quelque chose clochait avec moi. Je pense que déjà, à l'époque de Juan, il a compris pas mal de choses et que c'est l'une des raisons qui l'a décidé à m'amener avec lui à Little Rock. Un homo chez les Connors ? L'enfer, pour lui. J'ai joué le jeu pendant des années, parce que de toute manière, je n'avais aucune autre chose à faire et mon esprit s'était mis en pause. Mon agression envers Rafael dans le club l'Enfer des Atlantes, qui n'était pas prévue, lui a définitivement mis la puce à l'oreille, je suppose. Mais Lee n'affectionnait pas les manières simples d'agir et de régler les problèmes. Il aimait harceler, tourmenter, titiller sournoisement ses victimes pour leur faire péter les plombs. Ce soir-là, il m'a littéralement foutu un flingue entre les mains pour me lancer un défi. Peut-être une chance de me désavouer, je ne sais pas, finalement. Mais je n'ai jamais voulu utiliser ce genre d'armes, et je n'ai jamais plus assassiné qui que ce soit, même s'il a toujours insisté pour que je m'y mette. Dès le départ, d'ailleurs. Malheureusement pour lui,

la seule fois où j'ai obéi, c'était pour retourner son ordre contre lui. Tout à l'heure.

Un sourire mauvais se dessine sur les traits d'Archer tandis qu'il fixe Ulenzki avec insistance. Visiblement, il jubile d'avoir mis fin aux jours de son oncle.

Sur ce point, je crois que moi aussi, je pourrais plaider coupable. Largement, même. Je souris à mon tour, me laissant envahir par une haine noire et absolue. Après tout ce que j'ai entendu sur ce type ces derniers jours, je ne peux pas penser autrement.

— Et donc, avez-vous pris cette arme qu'il vous tendait ? reprend mon prof en restant concentré sur son sujet. J'ai besoin de l'entendre clairement.

Archer me jette un nouveau coup d'œil, serein, qui me réconforte. Je devine sa réponse avant qu'il la prononce.

Non, il ne l'a pas fait. Il n'a pas franchi cette barrière, qui pour moi représente une limite.

Je soupire de soulagement avant même qu'il ouvre la bouche.

— Non. Non, j'ai refusé. Je les ai laissés à leurs plans en prétextant que jamais je n'utiliserai de flingue et je suis rentré chez moi pour me défouler contre mes murs, tout seul, parce que pour moi, Lee venait de passer un cap. Ce coup, cette boutique ? Il s'en foutait. Cette petite expédition n'était qu'un test tordu pour me jauger. Je savais que mon refus entraînerait de grosses conséquences concernant ma place au sein d'*Origin's*, et c'est exactement comme ça que ça s'est passé. Mes « amis » m'ont tourné le dos, sauf ma... nana. Virginia.

Mon cœur se serre de pure jalousie lorsqu'il prononce ce mot. Je ne me souvenais même pas qu'il avait une « nana », même s'il me l'a affirmé au moins une fois, de mémoire. Une nouvelle nausée, encore plus violente que les précédentes, me cloue contre mon mur et sur le lino crade de la pièce.

Une « nana ».

Comme quoi ma mémoire est particulièrement sélective car je me souviens très bien le moment où il me l'a appris. J'ai simplement préféré effacer ce *détail* de ma mémoire.

Je me sens tout à coup tellement... dégueulasse. Souillé. Il a une « nana »...

— Putain ! soufflé-je en me battant contre une envie venimeuse de traverser la pièce pour lui balancer mon poing en pleine tronche.

— Je note, continue Ulenzki en ignorant les remous qui me parcourent durement.

Je fixe Archer. Il ne cille pas en maintenant mon regard.

Décidément, il ne m'épargne rien. Espèce de connard !

— Donc, vous confirmez que vous n'avez pas participé à cette... expédition punitive ?

— Je le confirme, oui. Je ne pouvais pas.

— Et pour quelles raisons ?

— Parce que... j'étais amoureux d'un homme moi-même, même si je ne le soupçonnais pas.

Un blanc tombe entre nous. Mes jambes fléchissent. Des larmes acides viennent perturber mes paupières et un sourire venant de mon propre cœur s'impose sur mes lèvres. Cette fois, le regard que nous échangeons fait crépiter le bas de mes reins et me colle une fièvre presque incendiaire.

J'aimerais tellement me précipiter sur lui pour le prendre dans mes bras, lui promettre que moi aussi, je partage ce genre de sentiments, et m'enrouler à lui pour le protéger de tout ce qui le menace. Tout à coup, je le trouve si seul sur cette chaise, abandonné de lui-même, démun, à terre. Littéralement.

— C'est une bonne chose, déclare mon prof, toujours aussi détaché et pro. Nous allons nous servir de tout cela. Les juges et les jurés sont habituellement sensibles aux actes volontaires de rédemption. Au vu de la situation, nous comprenons également que cette révolte que vous avez initiée est également un acte de courage qui pourra parler en votre faveur. Continuons, si vous le voulez bien. Que pensez-vous de cette idéologie ? Quelle est-elle, d'ailleurs, exactement ?

Des questions. Encore des questions. J'ai l'impression qu'elles s'amoncellent et nous harcèlent sans pitié. Je me sens las, épuisé. Je me demande comment lui, le coupable acculé, continue de répondre sans afficher aucune trace de ras-le-bol.

— Elle est ultra simple, en réalité. Elle consiste en une haine farouche contre tout ce qui n'est pas blanc, catho et hétéro. On peut aussi y associer

un comportement passéiste à propos des femmes. En gros, reprenez les revendications sudistes de la guerre de Sécession, et vous y êtes. Les nègres sont des esclaves, les Portoricains des mendiants inutiles et les Chinois des parasites. Les juifs aussi sont une vermine à abattre. Les femmes des trous à sperme uniquement bons à se faire fourrer et à engendrer de bons gosses bien blancs, futurs partisans du clan. Et les PD ? Des erreurs de la nature.

Il me jette un regard sombre qui me fait frémir. J'ai l'impression, l'espace d'un instant, d'être la cible de cette haine et je me sens vulnérable et fragile.

Machinalement, je gesticule contre mon mur en ne sachant plus où me cacher.

— Et vous ? Partagez-vous ces opinions ? continue Ulenzki d'un ton calme et toujours neutre.

— Franchement ? Oui, je l'ai pensé. J'ai cru que Lee pouvait être ma solution. J'ai fermement imaginé que si je n'étais pas tombé amoureux de Juan, un Mexicain immigré, je n'aurais pas eu à le tuer, et surtout, je n'aurais pas autant souffert des conséquences de mon geste. J'ai même longuement pensé que les agissements de son père prouvaient bien que ces gens étaient pervers. J'ai aussi cru que Juan, sous ses airs de mec fragile et sensible, avait aimé que son père lui défonce le cul. Puisqu'il ne m'avait jamais parlé de tout ça. Je crois que Lee a compris que je trouverais plus facile de le croire.

« Enfin, je ne reporte pas la responsabilité de mes actes sur lui. J'assume chacun de mes gestes. J'ai choisi de croire, ou tout du moins, de me persuader que c'était vrai. Je les ai tous haïs, aussi bien les colorés que les membres du clan. Parce que... sans doute que ça me permettait de ne pas me détester moi-même. Enfin pas trop. Je crois que tous les membres *Origin's* font comme moi, en réalité. Beaucoup cachent leur peur des autres en frappant et en se persuadant que s'ils ont peur, ce n'est pas leur faute, mais celle des sous-races qui leur pourrissent la vie. Enfin, ce n'est que mon analyse, s'il faut que j'en établisse une. En réalité, je me tape les couilles royalement de leurs motivations. Chacun sa merde.

— Je vois ! répond Ulenzki. Je crois que j'ai récolté pas mal de choses, je vous remercie de votre honnêteté. Maintenant...

Il repousse son écran sur le côté pour s'adresser directement à Archer.

— Qu’attendez-vous exactement de moi. Que je mente à la cour ? Que je négocie votre liberté ? Que je laisse les procureurs vous malmenner ? Parce que je suppose que vous savez déjà où vous voulez aller, et je pense déceler dans vos propos que vous ne désirez pas forcément être lavé de tout ça.

— Bien sûr que si ! ne puis-je m’empêcher de répondre. S’il donne toutes les infos, il n’a pas à aller moisir une seule journée en prison !

— Si ! me coupe-t-il sèchement. Je veux purger ma peine. Je veux aussi la négocier car j’ai de quoi le faire. Mais oui, je veux qu’on m’enferme et que l’on me juge pour chaque acte que j’ai commis. J’en ai marre de décider moi-même de ce que je mérite ou non. Je crois que je suis nul à ça, et que ça a été ma première erreur. Des tribunaux existent pour ça, donc, c’est mon droit de les utiliser pour effectuer un job dont je ne suis pas formé pour accomplir moi-même.

— Putain, Archer ! m’emporté-je en intervenant cette fois sans me priver. Tu n’as pas eu le choix, ton oncle a...

— Monsieur Ulenzki, m’interrompt-il une nouvelle fois, puis-je parler quelques minutes à Rafael en tête à tête ?

Je me fige, le cœur battant à tout rompre, subissant les effets bruts de ma colère. Mon prof hoche la tête et se lève tranquillement, imperturbable.

— Il est effectivement l’heure que je réclame un de ces jus de chaussette qu’ils appellent café dans ce poste. Je vous laisse dix minutes.

— Merci.

J’attends très difficilement de me retrouver seul face à lui pour entrer littéralement en éruption.

— Non, mais t’as perdu la tête ? hurlé-je presque en me rapprochant de lui.

— Rafael, écoute-moi, me demande-t-il calmement. J’en ai besoin, d’accord ? C’est toi qui m’as demandé de trouver les solutions. C’est exactement ce que je fais.

— Eh bien tu t’y prends mal !

Il baisse les yeux en observant ses doigts, posés sur la table entre nous.

— Il faut que tu saches que ma véritable solution, je ne l’ai pas choisie... pour toi. Parce que j’ai décidé d’essayer de voir les choses

autrement. D'accord ?

— Quelle « véritable solution » ? demandé-je tout à coup complètement calmé par le ton de sa voix.

— Oh, Rafael, reprend-il en soupirant. Tu n'as vraiment pas idée du monde dans lequel j'ai vécu pendant cinq ans. Aucune règle que tu connais, et que tu suis, n'a lieu au sein d'*Origin's*. La violence, Rafael. La haine et la violence, c'est tout ce que je connais et j'ai suivi la règle. Je ne l'ai pas subie. Je l'ai vraiment adoptée et j'y ai ajouté mes propres contributions. Je ne suis pas un ange brisé ou quelque chose de romantique auquel tu sembles croire fermement. Je suis un connard. Un enfoiré. Une saloperie de mec qui s'est servi de tas d'innocents pour soulager ses propres problèmes. Comment crois-tu que je mérite réellement de finir ? Il n'y a qu'une issue logique, à mes yeux. Je ne sais même pas qui je pourrais être en dehors du clan. Je ne suis même pas certain de vouloir le savoir, tu comprends ? La dernière fois que j'ai rencontré le véritable Archer, il avait seize ans. Depuis, il n'existe vraiment plus et peut-être qu'il ne ressuscitera jamais.

Je crois que cette journée aura ma peau. Si je m'attendais à ça en décidant ce matin de prendre un bus sans prévenir personne pour me rendre à Little Rock, je crois que je serais resté couché. C'est même certain.

Ses paroles m'assassinent, littéralement.

— Qu'es-tu en train de laisser entendre ? demandé-je en craignant sa réponse comme jamais.

— Rafael... Laisse-moi. J'ai détruit assez de vies comme ça, et la dernière chose que je souhaite, c'est de pourrir la tienne. Je ne veux pas que tu croies en moi plus que je ne le ferai jamais moi-même. Et encore moins que tu m'idéalises. Je suis violent et ça ne m'a pas dérangé d'être méchant et injuste. N'oublie jamais ça.

— Comment ça « laisse-moi » ? m'emporté-je en me levant de ma chaise. Tu vas faire avec moi la même chose que ce que tu infliges à ta propre mère ? Archer, je n'ai pas la chance que tu as, moi. Ma mère à moi, elle est morte, d'accord ? Sur ce point, tu es un connard, effectivement, parce que tu la traites mal, et maintenant, tu veux m'infliger la même chose, c'est ça ? Mais quelle espèce d'enfoiré es-tu, finalement ?

Je m'interromps alors qu'il esquisse un sourire désabusé et presque amusé.

— Je suis simplement Archer Connors. Un mec capable de tout ça. Et tu as tout à fait raison, je te vire de ma vie comme je l’ai fait avec ma mère. Tu n’as pas le choix. Tu n’y es plus le bienvenu. Et s’il te reste ne serait-ce qu’un neurone un tant soit peu opérationnel, alors tu devrais vraiment m’écouter et comprendre qu’il ne faut rien attendre de moi.

Je hais tellement ce mec ! Et moi ? Je me conchie ! Il vient d’avouer des crimes de toute sorte, et je me sens mourir quand il m’annonce qu’il ne veut plus de moi ? C’est n’importe quoi ! Mais je l’assume, bordel de merde ! Je l’assume et n’arrive même pas à me raisonner. J’ai pardonné. Tout. Alors qu’il ne me le demande même pas.

— Je ne penserai jamais ça.

— Si tu tiens tant que ça à te torturer volontairement, alors libre à toi. Mais moi, je te placerais en blacklist pour les visites et je ne répondrai ni à des lettres, des mails ou des coups de fil. Parce que le Archer que tu vois là, il n’existe déjà plus. Et je ne sais même pas moi-même si le gosse de Jonesboro réussira à revenir ou non. Ne l’attends pas, en tout cas, tu perdrais clairement ton temps.

Une vague d’effroi me transperce de toute part et je me sens chuter brutalement en affrontant sa détermination froide et clairement définitive.

— T... T...J...

Plus aucun mot n’arrive à franchir ma bouche. Ma gorge se noie sous des larmes qui refusent de se répandre sur mes joues mais qui irritent ma trachée et mon âme.

— T... Co...

— Inspire, Rafael, murmure-t-il doucement. Tout va bien. Tu es plus fort que tes mots, tu les vaincras.

Cette voix ne m’a jamais semblé aussi tendre et caressante. Elle me brise encore davantage alors qu’il me soutient dans mon bégaiement comme si ce n’était rien pour lui.

Il fait pleurer mon âme en méprisant mon pire ennemi personnel comme s’il n’existait même pas.

Je me laisse tomber sur la chaise et pose mes mains sur les siennes, totalement dévasté. Et j’arrive à parler, parce que si moi je doute de mon système vocal, lui s’en fout, et ça me rassure.

— T'es... en train... de me quitter, là ?

La question, une fois énoncée, sonne tellement faux à mes oreilles. Je n'ai jamais autant détesté réussir à parler, en fait.

Le bout de ses doigts se met à dessiner le contour des miens, sereinement.

— Je n'ai pas à te quitter, Rafael. Nous n'avons jamais été ensemble. Tu as simplement cru que j'en étais un autre. Et si tu t'y accroches, alors je ne pourrais pas, moi, le quitter. Cet homme affreux et abominable. Je ne veux plus qu'il existe, tu comprends ? Alors, oublie-le pour moi. Que je puisse m'en débarrasser.

Je déglutis difficilement pendant que nos doigts jouent ensemble, sans doute pour la dernière fois.

— Je... je te pardonne. T...tout ce q...que tu as fait.

— Tu ne devrais pas, rétorque-t-il sèchement. Ne sois pas tendre avec moi, parce que je ne suis pas fragile. Ça, ça ne changera jamais. Je porte en moi les gènes d'un meurtrier totalement fou. N'attends pas à ce que ce point disparaisse. Et surtout, ne pardonne pas l'impardonnable. Ce n'est pas ta nature. Continue ta route, c'est tout.

— Et en... ensui... te ?

Il hausse les épaules sans répondre. Parce qu'il n'en sait rien, tout comme moi.

Mon prof décide de réintégrer la pièce à ce moment précis, nous coupant dans nos explications. Je lâche difficilement les mains d'Archer pour libérer la chaise et reprendre ma place dans l'ombre d'un coin de la pièce.

Mon cœur ne saigne même plus. Il gît entre mes côtes, inerte. Desséché. Et moi ?

Pas mieux.

42 Archer

Des mois plus tard.

Coupable.

Coupables.

Tout autant que nous sommes, nous avons reçu notre jugement. Sammy et les autres en ont pris pour des années.

Virginia et ses copines ont écopé de Travaux d'Intérêts Généraux.

Origin's a disparu, presque totalement. D'autres instructions sont engagées pour tous les pourris qui ont camouflé les actes, supporté les crimes et magouillé pour tout et n'importe quoi, ou même juste accepté de l'argent pour leur silence.

Mon père, le sombre et écœurant Davis Connors, a écopé de nouvelles peines, qui viennent s'amonceler sur celles déjà existantes qu'il purgeait. Et en bonus, lui et beaucoup de membres actifs *Origin's* ont été emportés dans d'autres États, dans des prisons de haute sécurité Supermax. Dispersés de manière à ne jamais pouvoir se réunir. Loin. Très loin d'ici. J'ai tout balancé. Jusqu'aux meurtres perpétrés avec la collaboration des matons par son équipe de taulards depuis son incarcération.

Il m'a gratifié de beaucoup d'insultes et de cette phrase, prononcée avec une haine indiscutable : « tu n'es plus mon fils, tu ne l'as jamais été ».

Je l'ai simplement remercié. Il a sans doute cru me blesser, en réalité, ses quelques mots ont brisé à jamais les liens qui me retenaient à lui. Je ne suis plus son fils, je ne l'ai jamais été. Il m'a débarrassé de ce fardeau dont je pensais avoir hérité. En quelques mots, il a lavé mes gènes, épuré mon

cerveau et distillé la violence que je portais en moi jusqu'à la rendre bien plus supportable.

Je ne suis plus son fils. Je ne l'ai jamais été.

Pour le reste ?

Le juge fait cogner son marteau sur son pupitre et le sort en est jeté.

Trois ans.

Je méritais plus. Tellement plus. Mais d'après Ulenzki, j'ai aussi évité d'autres crimes et même si j'ai participé à beaucoup de ceux qui ont déjà eu lieu, il paraît que ça compense. Quant au décès de Juan, la cour a décrété que je n'étais pas coupable. La seule véritable réponse que j'attendais. Elle a gommé un poids si ancien qui squattait mon cœur que je n'avais même plus conscience qu'il existait. Ulenzki avait parié que ce fait ne serait pas retenu contre moi et je ne le croyais pas. Il avait raison. Sans doute sur le reste aussi.

Peut-être qu'il aurait même réussi à tout transformer en sursis, enfin, c'est ce qu'il a proposé, mais j'ai refusé.

À présent, je me retrouve face à ma mère, livide, qui semble réellement au bout de sa vie. Je me doutais que ce serait compliqué pour elle, et j'aurais presque envie de l'engueuler parce qu'elle n'a jamais voulu comprendre. Parce qu'elle s'est acharnée à croire, encore et encore, que je n'étais pas celui que je laissais paraître.

La vérité c'est que je n'ai jamais rien laissé penser d'autre. Que c'est elle qui s'est accrochée à ses espoirs.

Le flic censé me mener en taule, dans celle définitive que je m'apprête à investir, me laisse manifestement quelques minutes pour une série d'adieux, autorisés par un hochement de tête du procureur dirigeant l'accusation, monsieur Miguel Alvarro.

Pendant ces heures interminables qu'a représentées notre procès, nous avons échangé tellement de regards, d'avertissements muets, d'accusations, de haine puis d'abdications... C'est un peu comme si nous avions tissé une étrange complicité.

Je hoche la tête à son intention pour le remercier et laisser ma mère m'enlacer en sanglotant.

— Tu as été... fort, mon fils. Je viendrai te voir très bientôt.

— Maman, tu n’as pas besoin de...

— Archer Connors, tais-toi ! se rebiffe-t-elle en séchant ses larmes. Tu es peut-être têtu, mais je le suis encore plus. Je viendrai.

Elle arrive à me faire sourire, parce que pour la première fois depuis longtemps, plus aucun secret ne se trouve entre nous. Tout est limpide, et peut-être un peu réparé. Et je réalise que son regard, plus détendu que jamais, même s’il reste triste, me fait du bien. Je voulais la soigner ? Je crois que la seule manière était d’accepter mes fautes.

Elle s’éloigne et soudain, je me retrouve face à lui. Je n’ai rien à lui dire, je refuse de lui promettre quoi que ce soit. Depuis mon arrestation, j’ai évité tout tête-à-tête et refusé de le revoir plus que nécessaire.

Je lui ai encore fait du mal, je le sais. Il sait que je le sais. Nous savons. Comme toujours finalement, nous savons et nous choisissons l’autre voie.

Encore cette fois, je sais. Je sais qu’il me suffirait de lui demander de m’attendre et il le ferait. Je sais qu’il attend mes mots. Il sait que je ne les prononcerai jamais.

Pour toutes les raisons que je lui ai déjà données, et parce que je tiens tellement à lui que j’ai mal, et peur. Atrociement peur de briser à nouveau celui qui pourrait bien prendre la place d’un nouveau soleil dans mon ciel si sombre. J’ai bien plus la frousse de lui que de la taule. Je suis d’ailleurs presque pressé de partir pour abrégé ce face-à-face qui me bouffe l’intérieur.

Lui, son regard vert, ses deux bras valides à présent, son corps que je n’ai pas assez découvert, dont je n’ai pas assez profité. Ses mains. Ses cils. Un battement rapide. Un battement lent. Son air perdu et sensible. La détermination qui perce au cœur de ses pupilles. Nous ne nous connaissons même pas tant que ça. Cependant je sais que si je m’autorisais à apprendre à le connaître, si je l’autorisais à rester en contact, si j’autorisais le destin de s’en mêler, alors, je tomberais encore plus pour lui.

Un trop grand risque que je refuse de prendre. Je n’ai aucune certitude de sortir un jour de cette prison dans laquelle je me suis enfermé alors que je n’étais même pas majeur. Aucune idée de ce que la suite me réserve. Aucun espoir réel que quelque chose changera réellement en moi. Je suis incapable de l’entraîner dans le bordel qui m’attend et qui menace de squatter ma vie éternellement.

Je suis incapable de risquer de l'aimer pour m'en priver ensuite. J'ai déjà donné. Une fois. Les conséquences bousculent encore ma vie. Je ne me sens pas assez fort pour affronter une autre tempête de ce style.

Il avance vers moi et je ne bouge pas. Incapable de m'enfuir ou de le repousser, incapable d'assumer le fait que j'aimerais qu'il m'enlace et me berce pour me promettre que tout ira bien.

Je deviens faible, au milieu de ces murailles que j'ai bâties pendant ce procès. Je le sais.

Rafael est devenu ma faiblesse au moment où j'ai posé les yeux sur lui.

Lentement, il lève la main et la pose sur ma joue. Ma peau frémit malgré moi à son contact. J'aimerais céder à ce besoin qui m'appelle, de me laisser fondre contre lui, de regretter cet éloignement que le destin va nous imposer dans quelques instants, de hurler à l'injustice et demander à mon avocat de réclamer un simple sursis.

J'aimerais recommencer et cette fois, paver mon chemin correctement pour dissimuler et éradiquer les ornières qui m'ont fait dévier.

— Promets-moi de toujours au moins me détester, souffle-t-il en s'approchant de mon visage.

— Je t'ai déjà dit que je ne pourrai jamais te détester.

Son regard agrippe le mien alors qu'il se penche vers mes lèvres. Les battements de mon cœur se fanent en même temps qu'ils redoublent en vigueur. Ses lèvres, sur les miennes. Je les ai fantasmées ces derniers mois, sans pour autant m'autoriser à en rêver. Mais maintenant qu'elles se frôlent, je sens la plénitude, la sérénité, m'envahir délicatement. Maintenant que mon âme s'est purgée, en partie, maintenant que je me suis avoué certaines vérités, je me prends en pleine tronche ce manque de lui, ce besoin de le sentir, cette nécessité de le toucher, et j'en crève.

Parce que cela reste impossible. Parce que, si je pense à lui, alors je dois oublier de penser à moi. Même s'il ne veut pas l'entendre.

— Essaie quand même. Je suis certain que tu peux y arriver !

Encore une fois, il ne lâche rien et ne me facilite pas la tâche.

Un ricanement nerveux m'échappe et il l'avale dans un baiser. Un baiser que j'attendais tant. Un baiser interdit que je n'arrive pas à lui refuser. Un

baiser qui fait chialer mon cœur et l'agite un peu trop fort. Un baiser qui fait flipper.

— C'est bon, on y va.

Le maton pose la main sur mon épaule et m'éloigne de lui. Je recule en le suivant vers la porte, gravant dans ma mémoire cette image de lui, planté et immobile au milieu de la foule du tribunal, indifférent au monde qui le bouscule et qui me fixe, sans même ciller, jusqu'à ce que la porte se referme entre nous.

La scène est finie, le spectacle est terminé. Maintenant, ne me reste qu'à affronter ma propre réalité.

OceanofPDF.com



Une image contenant texte Description générée automatiquement

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

+1 Rafael

Deux ans et huit mois plus tard, Memphis.

Il y a des dates, comme ça, qui s'incrument dans l'organisme sans qu'on le désire réellement.

7 heures, je suis censé dormir jusqu'à au moins midi, voire plus.

Hier, les résultats des derniers examens sont tombés. Je suis diplômé. Avocat. Ce n'était que la formalité manquante pour que je puisse réellement décider de ce que je souhaite faire de ma vie.

J'ai fêté.

J'ai bu.

Beaucoup.

Au milieu de la soirée, je me suis demandé si la quantité d'alcool que j'avais déjà ingurgitée servait à célébrer mon succès avec mes potes de promos ou si ce n'était qu'une tentative désespérée d'oublier cette date que mon corps attendait sans me demander mon avis.

Et ce matin ?

Même l'alcool qui doit sans doute encore circuler dans mes veines ne suffit pas à endormir cette angoisse qui grimpe peu à peu dans mes membres et mon cerveau.

Aujourd'hui, il sort.

J'ai l'impression que toute ma vie s'est mise en pause pendant toutes ces journées longues et tellement similaires les unes des autres. Trente-deux mois. Onze saisons.

J'ai vu le soleil se lever et se coucher tant de fois derrière mes fenêtres. J'ai bu, mangé, étudié, pris des verres dans les pubs, dans les boîtes de nuit.

J'ai souri, ri, pleuré. J'ai bossé, encore et encore, parce que c'est ce que je devais faire. J'ai mis en place des projets, connu des victoires, des défaites.

Parfois, je me suis arrêté dans cette course insipide pour regarder le jour se lever par ma fenêtre et j'ai imaginé des barreaux entre moi et le soleil. J'ai touché les murs qui m'enfermaient, j'ai désiré tant de fois les briser.

Sa prison.

La mienne.

À quoi sert une liberté si elle n'est pas partagée ?

J'ai aussi flirté. Une fois. Dix. Je me suis perdu dans des bras inconnus, sans jamais réussir à retrouver mon chemin.

J'ai parcouru des kilomètres sans bouger. J'ai rêvé les yeux ouverts, connu des sommeils lourds et plombés par ma réalité.

Son absence. Ma cellule trop étroite au milieu d'une existence qui m'étouffe et me rappelle que pendant tant de jours, je suis resté impuissant.

Et aujourd'hui ?

Je ne sais même pas. Je n'ai aucune certitude que les verrous qui s'ouvriront dans quelques heures sur son chemin me rendront ma propre liberté.

J'ai promis de le laisser faire, de ne pas m'attacher, mais je crois que finalement, je n'ai pas arrêté un instant de l'attendre.

Et ce matin ?

Le jour du verdict a sonné, une nouvelle fois.

Alors je me lève, rigide et tourmenté, pour traverser mon appartement puis rejoindre la cuisine et ma machine à café, en silence.

Le soleil s'est levé comme tous les jours et m'attend déjà derrière mes fenêtres.

J'ai mal au crâne, mal au cœur, mal à l'âme.

Comme si j'avais passé trois ans dans un brouillard qui s'effaçait enfin. Une sorte de gueule de bois monumentale me cloue au sol durement. Le trip insupportable est terminé. Retour à la réalité.

La porte de mon appartement claque soudain dans mon entrée et me fait sursauter. Machinalement mon cœur s'emballe et je me revois il y a trois années, mon attelle installée sur mon épaule, flippant d'aborder ce face-à-face qui commençait. Naviguant à l'aveugle dans mes contradictions.

Des pas résonnent derrière le mur et je me fige malgré moi, ma tasse entre les mains, attendant qu'il surgisse et reprenne avec moi le cours de ma vie.

— Bonjour, jeune diplômé ! fanfaronne mon père en pénétrant dans ma cuisine. Oh ! La nuit s'est révélée compliquée à ce que je constate !

Il ricane et m'enlace brièvement puis récupère ma tasse encore intacte dans mes mains.

— Tu as pensé à ton père, quel enfant tellement parfait ! me nargue-t-il en posant ses lèvres sur mon mug.

Je grimace en retour, accusant durement la suite de ma vie tellement normale et identique aux autres jours.

Depuis des mois, Monsieur le procureur général passe ici avant d'aller bosser, sans doute pour s'assurer que tout va bien et que je ne suis pas allé louer un hélicoptère pour lancer une échelle de corde au-dessus de la tête d'Archer.

Ou tout simplement parce qu'il est mon père et que, même si nos opinions divergent à peu près sur tous les sujets, il m'aime et je l'aime également.

Je laisse échapper un grognement primaire en pivotant sur moi-même pour aller relancer ma machine et me servir mon premier café du matin.

Pourquoi me suis-je levé, déjà ?

Parce que ma vie est censée reprendre son cours normal aujourd'hui. Enfin, c'est ce que j'espère.

— Tout va bien ? Tu es rentré tard ?

— Tôt serait le mot plus adéquat, marmonné-je en me laissant hypnotiser par le liquide noir coulant au fond de ma tasse. Faut que j'achète des tasses transparentes.

— Ah ! Beau projet.

Mon père se marre devant mon manque total de conversation, mais je sais qu'il guette. Des questions doivent se bousculer dans son cerveau, mais

il les retient, par peur d'entendre les réponses, sans doute.

Parce que si moi j'attends ce moment, lui le redoute de toute son âme. Alors il meuble. Il discute du futur comme si quelque part en Arkansas, un homme n'attendait pas qu'on lui ouvre la porte qui cloisonnait sa vie.

— Tu as décidé de la suite ? demande-t-il en fouillant rêveusement dans la pile de dossiers posés au bout de la table.

— Non.

Non, et il sait tout à fait pourquoi.

Je me laisse tomber lourdement sur une chaise en face de lui et observe les dossiers qu'il examine un à un pour la énième fois.

— Tu sais qu'il est temps, n'est-ce pas ?

Oui, je sais.

— Papa, je t'en prie, les résultats sont tombés hier. J'estime que j'ai droit à deux jours de beuverie avant de penser au reste de ma vie.

J'ai besoin de quelques jours, encore. Juste quelques jours. Je ne peux pas me décider de ce que sera la suite sans savoir ce que lui a prévu.

— Certes. Mais il y a bien une proposition qui t'intéresse plus que les autres, non ?

J'analyse les pochettes colorées des différents projets qu'il a étalées entre nous. Six. J'ai été retenu pour six destinations différentes. Six choix d'avenir. Gratifiant, sans nul doute, mais finalement beaucoup trop.

— T'as raison, on va déjà faire un joli tri.

Voilà. Il est temps que je commence à éliminer les intrus.

Je saisis la proposition d'un cabinet d'affaires qui m'offre de très jolis honoraires et un merveilleux bureau en haut d'un gratte-ciel pour défendre les intérêts de financiers.

Je le balance par terre. La flemme d'aller chercher la poubelle.

— On oublie celui-là !

— Tu es sûr de toi ? me demande-t-il, étonné.

— Papa, j'essaie de choisir sans me retourner, alors si tu mets en doute mes décisions, on en a pour dix ans ! grogné-je en attrapant le dossier suivant, jaune poussin. Celui-ci...

Un détective privé qui a décidé de monter un projet « clés en mains ». Il débusque les adultères et voudrait proposer une assistance juridique aux cocus. Le concept m'a fait marrer, alors j'ai gardé l'idée dans le champ des possibles, mais finalement, passer ma vie à écouter les lamentations de personnes trompées et désabusées... Pas pour moi.

Le jaune poussin, alias jaune cocu, voltige dans les airs pour atterrir à côté de l'autre sous le regard amusé de mon père.

— Tu ne veux pas de mon avis, mais je le donne quand même, je suis assez d'accord. Tu mérites mieux.

— Il n'est pas question de ce que je mérite, papa ! répliqué-je comme très souvent avec lui à ce sujet. Tout le monde mérite surtout d'être soutenu dans les épreuves.

— Oui, oui, bien entendu, l'avocat est un don envoyé par le ciel aux pauvres âmes en peine, je sais.

Son ironie ne m'atteint pas et je n'ai pas envie de relever ce matin. Donc... Dossier bleu. Le sien. Sa proposition. Travailler au bureau du procureur général.

Je grimace alors qu'il resserre ses mains autour de sa tasse, nerveux.

— Si je choisis celui-là, tu es bien conscient que je vais te pourrir la vie de tant de manières que nous nous détesterons en moins d'un an ?

— J'opte pour six mois avant de nous entretuer, oui. Mais, travailler avec mon fils ne m'effraie pas.

Je reste un instant pensif. La première fois que nous en avons discuté, j'ai simplement ri. Beaucoup. Pour moi, cette demande semblait totalement ridicule. Nous ne sommes jamais d'accord sur rien, alors intégrer son équipe ? Puis il m'a laissé entendre que justement, la diversité d'opinions pouvait être une force dans ce métier et là-dessus, je suis d'accord. Et plus le temps passe, plus l'idée germe en moi. Si je pouvais aider à rendre les décisions de mon père plus humaines, alors je servais réellement à quelque chose.

Seulement, bosser dans son ombre me dérange et ce n'est pas pour ce genre de carrière que j'ai voulu devenir avocat.

Je ne sais pas.

Je pose le dossier un peu plus loin sur la table sous son regard attentif et arrive à lui provoquer un sourire soulagé.

Next.

La proposition d'une petite association de sportifs... Mouais... Non. Je ne vois pas vraiment l'intérêt.

Vol plané jusqu'au sol pour le dossier orange.

Idem pour le gris, un salaire alléchant pour défendre les droits d'un homme d'affaires dont les agissements me semblent de plus en plus douteux à mesure que je me renseigne sur lui.

On vire.

Et puis... le dernier. Le rose.

Je caresse presque avec émotion mon rêve, celui qui m'a poussé à choisir le droit et à me dépasser.

Mon père garde le silence pendant que je pars dans mes réflexions. Dans cette pochette se trouve un nouveau monde, une nouvelle vie. Ce que je vise depuis si longtemps.

Cependant, depuis trois ans, j'ai un peu pris du recul à ce sujet. Parce que... partir en Colombie ?

Mon père pousse soudain un soupir exaspéré.

— Rafael, c'est ton rêve ! Depuis que tu es en âge de comprendre vraiment ce que tu dis, enfin, ça ne date pas de vieux non plus, tu me diras...

Je lâche un petit rire auquel il répond par un sourire, puis je le laisse continuer en esquissant les contours du mot « maman » inscrit sur le carton.

— Tu ne peux pas attendre toute ta vie, d'autant plus que rien ne dit que tu le reverras un jour...

— Mais si je pars, je mets une croix définitive sur lui.

Et ça ? Même si dans l'absolu je ne me vois pas attendre toute mon existence, je ne m'imagine pas non plus continuer mon chemin en admettant qu'il m'ait oublié et qu'il soit passé à autre chose.

Mon père prend son temps pour répondre. Je sais qu'il donnerait beaucoup pour que j'évince Archer de mon esprit. Nous en avons discuté

tant de fois. Chaque fois, la conversation adulte et pondérée s'est transformée en pugilat. Donc, depuis longtemps, nous évitons le sujet.

D'un autre côté, même s'il doit sans aucun doute se sentir fier que je veuille marcher dans les pas de ma mère, j'imagine que me voir bosser avec lui l'enchanté encore plus.

Il me laissera choisir et je crois que dans tous les cas, il ne sait pas décider lui-même ce qu'il préfère pour moi. Soit il me pousse loin pour tenter de mettre un maximum de distance entre Archer et moi, soit il me garde avec lui au risque que je le retrouve, lui.

— Complicé, finit-il par déclarer, comme si nous partagions nos pensées.

— C'est ça... On va dire que j'ai déjà bien avancé dans l'élimination des options ! déclaré-je avec optimisme en regroupant les deux dernières pochettes.

— Tout à fait ! Restons positifs. Je te reprends un café pour fêter ça ! Au fait, ce soir, je pense que je serai en retard à la réunion avec Protect'All. Vos nouveaux petits protégés me posent un problème majeur. Rafael, ce sont des dealers ! Je pense que nous avons mieux à faire que d'aider ces gens.

L'art et la manière de me pousser à bout en deux phrases !

— Ah oui ? Et d'après toi, pourquoi en sont-ils arrivés à dealer ? Le père de Kinny est paralysé, diabétique et ses quatre frangins ne sont pas en âge de comprendre le mot « économies », quant à Stewart il...

— Stop ! aboie mon père en appuyant sur le bouton magique de ma cafetière. Nous avons déjà prévu deux longues heures pour en discuter ce soir, dans presque onze heures. Pas besoin de m'infliger un teaser, je sais déjà ce qui m'attend.

Je ravale un rire en me levant à mon tour pour juste déposer un baiser sur sa joue. Parce que, contre toute attente, il reste le même et ça occupe mon esprit. Car l'horloge a commencé sa course sur l'écran digital de mon frigo et uniquement vingt minutes sont passées depuis mon réveil. Il me reste beaucoup de minutes à supporter jusqu'à ce soir. Des minutes d'attente à me poser des questions. À me monter des scénarios improbables si jamais il ne frappe pas à ma porte très vite. À me retenir de sombrer dans un pessimisme inhabituel et déprimant. À espérer qu'il frappe à ma foutue porte.

Mon père dégomme son second café en un temps record puis pose sa tasse dans l'évier.

— Cette fois, je dois y aller. Passe une bonne journée.

Il m'embrasse et se dirige vers l'entrée, mais avant de disparaître, il se tourne une dernière fois sur moi pour m'examiner d'un air dépité.

— Ne va pas le chercher, Rafael !

— Je sais. Je n'irai pas.

— J'espère.

Je hoche la tête en sachant très bien que cette promesse est la plus compliquée que j'ai eu à tenir. Mais j'ai réussi à me persuader qu'Archer n'est pas un animal qu'on apprivoise à loisir. Archer est un homme qui choisit, seul, et qui n'accepte pas d'être dirigé. Il peut suivre, physiquement, et sans doute que si je me déplaçais jusqu'à lui, il me laisserait le toucher et peut-être même que nous finirions dans un lit. Mais ce n'est pas son physique qui m'intéresse. Enfin, pas uniquement. Ce que je veux de lui, c'est tout. Ou rien. S'il revient à moi, je veux que ce soit entier et avec certitudes. Moi aussi j'ai mes exigences. Et je ne mendierai pas un peu d'attention de sa part. S'il vient, c'est qu'il le veut. Sinon, je préfère qu'il s'abstienne.

Même si bon, je ne suis pas certain de survivre s'il ne se montre plus jamais.

+2 Archer

— On va éviter de te dire : à la prochaine, hein ? déclare le maton en me tendant mon sac d'un ton las.

Ouais, on va essayer.

Je récupère mes affaires personnelles puis ne m'attarde pas davantage.

Franchement, lorsque je suis entré ici, que j'ai passé cette porte dans l'autre sens il y a plus de deux ans, je pensais réellement que j'entrais dans un enfer dont je ne pourrais jamais revenir.

Combien des mecs enfermés là-dedans auraient pu vouloir m'égorger dans un coin ? Une bonne moitié, je pense. Entre les blacks, les portos, les asiats au courant de mon appartenance à *Origin's*, parce que tout se sait forcément dans ce genre de taule, et les fachos qui eux aussi savaient que j'avais vendu tout le monde, dont ma famille, mes chances étaient plus que minces d'en réchapper.

D'autant plus qu'ici, avant mes aveux au proc, mon père régnait en maître.

C'est finalement ce qui m'a sauvé. Entre ceux qui flippaient à cause de mon nom et ceux qui gardaient une sorte de révérence envers le digne descendant de son père, pire que lui, même car je suis celui qui l'a trahi, sans parler de ceux qui étaient ravis que je le vire de cette taule... Ils n'ont pas osé se frotter à moi. Comme quoi, mon père aura au moins réussi à engendrer un truc bien dans sa vie de merde.

Le dernier gardien, celui qui possède la clé de la liberté, fait son œuvre sous mes yeux et appuie sur le bouton magique.

Et enfin... je quitte ce taudis, sans me retourner.

Encore un couloir à longer.

Des pas de plus en plus légers et salvateurs. Une porte de taule noire à pousser.

Et l'air frais d'un matin gris en plein dans les poumons.

J'avance de quelques pas sur le béton usé et inégal et lève les yeux vers le ciel. Puis j'observe le parking devant moi. Vide. Absolument vide.

J'ai l'impression de renaître et de me retrouver devant la première page blanche de ma vie. Derrière moi, la fabrique ronflante et rugissante dans laquelle j'ai repris vie.

Devant ? Tout à construire.

Ou rien. C'est selon.

Pour le moment, j'en suis à rien et je ne sais toujours pas quelle direction prendre. Presque trois ans que j'y réfléchis, et... le néant. Sur ce point, comme sur les autres, je n'ai finalement pas avancé. L'important, à mes yeux, c'est surtout que je n'ai pas vraiment reculé. Enfin, je ne crois pas.

Dans ma main, un ticket de car. Cadeau de l'administration pénitentiaire. Pour un premier bon pas dans ma nouvelle vie.

C'est tellement... ironique.

Bref. Devant moi, cinq arrêts de car indiquant les destinations et les horaires. L'embarras du choix.

Ligne A, il passe par Jonesboro.

La C, direction le Nord, loin de tout ce que je connais déjà.

La E, je peux chopper une correspondance pour Memphis.

La F, Little Rock.

La H, direction l'Est.

Impossible de choisir. Les seules qui m'intéressent me foutent les boules et je ne me sens pas capable de relever les défis qui m'y attendent.

Au loin, au bout de dix bonnes minutes, un car se profile.

Le premier.

Alors, ce sera celui-là. Peu importe où il me mène, je m'adapterai.

OceanofPDF.com

+3 Rafael

— Tu devrais carrément aller t'installer sur le trottoir, soupire Angel derrière moi. Au moins tu n'aurais pas mal au cou !

Accoudé au balcon, je préfère l'ignorer et relever les yeux vers le ciel. À force de regarder en bas, j'ai le tournis.

— On devrait aller prendre un verre, parce que j'ai encore mal au crâne ! continue Angel sans se soucier d'avoir mon attention ou non.

— Vas-y sans moi.

Celui qui me fera bouger mes fesses de ce balcon n'est pas encore né.

— Tu sais que ton attitude est ridicule ? Et ne crois pas que je ne suis pas touché par cette fixette que tu entretiens merveilleusement depuis le procès en essayant de ne rien montrer.

— Si tu continues comme ça, je crois que je vais t'accrocher au balcon pour faire le guet à ma place. De toute manière, je n'ai rien d'autre à faire.

— Genre ! Si c'est uniquement ça ton problème, alors je peux y remédier. Tu pourrais me gratifier d'un massage du cuir chevelu, ou décider de nous payer une soirée mortellement arrosée pour fêter ton diplôme en petit comité. On pourrait aussi aller faire un tour à Protect'All, ou alors...

Je laisse échapper un grognement qui l'incite à se taire. Oui, bien entendu que je pourrais faire tout ça, ou même, juste, ranger mes cours et les enfermer dans un carton, me décider à choisir mon avenir, faire une machine, bref, peu importe, j'ai des trucs qui m'attendent un peu partout.

Le seul souci, c'est que je n'arrive pas à faire semblant une seule seconde de plus que je me fous de ce qu'Archer va faire aujourd'hui. J'ai tenu tout ce temps, je craque.

Je veux le voir, même pour qu'il me dise que c'est la dernière fois, je m'en fous. Mon besoin de le contempler, de peut-être le toucher, de sentir son être tout près du mien me dévore l'intérieur avec tant de force que j'ai envie de me rouler par terre en me tordant de douleur et ainsi tenter de soulager ce mal qui me ronge les nerfs et me perfore les muscles.

J'en ai besoin et rien ne vient.

Ma fureur, cette colère noire que je refuse d'alimenter depuis qu'il m'a quitté sans me demander mon avis, reflue en moi comme une vague trop immense et destructrice, impossible à éviter.

— Tu sais qu'il est en train de te gâcher ton moment, là ? insiste mon cousin en se rapprochant de la rambarde sur laquelle je suis littéralement accroché, un verre d'eau à la main.

Sans déconner ?

Cette fois je me retourne vers Angel en m'apprêtant à céder. Mais j'imagine déjà mon humeur si jamais je sors d'ici. Je visualise extrêmement précisément le stress monter à l'idée que je loupe la venue éventuelle d'Archer durant chaque seconde que je passerais loin d'ici. Je devine mon angoisse à mon retour devant l'incertitude de l'avoir manqué.

Oui, non, pour la sérénité de tout mon univers, il vaut vraiment mieux que je ne bouge pas et que je reste à attendre pathétiquement ici.

— Dis-toi que je t'épargne. Va vivre ta vie, moi, je vais attendre que la mienne réapparaisse.

Il soupire. Je vais me préparer un énième café.

+4 Archer

J'ai pris mon temps.

J'aurais pu héler un taxi, mais déjà, mon trajet dans ce car miteux m'a presque étouffé. J'ai préféré arrêter là la torture et décider de finir le trajet à pied.

Les trottoirs semblent presque accueillants lorsque mes jambes commencent à retrouver un rythme énergique et que mes pieds foulent le bitume à une cadence quasi militaire.

L'air pollué, quelques rayons de soleil essayant de percer à travers les nuages. Mais aussi la foule, le bruit et cet immense vide autour de moi. Plus aucun mur pour me dissimuler au reste du monde. Plus aucun recoin dans lequel me planquer pour réussir à respirer en sécurité.

Des badauds qui passent, me frôlent, sans même me jeter un œil. Des cris, des conversations, des rires. Tant de sons presque oubliés qui s'élèvent dans le néant et agressent mes oreilles. Et ces rues, interminables, que je longe, n'offrant aucune fin, aucune frontière à mes pas.

Retrouver la vie qui ne m'a pas attendu me semble beaucoup plus déstabilisant que ce à quoi je m'attendais. Comme un dément sans attaches, un damné sauvé de peu de son destin, j'erre sans aucune stabilité dans ce monde qui n'a que faire de moi.

Je chancèle, je vacille sur mon chemin, pressé d'arriver à mon but, effrayé de l'atteindre.

Un instant, avant de tourner pour entamer ma dernière ligne droite, je m'arrête, m'immobilise au milieu de la rue, ferme les yeux et tente d'apaiser mes appréhensions.

Tout va bien.

La page est tournée, n'est-ce pas ? J'ai enfin réglé la note.

J'inspire puis décide de ne pas redouter tout ce qui m'a poussé si loin. Je suis plus fort que mon passé.

Je reprends ma route, bifurque à l'angle et avance. Encore et encore.

J'évite de regarder à droite, me concentre sur ma destination, celle que le hasard a choisie. Je traverse le petit jardin, grimpe trois marches, appuie sur la sonnette.

Mon cœur battant, ma nuque frémissant face à ce que je refuse de regarder. Mes nerfs déjà à vif.

Personne ne répond. Le temps s'allonge devant cette porte et me laisse l'occasion de repartir au-devant de mes démons.

La présence de ces souvenirs juste derrière moi me semble tellement pesante, tellement réelle. Mon palpitant perd son rythme et s'affole comme jamais.

Je sais qu'il est l'heure, que l'instant est arrivé. Qu'il faut que je me libère de ce poids une bonne fois pour toutes.

Alors, je pose mon sac contre la porte et je pivote sur moi-même, pour enfin affronter ce que je redoute depuis presque dix ans.

La maison du monstre. La maison de mon âme. L'ancre de tous mes démons.

Presque poussé par une force qui me dépasse, venue d'ailleurs, de si loin que je ne peux même plus délimiter ses contours, établir ses limites, les miennes, je redescends l'escalier, reviens sur mes pas, traverse la route.

Des images resurgissent dans ma mémoire, se bousculent et affrontent celles du présent. Les bribes d'une colère ancienne et surannée se propagent à nouveau en moi et frétille jusqu'au bout de mes doigts.

Je traverse la pelouse, remonte le chemin de briques rouges pavant le sol et passe encore trois marches de bois qui ne grincent même plus.

Mon poing retrouve les bonnes vieilles habitudes et cogne contre la moustiquaire. Ici, la porte s'ouvre quasiment instantanément sur... une femme. Souriante et surprise, portant un enfant de bas âge dans ses bras, un autre s'accrochant à sa jupe, elle... semble venue d'ailleurs.

Elle brise en une seconde tous mes souvenirs et chasse les nuages sombres qui m'ont guidé jusqu'à elle.

— Je peux vous aider ? demande-t-elle d'un ton joyeux et sympathique.

Tellement loin des souvenirs que porte cette maison en elle.

La femme pose la petite, pas plus grande que trois pommes, au sol et les deux s'enfuient en courant vers le fond de la maison. Elles babillent, rient et semblent... heureuses.

— Maman, on peut manger des glaces ?

La femme me scrute toujours avec attention, devenant de plus en plus mal à l'aise devant moi.

Autour d'elle, entre ces murs, je ressens la vie, les petits bonheurs, la complicité et tant de choses positives qui m'éclatent en pleine tronche.

Je comprends brutalement que l'obscurité, c'est moi qui la porte jusqu'ici. La vie, elle, a réellement avancé et a exterminé mes démons.

Ils n'ont plus d'attache ici, et je suis le seul à les maintenir en vie.

— Non, désolé, je crois que je me suis trompé de destination, réponds-je soudain déstabilisé.

— Pas de souci, répond-elle en tentant de retrouver son sourire.

Derrière moi, une voix bien connue me hèle avec virulence.

— Archer ? Oh mon Dieu ! Archer Connors ! Ramène tes fesses ici tout de suite !

Ma mère !

— Bonne journée ! souhaité-je à sa voisine en reculant.

— Merci, à vous aussi.

Elle ferme la porte, sans doute en se demandant ce que signifie cet étrange face-à-face. Elle ne se doute certainement pas qu'elle vient de me rendre un immense service.

Je fais volte-face pour retrouver Jenny Connors déjà arrivée au milieu de la route, les yeux exorbités, un sourire démesuré accroché aux lèvres et sautillant presque plus que les petites que je viens de rencontrer.

— Mon fils ! scande-t-elle en me sautant au cou. Bienvenue chez toi !

Elle pleure. Ses yeux ruissèlent, et je crois bien que les miens ne sont pas loin de les concurrencer.

Ses bras m'enlacent, elle me serre, si fort contre elle, avec tout son amour, son impatience et l'espoir. Cet espoir qui l'avait désertée autant que moi.

Transfigurée par cette joie maternelle que je suppose implacable, de retrouver son enfant si longtemps égaré dans un univers parallèle, elle semble avoir retrouvé sa jeunesse et resplendit comme jamais.

— Mon fils, répète-t-elle en posant ses paumes tièdes sur mes joues. Tu es enfin de retour.

Je hoche la tête, parce que... c'est peut-être le cas. Je ne sais pas vraiment, finalement. C'est simplement le sort qui m'a poussé jusqu'ici, mais je refuse catégoriquement de lui avouer ce détail.

Elle jette un œil derrière moi et l'espace d'un instant, son sourire se fige, parce qu'elle comprend sans doute ce que j'étais en train de faire. Pour autant elle ne commente pas et préfère détourner les yeux pour les poser sur moi.

— Viens ! J'ai reçu ce matin du thé, on m'en a dit des merveilles, il vient d'Europe. Craig ne rentre que tard ce soir, mais c'est pour le mieux. Je t'ai juste pour moi... Et pour le thé !

— Génial ! ricané-je en la suivant vers la maison.

— Je sais que tu es ravi de le tester, ne boude pas ton plaisir !

Elle m'adresse un clin d'œil complice avant de sourire à nouveau et je hausse les épaules. Elle pourrait me faire ingurgiter l'eau de ses chiottes, je crois que j'apprécierais quand même le moment car lorsque nous pénétrons dans le petit salon, le parfum de mon enfance me percute brutalement les sens, tout comme un souffle nouveau qui me déboussole. Le vieux canapé a disparu et elle a repeint les murs dans des nuances de vert qui agrandissent la pièce. Tout semble différent en restant un peu identique.

Étrange et rassurant. J'inspire une nouvelle fois en fermant les yeux, troublé par cet élan nostalgique qui se propage en moi, accompagné d'une sorte de picotement salvateur, d'un soulagement immense, d'une sensation de stabilité. Comme si, enfin, je pouvais poser ma valise.

Bien entendu, la présence de Craig dans sa vie, son nouveau mec, un flic qu'elle a rencontré pendant mon procès – ironie du sort, n'est-ce pas ? – est bien visible. Une paire de rangers traîne au pied de l'escalier et un blouson noir est accroché dans l'entrée, déjà.

Un flic.

Ma mère s'est mise avec un flic. Cela dit, je trouve ça plutôt rassurant et ce fait m'a permis de dormir sur mes deux oreilles alors que je pourrissais en taule. Visiblement, c'est un mec réglo et capable de la protéger. C'est tout ce que je lui demande.

Elle passe en cuisine en me laissant là, planté au cœur de ce qui a toujours représenté mon unique maison. Je l'observe de loin tandis qu'elle me parle de je ne sais quoi en virevoltant entre ses placards.

Un sourire naturel s'impose sur mes lèvres, émanant directement des profondeurs de mon être. Finalement, j'imagine que j'avais besoin de ma maman.

+5 Rafael

Au début, j'ai pensé qu'il viendrait immédiatement me rejoindre.

Puis les jours ont passé. Les nuits leur ont succédé.

J'ai alors imaginé qu'il attendait, prenait son temps.

Encore d'autres nuits interminables. D'autres jours insupportables.

Peu à peu, toutes mes certitudes se sont distillées dans une réalité qu'il a fallu que je reconnaisse comme unique vérité. Il n'est pas venu.

Après cinquante-deux matins, cinquante et une nuits, il faut croire que j'ai compris.

Le positif dans tout ça ?

C'est qu'à présent, j'ai décidé de la suite. Ma suite. Je l'aurais bien conjugué à deux, mais ça ne sera pas le cas.

Assis à ma table de cuisine, j'ouvre mon dossier rose et récupère le contrat. La Colombie.

Fut un temps, j'imaginais que ce moment, celui où je signerais ce passe pour mon avenir, n'arriverait jamais, et chaque fois que j'y ai pensé, j'ai redoublé d'efforts, je me suis donné encore plus pour atteindre mes rêves.

Et maintenant que j'y arrive, que je suis sur le point de parapher chaque page et m'engager dans une cause qui me tient à cœur, je n'arrive plus à y trouver mon bonheur.

Angel avait raison. Archer n'a finalement réussi qu'une seule chose : me pourrir la vie. Il a saisi mes rêves entre ses mains et les a brisés comme s'ils n'avaient aucune importance.

Tous, sans exception, il les a anéantis.

Connard !

Qu'il aille se faire foutre !

Et le pire de tout ? C'est que j'ai laissé faire sans agir. C'est moi l'abruti finalement. Il a raison d'être passé à autre chose.

Agacé, par ma propre attitude, et sous les regards de mon père et de mon cousin, je signe toutes les pages et sur la dernière, dans la case laissée libre attendant que j'y appose une date de prise d'effet, j'inscris en toutes lettres le 1^{er} septembre, ce qui signifie que je pars définitivement d'ici dans quinze petits jours.

Inutile d'attendre, d'accepter de macérer encore trop de temps dans cet appart, dans cette ville, que j'ai appris à détester au fil des jours.

J'ai besoin de changer d'air. D'urgence.

Je balance mon stylo, referme ma pochette et mon père la récupère aussitôt, s'attendant sans doute à ce que je change d'avis.

Ça n'arrivera jamais.

Nous échangeons tous les trois un regard et ils font preuve d'une pudeur qui me soulage en évitant de claironner cette phrase insupportable que je ne me sens pas prêt à entendre : « on te l'avait bien dit ».

J'étais pourtant persuadé qu'ils étaient ceux qui se plantaient.

J'avais tort.

+6. Archer

Les petites jouent encore dans le jardin. Dès qu'elles rentrent de l'école et de la crèche, elles déposent leurs sacs sous l'arbre que Juan adorait et se roulent sur la pelouse.

Elles rient. Ne se préoccupent de personne autour.

Une voiture de couleur sombre à la carrosserie pas mal abîmée passe entre nous. Lentement. Vitres teintées. Je n'arrive pas à apercevoir le conducteur, mais une chose est certaine : cette caisse passe souvent ici, et je n'aime pas vraiment ça.

Voire, sa présence régulière me rappelle de vieux démons.

La colère.

Elle n'est pas partie. Jamais. Elle continue de ramper sous ma peau, de titiller ma patience, de ronfler au cœur de chacun de mes membres. Il suffirait d'un rien, je le sais bien. Même le quartier paisible de ma mère n'arrive pas à l'endormir totalement.

À l'ombre du porche de la maison, j'abandonne mon dessin, puisque de toute manière je n'ai pas retrouvé mon envie ni mon inspiration, et observe plus attentivement le tacot continuer sa route à son allure habituelle d'escargot.

Puis elle passe et les filles reviennent au centre de mon attention. Elles n'ont rien remarqué, forcément. Je récupère mon crayon, et me concentre sur ma page blanche, tellement blanche et... vide.

J'abandonne. Le dessin n'est plus du tout mon ami.

— Archer... soupire ma mère en arrivant à mes côtés, son traditionnel plateau de thé entre les mains. Tu sais, tu aurais été âgé de soixante-deux

ans, j'aurais vraiment trouvé génial que tu occupes tes vieux jours à contempler les voisins. Vraiment, je te promets que je trouve ça sympa comme activité. Mais tu n'as même pas vingt-cinq ans, je te signale.

Je planque mon carnet dans ma poche, juste pour éviter qu'elle pose des questions et s'inquiète et préfère lui répondre sans dévoiler le fond de mes pensées.

— Ça signifie que tu refuses de m'offrir des pantoufles pour mon prochain anniversaire ?

— Non ! Non, si tu y tiens, ça, ça peut s'arranger.

Elle me jette un coup d'œil amusé en posant sa main fine et fraîche sur mon poing encore serré. Ce qui m'enjoint à détendre mes doigts presque instantanément.

— Mais, Archer... Jonesboro, ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour toi. Je veux dire... Enfin tu vois ? Tu es tatoueur et tu bosses dans un entrepôt à vider des camions. Ce n'est pas forcément un mauvais job, mais peut-être que tu pourrais trouver mieux. Tu sais, ton père et moi avons décidé de nous installer ici, et après tout ce qui a pu se passer, j'ai choisi de rester. Parce que ma vie se trouve ici. Ça me convient. Mais ça ne signifie pas qu'il en est de même pour la tienne. Et crois-moi, ma franchise me brise le cœur. Je t'ai à peine récupéré que je te suggère déjà de partir. Mais... tout ce que je souhaiterais toujours, c'est ton bonheur. Et clairement, depuis deux mois, je commence sérieusement à me demander si tu le trouveras dans cette ville.

Je lui réponds par un long regard en me demandant si je dois tout avouer ou me planquer derrière un silence qui s'avèrerait plus simple que de longues explications. Et surtout, je ne me sens pas vraiment capable de lui dévoiler le cœur du problème.

— M'man...

— Archer, me coupe-t-elle en resserrant ses doigts sur les miens. Je sais. Je suis ta mère, ne l'oublie pas. Pendant cinq interminables années, tu m'as évincée de ta vie parce que tu pensais me protéger comme ça. Maintenant, tu sembles avoir décidé de t'exclure complètement de la société pour préserver tout le monde de toi-même. Archer, il faut que tu arrêtes de penser que tu es un monstre et que tu ne sais que répandre le mal autour de toi.

— Maman, je sais ce que je fais ! déclaré-je en reprenant ma main alors que du coin de l'œil, j'avise la bagnole pourrie qui passe en sens inverse, toujours à une allure trop molle pour être honnête.

— Visiblement, non, rétorque-t-elle sans s'apercevoir que quelque chose cloche dans ce quartier. Parce que, grande nouvelle, lorsque tu as cru me protéger de toi, finalement tu n'as fait qu'aggraver les choses. J'ai supposé que je devais te laisser gérer, et on a admiré le résultat ! Donc, cette fois je ne te laisserai pas faire ! Bouge, réveille-toi. Tu sais que tu aurais pu... mourir, à Little Rock. La vie t'offre une seconde chance, alors, prends-la.

La caisse se met soudain à accélérer et disparaît au coin de la rue.

Vraiment étrange.

Je n'écoute plus ma mère, alerté par mes intuitions. De toute manière, elle a terminé son laïus parce qu'une autre voiture se gare dans l'allée du garage, dernière la sienne.

Je la sens changer d'attitude, sourire et machinalement, elle remet un peu d'ordre dans ses cheveux.

Craig arrive. Elle en est raide dingue, c'est une évidence.

Je ravale un ricanement amusé alors qu'elle redresse son dos lorsqu'il claque la porte de sa bagnole et se dirige vers nous.

— Hello ! chantonne miss Jenny Connors en se levant pour aller à sa rencontre.

Il l'attrape par la taille, l'embrasse et lui glisse deux mots dans l'oreille qui lui provoquent un gloussement.

Une vraie gamine.

Tant mieux pour elle.

Lorsqu'ils ont fini de roucouler, ma mère entre dans la maison, sans doute pour ajouter une tasse sur la table, et son mec vient s'asseoir avec moi.

Je crois que nous nous entendons bien, tous les deux, même si je sais que je perturbe leur petit nid d'amour. Aucun des deux ne me l'avouera jamais, et je sais que le discours que vient de me tenir ma mère n'avait pas pour but de me virer de chez elle, mais bien de me guider dans ma vie.

— Ça va ? demande-t-il en en déboutonnant son col de chemise.

— Ouais.

N'empêche que la caisse pourrie s'est barrée lorsqu'il est arrivé, lui.

Vraiment, quelque chose ne colle pas.

— Euh... commence-t-il après avoir jeté un œil mystérieux à la porte que vient de passer ma mère. Je voulais te parler d'un truc.

Il attire mon attention par son air soudain sérieux et... pro.

— Quoi ?

— Ton ancien ami... Sammy Bradford. Il a été libéré il y a deux semaines. Je viens de l'apprendre par Wayne.

Son annonce me fait l'effet d'une profonde secousse. Un tsunami, carrément.

— Il devait rester enfermé au moins deux ans de plus ! contesté-je en me redressant.

Soudain, je repense à la voiture...

— Il a fait comme toi, il a balancé des potes. Tu sais bien que dans ce genre d'affaires, il y a toujours plus à avouer, et des tas de privilèges à négocier. D'après Wayne, et ces infos qu'il a obtenues je ne sais trop comment, une revanche est en marche. Lewis Charles et lui comptent te proposer une nouvelle fois le programme de protection de témoins. Tu devrais y réfléchir.

Ce programme de mes noix, je l'ai déjà refusé et je ne compte pas changer d'avis.

— Je n'ai pas peur de Sammy, rétorqué-je âprement. Ce type n'a aucune envergure.

— Peut-être mais il a certainement des contacts avec de vieilles relations. Archer, tant que tu es ici, dans cette maison, nous pensons effectivement que tu ne risques pas grand-chose. Entre moi, et aussi ta mère. Nos indics nous ont appris depuis longtemps que ton père ne s'attaquera jamais à elle. Les lignes de conduite de ce genre de type m'étonneront toujours, mais c'est comme ça ! Bref, ici, tu ne risques rien, mais ailleurs ? Tu ne vas pas te planquer toute ta vie.

— C'est justement pour cette raison que je refuse de me planquer sous un faux nom dans une ville qui me fait chier, sous la surveillance d'un service qui me fera tout aussi chier !

Il lève les yeux au ciel, mouché uniquement pour un temps, je le sais. Mais pour l'heure, il ne réplique pas parce que ma mère pousse à nouveau la porte et nous rejoint.

Nous échangeons simplement un regard puis laissons ma mère changer de sujet.

OceanofPDF.com

**

C'est uniquement alors que le soleil se couche et que j'imagine ce que font les autres mecs de mon âge à cette heure, un vendredi soir, que je pressens une catastrophe.

Une terrible idée qui me glace le sang et me compresse le torse au point de m'empêcher de respirer.

Parce que... je connais Sammy et les méthodes d'*Origin's*.

S'ils ne peuvent pas me toucher moi, alors il suffit d'aller chercher justice chez un autre. Et même si mon ancien pote n'a jamais été une lumière, je suppose qu'il n'est pas seul et qu'au moins une personne de son entourage saura comment me toucher vraiment.

Il suffit de savoir ce que m'a provoqué la disparition de Juan, et Sammy en est tout à fait informé, pour deviner comment me toucher bien plus efficacement que de s'en prendre à moi directement.

D'un coup, je me lève du canapé. Ma mère et Craig me jettent des regards surpris tandis que je traverse la pièce pour pousser la porte d'entrée et tenter de respirer l'air frais de la soirée qui débute.

Le danger me semble de plus en plus épais autour de moi. De plus en plus proche.

Et si jamais ils osent s'en prendre à lui, et qu'ils arrivent à leur but ?

Putain !

J'avais pourtant décidé de le garder le plus loin possible de moi. Je ne voulais surtout plus le revoir, parce que... Parce qu'il me fout les boules et que je ne suis qu'un pauvre minable indigne de lui. J'espérais, en détestant l'espérer, qu'il avait refait sa vie et je ne voulais surtout pas interférer, ni même approcher, même de loin, sa nouvelle vie. Je me suis forgé une nouvelle muraille, plus haute et plus solide que l'enceinte de ma prison avant même mon incarcération et je comptais m'y tenir, peu importe combien cela me coûtait.

Mais cette fois, ce que je pense, ce que je ressens, je m'en fous. Avec ou sans mon approbation, il est devenu ma priorité depuis longtemps et je ne compte pas dévier de ce que mon âme m'impose.

— J’y vais ! déclaré-je en repassant dans le salon pour récupérer mes pompes et les clés de bagnole de ma mère.

— Mais tu vas où ? s’inquiète-t-elle en se redressant des bras de son mec.

Je ne prends pas la peine de répondre, cela n’engendrerait qu’une immense perte de temps.

OceanofPDF.com

+7 Rafael

— Encore une ! déclaré-je en agitant au-dessus de ma tête une poignée de billets.

— Fais gaffe quand même, si tu picoles de trop, tu vas louper ton avion demain ! ricane Pablo en se laissant tomber sur mon épaule. Putain, je n'aimerais pas être à ta place. Demain, moi, je dors !

Demain. Je ne veux même pas y penser. Pourtant, nous y sommes déjà. Minuit est passé depuis un nombre incalculable de minutes et l'heure de mon départ approche à grands pas. Moins de douze heures. Douze heures et mes pieds ne fouleront plus le sol de cette ville que j'ai appris à haïr en un temps record, alors qu'elle est celle qui m'a vu grandir.

Peut-être que je me montre totalement ingrat, mais franchement, à cette heure précise de la nuit, je m'en tamponne l'oignon.

Tiens, d'ailleurs en parlant de ça... Assis au centre d'une immense banquette saturée de potes tous tout aussi ivres que moi, je décide de terminer ma dernière nuit ici en beauté. Et pas forcément avec eux.

Une dernière fois. Une dernière baise entre deux rideaux pour terminer cette étape de ma vie dignement.

Symboliquement, je sens qu'il faut que je me tape un mec, que je suce une queue inconnue. Pour profaner les derniers souvenirs de lui. Pour lui prouver, même s'il ne le saura jamais et qu'il s'en fout pas mal, là où il est parti se planquer, qu'il ne représente rien de plus qu'une queue que j'ai sucée un autre soir de beuverie.

J'en ai besoin. Virer Archer Connors de son putain de piédestal à coups de pied au cul !

Mon regard s'évade sur la faune du club qui danse sur la piste à quelques mètres de nous. Mon esprit vaporeux se laisse prendre très facilement au jeu, il faut croire car un homme au visage légèrement sombre et aux fringues de mec dangereux accroche mon regard.

J'analyse son cul, ses hanches, et la manière dont il évolue sur la piste berce divinement ma libido.

Oui, lui, je le vois bien enfoncé au fond de mon cul !

Un peu, beaucoup, chancelant, j'arrive à me hisser sur mes pieds en m'appuyant sur les épaules qui se trouvent autour de moi.

— Bordel de merde, je crois que j'ai légèrement abusé ! grommelé-je en faisant rire Angel qui termine son verre cul sec.

Je lui balance les billets froissés que je conservais dans ma main et m'élance tant bien que mal au-devant de ce type qui...

Merde, il a disparu.

Je suppose que j'ai mis trop de temps à bouger mes fesses de la banquette.

Pas grave.

Mes pas me guident vers les danseurs, pendant que la musique bat son plein sur mes tympanes. La lumière change de couleur et mes yeux peinent à établir un focus. Je cogne contre un dos, me retiens à un bras, avance au radar. Mon crâne me semble presque trop petit et mes jambes se meuvent toutes seules à travers les clubbeurs déchaînés.

— Euh, doucement ! marmonné-je alors qu'un type trébuche sur mon pied et se rattrape à mes épaules.

Au fond de la pièce, j'aperçois Gregory. Je ne sais pas pourquoi mon père me l'a recollé sur le dos depuis plusieurs jours.

Sans doute a-t-il peur que je parte à la recherche du facho qui m'a brisé le cœur.

Il n'a pas tort, j'aurais pu m'y décider. Sauf que ça n'aurait pas été pour me jeter à ses pieds mais pour lui balancer une paire de mandales en pleine tronche.

Sale con !

Je continue mon avancée à travers les gens. Trop de gens, si on me demande mon avis. Je me sens soudain tellement épuisé. Perdu au cœur de ce bordel de sexe, de luxure et de corps en sueur.

Moi aussi je veux baiser, merde !

Soudain, mon regard accroche le type de tout à l'heure qui semble avoir trouvé une proie. Une proie qui n'est pas moi.

Sérieusement ?

Impossible, ça, chéri !

Décidé à choper ce bad boy tout à fait intéressant, je m'approche de lui en retrouvant parfaitement l'usage complet de mon corps. D'ailleurs, je crois que je bande déjà. Je m'approche de lui et me colle à son dos alors qu'il semble tenter de brancher un blondinet bien moins sexy que moi, au passage.

Il se fige en me sentant contre son cul et j'en profite pour attraper ses hanches fermement.

Mec, tu vas beaucoup aimer ce que j'ai à proposer.

J'entame une danse langoureuse, obligeant son bassin à s'encastrent contre mon entrejambe et il ne rechigne pas. Il s'adapte à mes mouvements, me laisse passer la main sur sa ceinture, glisser contre sa peau, sous son jean.

Mais soudain, une impression étrange fait frémir ma nuque. Comme si quelqu'un m'observait. Comme si...

Je tourne subitement la tête vers la gauche, puis la droite.

Je me fige. Lâche ma proie qui ne demande pas son reste et part jouer ailleurs. Ou pas. Je ne m'y intéresse absolument plus. Parce qu'à quelques mètres de moi, se trouve Archer. Ou plutôt son image. Immobile, les bras croisés sur son torse et les cheveux un peu plus longs que la dernière fois que je l'ai vu. Pas non plus super longs, mais au moins ils ne sont pas rasés.

Ses yeux sont vissés aux miens et je me fais la réflexion qu'il semble vachement vrai pour une vision.

J'ai vraiment trop bu, c'est à présent une certitude.

Pour autant, même si je sais qu'il n'existe que dans ma tête, je décide de me laisser porter par mon hallucination. Peut-être que je pourrais même me

persuader que ce que je prévois de lui dire comptera vraiment, qu'ainsi je délesterai mon âme de sa rancœur insupportable et étouffante.

Mes pas me rapprochent de lui et mes yeux s'ancrent au sien. Mon cœur se met à battre plus fort. Mes tempes rugissent sous la pression et mon âme se brise encore une fois.

Je pars demain.

J'ai décidé de l'oublier. Et cette décision me heurte si fort dans ma fragilité. Elle me dévore et me rend dingue depuis des jours. Presque plus que lorsque je l'attendais inutilement.

Mes yeux se chargent de larmes alors que j'arrive à distance d'un bras de lui. À travers cette eau qui s'accumule sous mes paupières, je le perçois, flou, prêt à disparaître et ce fait n'active que davantage la douleur qui m'étreint.

— P... p... pour...quoi ? demandé-je en constatant que malgré l'alcool, mon corps retrouve ses troubles tout seul. T...t... tu m'as... abandonné...

Je tends enfin le bras et mes doigts n'attrapent que du vide. Il disparaît, s'évanouit sous mes yeux.

Mon cœur chavire et s'effondre totalement sous la tristesse qui se déchaîne en moi.

Et ce monde. Ces lumières. On me pousse, me colle, me touche, mais je ne le supporte plus.

Je quitte la piste en courant presque, et trouve la direction de la sortie. Je me cogne aux murs, heurte les personnes sur mon chemin. Le couloir menant à la sortie du Smart Room me semble si long, et l'issue si lointaine.

Je me mets à courir, me rue vers cette porte qui ressemble à mon unique voie de survie et la pousse pour inspirer lourdement l'air de la nuit.

Quelques mecs fument sur le trottoir et l'odeur du tabac me porte sur le cœur. Ça aussi. La clope. Je ne peux plus en sentir une depuis lui. Le tabac porte des souvenirs dans son odeur qui me terrifie. Parfois, au début de son incarcération, j'allumais des clopes sur mon balcon pour simplement sentir leur puanteur.

Mais ce soir, c'est trop pour moi. Rapidement, je titube le long du mur de la boîte et m'écarte de toutes ces personnes dont la joie et la vivacité me

donnent envie de gerber.

OceanofPDF.com

+8 Archer

Mes yeux s'accrochent aussitôt à lui alors que je m'apprêtais à sortir de la voiture de ma mère pour tenter de le trouver dans cette boîte.

La huitième sur ma liste.

Le soulagement s'impose en moi en même temps qu'une pointe acérée s'attaque douloureusement à mon cœur alors que sa silhouette chancelle sur le trottoir.

Machinalement, je sors de la caisse et claque la portière, conforté que la nuit qui m'entoure me dissimule à son regard.

Il continue son chemin en posant sa main sur le mur. À sa manière de se mouvoir, je ressens que quelque chose ne va pas. Pas du tout, même. De tout ce que nous avons traversé ensemble, il n'a jamais fléchi. Jamais baissé les épaules et marché comme si la terre entière pesait trop lourd sur son dos.

Une nouvelle douleur s'installe en moi, sans pitié, et je n'arrive pas à la repousser.

Parce qu'il est là, si près, à quelques mètres à peine, et que je pensais ne plus jamais le revoir. Parce qu'il m'a manqué plus que j'aurais pu l'imaginer. Parce que je comprends qu'en voulant me libérer il y a presque trois ans, j'ai une nouvelle fois assassiné mon soleil.

Car il l'était devenu. Je pensais que le mal n'était pas encore fait, mais je me trompais. Je viens de m'en apercevoir. Immobile, je le contemple alors qu'à l'écart, loin des réverbères, il s'arrête enfin, pose son dos contre la porte d'un immeuble et rejette sa tête en arrière pour observer le ciel.

Même de loin, il m'envoûte. Une force incroyable me pousse à aller le rejoindre et seules ma frousse et peut-être ma honte, arrivent à m'en

empêcher.

J'arrive à sentir l'émoi qu'il dégage. Le désespoir qui le broie et, même si je n'ai aucune idée de la raison de son état, je ressens durement l'envie de le consoler. De le retrouver pour soulager ses maux.

Je ne l'ai jamais vu ainsi.

Tout à coup, il se redresse et son visage se tourne vers moi. C'est uniquement à cet instant que je réalise que mes jambes ont marché toutes seules et que je me trouve planté au milieu de la rue, à peine à quelques mètres de lui.

Nos regards se trouvent. S'emmêlent. Il blêmit et je me sens entrer en combustion. Il bat des cils. Deux fois. Une fois rapidement, puis lentement.

J'ouvre la bouche pour... rien. Je ne trouve rien à dire. Rien qui ne serve vraiment à quelque chose. Je ne sais même pas exactement ce que je comptais faire une fois que je le retrouverais. Lui parler ? Le guetter de loin ?

À l'heure actuelle, je ne suis pas plus capable de l'un que de l'autre.

J'arrive juste à ne pas reculer, ne pas avancer, me complaisant dans ce statu quo ridicule.

Et lui ne bouge pas plus que moi. Comme si le temps était figé. Comme si aucune issue n'était envisageable. Si j'avance, je prends le risque de souffrir, de lui faire du mal, à lui aussi. Car ma colère ne m'a pas quitté. Si je pars, j'ai peur de ne pas réussir à respirer encore longtemps, enfermé dans l'univers que j'ai rendu trop étroit avec toutes les interdictions que je me suis imposées.

Soudain, il rompt le charme. Il ricane d'un air désabusé et me tourne le dos pour reprendre son chemin en chancelant encore plus, cognant son épaule contre le mur presque à chaque pas.

Putain !

Je n'arrive pas à le laisser partir. Je sens qu'il emporte mon âme au rythme chaotique de ses pas qui l'éloignent de moi. Comme si je m'évaporais au milieu de cette rue, arraché à moi-même.

J'ouvre encore la bouche pour hurler, pour lui ordonner de revenir, de me redonner tant de choses que je lui ai confiées malgré moi.

Mais rien ne sort. Pas un souffle, pas un mot. Juste mon cœur qui assourdit mes tympans et la certitude que tout mon monde s'enfuit sans que je n'arrive à le retenir.

Alors je décolle mes pieds du bitume et décide d'aller le chercher. J'accélère. Cours. Manque de percuter une bagnole qui me klaxonne au cul alors que je la contourne sans m'en soucier.

J'atteins son trottoir, et continue de courir, mais avant que je n'arrive à son niveau, cette même voiture qui m'a barré la route freine brutalement et les portières s'ouvrent sous mes yeux, juste au niveau de Rafael qui observe, surpris, les deux mecs cagoulés qui se ruent vers lui.

Mes vieux réflexes reviennent à l'assaut et cette fois, je ne les musèle pas. Je n'ai même pas le temps de me poser la question.

En deux pas je les rejoins, saute par-dessus le coffre la bagnole que je reconnais comme celle de Jonesboro. Mon cul glisse sur la carrosserie et j'atterris, pieds en avant contre le dos du plus fluet.

Je le heurte durement à l'en faire trébucher. Il en lâche un flingue qui percute le sol et glisse dans le caniveau.

J'attrape le col du second mec et lui fracasse le crâne contre sa portière encore ouverte.

Le démon se déchaîne en moi.

Un troisième agresseur ceinture mon cou et tente de me tirer en arrière mais je lui balance un coup de coude dans le bide, me retourne et attrape son crâne à deux mains. Et je le précipite sur mon genou.

Le connard se met à hurler et je reconnais aussitôt la voix de Pat, un nullos qui suivait Lee comme son ombre.

Je ne résiste pas à l'envie de le balancer contre la caisse pour lui balancer le même genou en plein bide.

Je me sens rugir, m'enflammer, la rage en moi s'assouvit au fur et à mesure des coups que je donne.

Le premier mec se relève et m'assène une praline en pleine joue.

J'attrape son bras et le précipite contre le mur de l'immeuble le plus proche pour râper sa cagoule contre la brique.

Je l'entends gémir puis un coup de tête fracasse la mienne, m'envoie brutalement cogner la surface froide et inégale de l'immeuble, me sonnant

proprement les neurones.

J'accuse le coup comme je peux, et en reçois un autre bien placé en pleine pommette, un poing américain déchirant ma peau sans pitié.

— T'as bien fait de te pointer, Archer ! tonne une voix que je connais par cœur.

Le type entre mes mains se laisse glisser contre son mur. J'en profite pour me retourner vers Sammy en m'adossant à l'immeuble pour retrouver mon souffle.

Mon ancien pote me laisse faire. Le regard enflammé, il m'observe un instant puis retire sa cagoule.

Haletant, je jette un œil à Rafael qui reste figé à nous observer, visiblement paumé devant la scène qui vient de se dérouler sous ses yeux.

Je saigne abondamment je crois, et ma paupière bat abusivement sur mon œil gauche. Quelque chose coule dans ma bouche, répandant le goût ferreux significatif de l'hémoglobine.

Mes côtes me semblent douloureuses, même si je m'en branle pas mal. Face à ce dernier vestige de mes erreurs, je me sens prêt à en finir, d'une manière ou d'une autre. Je ne tente même pas de rappeler à lui cette amitié qui me fait gerber. Je ne ressens même pas une once de pitié ou de regret. Rien. Il ne représente rien. Du vent. Même pas un seul souvenir. Je sais que je les ai tous vendus pour sauver mon cul, et je comprends son besoin de vengeance. S'il n'y avait eu que moi, je crois que je ne me serais pas débattu. Mais ici, il ne s'agit absolument pas de moi.

Dans tous les cas, il ne touchera jamais un seul cheveu de Rafael. J'en fais la promesse.

— T'es prêt à crever, Connors ? ricane Sammy en passant sa main dans son dos pour attraper un flingue.

— Et toi ? ricané-je en crachant à ses pieds.

— Moi, je sais me servir d'une arme, fanfaronne-t-il en l'agitant sous mon nez, comme l'abruti qu'il est. Contrairement à toi.

Le problème de ce gros con c'est qu'il n'a jamais su aller droit au but. Toujours à se prendre pour un gros dur aux réflexions de bon goût. Un jour, je lui ai prédit que ça le perdrait.

C'est maintenant.

Alors qu'il se gausse presque de mon état, se pensant sans doute en position de force, je me rue littéralement sur lui en poussant un cri provenant du cœur de ma rage. Comme il jouait avec son flingue, il le lâche, n'a pas le temps de réagir et nous nous percutons durement. Je l'entraîne jusqu'à sa caisse et le projette sur son capot. Attrape son col alors qu'il gesticule en tentant de me virer.

Je me récolte un poing dans la gueule, un genou dans les couilles, mais je lui balance un coup de tête, attrape son front pour précipiter son crâne contre la taule de son tas de boue.

Il rétorque, je pose mon avant-bras sur sa gorge, prêt à en finir. Puis mon regard perçoit un éclat brillant dans la poche intérieure de sa veste.

Une lame.

De ma main libre, j'attrape son couteau et en fais jaillir la lame que je pose à la place de mon bras, sous sa gorge.

Je vois rouge. Bleu. Noir. Tellement noir. Je décrypte au fond de son regard qu'il ne me conseille pas de pitié. Parce que si je le lâche, alors c'est lui qui me plante.

J'inspire. Tout devient tellement net en moi. Tellement... logique. Mon cœur ralentit. Mon esprit se met en phase. Et au bout de mes doigts, dans chacun de mes muscles, la violence, pure et brute, rampe comme un venin qui reprend sa place, lentement.

Est-ce que la vie de cet abruti m'intéresse ? Non. J'en ai rien à foutre.

Tout ce que je vois, tout ce que je sais, c'est qu'il a tenté de planter Rafael. Il ne serait pas venu si lourdement armé dans un autre but.

Et puis...

— Arch...er. N... non !

Cette voix. Elle me lance un seau d'eau glacée à la tronche en pleine crise de folie. Elle désamorce ma fureur, effraie la violence qui se fige le long de mes membres hésitants.

Je redresse le visage pour inspirer, profondément. Mais Sammy en profite, récupère sa lame et me la plante entre les côtes.

Un éclair fulgurant me traverse de toute part, me coupant le souffle et m'inondant de douleur.

— Archer !

La voix de Rafael percute mes tympans.

La tête me tourne et mon corps entier semble être passé sous un rouleau compresseur. Le sang a envahi ma bouche et mon œil droit. La souffrance se propage et me terrasse, me paralyse presque. Je me sens faiblir.

Une main se pose sur mon épaule et tout à coup j'entends des bruits de pas.

Une armoire à glace gueule après Rafael, et dans mon brouillard, je crois reconnaître son garde du corps. Il me pousse sans douceur de ma place et taze sans pitié Sammy qui disparaît de ma vue.

Parce que pendant que des types s'occupent de mes anciens collègues d'*Origin's*, une paire de mains attrape mes joues et me force à tourner le visage vers son propriétaire.

— Archer, reste avec moi.

Je ne comprends même pas de quoi il parle ni la panique qui scintille dans ses rétines.

Mon cœur bat à nouveau et même si je me sens proche de me fracasser la tronche contre le trottoir, totalement harcelé de douleurs, je calme ma respiration et prends le temps de l'observer. Il ne prononce aucun mot et moi non plus. Juste... un baiser se dépose sur mes lèvres. Puis un autre. Réveillant une nouvelle fougue en moi. Un besoin. Une absolue nécessité.

Je crois qu'il pleure, car ses joues sont mouillées.

— C'est pas grave, chuchoté-je en entendant ma voix siffler étrangement. C'est pas grave. Je m'en fous.

Je le fais reculer contre le mur derrière lui en l'enlaçant et me mets à dévorer ses lèvres, affamé, déchaîné, impossible à réfréner.

Mes mains passent sous sa chemise, griffent sa peau. Il gémit en étranglant un sanglot. Je ferme les yeux lorsque ses bras s'enroulent à ma nuque et qu'il m'enveloppe de tout son corps.

J'aime les soupirs qui se fanent entre nos lèvres. Les promesses interdites que nos langues n'hésitent pas à se lancer. Ses doigts entre mes cheveux. Les miens qui glissent sous son jean jusqu'à ses fesses.

J'adore ses cils qui chatouillent ma joue endolorie. Ses cheveux qui balaient mon front.

J'apprécie ce moment où à bout de force je chute, enveloppé du meilleur linceul qui soit, et je me laisse sombrer sans même tenter de me retenir. Maintenant, je peux partir, je n'ai plus rien à espérer de mieux.

— Je n'ai toujours pas réussi à te détester...

OceanofPDF.com

+ 9 Rafael

Son sang sur mes doigts. Son regard au fond du mien. Les larmes, les gens, les cris et mon cœur qui meurt...

L'injustice.

Le destin.

Tout me donne envie de hurler à la mort, de me déchirer la gorge dans une supplique venant du fond de mon âme.

Le retrouver pour le perdre ?

Jamais je n'aurais redouté pire moment.

C'est impossible.

Ma gorge chiale et les mots ont déserté mon être.

Juste...

Je le presse tellement fort contre moi et attrape son visage pour le retenir à moi.

Non.

Non.

Non.

Ne pars pas, Archer.

Ne t'enfuis pas encore une fois.

Je me disloque alors que nous sommes arrachés l'un à l'autre par des paires de bras inconnues. Qu'on me parle. Que je me débats pour m'extirper de l'étau d'un corps qui me retient. Qu'on m'ordonne de me calmer. Que je frappe. Que je laisse l'intolérable souffrance qui me foudroie, agir à ma place.

Archer...

Il s'éloigne mais nos regards restent soudés. Il ferme finalement les yeux.

Non !

Non, Archer... je t'interdis de partir. J'ai besoin que tu me détestes encore toute une vie, avant de t'en aller.

OceanofPDF.com

Epilogue

Rafael

Un an plus tard.

De toutes les fois où je me suis posé la question, je n'ai jamais regretté ma décision. Et ce soir, après avoir remporté une petite victoire qui ne changera pas la face du monde mais aidera une famille à garder un toit sur leurs têtes sans pour autant les avilir à accepter tout et n'importe quoi, je me félicite une fois de plus d'avoir franchi ce pas.

— Rafael, attends !

Je referme la porte de mon bureau en me tournant vers Raymondo qui remonte le couloir délabré, un dossier sous le bras.

— Je crois que c'est ce que tu cherchais. Il avait été classé dans la mauvaise boîte.

Il me tend le pavé de documents encerclé d'une couverture usée en cuir et je comprends instantanément.

Mon cœur fait un bond puis se pince légèrement, débordant subitement d'émotion.

— Merci Raymondo. Je l'emporte chez moi, je le ramènerai très prochainement.

— Il est à toi. Personne ne le cherchait de toute manière.

Je presse le dossier contre moi en le remerciant encore d'un hochement de tête.

— Alors, à demain.

— À demain. Il faudra qu'on se penche sur le dossier Tijones.

— Je vais déjà en prendre connaissance ce soir, l'assuré-je en désignant du menton mon sac à dos dans lequel le dossier attend que je l'ouvre.

— Tu as certainement mieux à faire ce soir, non ? Il faut penser à te reposer.

— Non, pas vraiment.

— Alors...

Il me sourit et nous nous quittons ainsi. Je ne traîne pas dans les locaux de l'association et sors pour rejoindre la rue bondée, écrasée par la chaleur et les gaz d'échappement émanant de la circulation trop dense. Je décide de prendre mon temps pour traverser l'avenue, puis remonte tranquillement en longeant les façades colorées. Des enfants jouent dans la rue. Des femmes papotent d'une fenêtre à l'autre. Je me sens bien dans cet univers. À ma place. Et c'est le meilleur sentiment qui soit.

Le seul petit truc, c'est que j'ai vraiment trop chaud.

Alors, dès que je claque la porte du petit appartement qui m'attendait, je pose mon sac et le dossier si précieux sur le lit et retire toutes mes fringues sans exception en les envoyant dans le panier de linge sale, puis pénètre dans la salle de bains rudimentaire pour allumer la douche directement.

L'eau fraîche me réveille les sens et m'offre un sursaut d'énergie qui commence à me déserrer sérieusement ces dernières semaines.

Coup de fouet de courte durée. Lorsque je réintègre, totalement nu, l'espace de vie de l'appartement, la chaleur de la saison me prend à nouveau d'assaut et je me sens soudain lourd et mou.

Incapable de résister, je fais l'impasse sur mon dîner et me laisse tomber littéralement sur le lit qui me tend les bras. Normalement c'est un canapé-lit et à l'origine, il devait retrouver sa fonction première tous les matins. La bonne résolution a duré environ deux semaines. Depuis, il n'a jamais été replié.

Un gémissement de bien-être s'échappant de mes lèvres, j'attrape le dossier en calant ma joue dans l'oreiller.

Mes yeux papillonnent déjà et mon cerveau me supplie d'arrêter les frais. Je manque de me laisser sombrer lorsque la porte s'ouvre à l'autre bout de la pièce et la simple vision de cet homme qui apparaît me réveille les sens comme jamais.

Je lui souris, heureux de le revoir, alors que je l'ai quitté juste ce matin.

Il me répond par un regard tendre, car c'est la meilleure manière qu'il a pour me faire comprendre ses sentiments.

Il se débarrasse de ses fringues sans juger utile de prononcer un mot, les éparpille partout dans la pièce puis, une fois nu, sculptural, sa peau bronzée et recouverte de tatouages, il pose un genou au bout du lit, puis un autre, avant de placer ses mains également sur le drap et d'avancer sur moi, son regard bleu comme le ciel ancré au mien.

Il arrive au-dessus de moi, perché sur ses bras, et j'abandonne mes documents pour passer mes bras autour de sa nuque et l'attirer à moi. Nos lèvres se rejoignent pour ne plus se quitter. Ses mains naviguent sur mon corps avec tendresse et retenue. Mon sexe dur percute sensuellement le sien lorsqu'il laisse son corps se rapprocher du mien.

Il attrape nos deux membres raides entre l'une de ses mains et dévale ma joue d'une série de baisers qui s'achève au creux de mon cou.

Un frisson trahit mon impatience. Il s'interrompt malgré tout pour poser ses lèvres sur mon oreille.

— Je n'arrive toujours pas à te détester, Rafael Alvarro.

— Alors, essaie encore, murmuré-je en réponse.

— Je vais m'y atteler plus durement.

Mes doigts passent sur son crâne rasé. Je récupère ses lèvres contre les miennes tandis que sa paume masse nos deux érections fermement et que je me sens déjà partir. Sa peau sent ce pays. Elle sent sa fougue, aussi. De plus en plus décorée, les fresques de sa vie me passionnent chaque fois que mes yeux les dévorent. Parce qu'à présent, ses tatouages retracent aussi notre histoire. Tout comme cette cicatrice, entre ses côtes, représentant ma vie, qu'il a sauvée.

Le bourreau transformé en héros. Le paradoxe Archer dans toute sa splendeur. Cette bizarrerie, cette particularité singulière qui le rend unique et tellement parfait. L'homme au cœur aussi pur que sa colère.

Lentement je parcours les derniers dessins qu'il a apposés sur sa peau.

Un œil vert entouré de longs cils sous son oreille. Un, deux, dix R stylisés qui ont aussi trouvé leur place.

Il me porte sur lui, et j'adore dessiner les contours de ma présence sur son épiderme.

Je le laisse glisser jusqu'à mon torse, mordre mon téton, d'abord doucement puis plus fort.

Un jour, je lui ai montré comment aimer. Il m'apprend tous les jours comment nous adorer.

— Arch... soufflé-je alors qu'il décide d'accentuer notre étreinte.

Sa main presse durement mes bourses et l'un de ses doigts cherche déjà mon entrée.

— Oui ? me demande-t-il innocemment.

— Tu ne m'auras pas, cette fois !

D'un coup de bassin, je le vire de sa place et le retourne, dos sur le matelas pour lui grimper dessus.

— C'est moi qui te suce ! grogne-t-il en attrapant mes hanches.

— Bon, OK ! Mais c'est tout !

Il m'a déjà placé sur son visage et se met à lécher férocement ma queue. Ses doigts, qu'il humidifie rapidement, se retrouvent au fond de moi. Pas un, pas deux, mais trois, directement.

Je beugle un cri de plaisir qui ne demande pas la permission pour franchir mes lèvres. À califourchon sur lui, j'écarte mes fesses pour lui ouvrir le chemin et pousse brutalement mon sexe au fond de sa gorge.

— Vas-y ! m'étouffé-je presque d'extase. Tu sucés comme un putain de dieu, bordel !

Il accélère ses gestes. Il les approfondit. J'entre en incandescence, la chaleur régnant dans la pièce attisant l'incendie qui me ravage.

Je sens la pression, le feu qui se propage, la démence qui m'atteint. Au bord du gouffre, transi d'un désir qui me rend dingue, je m'arrache à ses mains, à sa bouche et recule en me plaçant entre ses jambes, atrocement affamé. J'attrape ses cuisses, les pose sur mes épaules en me penchant sur le matelas et enfouis ma langue entre ses fesses sans sommation.

Il s'écartèle pour m'accueillir, attrape brusquement le drap sous lui pour s'y accrocher fermement. Ses yeux roulent en arrière tandis qu'il se cambre

pour m'accueillir. Je le lèche, le lape, torture ses muscles du bout de ma langue, sentant mon sexe s'impatiser lourdement contre mon bas-ventre.

Ses jambes tremblent, ses abdos se tendent et soudain, il attrape son sexe large et dressé en l'empoignant fermement.

La température monte sous mon crâne, mes neurones disjonctent, mes ongles s'enfoncent dans la peau bariolée de ses cuisses.

Il pousse un gémissement étranglé lorsque j'insère deux doigts en lui puis se redresse sur l'oreiller pour me lancer un regard voilé, suppliant, impatient.

Fin de la blague.

Je me redresse et repousse l'une de ses cuisses et la colle à la seconde, passe ma paume sur mon sexe à bout de tension, et écarte son sillon pour trouver mon chemin.

Nous poussons un cri commun lorsqu'enfin je me sens l'envahir d'un geste long et sec. Moi. En lui. Cet endroit dont je suis l'unique propriétaire. Jamais personne n'a profané cette intimité qui, à présent, est devenue mienne. Chaque fois que je le prends, je ravale ce sentiment possessif presque maladif. Il est à moi. Il m'appartient. Pour toujours.

Je pourrais jouir rien qu'à cette idée.

Agrippé à lui, pris d'une frénésie démoniaque, je me penche pour récupérer ses lèvres et attraper sa langue avec la mienne. Nous nous lançons dans un baiser décadent, sensuel, indécent et atrocement sexy.

Mon bassin le pilonne, encore et encore, mes limites sautent les unes après les autres, comme chaque fois que je me retrouve en lui.

Au bord de la délivrance, je recule drastiquement, m'échappe de son antre et prends une seconde pour apprécier la frustration qui se déverse en moi. J'en bande encore plus.

Haletant, il se tourne en se dressant sur ses genoux et attrape le montant du lit, m'offrant son cul comme un cadeau. Il connaît par cœur ce qui me rend dingue et en joue si bien qu'il m'agacerait presque si je n'avais pas mieux à faire que de m'arrêter à ce sentiment.

Mes mains sur ses hanches, je replonge rapidement en lui et colle mon torse à son dos ruisselant.

J'encercle son corps, sa taille, son buste et arrime mes lèvres à son épaule lorsqu'il se dresse entre mes bras.

Je pousse brutalement ma queue au fond de son cul. Prends le temps de caresser ses abdos. Ses hanches. Il noue ses doigts aux miens. Je me gave de la puissance qui émane de lui. De cette violence qu'il dompte entre mes bras, de sa fureur apprivoisée. J'en perds la tête. M'envole en pleine transe. Attrape son membre et le masturbe à une cadence infernale, ses doigts toujours accrochés aux miens.

Et nous partons, si étroitement enlacés pour ce voyage terrassant. Anéantis par l'orgasme qui déferle en nous.

Je me vide en lui, il se déverse sur mes doigts.

Puis nous restons là, à bout de souffle. Tous les deux à genoux au milieu du lit, comme deux statues figées pour l'éternité. Incapables de remuer le moindre cil.

Comme chaque fois, il va falloir qu'il me vire car si cela ne tenait qu'à moi, je camperais toute la nuit dans son cul. Bien planqué au fond. Le désertier ressemble trop à un moment douloureux pour moi. Je crois que toute ma vie j'aurai besoin de sa présence aussi proche que possible. Je l'ai trop attendu. J'ai usé mon quota de solitude en attente de lui.

Je l'aime au point d'en souffrir. J'en souffre au point de l'aimer.

Il lève la main pour saisir ma nuque en soufflant les bribes de son plaisir.

— Je n'arriverai jamais à te détester, murmure-t-il au milieu de notre moment d'extase.

Mes bras se resserrent sur lui. Plus jamais je ne le laisserai me quitter.

Archer

Rafael, cet éternel passionné.

Lorsque je me réveille, mes jambes enlacées aux siennes, je m'aperçois que mon buste est recouvert de documents.

— Euh... il se passe quoi ?

Je capture le regard étrangement ému de mon soleil.

— Ils ont retrouvé les archives de maman, souffle-t-il en récupérant une photo qu'il lève devant mes yeux. Là, c'était deux mois avant qu'elle se fasse attaquer. Tu vois, le petit garçon, là ? Il est orphelin et est atteint du sida. Je te passe les détails. Eh bien, parce qu'elle a publié des photos de lui à l'époque, il a été pris en charge par une organisation internationale. Maintenant il est âgé de vingt-deux ans et il a fondé une famille. Il vit sur la côte. Je le sais parce qu'il m'a écrit un mail lorsqu'il a appris que je venais bosser ici avec l'ONG. Et puis, là, ces gens...

Il ne termine pas sa phrase, les yeux perdus dans ses souvenirs.

Je repousse avec précautions les dossiers dont il m'a recouvert, puisque visiblement il m'a pris pour son bureau, les pose au pied du lit et passe mes bras autour de lui en l'obligeant à s'installer contre moi.

— Tu m'expliqueras tout à l'heure, décrété-je alors qu'il se blottit contre moi. On mange quoi, au fait ?

— Je crois qu'il reste du pain et des légumes quelque part, souffle-t-il nonchalamment.

Je crois que nous sommes irrécupérables. Il se laisse submergé par son travail. Je me laisse dépasser par le mien. Un merveilleux job, d'ailleurs. Je bosse aussi au sein de l'ONG, dans le service protection de l'enfance. J'apprends à dessiner à des gosses depuis mon arrivée ici, il y a onze mois, et nous avons comme projet à long terme de redécorer les écoles en repeignant les murs.

Il faut croire que ma mère avait raison. Mon foyer, à moi, ne se trouvait pas là-bas. Ici, la colère frémit toujours en moi, mais elle sert la bonne cause. J'ai compris que si je n'arrivais pas à l'éradiquer, je savais en revanche comment la gérer. La diriger selon ma propre volonté, et pas la laisser aux mains des autres.

Et j'ai décidé de la mettre au service des gosses. Étrangement, ici j'ai retrouvé quelque chose que j'avais perdu à seize ans. Ma passion, le dessin, un soleil, l'homme de ma vie, et je me suis découvert une vocation, les gosses. Peut-être parce que je n'en ai jamais été vraiment un ?

J'en sais rien et je m'en fous.

Avec moi, les mômes se sentent protégés, c'est le seul point important. Ils sont devenus les miens. Le premier qui y touche...

Mamamia... Je le plains énormément.

Quant au sujet de la couleur de leur peau... J'ai fini par décider ce que je devais en penser. Les démons n'ont pas de couleur, ni de religion, ni de préférence sexuelle. Les démons sont ceux qui condamnent justement ceux qui portent en eux des nuances. Ces si belles nuances qui forment la principale richesse de notre humanité.

Les démons sont ceux qui ont peur et ne savent pas combler leur trouille autrement que par leur violence. J'en sais quelque chose puisque je faisais partie de ceux-là. À présent j'aime toutes les nuances, je le portais en moi sans m'en apercevoir. Je suis un fan des arcs-en-ciel. Un protecteur. C'est ici que je l'ai appris.

Ici, grâce à lui, j'ai aussi compris une chose.

L'innocence, une fois perdue, ne se retrouve jamais vraiment. Chacun se doit donc de la protéger. En n'importe qui, de n'importe quelle manière.

J'ai enfin trouvé ma rédemption. J'ai trouvé comment racheter toute cette haine qui m'a propulsé si loin. Et même s'ils sont insupportables et me rendent fou les trois quarts du temps, les mômes me le rendent bien. Face à eux, je me découvre tellement humain. Je crois que ce sont eux, tous ici, qui ont réussi à dompter cette rage dont je ne savais que faire. Ils portent en eux ce que j'ai perdu lorsque mon père a été envoyé en prison. La violence, elle venait de là. Lorsque j'ai appris que les mains de mon père pouvaient tuer. Mon innocence s'est fait la malle avec lui, ce jour-là. Maintenant je sais que l'enfance est précieuse et délicate. Fragile. J'ai décidé de la protéger plus que tout. Parce qu'un mal se combat par la racine et que tous ces enfants en quête de leur avenir ont besoin que quelqu'un les guide sur la bonne voie.

Je connais les mauvaises qu'ils doivent éviter. Je suis le candidat parfait pour les aider à bien choisir.

Lentement, j'embrasse le crâne de Rafael et resserre mes bras autour de lui. Je laisse trainer mon regard sur notre studio et pour la énième fois depuis notre arrivée ici, je me rends compte que j'ai enfin atteint le paradis, le mien, celui d'un mec qui ne croyait qu'à l'enfer.

Un jour, j'ai cru mourir sur un trottoir. Je crois que finalement, c'est vraiment ce qu'il s'est passé. Quelques jours après, je prenais l'avion en direction du paradis.

Un nouveau soleil m'a éclairé.

Un battement rapide.

Un lent.

Un regard de jade qui m'a ressuscité.

FIN

OceanofPDF.com



Une image contenant texte Description générée automatiquement

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

The Origin

Ainsi se termine cette romance. J'espère qu'elle vous a plu ?

En tant que fan absolue d'Edward Norton et du film incroyable *American History X*, je ne pouvais pas résister à ce besoin de créer ma propre histoire dans ce milieu sombre et violent qu'est la « suprématie blanche ». Un voyage difficile que je me suis imposé en préparant ce roman. Reportages, lectures, idéologies que je ne cautionne tellement pas... Périple qui s'est passablement corsé lorsque j'ai pris la plume pour poser certains mots sur ces pages. Plus d'une fois, j'ai effacé, changé, puis finalement remplacé les insultes, les discours et les actes, en tentant de rester fidèle à mon but, celui de ne pas édulcorer ce que je considère comme inhumain.

Il m'a semblé important d'en parler. Car, malheureusement, ce genre de faits reste d'actualité. Certains souffrent, encore. Certains propagent la haine, encore. Certains ferment les yeux, encore.

Je m'excuse sincèrement si certains lecteurs se sont trouvés mal à l'aise, blessés, éventuellement, par certains mots contenus dans ces pages. Cela n'était absolument pas mon but. J'espère tout au moins que les avertissements énoncés en résumé et en début de roman vous auront suffisamment préparés à cette histoire.

Dans tous les cas, je remercie l'équipe toujours aussi nombreuse et passionnée qui m'a soutenue durant cette plongée dans la violence.

Je préfère ne pas les citer pour ne pas en oublier, mais elles se reconnaîtront.

Merci à vous, de tout mon cœur.

Merci aux blogs, également, merci à vous, lecteurs...

Sans vous, rien ne serait possible, vous le savez.

Je vous dis à très bientôt, dans un registre plus léger, pour équilibrer un peu les émotions ❖❖

Prenez soin de vous.

Bises

Marie.

[1] Traitement stratégique innovant de prévention du VIH. Acronyme de l'anglais pre-exposure prophylaxis (prophylaxie pré-exposition).

[2] Paroliers : Stefani Germanotta / Nadir Khayat

Paroles de Bad Romance © Sony/atv Songs Llc, Songs Of Redone, House Of Gaga Publishing Inc

[3] En mémoire au lynchage de Sam Hose de 1899, pendant lequel la population blanche a passé à tabac le jeune homme noir parce qu'il s'était défendu lorsqu'un blanc avait braqué son arme sur lui. Le lynchage s'est révélé particulièrement immonde et inhumain et a bien entendu mené à la mort de Sam Hose, après une nuit de torture.

[4] NSBM : National Socialist Black Metal.

OceanofPDF.com